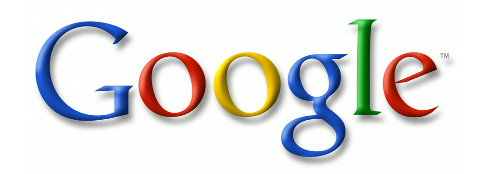


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

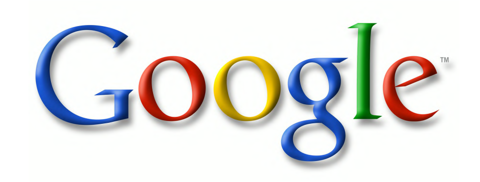
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

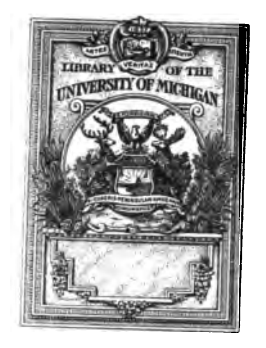
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848



J. Pemberton Hutchinson,

395 Walnut St.

LIBRARY

OF

THE UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA.

GIFT OF CHARLES HARE HUTCHINSON, Esq.

CLA[illegible] Scr 7.2

848
843

ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE.

TOME IV.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME QUATRIÈME.

CONTENANT

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1845.

LE BUDGET

D'UN JEUNE MÉNAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 mars 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

PERSONNAGES.

LUDOVIC.
STÉPHANIE, son épouse.
VICTOR D'HERNETAL, négociant, frère de Stéphanie.
M. AMABLE DE ROQUEBRUNE, propriétaire de l'hôtel.
LOUIS, domestique de Ludovic.
ANNETTE, femme de chambre de Stéphanie.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Ludovic.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond, portes de cabinet à droite et à gauche. Près de la porte, à droite de l'acteur, une table et un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, STÉPHANIE. Tous deux en costume de bal ; ils paraissent harassés. Stéphanie se jette sur un fauteuil auprès de la table. Ludovic va poser son chapeau sur un fauteuil à gauche, et puis vient se placer à la droite de Stéphanie.

STÉPHANIE.

Ah ! je n'en puis plus.

LUDOVIC.

Dieu ! que c'est fatigant les soirées et les bals à la mode !

STÉPHANIE.

Je ne trouve pas, quand on s'amuse... Ah ! Ludovic, envoie donc la voiture chez le sellier :... il vient du vent par la portière.

LUDOVIC.

Ah, mon Dieu ! ma petite Stéphanie, est-ce que tu aurais pris froid ?

STÉPHANIE.

Non, et toi ?

168688

LUDOVIC.

Bon ! un homme !... et puis c'est nous qui portons les cravates, les habits de drap, les gilets bien chauds, tandis que vous autres femmes, dont la santé est si frêle, si délicate, au sortir d'un bal... Oh ! quand j'étais garçon, ça me paraissait charmant ; je ne voyais là que de jolis bras, de jolies épaules ; mais à présent que tout cela est à moi, j'y vois des rhumes, des fluxions de poitrine ; avec ça que tu as dansé...

STÉPHANIE.

Comme une folle ! tandis que toi, tu étais dans le petit salon, sans doute à faire de la gravité : c'est l'usage à présent.

Air de Jadis et Aujourd'hui.

Au bal on s'observe, on s'ennuie :
On croirait dans chaque salon
Que la jeunesse et la folie
Ont donné leur démission.
Avec vos airs de patriarche
Réformant de nombreux abus,
J'ignore si le siècle marche ;
Mais, pour sûr, il ne danse plus.

LUDOVIC.

De la gravité, moi ! Après deux tours de galop, je m'étais mis à la bouillotte, qui reprend faveur.

STÉPHANIE.

Tu as joué ?

(Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Oui, pour m'asseoir, il n'y avait que ce moyen-là. Mais c'est égal, je levais souvent la tête pour te regarder et t'admirer ; tu danses si bien, d'un si bon cœur ! Je me trouvais dans un groupe où tout le monde était de mon avis. J'entendais dire autour de moi : « Voyez donc cette jeune dame qui est là, en face, en chaperon de plumes ; que de grâce ! quelle taille charmante ! » Et moi, souriant, je me disais tout bas : C'est ma femme !

STÉPHANIE.

Mauvais sujet !

LUDOVIC.

Mais c'est surtout lorsque tu as chanté, c'était une admiration générale. Tiens, à ton point d'orgue.

STÉPHANIE.

Ou à ma grande roulade, ah ! ah ! ah !...

LUDOVIC.

C'était délicieux ! tu as enlevé tous les suffrages. De toutes parts on criait : « *Brava ! bravissima !*... mieux que madame Malibran. »

STÉPHANIE.

Ah ! laisse donc, flatteur.

Air : Restez, restez, troupe jolie.

Eh oui ! c'est la phrase ordinaire,
Et tous ces messieurs, en dansant,
Jusqu'à notre propriétaire,
M'ont fait le même compliment.

LUDOVIC.

Mais je le conçois aisément.
Près de toi, dans un trouble extrême,
Je croirais, dans ces moments-là,
Devenir amoureux moi-même,

STÉPHANIE, parlant.

Comment, monsieur !

LUDOVIC, finissant l'air.

Si je ne l'étais pas déjà.

LOUIS, entrant.

Pardon, monsieur.

LUDOVIC.

Eh bien ! qu'est-ce ?

LOUIS.

Ce sont vos journaux, que je vous apporte, si vous voulez les lire.

LUDOVIC.

Par exemple, moi qui viens de passer la nuit.

LOUIS.

Et puis une carte.

STÉPHANIE, prenant la carte.

Donne. Ah, mon Dieu ! Ludovic, vois donc...

LUDOVIC, regardant la carte.

Ton frère ! Il est à Paris ?

LOUIS.

C'est un monsieur qui arrivait de Rouen, et qui est venu hier soir, pendant votre absence ; et il aime à causer, celui-là ! Dieu ! m'a-t-il fait des questions !

LUDOVIC.

Des questions ! sur quoi ?

LOUIS.

Dame ! sur vous, sur votre train de maison, sur vos plaisirs.

LUDOVIC.

C'est singulier !

STÉPHANIE.

C'est l'intérêt qu'il prend à nous ; il nous aime tant.

LUDOVIC.

C'est lui qui nous a mariés.

STÉPHANIE.

Il m'a dotée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; AMABLE, en habit de bal, costume du jour un peu outré.

AMABLE, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien, s'ils ne sont pas couchés...

LUDOVIC.

Notre propriétaire.

STÉPHANIE.

Monsieur Amable de Roquebrune !

AMABLE.

Eh ! bonjour, mes amis ; savez-vous que c'est bien mal d'avoir quitté le bal comme ça, moi qui voulais revenir avec vous !

LUDOVIC.

Bah ! vous étiez à la bouillotte.

AMABLE.

Justement ; vous êtes cause que j'ai perdu jusqu'à mon dernier philippe. Je ne sais pas comment ça se fait, c'est toujours de même. Je ne suis heureux en rien.

LUDOVIC.

Laissez donc ! A votre âge, répandu dans le grand monde, et riche comme vous l'êtes...

AMABLE, avec mélancolie.

Ah ! la fortune ne fait pas le bonheur !

STÉPHANIE.

Vous avez bien raison.

AMABLE.

Et lorsque la sensibilité dont on est doué, et qui ne demanderait qu'à s'épancher, se trouve, par la force des circonstances, en quelque sorte concentrée, et comme forcée de retomber sur elle-

même, on a bien du vague dans l'âme, mon voisin, on est seul dans la foule.

LUDOVIC.

Il me semble cependant qu'avec madame de Roquebrune...

AMABLE.

Ma femme ! oh ! certainement, elle tient de la place dans ma vie ! ne fût-ce que par son embonpoint. Pauvre Amanda ! je ne lui fais pas de reproches, ce n'est pas sa faute si elle est ma femme; je n'en accuse que moi et ma délicatesse.

STÉPHANIE.

Et comment cela ?

AMABLE.

Je l'avais aimée autrefois;... elle toujours ! Et l'année dernière, quand elle devint veuve, elle avait cinquante mille livres de rente, et autant d'années; moi, je ne possédais que ce que vous voyez :... un physique assez agréable, de la jeunesse, un beau nom, c'est peu de chose; c'était trop encore, puisqu'elle voulut absolument m'épouser; moi, je ne voulais pas; mais elle me menaça d'être malade, de mourir à mes yeux, de mourir de consomption.

STÉPHANIE et LUDOVIC.

O ciel !

AMABLE.

Et pour sauver ses jours, victime d'une délicatesse exagérée !... Vous savez le reste. Amanda se porte à merveille, et continue d'exister, heureuse et fière de son choix, tandis que moi, attaché à une chaîne dorée, qui, par cela même, n'en est que plus pesante ! prisonnier dans ce bel hôtel, qui m'appartient, et dont je vous ai loué le premier étage à raison de cinq mille francs par an, je tâche de m'étourdir de mon mieux : je vais aux Italiens; je sème l'or à pleines mains; j'ai des chevaux, des équipages; je vois tout le monde, je ne vois jamais ma femme; mais, comme je vous le disais, le plaisir n'est pas le bonheur, et votre malheureux voisin est bien à plaindre.

STÉPHANIE.

Pauvre jeune homme ! il faut venir souvent nous voir, nous vous consolerons.

AMABLE.

Vous êtes trop bonne ! et, pour commencer, je viendrai vous demander à dîner aujourd'hui.

LUDOVIC.

A la bonne heure.

AMABLE.

Ma femme dine en ville ; j'ai congé, je suis garçon. (A Stéphanie.) Et puis j'avais à parler à votre mari.

STÉPHANIE.

Je vous laisse, je vais ôter ma robe de bal ; il ne s'agit que de réveiller ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Et pourquoi donc ? cette pauvre Annette, qui s'est couchée si tard...

(Il passe auprès de Stéphanie.)

Air des Carabiniers (de Fra Diavolo).

A ses domestiques, je pense,
On doit quelques égards... Mais moi,
Ne puis-je pas, en son absence,
La remplacer auprès de toi?

AMABLE.

Charmant!

LUDOVIC, à Amable.

Vous permettez, j'espère...

AMABLE.

Ne vous gênez pas entre nous.
Quoique je sois propriétaire,
Faites toujours comme chez vous.

Ensemble.

LUDOVIC.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... Et moi,
Je vais, ma chère, en son absence,
La remplacer auprès de toi.

STÉPHANIE.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... Et toi,
Tu vas, mon cher, en son absence,
La remplacer auprès de moi.

AMABLE.

C'est avoir trop de complaisance
Pour ses domestiques... Pourquoi
Un tel service, en leur absence,
Ne peut-il être fait par moi?

(Ludovic et Stéphanie entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

AMABLE, seul, les regardant sortir.

C'est ça, ils me laissent seul, comme c'est agréable ! Il est vrai que pendant qu'il est près de sa femme je peux penser à la mienne, et à la dispute qui m'attend au logis chaque fois que je rentre ; aussi je ne rentre que le moins possible. Sept heures du matin... La nuit sera moins longue ; car hélas !

Air de la Vieille.

Ma tendre et respectable épouse
Joint à tous les charmes qu'elle a
Une âme revêche, jalouse,
Acariâtre, *et cætera*... } *Bis.*
O chère, trop chère Amanda !
Depuis qu'à moi vous fûtes mariée,
Votre fortune, ah ! je l'ai bien payée... } *Bis.*
Bien payée !... trop payée !
Et j'eusse été trop heureux, bien souvent,
De la céder au prix coûtant.

Heureusement que nous avons le chapitre des consolations ; et si cette petite Stéphanie n'aimait pas si ridiculement son Ludovic... Elle, si jolie ! et puis chez moi, dans ma maison, ce serait si commode. Vrai, ce n'est pas une plaisanterie ; j'en suis réellement amoureux, et depuis longtemps, aujourd'hui surtout ; ce bal, ce punch, ces parures, tout cela m'a monté la tête. Je voudrais me déclarer, je venais pour cela ; eh bien, non ! pas moyen ! un si bon ménage ! Parlez-moi de ces maisons où il y a du désordre, on s'y glisse entre deux disputes ! mais ici il n'y en a jamais ; je crois bien, de l'aisance, de la fortune : c'est la première fois que les écus de ma femme ne me sont bons à rien.

SCÈNE IV.

LUDOVIC, en costume de ville ; AMABLE.

LUDOVIC.

Me voilà, mon cher voisin ; et maintenant, tout à vous.

AMABLE.

Je venais vous proposer une affaire. J'ai ici, au premier, un appartement de garçon, qui touche au vôtre, deux petites pièces charmantes donnant sur le boulevard ; et comme l'autre jour votre femme se plaignait de n'avoir point de boudoir...

LUDOVIC.

Vous avez raison, cette chère Stéphanie !...

AMABLE.

J'ai pensé qu'il nous serait agréable, à vous de prévenir ses vœux, et à moi de louer un appartement vacant.

LUDOVIC.

Certainement.

AMABLE.

D'autant que c'est pour rien, mille à douze cents francs.

LUDOVIC.

Oh, certainement ! mais c'est qu'ayant déjà cinq mille francs de loyer, cela fera...

AMABLE.

Deux mille écus, un compte rond ; qui est-ce qui n'a pas deux mille écus de loyer ? Il est impossible de se loger à moins quand on a un certain rang, une certaine fortune.

LUDOVIC.

Vous avez raison, d'autant plus que j'attends aujourd'hui ma nomination à une place importante.

AMABLE.

Vraiment !

LUDOVIC.

C'est sûr, on me l'a promise, le ministre est mon ancien camarade de collége ; et s'il est vrai que Stéphanie vous ait parlé de ce boudoir...

AMABLE.

Je vous l'atteste.

LUDOVIC.

Cette pauvre petite femme ! dès que cela lui fait plaisir... Par exemple, je vous demanderai un service. Il se peut qu'aujourd'hui, à dîner, vous vous trouviez avec le frère de ma femme, Victor d'Hernetal, qui vient d'arriver à Paris.

AMABLE.

D'Hernetal ! N'est-ce pas un manufacturier de Rouen ?

LUDOVIC.

Oui. Ne lui parlez pas de cette augmentation de dépense, non plus que du loyer de six mille francs.

AMABLE.

Est-ce qu'on parle jamais de cela? est-ce que vous me prenez pour une quittance?

LUDOVIC.

Non pas que ce ne soit notre ami, notre meilleur ami; mais cette année, j'ai été un peu vite, et ces négociants de province sont des gens en arrière, qui croient tout perdu dès qu'on est en avance; mais dès que j'aurai ma place...

AMABLE.

En attendant, vous avez des amis; car je vous prie, dans l'occasion, de regarder ma bourse comme la vôtre; c'est comme je vous le dis, et je me fâcherais si vous ne vous adressiez pas à moi.

LUDOVIC.

Vous êtes trop bon, comment reconnaître...?

AMABLE.

Soyez tranquille, je me payerai moi-même; je veux dire, je suis trop payé par le bonheur de vous être utile. Voilà donc qui est dit; à tantôt, à dîner; surtout pas de façons.

LUDOVIC.

Soyez tranquille.

AMABLE.

Il se peut que je vous amène deux de nos amis.

LUDOVIC.

Avec vous, ils seront les bien reçus...

AMABLE.

Edmond, qui a de si beaux chevaux, et Dageville, qui a une si jolie femme.

LUDOVIC.

A laquelle vous pensez, à ce qu'on dit.

AMABLE.

C'est possible, (en confidence) et à bien d'autres encore.

LUDOVIC.

Vous?... un homme marié!

AMABLE.

Raison de plus, c'est loyal; parce qu'au moins il y a une revanche à prendre, et moi, je n'empêche pas.... Adieu donc, à ce soir; est-ce qu'après dîner vous n'irez pas à l'Opéra?

LUDOVIC.

Non, je resterai ici avec ma femme, qui sera fatiguée, et se couchera de bonne heure.

AMABLE.

C'est juste; alors je resterai avec vous. Et ce matin, est-ce que vous ne sortirez pas?

LUDOVIC.

Non, j'ai à causer avec ma femme.

AMABLE, à part.

C'est ça, toujours ensemble! impossible de la trouver seule un moment; ma foi, j'écrirai, c'est plus commode, et à la première occasion...

LUDOVIC.

Air du Piége.

Il est grand jour.

AMABLE.

Bonne nuit, je suis sage,
Et je m'en vais me livrer au sommeil.
Ma femme et moi nous sommes en ménage,
Comme la lune et le soleil,
Astres rivaux dont la course s'achève
Sans se heurter et sans se rapprocher...
Adieu... Voilà ma femme qui se lève,
Je m'en vais me coucher.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LUDOVIC; puis STÉPHANIE, en robe de ville.

LUDOVIC.

Voilà un pauvre diable de millionnaire qui est bien à plaindre (Stéphanie entre.) Ah! c'est toi, mon amie! est-ce que nous ne déjeunons pas?

STÉPHANIE.

Si, vraiment; mais voici une lettre qui arrive pour toi, une lettre importante, car il y a un grand cachet rouge; elle a été apportée par un garde municipal à cheval.

LUDOVIC.

Donne donc vite. (Regardant le cachet.) Cabinet du ministre, je respire; c'est ma place qui arrive.

STÉPHANIE.

Une place!

LUDOVIC.

Oui, et bien à propos; car je ne te l'avais pas dit, mais notre budget me donnait de graves inquiétudes.

STÉPHANIE, souriant.

Vraiment!

LUDOVIC, qui a décacheté et qui lit.

Heureusement que maintenant. (Lisant tout haut.) « Mon cher « camarade. » Un ministre qui vous écrit ainsi; c'est très-bien, ce ne peut être qu'un homme de mérite... « Personne n'apprécie « mieux que moi ton caractère et tes talents. » Il y a si longtemps que nous nous connaissons! « La place que tu demandes était sol« licitée par de nombreux concurrents. » Voyez-vous, les gaillards! « Entre autres par notre ancien camarade Dervière, dont tu « connais aussi la capacité, et qui, père d'une nombreuse famille, « n'a pas, comme toi, vingt mille livres de rente. A mérite égal, « je lui devais donc la préférence, et tu ne m'en voudras pas, je « l'espère, etc., etc. » Quelle injustice!

STÉPHANIE.

Quelle indignité!

LUDOVIC.

Me préférer Dervière!

STÉPHANIE.

Air : J'avais mis mon petit chapeau (de l'Auberge de Bagnères).

Du courage! fais comme moi,
Console-toi de ta disgrâce;
Qu'avons-nous besoin d'un emploi?
Nous pouvons nous passer de place.
(Lui prenant la main et la mettant sur son cœur.)
N'en avez-vous pas une là,
Comme aucun ministre n'en donne?
Et je te réponds que personne
Jamais ne t'y remplacera.

LUDOVIC.

Bien vrai?

STÉPHANIE.

Et, comme dit le ministre, puisque nous avons vingt mille livres de rente...

LUDOVIC.

Oui, le ministre le dit; ce n'est pas une raison : nous les avions l'année dernière, en nous mariant... Mais peut-être que maintenant...

STÉPHANIE.

Est-ce que par hasard... ?

LUDOVIC.

Je n'en sais rien, je n'ai jamais compté.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus, je ne pensais à rien qu'à t'aimer.

LUDOVIC.

Et moi donc! c'était ma seule occupation. Aussi, tout ce que je sais de notre budget, c'est que l'exercice de 1831 y a passé, et que, devançant l'avenir, nous marchons en plein sur 1832.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu mangées d'avance!

LUDOVIC.

Que veux-tu? je comptais sur cette place pour tout réparer, et, en attendant, il me semblait si doux de prévenir tous tes désirs, chevaux, voiture, maison de campagne...

STÉPHANIE.

C'est vrai, c'est joliment cher!...

LUDOVIC.

Et puis, à Paris, les bals, les toilettes, les spectacles, un riche appartement auquel ce matin encore je viens d'ajouter un boudoir.

STÉPHANIE.

Et pourquoi donc?

(Annette entre, et apprête le déjeuner sur le guéridon.)

LUDOVIC.

Tu en avais besoin, tu le désirais, et quand on a une femme jeune et jolie, une femme qu'on aime, il serait si pénible de lui dire : « Cela ne se peut pas! »

STÉPHANIE.

Eh bien, monsieur! il fallait le dire, je m'y serais habituée. Vous me croyez donc bien déraisonnable; vous croyez donc que je vous aime bien peu!

LUDOVIC.

Oh! je sais que tu es la bonté même.

STÉPHANIE.

Eh bien! tout peut se réparer; il ne s'agit que de se tracer un plan de conduite, de diminuer ses dépenses, et avec de l'ordre et de l'économie...

LUDOVIC, gaiement.

Tu as raison, faisons des économies.

STÉPHANIE.

N'est-ce pas? ce sera charmant.

LUDOVIC.

Ce sera du nouveau.

STÉPHANIE.

Cela nous amusera, et nous allons nous en occuper en déjeunant.

(Ils vont s'asseoir auprès du guéridon.)

LUDOVIC.

A merveille, car jamais nous ne parlons d'affaires. Voyons un peu ce que nous allons retrancher.

STÉPHANIE.

Toutes les dépenses inutiles.

LUDOVIC.

C'est très-bien, plus de superflu; et d'abord, la toilette, les tailleurs, les marchandes de modes.

STÉPHANIE.

Oh, non! non, il ne faut pas toucher aux objets de première nécessité.

LUDOVIC.

C'est juste; je ne vois pas alors ce qu'on pourrait supprimer.

STÉPHANIE.

Les dépenses de ménage, de table, les grands dîners.

LUDOVIC.

Les dîners? tu as raison... Ah! j'oubliais de te dire que nous avons aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, ton frère, notre propriétaire, etc... Il faudra que ce soit bien.

STÉPHANIE.

Certainement, sois tranquille.

LUDOVIC.

Les dîners, c'est de rigueur. On reçoit, il faut bien rendre, c'est de la délicatesse.

STÉPHANIE.

Tu as raison, ce n'est pas là-dessus qu'on pourrait retrancher.

LUDOVIC.

Mais j'y pense, mon domestique.

STÉPHANIE.

Non, tu ne peux pas t'en passer, mais plutôt ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Oh ! une femme de chambre, pour toi c'est indispensable. Qui est-ce qui t'habillerait ? ce ne peut pas toujours être moi.

STÉPHANIE.

Tiens, un objet de luxe, notre voiture.

LUDOVIC.

Air de M. Amédée de Beauplan.

Ce coupé si fort à la mode !

STÉPHANIE.

C'est inutile et c'est coûteux.

LUDOVIC.

Pour les bals c'était bien commode.

STÉPHANIE.

Quand nous en revenions tous deux.

LUDOVIC.

Et puis l'hiver est rigoureux.
Exposer au froid, à la pluie,
Ces jolis bras, ce joli cou...
Pour t'enrhumer !...

STÉPHANIE.

Oh ! pas du tout.

(Parlé.)

Pour autre chose je ne dis pas ; mais....

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie !
Car la santé doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Ah ! Ludovic !... c'est là que nous nous sommes mariés.

LUDOVIC.

Même air.

Je l'aime par reconnaissance.

STÉPHANIE.

J'y reçus tes premiers soupirs.

LUDOVIC.

O jours d'amour et d'innocence !

STÉPHANIE.

C'est la terre des souvenirs.

LUDOVIC.

A chaque pas, nouveaux plaisirs.

STÉPHANIE.

Un si bon air ;... et puis, j'oublie
La chasse, qui te plaît beaucoup.

LUDOVIC.

Ton bonheur, ton bonheur, surtout.

STÉPHANIE, parlant.

Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car le bonheur doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Oui, oui ; j'oubliais toutes ces bonnes raisons-là... Et bien décidément je ne la vendrai pas.

STÉPHANIE.

Ah! que je te remercie! que je suis contente!...

(Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Ainsi, nous gardons la campagne.

STÉPHANIE.

La voiture.

LUDOVIC.

La femme de chambre.

STÉPHANIE.

Le domestique.

LUDOVIC.

Nous donnerons des dîners.

STÉPHANIE.

Nous ne changerons rien à la toilette.

LUDOVIC.

Mais sur tout le reste, ma chère amie, la plus grande économie; ce n'est que comme ça qu'on peut s'en retirer à deux.

STÉPHANIE, souriant.

Et surtout à trois.

LUDOVIC.

Hein! qu'est-ce que tu veux dire?

STÉPHANIE.

Tu ne comprends pas? ce que nous espérions : ton camarade Dervière, qui a obtenu une place à cause de sa famille, te voilà bientôt comme lui, tu auras des titres.

LUDOVIC.

Il serait possible! quel bonheur! Ma chère Stéphanie, ce sera un fils, n'est-ce pas?

STÉPHANIE.

Je l'espère bien; un fils qui sera si joli... De bonnes grosses joues, des cheveux blonds, et des yeux noirs, longs comme ça... C'est moi qui le soignerai, qui le porterai dans mes bras, mon fils! Je lui ferai de petits bonnets, de petites pèlerines; ça l'enveloppera comme ça, vois-tu?

LUDOVIC.

Ah! qu'il est joli!

STÉPHANIE.

Il est charmant! il lui faudra une nourrice.

LUDOVIC.

Ici, près de nous.

STÉPHANIE.

Et puis, j'y songe maintenant; ce boudoir que tu as loué ce matin, et qui me serait inutile, nous en ferons la chambre de mon fils.

LUDOVIC.

A merveille.

STÉPHANIE.

Voilà une économie.

LUDOVIC.

En voilà une, enfin.

STÉPHANIE.

Air de Thémire (de Catel).

En suivant le plan de conduite
Qu'ici nous venons d'approuver...

(Annette rentre, et range la table.)

LUDOVIC.

Nous devons, sans peine et bien vite,
Finir par nous y retrouver.
Oui, de réparer nos folies
C'est, je crois, le meilleur moyen.

STÉPHANIE.

Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bien
De faire des économies,
Quand on ne se prive de rien!

ANNETTE, enlevant le déjeuner, et à demi-voix.

Madame, votre marchande de modes est là qui vous attend.

STÉPHANIE, avec embarras.

Ma marchande de modes?... ah! oui, je sais; tantôt, qu'elle revienne, je la payerai.

(Annette sort.)

LUDOVIC.

Pourquoi pas tout de suite?

STÉPHANIE, hésitant.

Ah! c'est qu'il s'agit d'une somme assez...

LUDOVIC.

Mais encore...

STÉPHANIE.

Eh bien... mille écus.

LUDOVIC.

Hein!... qu'est-ce que tu dis?

STÉPHANIE.

Ne me fais pas répéter, je t'en prie; je ne t'en parle que parce que je lui ai signé un bon qui échoit ce matin, et il faut que je fasse honneur à ma signature.

LUDOVIC.

Y penses-tu? un billet!

STÉPHANIE.

Que veux-tu? ma marchande de modes m'a dit que toutes les jeunes dames faisaient de petits billets, payables par leur mari... en général;... et si j'ai eu tort, cela ne m'arrivera plus.

LUDOVIC.

Il est bien temps!

STÉPHANIE.

Tu me grondes? tu m'en veux?

LUDOVIC.

Je t'en veux,... je t'en veux,... parce que moi aussi, de mon côté, je dois une vingtaine de mille francs.

STÉPHANIE, avec reproche.

Comment, monsieur! des dettes!

LUDOVIC.

Tu vois bien, toi qui réclamais mon indulgence.

STÉPHANIE.

C'est qu'il y a une fameuse différence; vingt mille francs!

LUDOVIC.

Écoute donc; moi je suis le mari, il faut de la proportion. Le mois de janvier est le mois des mémoires, et j'ai reçu ce matin, pour étrennes, tous ceux de l'année dernière. Il faut payer; avec quoi? Ce ne peut être avec nos économies.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu dépensées d'avance, et vingt-mille francs de dettes!

LUDOVIC, la regardant.

Vingt-trois.

STÉPHANIE.

C'est juste; et à des ouvriers, des fournisseurs, qui en ont besoin.

LUDOVIC.

Qui peuvent l'exiger dès demain.

STÉPHANIE.

Dès aujourd'hui; témoin cette marchande de modes, qui reviendra tantôt. Quel parti prendre?

LUDOVIC.

Il n'y en a qu'un; il est terrible, il peut amener une révolution.

STÉPHANIE.

Ah! tu me fais peur.

LUDOVIC.

C'est d'avoir recours aux états généraux, à nos grands parents, de nous adresser à eux pour un emprunt.

STÉPHANIE.

Tu as raison.

LUDOVIC.

La comtesse d'Obernay, ma tante, est si riche, et n'a pas d'enfants; elle doit justement venir ce matin, pour me parler d'affaires; si nous lui disions la vérité?

STÉPHANIE.

A madame d'Obernay! Oh non! j'aime mieux m'en passer; elle est si fière! elle ne te pardonnera jamais ton alliance avec une famille de commerçants. Il vaudrait bien mieux nous adresser à mon frère, à Victor.

LUDOVIC.

Tu crois?

STÉPHANIE.

Il est si bon; et puis, c'est le ciel qui nous l'envoie, on dirait qu'il arrive de Rouen tout exprès pour venir à notre aide.

LUDOVIC.

Oui; mais je t'avouerai qu'avec lui, qui me prêchait toujours l'économie, il sera bien pénible de lui faire un pareil aveu; car, pour éviter ses sermons, je lui écrivais tous les mois que cela allait bien, que nous étions en avance, que nous mettions de côté.

STÉPHANIE.

Comment, monsieur...

LUDOVIC.

C'était possible, je n'en savais rien, et dorénavant ce sera ainsi.

(Le domestique entre.)

STÉPHANIE.

Oh, certainement! c'est bien convenu.

LUDOVIC.

Mais, en attendant...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LOUIS.

LOUIS.

Madame, voici ce monsieur d'hier au soir.

STÉPHANIE.

Mon frère! qu'il monte, nous l'attendons.

LOUIS.

Et puis, madame la comtesse d'Obernay qui vient d'entrer au salon.

LUDOVIC, passant à droite.

Ah, mon Dieu! j'y vais.

(Il s'arrête.)

STÉPHANIE.

Va donc, va donc.

LUDOVIC.

C'est étonnant! Il me semble maintenant que j'aimerais mieux m'adresser à ton frère; car, ma tante, je n'oserai jamais...

STÉPHANIE.

Écoute, veux-tu que j'y aille pour toi?

LUDOVIC.

Ah, que tu es bonne! je n'osais pas te le demander. Allons, du courage.

STÉPHANIE.

Il en faut. Embrasse-moi, cela m'en donnera.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; VICTOR.

VICTOR, les voyant s'embrasser.

Bravo! je les retrouve comme je les ai laissés.

STÉPHANIE et LUDOVIC, courant à lui.

Mon frère!

VICTOR.

Et après un an de mariage! C'est beau, c'est exemplaire! Je croyais qu'il n'y avait que chez nous, en province...

STÉPHANIE.

Que je suis contente de te voir! toujours, d'abord, mais dans ce moment surtout. Tu nous restes à dîner?

VICTOR.

Certainement.

LUDOVIC.

Allons, Stéphanie, va recevoir madame d'Obernay.

VICTOR.

Je l'ai aperçue qui entrait dans le salon.

STÉPHANIE.

Tu as raison; adieu, mon frère. (Passant auprès de Ludovic, et lui serrant la main.) Adieu, mon ami, je vais m'adresser à ta famille, adresse-toi à la mienne.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, VICTOR.

VICTOR, la regardant sortir.

Un joli cadeau que je t'ai fait là, j'espère.

LUDOVIC.

Et chaque jour je t'en remercie.

VICTOR.

Tant mieux; car, je te l'avouerai, je craignais dans les commencements que cela ne tournât mal.

LUDOVIC.

Et pourquoi cela?

VICTOR.

Je ne te parlerai pas de ta famille, qui dédaignait la nôtre, et qui ne voulait pas nous voir; de madame d'Obernay, qui faisait toujours de bonnes plaisanteries sur l'aristocratie du commerce, et sur les notables de Rouen. Permis à elle! Mon Dieu! la noblesse des écus est aussi ridicule que celle des parchemins; et il y a des sots dans le département de la Seine-Inférieure comme dans celui de la Seine; plus, peut-être, vu la richesse de la popu-

lation. Aussi, ce n'est pas cela qui m'inquiétait, c'était votre jeunesse, votre inexpérience; avec une vingtaine de mille francs de revenu, je te voyais des goûts et des idées de dépense, qui demandaient cent mille livres de rente.

LUDOVIC.

Vraiment!

VICTOR.

Je me disais : Il va monter sa maison sur un train qu'il ne pourra pas soutenir, ou qu'il n'aura pas le courage de diminuer, parce que ce qu'il y a de plus terrible à Paris, comme partout ailleurs, c'est de déchoir aux yeux de ceux qui vous ont vu briller; ce n'est jamais pour soi qu'on se ruine, c'est pour ses voisins, et ceux qui vous regardent.

LUDOVIC, avec embarras.

Ah! c'est vrai.

VICTOR.

N'est-ce pas? Voilà ce que je pensais, je te l'avoue, et ce que je te répétais souvent, au risque de t'ennuyer; mais tu m'as bien vite rassuré : j'ai vu, par tes lettres, que tu avais de l'ordre, de l'économie, que tu comptais avec toi-même.

LUDOVIC.

Certainement; car tout à l'heure, avec ma femme, nous arrêtions le compte de l'année.

VICTOR.

Bonne habitude, et le résultat doit en être satisfaisant; car, dans ta dernière lettre, celle de la semaine dernière, tu me parlais de l'argent que tu avais en caisse.

LUDOVIC, à part.

Ah, mon Dieu!

VICTOR.

Tu devais même me consulter sur le placement.

LUDOVIC, à part.

Quelle humiliation! et comment lui avouer...

VICTOR.

Eh bien, mon ami! je t'ai trouvé un excellent placement; je suis gêné.

LUDOVIC.

Que dis-tu?

VICTOR.

Je ne m'en cache pas, cela peut arriver à tout le monde; dans

ce moment surtout, les derniers événements, si propices à la liberté, ont compromis quelques intérêts, et, par suite, entravé le commerce; cela reviendra, j'en suis sûr, et cela ne m'inquiète pas; mais en attendant, pour faire vivre mes ouvriers, pour les garder tous, pour ne point fermer mes manufactures, ce qui, je crois, eût été d'un mauvais citoyen, j'ai été obligé à de nombreux sacrifices; les échéances se pressent, les rentrées ne se font pas, et j'ai aujourd'hui même, ici, à Paris, trente mille francs à payer.

LUDOVIC.

O mon Dieu!

VICTOR.

Je n'ai que la moitié de la somme, mais je me suis dit: J'ai là mon beau-frère, qui est à son aise, qui a de l'argent de côté, et m'adresser à d'autres qu'à lui, ce serait l'offenser; n'est-ce pas?

LUDOVIC.

Oui, mon ami, oui;... mon sang, ma vie,... tout est à toi.

VICTOR.

Je n'en doute pas; mais je ne t'en demande pas tant, c'est quinze mille francs qu'il me faut; c'est, je crois, la somme que tu as en caisse, du moins tu me l'as écrit.

LUDOVIC, avec embarras.

Oui... je le crois.

VICTOR.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

LUDOVIC.

Rien... Mais je voulais te dire...

VICTOR.

Est-ce que par hasard tu me refuserais?

LUDOVIC.

Non, mon ami... Mais... c'est que...

VICTOR.

Est-ce que tu serais de ces gens qui sont toujours riches quand on n'a pas besoin d'eux, et qui sont gênés, qui n'ont plus rien, dès qu'on leur demande un service?

LUDOVIC.

Moi!... quelle idée! (A part.) Il pourrait croire...! (Haut.) Tu auras ton argent, tu l'auras ce matin même, le temps d'envoyer à la Banque. (A part, en montrant le salon.) Ma tante est là, et ce

que ma femme lui a demandé pour nous servira pour son frère. (Haut.) Mon ami, tu peux y compter.

VICTOR.

A la bonne heure, je te reconnais. Ah çà, je ne viens pas à Paris pour m'amuser. J'ai des affaires dont je vais m'occuper; je serai jusqu'à midi chez Grandville, mon banquier : tu peux y envoyer.

Air : Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée (de la Maîtresse au logis).

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... Tu sais ce que j'attends de toi.

LUDOVIC.

Oui, tu l'auras ce soir... Adieu, beau-frère :
Va, ne crains rien, tu peux compter sur moi.

VICTOR.

Vois donc combien c'est utile en ménage
D'être économe et rangé comme ici ;
Pour soi d'abord;... et puis quel avantage!
On peut encore obliger un ami.

Ensemble.

VICTOR.

Mais à diner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... Tu sais ce que j'attends de toi.
Je reviendrai ce soir;... adieu, beau-frère.
Je ne crains rien,... tu vas penser à moi.

LUDOVIC.

Mais à diner nous nous verrons, j'espère.
Pour ton argent, tu peux compter sur moi :
Oui, tu l'auras ce soir... Adieu, beau frère :
Va, ne crains rien,... je vais penser à toi.

SCÈNE IX.

LUDOVIC, seul.

Par exemple, qui s'y serait attendu? Lui, venir me demander de l'argent, au moment où j'allais lui en emprunter! (Montrant la porte du salon.) Heureusement ma tante est là.

SCÈNE X.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC.

Eh bien, chère amie! est-ce une affaire terminée!

STÉPHANIE, avec émotion.

Oh! certainement; tout à fait terminée.

LUDOVIC.

Comme tu as l'air ému?

STÉPHANIE.

On le serait à moins : si tu savais quelle fierté, quels grands airs il m'a fallu endurer!

LUDOVIC.

Ah, dame! elle n'est pas chanoinesse pour rien.

STÉPHANIE.

Elle était d'une humeur...

LUDOVIC.

Peut-être de te voir si jolie.

STÉPHANIE.

Tu crois? Ah! que je le voudrais! pour toi, mon ami, et puis pour la faire enrager.

LUDOVIC.

Ah! que tu es bonne!

STÉPHANIE.

Elle ne l'est guère; car, lorsque je lui ai parlé de l'embarras où nous étions, et de la somme que tu la priais de te prêter, si tu avais vu quel air de triomphe brillait dans ses yeux! Elle m'a rappelé ce mariage fait sans son consentement; elle m'a dit que j'étais cause de tout, que je te ruinais, que je te rendais malheureux! et, ce qu'il y a de pis encore, que je ne t'aimais pas.

LUDOVIC.

Toi!

STÉPHANIE.

A ce mot-là, je n'ai pas été maîtresse de moi; j'étais furieuse à mon tour, et je lui ai dit tout ce qu'on peut dire (avec colère) quand on aime bien; que nous n'avions pas besoin d'elle, que nous nous passerions de ses bienfaits.

LUDOVIC.

Air : Du partage de la richesse.

Quelle imprudence!

STÉPHANIE.

Et que m'importe?
Pourquoi subir d'humiliants refus?
« Puisqu'on me parle de la sorte,
t-elle dit, vous ne me verrez plus. »

Puis, me jurant que jamais de sa vie
On n'obtiendrait rien d'elle...

LUDOVIC.

Que dis-tu ?

STÉPHANIE.

Elle est sortie.

LUDOVIC.

O ciel ! elle est partie !

STÉPHANIE.

C'est toujours cela d'obtenu.

LUDOVIC.

Qu'est-ce que tu as fait là ?

STÉPHANIE.

J'ai bien fait ; ne vas-tu pas prendre sa défense ? il nous reste mon frère, et cela suffit.

LUDOVIC.

Ton frère !

STÉPHANIE.

Oui, sans doute ; est-ce que tu ne lui as pas avoué... ?

LUDOVIC.

Pas encore.

STÉPHANIE.

Et tu as eu tort ; ce n'est pas lui qui chercherait à nous humilier : il nous tendra une main secourable, Il nous aidera d'abord, et nous grondera ensuite.

LUDOVIC, embarrassé.

Je n'en doute pas ; mais c'est que les affaires d'argent, c'est si délicat !... Je l'ai sondé là-dessus.

STÉPHANIE.

O ciel ! est-ce qu'il serait comme ta tante ? est-ce qu'il ne voudrait pas en entendre parler ?

LUDOVIC.

Au contraire, il m'en a demandé.

STÉPHANIE.

Lui !

LUDOVIC.

Oui, il est gêné, il a besoin pour aujourd'hui de quinze mille francs, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je les lui ai promis.

STÉPHANIE.

Toi qui ne les as pas !

LUDOVIC.

Je comptais sur ma famille, sur ma grand'tante, et maintenant que tu l'as congédiée, que tu l'as mise à la porte...

STÉPHANIE.

Ah! pardon, mon ami; je vois que j'ai eu tort, j'aurais dû supporter pour toi ses humiliations, ses mépris.

LUDOVIC.

Non, non; si j'avais été là, je ne l'aurais pas souffert. Que faire cependant?

STÉPHANIE.

S'adresser à tes autres parents.

LUDOVIC.

Qui nous accueilleraient peut-être plus mal encore.

STÉPHANIE.

Ah, mon ami! je ne m'en serais jamais doutée! quelle bonne chose que l'argent, puisqu'il permet de se passer de ces gens-là!

LUDOVIC.

Nous nous en passerons sans cela, et plutôt que d'avoir recours à eux, nous quitterons Paris; je n'y tiens pas.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus.

LUDOVIC.

Nous nous retirerons dans notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Oh, oui! à la campagne on vit pour rien.

LUDOVIC.

Elle n'est que d'agrément, je la ferai valoir : j'abattrai les arbres, j'aurai un fermier, je mettrai le parc en luzerne et les jardins en prairie; tout sera en plein rapport; il n'y aura rien pour le plaisir.

STÉPHANIE, pleurant.

Tu as raison, nous serons heureux.

LUDOVIC.

Air du Petit Corsaire.

Oui, nous le serons tous les deux.

STÉPHANIE.

Et notre fils... ou notre fille.

LUDOVIC.

Oui, tous les trois... cela vaut mieux;
Nous serons heureux en famille.

STÉPHANIE.

Nos enfants seront, mon ami,
Notre richesse..

LUDOVIC.

C'en est une;
Et puis on est toujours ainsi
Maître d'augmenter sa fortune.
Rien ne nous manquera. Viens, partons.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; LOUIS.

LOUIS.

Monsieur, on demande madame.

LUDOVIC.

Et qui donc?

LOUIS.

La marchande de modes.

STÉPHANIE, à demi-voix.

C'est mon billet de mille écus.

LOUIS.

Et puis le sellier de monsieur, qui n'est pas pressé pour son mémoire, mais il dit que si monsieur voulait seulement lui donner un à-compte.

LUDOVIC, bas, à sa femme.

Ah, mon Dieu! avant de partir il faut payer ses dettes. (Haut, à Louis.) C'est bien. Fais-les passer dans mon cabinet. Tout à l'heure je suis à eux.

(Louis sort.)

STÉPHANIE.

Que veux-tu faire?

LUDOVIC, de même.

Est-ce que je sais? Quand c'est la première fois qu'on se trouve dans ce cas-là.

STÉPHANIE.

Si nous demandions du temps?

(Louis rentre.)

LUDOVIC.

Il le faudra bien. Mais ils ne sont pas les seuls, et rendre tout ce

monde-là confident de notre gêne, de notre embarras, du désordre de nos affaires! rougir à leurs yeux!...

STÉPHANIE.

Tais-toi, tais-toi, de grâce.

LUDOVIC.

Et pourquoi?

STÉPHANIE.

Ce domestique qui nous regarde...

LUDOVIC.

C'est vrai! (A Louis.) Que fais-tu là? que veux-tu?

LOUIS.

C'est qu'il y a M. de Roquebrune, le propriétaire, qui ne veut pas déranger monsieur, et qui m'a demandé si madame était chez elle toute seule.

STÉPHANIE.

Ah bien, oui! je suis bien en train de le recevoir!

LUDOVIC, vivement.

Au contraire, qu'il entre. (Louis sort.) Ce matin, de lui-même, il m'offrait de l'argent.

STÉPHANIE.

Il serait possible! quel bonheur.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; AMABLE, en costume de ville.

AMABLE, tenant une lettre à la main.

Son valet de chambre dit qu'elle veut bien me recevoir, je crois que c'est le moment. (Il descend le théâtre vers la droite, et apercevant Ludovic et Stéphanie qui causent ensemble à gauche, il cache sa lettre en disant.) Dieu! le mari est avec elle! cet imbécile de Louis, qui ne m'avait pas dit cela. C'est bien la peine de lui donner ses étrennes au jour de l'an.

LUDOVIC, allant à lui.

Bonjour, mon cher voisin; soyez le bienvenu.

STÉPHANIE.

Nous sommes enchantés de vous voir.

AMABLE, passant entre Ludovic et Stéphanie.

Il serait vrai!... (A part, après avoir regardé Stéphanie.) Il est de fait qu'il y a dans ses yeux une expression de plaisir... que je

n'avais jamais remarquée. (Haut, avec un peu d'embarras.) Je venais, mon cher voisin...

LUDOVIC.

Pour parler à ma femme, je le sais.

AMABLE.

Quoi! vous savez?...

STÉPHANIE.

C'est bien aimable à vous... Qu'avez-vous à me dire?

AMABLE, à part.

Ah! si le mari n'était pas là... (Haut.) C'était au sujet des deux nouvelles pièces à ajouter à votre appartement;... de ce boudoir, pour lequel nous étions convenus avec Ludovic, et je venais m'entendre avec vous pour les changements.

STÉPHANIE.

C'est inutile, je suis décidée à m'en passer.

AMABLE, étonné.

Vraiment!

STÉPHANIE.

A moins que cela ne vous gêne.

LUDOVIC, vivement.

Auquel cas, vous avez ma parole.

AMABLE.

Nullement, je n'en suis pas embarrassé... Lord Hutchinson le prendra, ce jeune fashionable que je vous ai présenté hier, au moment de son arrivée; il cherche un appartement, et il était ravi du vôtre. S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait pris tout arrangé, tout meublé : l'argent ne lui coûte rien, il est si riche!

LUDOVIC, avec un soupir.

Il est bien heureux.

AMABLE.

Je crois bien : il est garçon! Ah! si j'étais à sa place, avec sa fortune...

LUDOVIC.

De ce côté-là, vous n'avez rien à lui envier.

AMABLE.

C'est vrai, tout à l'heure encore j'étais avec un de mes fermiers.

STÉPHANIE, avec joie.

Vraiment.

AMABLE.

Et comme il n'y a que ces jours-là de bons dans le ménage, les jours de recette, j'ai reçu...

LUDOVIC.

Beaucoup?

AMABLE.

Mais oui , une somme assez agréable.

STÉPHANIE.

Qui, peut-être, vous est nécessaire?

AMABLE.

Du tout, je ne suis pas à cela près. Mais pourquoi me demandez-vous cela?

LUDOVIC.

C'est que ce matin, mon cher voisin, de vous-même, et fort généreusement, vous m'avez fait des offres de service, que j'ai refusées parce que je n'en avais pas besoin, mais en ce moment...

AMABLE.

Vous acceptez?...

LUDOVIC, vivement.

Pour peu de temps, je l'espère...

AMABLE.

Qu'importe? Tout le temps que vous voudrez, je ne demande pas mieux. (Regardant Stéphanie.) Je suis si heureux de trouver une occasion...

STÉPHANIE.

En vérité !

AMABLE.

Il est si doux d'obliger.... (A part.) Dieu! qu'elle est jolie! (Haut.) Et combien vous faut-il?

LUDOVIC, allant à la table, et prenant un papier.

Je vais vous le dire au juste.

STÉPHANIE.

Beaucoup d'argent.

AMABLE.

Dites toujours, une bagatelle, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Mais, vingt-trois mille francs.

AMABLE, à part.

Ah, diable! cela prend de la consistance.

LUDOVIC, quittant la table.

Et ton frère, ton frère que tu oublies.

STÉPHANIE.

Oui, monsieur, un frère pour qui nous nous sommes engagés,

un frère à qui nous devons notre bonheur, et qui, comme vous, est notre véritable ami.

AMABLE.

Comme moi, certainement. (A part.) Oh! d'abord, si elle prend sa petite voix... (Haut.) Mais encore, à ce frère, combien faudrait-il?

LUDOVIC.

Quinze mille francs pour aujourd'hui.

AMABLE.

Permettez...

LUDOVIC.

Quinze et vingt-trois, trente-huit, mettons quarante, pour lesquels je vous offre ma signature, la sienne; hypothèque sur ma maison de campagne, que vous connaissez, et dont on m'offre cent vingt mille francs.

AMABLE.

Laissez donc; est-ce qu'entre amis on a besoin de sûretés, de garanties? Et du moment que vous me donnez votre parole... Il n'y a pas d'hypothèques sur votre maison?

LUDOVIC.

Ce sera la première.

AMABLE.

Eh bien, ce soir nous terminerons. (Tirant son portefeuille.) Voici déjà une dizaine de mille francs; c'est tout ce que j'ai reçu de mon fermier. Je vais demander le reste à mon notaire, à qui je dirai de préparer l'obligation. (Allant au fond, et parlant au domestique qui est dans l'antichambre.) Louis, qu'on mette mon cheval au cabriolet.

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Moi, je vais écrire à ton frère, à ce cher Victor, que j'ai tenu ma promesse, et que son argent est à sa disposition.

AMABLE.

D'ici à une heure.

LUDOVIC.

A merveille. Quant à la marchande de modes et au sellier, qui sont là, dans mon cabinet, je vais commencer par eux, et solder leurs mémoires. Ah, quel bonheur! je me sens là un poids de moins! Encore quelques heures, et je ne devrai plus rien qu'à l'amitié... (A Amable) Et ces dettes-là ne pèsent pas... (A Stéphanie.) Adieu, ma femme, adieu; je te laisse avec notre ami.

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XIII.

STÉPHANIE, AMABLE.

AMABLE, suivant des yeux Ludovic.

Me voilà donc l'ami de la maison.

(Regardant Stéphanie.)

STÉPHANIE.

Eh bien, monsieur! vous me regardez, vous jouissez de vos bienfaits.

AMABLE, à part.

Il y a émotion, c'est, je crois, le moment de commencer l'attaque. (A Stéphanie.) Votre amitié sera du moins une diversion aux chagrins que j'éprouve.

STÉPHANIE, avec intérêt.

Vous, des chagrins! Je comprends, ceux dont vous nous parliez ce matin, votre femme...

AMABLE.

C'en est un, il est vrai, de tous les instants; mais celui-là, du moins, c'est connu, tout le monde le sait; Il en est d'autres,... d'autres tourments, d'autant plus cruels qu'ils sont secrets.

STÉPHANIE.

Et vous ne nous les confiez pas?

AMABLE.

A vous, hélas! moins qu'à toute autre.

STÉPHANIE, lui prenant la main.

Et pourquoi donc? Ne sommes-nous pas vos amis? n'avons-nous pas droit à vos peines? Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons nous acquitter envers vous. Parlez, parlez, de grâce...

AMABLE.

Ah! si j'étais sûr de votre discrétion.

STÉPHANIE.

Soyez tranquille; mon mari et moi nous ne disons jamais rien, cela restera toujours entre nous deux, entre nous trois.

AMABLE.

Ah diable! c'est déjà trop.

STÉPHANIE.

Comment cela?

AMABLE.

Est-ce que vous dites à Ludovic tout ce que l'on vous confie?

STÉPHANIE.

Toujours.

AMABLE, avec trouble, et regardant si l'on ne vient pas.

Cependant si c'était un secret qui ne regardât que moi, et une autre personne, un secret qu'on ne peut confier qu'à une femme, à une amie! si j'aimais, en un mot?

STÉPHANIE.

Vous! une passion coupable!

AMABLE.

Coupable! non pas, mais du moins fort aimable, et si vous seule pouviez me servir auprès d'elle, intercéder en ma faveur...

STÉPHANIE.

Je la connais?...

AMABLE.

Intimement, Stéphanie, intimement.

STÉPHANIE.

Ah! nommez-la-moi.

AMABLE.

Vous voulez que je déchire le voile?

STÉPHANIE.

Mais certainement.

AMABLE.

Eh bien! puisqu'il le faut, puisque vous l'exigez...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LOUIS.

LOUIS, annonçant.

Le cabriolet est prêt, et quand monsieur voudra...

AMABLE, à part.

L'imbécile! qui vient se jeter à la traverse avec son cabriolet, au moment où j'allais déchirer le voile.

STÉPHANIE.

Eh bien! monsieur?

AMABLE, à demi-voix, et avec chaleur.

Eh bien! je ne puis achever en ce moment; mais ce matin, dans le désordre de mon âme, j'avais jeté sur ce papier quelques pensées également désordonnées, qui vous associeront, peut-être, au choc tumultueux de mes sentiments... Lisez, Stéphanie, lisez, de grâce. Prudence, discrétion! je vous recommande mes intérêts,

et je vais m'occuper des vôtres. (Il remonte le théâtre.) Le cabriolet m'attend, partons. (A part, sur le devant de la scène, à droite.) Il me semble que ce n'est pas mal, et que le coup de fouet s'y trouve...

(Il fait un salut à Stéphanie, et sort avec Louis.)

SCÈNE XV.

STÉPHANIE, seule.

Qu'est-ce que cela veut dire? et quel air singulier! Est-il original, notre voisin! (Ouvrant la lettre.) En tout cas, voyons, ce doit être curieux.

SCÈNE XVI.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC, entrant gaiement.

A merveille, en voilà déjà deux d'acquittés; quant aux autres, que j'ai avertis et qui vont venir, nous aurons, pour les payer, l'argent de notre cher voisin.

STÉPHANIE, qui vient de lire.

Quelle horreur!

LUDOVIC.

Qu'as-tu donc? Qu'y a-t-il?

STÉPHANIE, courant à lui.

Ah, mon ami! ah! qu'ai-je fait pour m'exposer à une pareille injure! Tiens, lis.

LUDOVIC.

C'est de M. Amable, notre propriétaire. O ciel! une déclaration! il t'aimait, et depuis longtemps, et ne cherchait qu'une occasion de te l'apprendre! le misérable!

STÉPHANIE.

Où vas-tu?

LUDOVIC.

Lui porter ta réponse et la mienne.

STÉPHANIE.

Non, non, c'est par le mépris qu'il faut lui répondre.

LUDOVIC, entre ses dents.

Oui, le mépris et autre chose.

STÉPHANIE.

Mais, avant tout, il faut rejeter ses services : nous n'en voulons plus, renvoie-lui sur-le-champ les dix mille francs qu'il t'a remis.

LUDOVIC.

O mon Dieu! je ne les ai plus, le sellier et la marchande de modes viennent de les emporter.

STÉPHANIE.

Qu'as-tu fait!

LUDOVIC.

Je croyais m'acquitter, et je reste sous le poids d'une telle obligation! Devoir à un homme que je méprise!

STÉPHANIE, avec impatience.

Pourquoi te hâter ainsi?

LUDOVIC.

Est-ce que je pouvais attendre? Est-ce que ce billet n'était pas échu? Est-ce qu'il n'était pas payable aujourd'hui même? Aussi, c'est ta faute. A-t-on jamais vu signer des billets à une marchande de modes?

STÉPHANIE.

Ma faute! C'est plutôt la tienne; sept mille francs à un carrossier! tu n'aurais pas eu besoin d'emprunter, si tu n'avais pas tout dissipé.

LUDOVIC.

Parbleu! je le crois bien, tu as tous les jours de nouveaux caprices.

STÉPHANIE.

C'est toi, plutôt, qui ne fais que des folies.

LUDOVIC.

Et toi des imprudences : car c'est ton étourderie, ta légèreté seule qui a pu enhardir ce fat à une telle audace.

STÉPHANIE.

Moi!

LUDOVIC.

Oui, je le parierais, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Oser concevoir une pareille idée! c'est affreux à vous, c'est indigne, et je me fâcherai, à la fin.

LUDOVIC.

Eh bien! fâche-toi.

(Ils vont s'asseoir aux deux extrémités du théâtre, Ludovic à droite, Stéphanie à gauche.)

STÉPHANIE.

Air : Ah ! c'est désolant (des Rosières).

Ah ! ah ! comment ! il ose
Me parler ainsi !
Plus d'amour, vous en serez cause...
Ah ! ah ! tout est fini !
Oui, oui, tout est fini !

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Eh quoi ! tu pleures, Stéphanie ?

STÉPHANIE.

Oui, oui, monsieur, c'est une infamie.

LUDOVIC.

Une querelle, je crois.

STÉPHANIE.

Et c'est pour la première fois.
Mais, je le vois,
Nos voisins sont toujours en guerre,
Toujours en dispute chez eux.

LUDOVIC.

Calme-toi, ma chère.

STÉPHANIE.

Leur exemple est contagieux,
Et nous allons faire comme eux.

Ensemble.

STÉPHANIE.

Ah ! ah ! comment ! il ose
Me parler ainsi !
Plus d'amour, vous en serez cause.
Ah ! ah ! tout est fini !
Oui, oui, tout est fini !

LUDOVIC.

Allons, allons, pardonne ici
Tout le chagrin que je te cause.
Pardon, pourquoi pleurer ainsi ?

Dieu ! ton frère.

SCÈNE XVII.

LUDOVIC, VICTOR, STÉPHANIE.

VICTOR.

Eh bien ! eh bien ! ce n'est plus comme ce matin, on ne s'embrasse plus, on se dispute.

STÉPHANIE.

Du tout. (Se rapprochant vivement de Ludovic, et lui serrant la main.) La paix est faite.

VICTOR, d'un air triste.

Tant mieux; il nous arrive toujours assez de chagrins sans s'en créer soi-même de nouveaux. Je venais, mon cher ami...

LUDOVIC, bas, à Stéphanie.

O ciel! pour ce que je lui ai promis... (Haut.) Je t'ai écrit, il y a une heure, que les quinze mille francs étaient à ta disposition, et que tu les trouverais ici.

VICTOR.

C'est vrai.

LUDOVIC, avec embarras.

Ils n'y sont pas encore; mais sois tranquille.

VICTOR.

Tu ne les avais donc pas, comme tu me le disais, dans ta caisse, où à la Banque, ce qui est la même chose?

LUDOVIC.

Si vraiment; mais un payement imprévu, des mémoires qu'il a fallu acquitter, ce qui ne m'empêchera pas de te procurer ta somme : je l'attends.

VICTOR.

Comment donc as-tu fait?... et d'où vient ton trouble? Ces regards d'intelligence avec ta femme... Je comprends, mes amis,... vous vous êtes gênés pour moi.

STÉPHANIE.

Du tout.

VICTOR.

Vous avez emprunté.

LUDOVIC, regardant sa femme.

Jamais... jamais, grâce au ciel, cela ne nous arrivera.

VICTOR, lui prenant la main.

C'est bien, et je devine tout; vous n'avez point voulu compter sur les autres, et c'est de vous, de vous seuls que vous avez attendu des secours, des sacrifices.

LUDOVIC.

Que veux-tu dire?

VICTOR.

Pourquoi me le cacher? N'est-ce pas? j'ai raison : ce riche mobilier, ces chevaux, ces voitures...

LUDOVIC, comme frappé d'une idée.

O ciel!

VICTOR.

Peut-être même cette campagne à laquelle vous teniez tant...? Enfin, cela ou autre chose; il est, à coup sûr, quelques superfluités, quelques jouissances de luxe auxquelles vous avez renoncé pour m'obliger, pour me sortir d'embarras; je vous en remercie, mes amis, et j'en suis bien reconnaissant. (D'un air sombre.) Mais je n'en ai plus besoin; cela me devient inutile.

LUDOVIC et STÉPHANIE.

Et comment cela?

VICTOR.

Ce matin j'ignorais ma position, et je la connais maintenant; une faillite imprévue m'enlève une somme énorme sur laquelle je comptais pour faire honneur à mes engagements, et moi-même, si je n'ai pas ce soir deux cent mille francs comptant, je suis obligé demain de déclarer mon déshonneur.

LUDOVIC et STÉPHANIE.

Mon frère!

VICTOR.

Je n'y survivrai pas, mes amis; car jusqu'ici notre nom a été sans tache, et il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle.

STÉPHANIE, lui mettant la main sur la bouche, et l'empêchant d'achever la phrase.

O ciel!

LUDOVIC.

Qu'entends-je! te livrer ainsi au désespoir! je ne te reconnais plus; toi! un homme de tête, que j'ai toujours vu supérieur aux événements.

VICTOR.

Que faire contre ceux-ci? Y a-t-il quelque remède, quelque secours?

LUDOVIC.

Peut-être.

Air de Turenne.

Promets-nous seulement d'attendre;
Jusqu'à ce soir reste en ces lieux.

VICTOR.

Et pourquoi donc?

STÉPHANIE.

Quel parti veux-tu prendre?

LUDOVIC, passant au milieu.

Je serai digne de vous deux.
Oui, tous les deux vous avez sur mon âme
Des droits égaux;.., car mon bonheur, à moi,
C'est à ma femme ici que je le doi,
C'est à toi que je dois ma femme.

VICTOR.

A la bonne heure; mais je voudrais écrire à la mienne, à mes enfants.

LUDOVIC.

Là, dans mon cabinet. Adieu, frère; adieu, bon courage, nous sommes là.

(Victor entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XVIII.

STÉPHANIE, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Oui, je le sauverai, je le jure.

STÉPHANIE.

Et comment? Nous qui n'avons pas même le moyen de nous tirer d'affaire.

LUDOVIC.

Il n'est plus question de nous : il s'agit de ton frère, notre ami, notre seul ami; il s'agit de sa vie, de son honneur, qui est le nôtre! et il n'est qu'un moyen de le sauver. Tu n'as pas saisi, comme moi, cette idée qui lui est échappée, là, par hasard; je l'approuve, je m'en empare.

STÉPHANIE.

Toi!

LUDOVIC.

Je vendrai tout ce qui nous est inutile.

STÉPHANIE.

Nos chevaux, notre voiture.

LUDOVIC.

Tu y tenais ce matin.

STÉPHANIE.

Du tout : je mettrai des socques, tout le monde en met; tu me donneras le bras : le bonheur va à pied aussi bien qu'en voiture.

LUDOVIC.

C'est dit, plus d'équipage.

STÉPHANIE.

Plus de campagne : elle nous ruinerait une seconde fois, si c'était possible.

LUDOVIC.

Ce n'est que là, disais-tu, que nous pouvions nous aimer.

STÉPHANIE.

On s'aime partout.

LUDOVIC.

A merveille; ce qu'on m'en offre, je l'accepte, je termine à l'instant, et cet appartement dont lord Hutchinson avait tant d'envie, je passe chez lui, je lui cède le bail, le mobilier; ce ne sera pas long, et nous prendrons un joli petit quatrième.

STÉPHANIE.

Mieux encore, un cinquième. On est en bon air.

LUDOVIC.

On se porte mieux.

STÉPHANIE.

Tu as raison; que de choses dont on peut se passer!

Air de Manette (de M. Thénard).

Premier couplet.

Bijoux et dentelles,
Parures nouvelles,
A quoi servent-elles?
Prends, elles sont là.
Ce luxe éphémère
M'était nécessaire,
Pourquoi?... pour te plaire?
Je te plais sans ça!
Qu'importe le reste?
Oui, je te l'atteste,
Si, simple et modeste,
Tu me trouves bien;
Ta seule tendresse
Fera ma richesse;
Ta seule tendresse
Fera tout mon bien.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

Deuxième couplet.

LUDOVIC.

Serviteurs à gage,
Dans un bon ménage,
Sont un esclavage,
Je m'en passerai.

STÉPHANIE.

Plus de soin futile;
Pour me rendre utile,
A tes lois docile,
Je te servirai.
Servir ce qu'on aime,
C'est le bien suprême.

LUDOVIC.

Et des gages même,
Je veux t'en donner.
Les voilà ma chère.

(Il l'embrasse.)

STÉPHANIE.

A ce prix, j'espère,
Tu ne risques guère
De te ruiner.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

LUDOVIC.

C'est ton frère : reste avec lui, et tâche surtout qu'il ne se doute de rien.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

VICTOR, tenant à la main des lettres qu'il jette sur la table; STÉPHANIE.

VICTOR.

Mon courrier est terminé, et partira ce soir; mais, en apprenant à ma femme la fâcheuse position où je me trouve, une seule idée me consolait : c'est que, grâce au ciel, vous êtes plus heureux, et je suis bien sûr que c'est à toi que ton mari en est redevable; car, de lui-même, il a toujours eu des idées de luxe et de dépense.

STÉPHANIE, soupirant.

C'est vrai, vous le connaissez bien.

4.

VICTOR.

Aussi, tu as bien fait de le retenir, de compter avec lui et avec toi-même, de te remettre à la tête de ta maison, d'y faire régner l'ordre et l'économie.

STÉPHANIE, avec embarras.

Mon frère!

VICTOR.

Je ne t'en fais pas compliment, c'est tout naturel : c'est toi que cela regardait.

Air : Le choix que fait tout le village.

Oui, tu le sais, c'est la règle commune
Qu'en ménage on doit observer;
C'est le mari qui gagne la fortune,
La femme doit la conserver.
Pour tous les siens son active tendresse
Dans tous les temps doit savoir amasser;
Car le bonheur est une autre richesse
Qu'elle n'a pas le droit de dépenser.

STÉPHANIE, à part.

Ah, mon Dieu! s'il savait...

SCÈNE XX.

VICTOR, STÉPHANIE, AMABLE.

STÉPHANIE, à part, voyant entrer Amable.

Dieu! M. Amable!

AMABLE, tenant un papier.

Fidèle à ma parole, voici, ma belle voisine, ce que je vous avais promis; l'acte est en bonne forme.

(Stéphanie prend le papier.)

VICTOR.

Quel est ce papier?

AMABLE.

Tout ce qu'il y a de plus innocent, un acte par-devant notaire, un service que je rends à ce jeune ménage, qui avait besoin d'argent.

VICTOR.

Que dites-vous?

AMABLE.

Pour eux, d'abord, et pour un frère qui est fort mal dans ses affaires.

VICTOR, avec colère.

Comment!...

STÉPHANIE, vivement.

Ne le croyez pas, ce n'est pas vrai! Nous n'avons pas besoin de ses offres, nous les rejetons; et la preuve...

(Elle déchire l'acte.)

AMABLE.

Un acte notarié! Madame, un pareil procédé...

STÉPHANIE.

Est le seul que vous méritiez, après la déclaration que vous avez osé m'adresser.

VICTOR.

Je comprends. (A Amable.) Il suffit, monsieur, sortez.

AMABLE, étonné.

Sortez! Qu'est-ce que c'est qu'une telle expression, à un propriétaire!... Et de quel droit?...

VICTOR, passant auprès d'Amable.

Je vous répète, monsieur...

STÉPHANIE, l'arrêtant.

Mon frère!

AMABLE.

Son frère! C'est différent; mais enfin, on est débiteur ou on ne l'est pas, et après ce que j'ai fait pour son mari...

STÉPHANIE, à part.

Ah! quelle honte!... et que devenir!...

VICTOR.

On vous doit donc?

AMABLE.

Apparemment.

VICTOR.

Combien, monsieur?

AMABLE.

Je ne suis pas obligé de vous le dire.

VICTOR.

Et moi, j'ai le droit de vous demander... combien.

AMABLE.

Monsieur, c'est mon secret.

VICTOR.

Combien?

AMABLE.

Dix mille francs.

VICTOR, après un moment de silence, regardant Stéphanie, prend son portefeuille, et remet la somme à Amable.

Les voilà.

STÉPHANIE et AMABLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; LUDOVIC.

LUDOVIC, accourant.

Mon ami, mon frère, rassure-toi. J'ai vu Hutchinson et mon notaire; ils se chargent de la vente, de la liquidation, ils se chargent de tout, et tu auras dès ce soir deux cent mille francs, qu'ils veulent bien avancer.

VICTOR, avec joie.

Il se pourrait!... Ah!... mon ami!...

AMABLE.

Et vous acceptez!

VICTOR.

Oui, monsieur, et de grand cœur.

LUDOVIC, à Amable.

Vous ici, monsieur! J'ai un autre compte à régler avec vous, et, pour commencer, voici dix mille francs que je vous dois.

AMABLE.

Non, monsieur.

LUDOVIC.

Vous accepterez.

AMABLE.

Non, monsieur... A l'autre, maintenant; qu'est-ce qu'ils ont donc tous ?

LUDOVIC.

Vous accepterez, ou sinon...

AMABLE.

Je suis payé.

LUDOVIC.

Et par qui?

AMABLE.

Par le beau-frère.

STÉPHANIE.

Oui, mon ami.

AMABLE.

Et tout ce que je puis faire, c'est de lui en donner un reçu.

(Il va s'asseoir auprès de la table, et écrit.)

LUDOVIC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

VICTOR, prenant Ludovic par la main.

Avez-vous pu croire que votre frère, votre ami, cesserait un instant de veiller sur vous ? Je connaissais vos folies, vos dissipations ; j'aurais voulu qu'il ne tint qu'à moi de venir à votre aide, de combler le déficit ; mais, une fois habitués à de pareilles dépenses, rien ne vous eût empêchés de continuer ; dans un an, dans deux ans, vous étiez ruinés sans espoir, sans ressources : aujourd'hui il y en avait encore ; mais, pour s'arrêter, pour trancher dans ce vif, il faut un grand courage ; jamais vous ne l'auriez eu pour vous, vous l'avez eu pour moi, j'en étais sûr ; dès que vous m'avez vu en danger, vous avez tout sacrifié pour me sauver.

STÉPHANIE et LUDOVIC.

Mon ami !

VICTOR.

Ce sacrifice, je l'accepte, et je vous en rendrai bon compte. Ces deux cent mille francs échappés au naufrage, je les ferai valoir dans ma manufacture, à condition que tu t'en mêleras, que tu travailleras.

LUDOVIC.

C'était mon projet, mon espoir :... dès demain j'entrais chez un banquier.

VICTOR.

C'est bien ; je t'emmène, et tu seras chez toi, ce qui vaut mieux que d'être chez les autres... Nous vivrons tous ensemble, en amis, en famille ;... ta femme avec la mienne, tes enfants avec les miens... (Amable se lève, et se place à la droite de Stéphanie.) Ils apprendront avec nous que l'ordre et l'économie, qui font la fortune des États, font aussi celle des jeunes ménages, et, quand vous aurez fait fortune en province, vous reviendrez, si vous le voulez, dans la capitale.

AMABLE.

Je vous garderai votre appartement.

LUDOVIC.

Vous êtes bien bon.

AMABLE.

Un logement d'ami, presque pour rien.

STÉPHANIE, faisant la révérence.

Cela revient trop cher.

AU PUBLIC.

Air : Mes yeux disaient tout le contraire.

Nous voilà donc bien avertis,
Et de ce frère que j'honore
Nous suivrons les sages avis...
Mais par vous, et ce soir encore,
Que de ses préceptes nouveaux
La règle ne soit pas suivie;
Et, s'il se peut, dans vos *bravos*
Ne mettez pas d'économie.

TOUJOURS,

OU

L'AVENIR D'UN FILS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 13 novembre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

PERSONNAGES.

MADAME DERMILLY.
ARMAND, son fils.
CLARISSE, sa pupille.
MATHILDE, sa nièce.
JOSEPH, domestique de madame Dermilly.

La scène se passe, au premier acte, à Paris, et au second acte dans le château de la Vaupalière.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond, et portes latérales. La porte du fond, qui reste toujours ouverte, laisse voir une autre pièce, qui sert de passage à la société qui se rend dans les appartements. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, une petite table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE; ARMAND, entrant vivement par le fond.

CLARISSE.

Laissez-moi, monsieur Armand, laissez-moi.

ARMAND.

Non, Clarisse, vous savez combien je suis malheureux, et combien je vous aime!

CLARISSE.

C'est mal à vous, ce n'est pas généreux. Où un pareil amour peut-il vous conduire? Vous êtes riche, je n'ai rien.

ARMAND.

Eh! qu'importe? vous serez à moi, vous serez ma femme; il n'y a pas d'obstacles qui puissent s'opposer à ce que j'ai résolu.

CLARISSE.

Et votre mère, qui ne consentira jamais à cette union ; votre mère, qui depuis deux ans a pris soin de moi, et dont je suis en quelque sorte la pupille, ne serait-ce pas de l'ingratitude ? ne serait-ce pas bien mal reconnaître ses bontés ?

ARMAND.

Que de faire mon bonheur ?

CLARISSE.

Peut-être ne pense-t-elle pas ainsi. Et je vous le répète, monsieur Armand, je ne puis, je ne dois pas vous écouter, sans l'aveu de votre mère.

ARMAND.

Oui, vous avez raison, je lui parlerai : vingt fois déjà j'ai été sur le point de tout lui déclarer ; et au moment où je prononçais votre nom, je voyais sur ses traits un air de sévérité, de froideur qui glaçait ma confiance, arrêtait mes aveux ; et troublé, interdit,... je la quittais, me promettant d'être plus hardi le lendemain, et le lendemain c'était de même.

CLARISSE.

Votre mère est donc pour vous bien terrible ?

ARMAND.

Ma mère ! c'est la bonté même ; une femme d'un mérite supérieur, et qui depuis mon enfance a tellement captivé ma confiance, que jusqu'à ce moment j'avais l'habitude de tout lui dire,... de penser tout haut avec elle.

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

C'était presque mon camarade,
Mon cœur dans le sien s'épanchait ;
Lui confiant souvent mainte incartade :
Et quand parfois, ou timide ou discret,...
Je lui cachais quelques étourderies,
Elle semblait toujours les ignorer ;...
Et sa bonté, pour punir mes folies,
Sans m'en rien dire allait les réparer.

Du reste, il n'y a pas de jeune homme plus heureux, ou plus riche que moi ; des chevaux, des chiens, des équipages, tout ce que je peux désirer.

CLARISSE.

Ah ! vous avez raison d'aimer votre mère, de la préférer à tout, et loin de vouloir jamais vous engager à lui déplaire, à braver

son pouvoir, je vous dirai : Renoncez à des idées qui ne peuvent faire que votre malheur et le mien.

ARMAND.

Le vôtre!

CLARISSE.

Oui, par pitié, par égard pour moi, n'entretenez pas des illusions impossibles à réaliser... Seul rejeton d'une illustre famille, je sais quels devoirs m'impose ma naissance; et quoique sans fortune, je porte un nom qui peut me donner aussi quelque fierté; et si vous n'avez pas, comme moi, la force et le courage de souffrir en silence, il faut nous séparer et ne plus nous voir; j'en trouverai le moyen.

ARMAND.

Moi vivre sans vous! cela m'est impossible, et rien ne m'empêcherait d'avouer mes tourments et mes projets, si seulement un mot de vous, Clarisse...

Air : Mes yeux disaient tout le contraire.

De grâce, ne refusez pas
Cet aveu que de vous j'implore;
Lui seul peut me donner, hélas!
La force que je cherche encore;
De ce mot dépend mon bonheur.

CLARISSE.

Eh! comment, dans mon trouble extrême,
Vous avouer ce que mon cœur
Voudrait se cacher à lui-même?

ARMAND.

Ah! je suis trop heureux! Clarisse, vous serez à moi, je vous en fais serment; je le jure à vos pieds...

CLARISSE.

Que faites-vous? C'est Joseph; ce vieux domestique vous aura aperçu.

ARMAND.

Non, non, rassurez-vous; il a la vue basse.

CLARISSE.

C'est égal,... il voit tout.

SCÈNE II.

ARMAND, CLARISSE; JOSEPH, entrant par la porte à droite de l'acteur.

ARMAND, avec impatience.

Qu'est-ce qui t'amène? qu'est-ce que tu veux?

JOSEPH.

Je ne veux rien... On n'est pas depuis trente ans domestique dans une maison, pour ne rien faire;... aussi je fais mon inspection accoutumée. Je viens voir si dans ce salon tout est bien à sa place... (avec intention) si tout, enfin, est comme il devrait être;... et je ne crois pas...

ARMAND.

Que veux-tu dire?

JOSEPH, rangeant quelques meubles.

Je dis que j'ai bien fait d'arriver pour remettre les choses dans l'ordre. Comme il y a ce soir un bal, une grande réunion...

ARMAND.

Joseph, tu abuses étrangement de ton privilége de vieux serviteur; mais je suis encore plus que toi dans la maison.

JOSEPH.

En un sens, c'est possible, mais sous d'autres rapports... D'abord, vous n'y êtes pas depuis si longtemps que moi. Il n'y a pas un seul meuble que je n'aie essuyé et épousseté tant de fois, que l'habitude de nos relations...

ARMAND.

C'est bon, c'est bon...

JOSEPH.

Nous a presque rendus confrères. Je me regarde comme du mobilier.

ARMAND.

Oui, mais de mobilier on en change quelquefois, surtout quand il est vieux, et je pourrais bien finir par te congédier.

JOSEPH.

Moi, monsieur! Vous me faites de la peine pour vous quand vous me parlez comme ça. Est-ce que c'est possible? est-ce qu'il ne vous manquerait pas quelque chose si je n'étais pas là pour vous aimer, (geste d'Armand) pour vous impatienter? Vous y êtes fait, et moi aussi, et on ne change pas comme ça ses habitudes.

ARMAND.

C'est bon ! en voilà assez. Où est ma mère ?

JOSEPH.

Dans sa chambre, où elle vous a déjà demandé ; car ordinairement (regardant Clarisse) elle est la première personne que vous embrassez dans la journée.

ARMAND, sévèrement.

Il suffit. (A Clarisse.) Je vais la voir et lui parler.

CLARISSE.

Et moi, je vais achever ma toilette. (Bas, lui montrant la porte à droite.) Adieu ; si vous m'aimez, du courage !

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

JOSEPH, ARMAND.

ARMAND, à part avec trouble.

Oui, Elle a raison ; du courage. (Haut.) Tu dis que ma mère est visible ? elle n'est pas souffrante ?

JOSEPH.

Toujours un peu. Ma femme, qui avait entendu du bruit cette nuit dans sa chambre, est entrée ; elle dormait d'un sommeil agité, et elle disait à voix haute. « Mon fils ! mon fils ! »

ARMAND.

Quoi ! même en dormant, j'occupe encore son cœur et sa pensée ?

JOSEPH.

Sa pensée ! elle n'en a qu'une, c'est vous ; elle a toujours été trop bonne : ce n'est pas comme ça que j'entends l'éducation des enfants, et si elle avait cru mes avis...

ARMAND, à part.

Et se décider à l'affliger ! Il faut cependant... (A Joseph.) Elle est seule, n'est-il pas vrai ?

(Il va pour entrer dans la chambre à droite.)

JOSEPH.

Un notaire est avec elle depuis midi, et je ne sais pas s'il y est encore.

ARMAND, au moment d'entrer, s'arrêtant.

(Vivement.)

Dans le doute, je ne veux pas la déranger; plus tard, j'ai le temps, rien ne presse.

JOSEPH.

Entrez toujours, vous n'en serez pas fâché.

ARMAND.

Que dis-tu?

JOSEPH.

Vous savez cette belle terre de la Vaupalière, où vous avez été au mois d'octobre, et dont vous êtes revenu enthousiasmé?

ARMAND.

Je crois bien, un domaine magnifique, la plus belle chasse du monde.

JOSEPH.

Madame vient de l'acheter.

ARMAND.

Est-il possible! Ah! c'est pour moi!

JOSEPH.

Et pour qui donc? Ce n'est pas pour moi, à coup sûr... Un château gothique, des appartements immenses, qui donnent un mal à nettoyer et à frotter! Mais dès qu'il s'agit de vous, madame, qui d'ordinaire est une femme raisonnable, sacrifierait avenir, santé, fortune... C'est une duperie; ce n'est pas ainsi que j'élève mon fils, le petit Joseph; je ne lui donne jamais rien, de peur qu'il ne soit ingrat. Mais tenez, tenez, j'entends madame, allez la remercier; et puisque vous voulez lui parler...

ARMAND.

Ah, mon Dieu! dans ce moment je ne pourrai jamais : un rendez-vous, une affaire importante, au café Tortoni...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, puis MADAME DERMILLY.

JOSEPH.

C'est ça; le voilà parti, au lieu de remercier sa mère, de l'embrasser! Ah! ces jeunes gens, ces jeunes gens! Voilà ce que c'est que de les gâter : le mien ne sera pas comme ça; mais aussi, et

quoique je sois bon père, je me suis donné du mal dès son plus jeune âge; je l'ai toujours fouetté moi-même tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. C'est madame.

MADAME DERMILLY, entrant par la porte à droite.

Je croyais trouver ici mon fils ; est-ce qu'il est sorti?

JOSEPH.

Oui, madame; une affaire importante;... un rendez-vous à Tortoni, quelque partie de plaisir, j'en ai peur.

MADAME DERMILLY.

Et moi, je l'espère; qu'il s'amuse, qu'il soit heureux! c'est tout ce que je demande, et je ne le retiens jamais auprès de moi, pour qu'il y revienne toujours avec plaisir.

JOSEPH.

Fasse le ciel que madame n'ait pas à se repentir de sa faiblesse!

MADAME DERMILLY, souriant.

Oui, je sais que cela t'effraye : selon toi, il n'y a point d'amour paternel sans la rigueur et la sévérité, et j'ai vu ton garçon, qui est maintenant fort bien, trembler devant toi.

JOSEPH.

Et j'en suis fier; il faut que nos enfants nous respectent.

MADAME DERMILLY.

Eh, mon pauvre Joseph! il vaut mieux qu'ils nous aiment.

JOSEPH.

Madame verra où l'on arrive avec de pareilles idées, et si elle savait, comme moi, ce que je sais.... M. Armand, qu'elle croit si sage et si rangé...

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien, madame! je peux le dire, puisque c'est fini; mais il y a deux ans, c'est moi qui portais les lettres : il a été épris de cette jeune veuve...

MADAME DERMILLY, froidement.

Oui, il me l'a dit.

JOSEPH.

Est-il possible!

MADAME DERMILLY.

Une passion très-vive, une constance éternelle, qui a duré six

mois... Et plus tard, quand il a été trahi, c'est moi qui l'ai consolé...

JOSEPH.

Je n'en reviens pas!

MADAME DERMILLY.

Je ne peux pas exiger qu'avec une tête et un cœur de vingt ans, mon fils ne subisse pas les passions de son âge.

JOSEPH.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Pour l'avenir cet excès d'indulgence
Doit vous préparer des tourments.

MADAME DERMILLY.

Puis-je exiger de lui cette prudence
Que l'on n'acquiert, hélas! qu'avec le temps?

JOSEPH.

Et pourquoi pas?... si vous vous faites craindre.

MADAME DERMILLY.

Ne demandons que juste ce qu'il faut;
En plaçant la vertu trop haut,
Personne ne pourra l'atteindre.

Tout ce que je peux faire pour mon fils, c'est de diriger, par ma raison et mes conseils, la fougue et l'inexpérience de son âge, de l'éclairer sur les périls qui l'entourent.

JOSEPH.

Et quand il ne veut pas les voir?

MADAME DERMILLY.

Je tâche alors de le sauver malgré lui, et sans qu'il s'en doute; et, tiens, dans ce moment même, je ne sais quelle vague inquiétude, un instinct de mère qui ne me trompe pas, me fait craindre pour lui des dangers.

JOSEPH.

Y pensez-vous?

MADAME DERMILLY.

Je peux te l'avouer, à toi, mon vieux serviteur, dont je connais le zèle, et cette crainte me fera hâter des projets qu'il eût été peut-être plus sage de retarder... Je voudrais marier mon fils, lui trouver une bonne femme, un bon caractère, des vertus solides, et du bonheur : tout cela, je l'ai rencontré, et sans chercher bien loin, dans ma propre famille ; c'est Mathilde, ma nièce.

JOSEPH.

La fille de M. de Nanteuil, le négociant, dont la fortune égale au moins la vôtre?

MADAME DERMILLY.

De tout temps cette union a été notre projet favori, et le rêve de ma pauvre sœur; mais je n'en ai pas parlé à mon fils, parce que les mariages arrangés d'avance ne réussissent jamais... D'ailleurs, mon beau-frère demeurant à Bordeaux, et moi à Paris, nos enfants ne pouvaient pas se voir ni s'aimer. Mais Mathilde a seize ans, et après la mort de sa mère j'ai été la chercher pour la conduire près de Paris, dans un pensionnat, où son père a voulu qu'elle achevât son éducation. C'est un ange de douceur et de bonté, et si jolie, si aimable, qu'à mon avis il est impossible de ne pas l'aimer; mais il faut maintenant que mon fils pense comme moi. Je ne lui ai pas encore permis d'aller à la pension voir sa cousine, parce que je veux la lui montrer tout à son avantage: c'est pour cela qu'aujourd'hui je donne une soirée.

JOSEPH.

Pour mademoiselle Mathilde! Moi qui l'ai vue si petite... quand son père était l'associé de votre mari...

MADAME DERMILLY.

J'ai envoyé ta femme la chercher à sa pension, et je compte la garder ici quelques jours... Nul doute que sa grâce, sa jeunesse, sa naïveté ne fasse impression sur le cœur de mon fils.

JOSEPH.

Il faut l'espérer; mais j'ai peur et je crains qu'il n'y ait, ici même, une personne qui lui fasse du tort.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?... que veux-tu dire?... Aurais-tu remarqué...?

JOSEPH.

Rien encore, jusqu'à ce matin, où, entrant par hasard dans ce salon, j'ai trouvé M. Armand près de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Je ne puis pas dire positivement que je l'ai vu à ses genoux, parce que j'ai de mauvais yeux; mais j'ai l'oreille bonne, et je crois bien avoir entendu... (*il fait sur sa main le bruit d'un baiser*) ou quelque chose comme ça.

MADAME DERMILLY.

Clarisse, qui fut ma pupille, et que depuis deux ans, depuis sa majorité, j'ai gardée près de moi et que j'ai promis de doter! Non,

cela ne se peut pas... (S'arrêtant, et réfléchissant.) Cependant, elle a refusé jusqu'ici tous les partis convenables qui se présentaient.

JOSEPH.

Vous voyez bien...

MADAME DERMILLY.

Et je ne puis me dissimuler que sa finesse, sa coquetterie...

JOSEPH.

Et sa fierté!... Est-elle fière, celle-là! surtout avec les domestiques.

MADAME DERMILLY.

D'un autre côté, le chagrin de mon fils, lui, qui d'ordinaire est si gai, si étourdi!...

JOSEPH.

Preuve qu'il est amoureux.

MADAME DERMILLY.

Comment?...

JOSEPH.

Je l'ai bien remarqué, tant qu'il est amoureux, il est triste et mélancolique; et dès que sa gaieté revient, c'est signe que...

MADAME DERMILLY.

On vient, c'est ma nièce.

SCÈNE V.

MADAME DERMILLY, MATHILDE, JOSEPH.

MATHILDE, entrant par le fond.

Bonjour, ma chère tante; que vous êtes bonne et aimable de m'avoir fait sortir de pension, et pour huit jours encore! à ce qu'on m'a dit.

MADAME DREMILLY.

Oui, ma chère enfant.

MATHILDE.

Et j'en ai sauté de joie! C'était mal à moi, parce que de quitter madame et ces demoiselles, ça aurait dû m'affliger! mais je n'ai pas pu, j'étais trop contente! Que je vous embrasse encore!

JOSEPH.

Est-elle gentille!

MATHILDE.

Eh mais! ce vieux monsieur, ces cheveux blancs!... n'est-ce pas Joseph, qui me faisait autrefois danser sur ses genoux?

JOSEPH.

Elle me reconnaît.

MATHILDE, allant à lui.

Bonjour, mon bon Joseph.

JOSEPH, à part et avec émotion.

Elle n'est pas fière, celle-là, et c'est bon signe.

MATHILDE.

Je suis bien changée, trouves-tu?

JOSEPH.

Et moi donc?

MATHILDE.

Non, pas trop! puisque tu as toujours de l'amitié pour moi. Eh bien! gronde-moi donc encore, comme autrefois, car tu me grondais toujours, je m'en souviens.

JOSEPH, la regardant.

Il n'y a plus moyen, mademoiselle.

MATHILDE.

Si, vraiment, les sujets ne te manqueront pas. Ils disent tous que je suis étourdie; et je vois que c'est vrai, n'est-ce pas, ma tante? Aussi je tâche de me corriger.

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant, ce qu'ils appellent de l'étourderie, c'est de la franchise. Ce défaut-là, garde-le toujours, et reste comme tu es. (La regardant avec tendresse.) Je te trouve si bien, ma fille!

MATHILDE.

Tant mieux, j'aurais été si fâchée du contraire!... depuis surtout que mon père m'a confié ses projets.

MADAME DERMILLY.

Que veux-tu dire?

MATHILDE.

Oui, avant de partir, il m'a donné à entendre que moi, votre nièce, je pourrais peut-être recevoir de vous un jour un nom encore plus doux, celui que vous avez dit tout à l'heure :... ma fille.

MADAME DERMILLY.

Quoi! ton père t'aurait appris...? (A part.) Ah! quelle imprudence!

MATHILDE, vivement.

Je n'en ai parlé à personne. Mais retrouver en vous la mère que j'ai perdue! cette idée-là me rend si heureuse, que j'y pense sans

cesse ; et je fais tous mes efforts pour que votre fille ne soit pas trop indigne de vous. D'abord, je travaille depuis le matin jusqu'au soir : cela m'ennuie bien, mais c'est égal.

Air du vaudeville de Oui et Non.

Je sais l'anglais, l'italien,
Peut-être assez mal, et je tremble...
Car vous, vous les parlez si bien !...
Mais nous pourrons causer ensemble.
Je cause beaucoup, au surplus ;
Et pour moi quel plaisir extrême !...
Me voilà deux langues de plus
Pour dire combien je vous aime.

Ensuite la broderie, la tapisserie, la musique, et puis ma peinture. Vous verrez les deux miniatures que je vous ai apportées, le portrait de mon père et le mien.

MADAME DERMILLY, avec joie.

Est-il vrai ?

MATHILDE.

Ah, mon Dieu ! je n'y pense pas, c'est une surprise que je voulais vous faire. N'importe, vous serez surprise, n'est-ce pas ? Il y avait bien aussi un autre portrait que je voulais essayer, et qui sans doute vous aurait fait plus de plaisir ; mais, je ne sais pourquoi, je n'ai pas osé.

MADAME DERMILLY.

Et lequel ?

MATHILDE.

Celui de votre fils.

MADAME DERMILLY, souriant.

Eh comment ! tu te rappelles encore les traits de ton cousin ?

MATHILDE.

C'est qu'il n'y a pas bien longtemps que je l'ai vu.

MADAME DERMILLY.

Où donc ? comment cela ?

MATHILDE.

Lorsque le maréchal est venu visiter la maison royale de Saint-Denis, il avait avec lui très-peu de monde, deux généraux, des vieux, et puis quelques jeunes aides-de-camp de la garde nationale à cheval,... des uniformes de lanciers, charmants... Et nous autres pensionnaires, qui étions là en groupe, nous regardions les uniformes.

MADAME DERMILLY.

Et les jeunes officiers?

MATHILDE.

Très-peu, parce que, vous sentez bien ma tante,... il faut être toutes droites et les yeux baissés. Mais une de mes compagnes, Augusta, qui était auprès de moi, me dit tout bas : « Regarde « donc ce jeune homme qui est à côté du maréchal!... » Et je dois convenir qu'il me parut très-bien, et à ces demoiselles aussi.

Air du Pot de fleurs.

Car en parlant le soir de l'aventure,
Chacune à l'envi répétait
Que c'était lui dont la tournure
Sur tous les autres l'emportait...
Que nul n'avait ses grâces naturelles :
Ce fait fut déclaré constant.
Par un jury très-compétent,
Formé de deux cents demoiselles.

Et jugez de ma surprise quand la sous-maîtresse, en disant le nom de tous ceux qui accompagnaient le maréchal, nous apprit que le jeune aide-de-camp était M. Armand Dermilly, mon cousin.

MADAME DERMILLY.

O ciel! est-il possible?

MATHILDE.

Oui, ma tante, mon cousin; et toutes ces demoiselles me trouvent fort heureuse d'être sa cousine... Jugez donc, si elles avaient su;... (vivement) mais vous vous doutez bien que je n'ai rien dit.

MADAME DERMILLY, vivement.

C'est bien, c'est bien.

MATHILDE.

En revanche, j'y ai pensé, parce qu'il y avait dans cet événement-là quelque chose d'imprévu, d'étonnant, comme un coup du sort!... Vous comprenez?... non pas que j'eusse d'autres idées; mais je me disais: Quand je verrai mon cousin! et il faudra bien que cela arrive, ce sera amusant de lui raconter qu'il ne me connaît pas, et que je le connais, et que je l'ai vu en cachette au milieu de deux cents personnes... Mais, par exemple, ma tante, vous ne lui direz pas ce que je vous ai raconté tout à l'heure,... (à Joseph) ni toi non plus, Joseph; vous sentez bien que c'est entre nous... (Joseph passe à la droite de madame Dermilly.) Mais, pardon, je parle, je parle, et vous allez me trouver bien bavarde; ne le croyez pas, je suis contente, et voilà tout.

MADAME DERMILLY.

Et moi aussi, je suis enchantée maintenant de cette rencontre; et tu en parleras ce soir à ton cousin, en dansant avec lui la première contredanse.

MATHILDE.

Comment! que me dites-vous?... Un bal!

MADAME DERMILLY.

Pour toi, mon enfant.

MATHILDE.

Ah! que vous êtes bonne! et quel plaisir!

MADAME DERMILLY.

C'est aussi ma surprise, à moi, un impromptu!

MATHILDE.

Par exemple! vous auriez dû m'en prévenir d'avance, parce que moi, qui n'ai là que ma robe de pensionnaire... Ce n'est pas pour moi,... mais pour mon cousin. (Avec timidité.) J'aurais voulu qu'il me trouvât jolie, et que ce soir il pensât de moi ce que nous avons pensé de lui. (vivement.) C'est peut-être mal ce que je dis là?

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant.

MATHILDE, gaiement.

Tant mieux, n'y pensons plus; le plaisir de danser vaut bien celui d'être belle.

MADAME DERMILLY, lui prenant la main.

Quoi, vraiment! pas plus de coquetterie que cela? (A Joseph.) Que te disais-je! et quel trésor! (A Mathilde.) Eh bien, mon enfant, si tu n'es pas coquette, je le suis pour toi, et tu trouveras dans ta chambre une parure de bal qui t'est destinée.

MATHILDE, sautant de joie.

Ah, ma bonne tante!... (Vivement.) Y a-t-il des fleurs?

MADAME DERMILLY.

Certainement.

MATHILDE, de même.

Une guirlande?

MADAME DERMILLY.

Oui, vraiment; c'était à moi de parer ma fille bien aimée.

MATHILDE.

Ma fille! ah! que je vous aime quand vous parlez ainsi! (Avec curiosité.) Mais dites-moi donc, cette robe,... est-ce que je ne peux

pas la voir et l'essayer ? Ce n'est pas que je sois impatiente ni curieuse; mais enfin, si elle n'allait pas bien...

MADAME DERMILLY.

C'est juste... Joseph, dites à votre femme de conduire Mathilde dans sa chambre, qui est à côté de la mienne.

JOSEPH.

Oui, madame.

MATHILDE.

Adieu, ma tante, adieu... (Hésitant.) ma... ma mère.

MADAME DERMILLY, l'embrassant vivement.

Mon enfant, (puis, se reprenant) pas encore, pas encore, mais bientôt, je l'espère.

(Mathilde sort avec Joseph par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

MADAME DERMILLY, puis ARMAND.

MADAME DERMILLY.

Oui, quand mon fils la connaîtra, il sera trop heureux de recevoir de mes mains un pareil présent... C'est lui.. Il faut lui apprendre mes intentions, et savoir, décidément, quelles pensées l'occupent... (Armand entre par le fond.) Comme il a l'air triste! (Avec inquiétude.) O mon Dieu! mon pauvre fils!

ARMAND, à part, l'apercevant.

C'est ma mère, il n'y a plus à reculer... Allons, du courage! (Allant à elle, et lui baisant la main.) Je puis enfin vous voir et vous remercier de vos nouvelles bontés. J'ai appris par Joseph, par une indiscrétion peut-être, l'acquisition que vous venez de faire de ce beau domaine.

MADAME DERMILLY, avec émotion et bonté.

Tu m'en avais parlé tant de fois, tu semblais le désirer; et mon bonheur à moi, c'est de satisfaire tes vœux quand je les connais, (le regardant avec émotion) ou du moins quand je peux les deviner.

ARMAND, à part.

Si elle me parle ainsi, je n'aurai jamais la force...

MADAME DERMILLY.

Et puis, s'il faut te l'avouer, j'ai encore d'autres idées en achetant ce château.

ARMAND.

Et lesquelles?

MADAME DERMILLY.

J'espère que ce sera mon présent de noce.

ARMAND.

O ciel ! que voulez-vous dire !

MADAME DERMILLY, s'asseyant, et lui faisant signe de s'asseoir près d'elle.

Viens ici près de moi, et causons,... il y a longtemps que, cela ne nous est arrivé, et il me semble, mon fils, que tu dois avoir besoin de moi.

ARMAND, avec effusion.

Oui, ma mère,... oui, vous avez raison.

MADAME DERMILLY.

J'en étais sûre, mon cœur me le disait... Écoute-moi, tu me répondras après.

Air de Téniers.

On te l'a dit : quand la mort de ton père
Vint dans le deuil nous plonger tous les deux,
J'étais bien jeune, et ma famille entière
Voulait pour moi préparer d'autres nœuds.
Je résistai : car je songeais sans cesse
Qu'un autre époux, en me donnant sa foi,
Eût exigé sa part d'une tendresse
Qui ne devait appartenir qu'à toi.

ARMAND.

Ah, ma mère !

MADAME DERMILLY, continuant.

Me trouvant à la tête d'une fortune déjà considérable, je l'ai conservée, je l'ai augmentée pour toi, mon enfant ! et quand je te la laisserai, tu en useras, j'en suis sûre, honorablement, comme elle a été acquise.

ARMAND.

Ah ! loin de nous de pareilles idées.

MADAME DERMILLY.

Qui sait ?... je suis faible, souffrante, et je ne voudrais pas te quitter, mon ami, sans avoir légué à quelqu'un choisi par moi le soin de te rendre heureux. Je désire donc que tu te maries ; mais je voudrais, avant tout, que cette volonté fût la tienne.

ARMAND, avec joie.

Rassurez-vous, ma mère ; c'est aussi mon unique pensée ; car, s'il faut vous l'avouer, il est quelqu'un que j'aime... comme je n'ai jamais aimé.

MADAME DERMILLY, à part.

O ciel!

ARMAND, avec chaleur.

Il n'y a pas pour moi de bonheur possible si je ne l'épouse;... si vous ne consentez à me la donner pour femme.

MADAME DERMILLY.

Et qui donc?

ARMAND.

Votre pupille... Clarisse.

MADAME DERMILLY, à part et atterrée.

O mon Dieu!... il est donc vrai!...

ARMAND.

Qu'avez-vous, ma mère?... Votre main tremble... vous souffrez?

MADAME DERMILLY, cherchant à ranimer ses forces.

Non, non, ce n'est rien, mon fils... Je ne veux comme toi que ton bonheur...

(Elle se lève. Armand se lève aussi.)

ARMAND, avec joie.

Est-il possible!

MADAME DERMILLY.

Mais calme-toi, et laisse-moi te parler... Pour que ce bonheur existe, il faut être bien sûr de la personne à qui on le confie;... savoir si son esprit, son caractère, tout ce qui l'entoure, en un mot, nous offre pour l'avenir des garanties, qui te semblent inutiles, à toi,... mais que, moi, je dois réclamer pour mon fils. D'abord, elle est plus âgée que toi;... ensuite, sa famille....

ARMAND.

Est noble et illustre. Son père, le marquis de Villedieu...

MADAME DERMILLY.

Lui a laissé un grand nom, je le sais, et voilà justement ce qui m'effraye; car, enfin, nous ne sommes que des négociants... (Armand fait un geste) banquiers, si tu veux... Le nom n'y fait rien, c'est toujours du commerce; et au lieu, comme je le voudrais, d'être heureux de notre alliance...

Air de la Robe et les Bottes.

En l'acceptant, c'est nous que l'on protége:
Ils le diront, car, même de nos jours,
Des anciens droits, titres et privilége,
Les grands seigneurs se souviennent toujours.

Qu'est-ce à leurs yeux que l'état que vous faites?
Et peuvent-ils estimer un banquier
Que son nom seul force a payer ses dettes?
Eux que leur nom dispensait de payer!

Et ta femme elle-même, imbue de pareilles idées, te fera sentir, un jour, qu'elle a bien voulu t'élever jusqu'à elle.

ARMAND.

Une femme ordinaire, je ne dis pas;... mais Clarisse!...

MADAME DERMILLY.

N'est pas, plus qu'une autre, exempte des préjugés du nom et de la naissance,... préjugés que son éducation n'a fait que fortifier encore... Élevée à Londres, au sein d'une famille puissante, chez lord Carlille, un des premiers pairs du royaume, elle y a puisé toutes ces idées d'aristocratie anglaise,... ce besoin de dignités et d'honneurs qui tourmente déjà sa jeunesse;... et si elle se contente aujourd'hui de la fortune, c'est faute de mieux.

ARMAND.

Que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Ce qu'il m'est facile de te prouver... Edgard, le second fils de Carlille, était devenu, comme toi, épris de ses charmes.

ARMAND.

S'il était vrai!

MADAME DERMIILLY.

Je n'accuse point Clarisse, et ne la soupçonne pas d'avoir répondu à un pareil amour. Elle est encore jeune, jolie; on l'aime, c'est tout naturel... Mais plus tard, quand elle est devenue ma pupille, pourquoi a-t-elle refusé avec dédain tous les partis que je lui proposais?

ARMAND.

Pouvez-vous lui en faire un crime, quand son cœur était à moi, quand elle m'aimait? Car vous ne la connaissez pas,... vous ne savez pas qu'elle-même voulait me détourner de cet amour, et, craignant de vous affliger, elle voulait s'éloigner, me fuir,... moi qu'elle aime et dont elle est aimée.

MADAME DERMILLY.

Tu t'abuses toi-même, et tu lui prêtes des qualités qu'elle n'a pas.

ARMAND.

Quelle qu'elle soit, je l'aime.

MADAME DERMILLY.

Mais, de grâce...

ARMAND.

Enfin, ma mère, je l'aime, je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY, avec impatience.

Toujours!... Peux-tu parler ainsi quand il s'agit d'un sentiment soudain, impétueux, que la passion a fait naître, que la raison n'éclaire point... Peux-tu garantir la durée d'un accès de fièvre ou de délire?... Tu en as aimé d'autres : ce devait être aussi pour la vie, et au bout de quelques mois cet amour éternel était dissipé! Il peut en être de même de celui-ci.

ARMAND.

Jamais! jamais!... Quelle différence!

MADAME DERMILLY.

Essayons du moins; car moi aussi, j'avais un parti à te proposer, un ange de beauté et de candeur, que ma tendresse te destinait.

ARMAND.

C'est inutile.

MADAME DERMILLY.

Vois-la du moins... C'est tout ce que je te demande.

ARMAND, hors de lui.

Et à quoi bon?... J'aime Clarisse!... je n'en aimerai jamais d'autre. Rien ne me fera changer; et rien au monde ne m'empêchera de l'épouser!

MADAME DERMILLY.

Pas même le malheur de ta mère!

ARMAND.

O ciel! que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Que j'ai cru être aimée de mon fils... Ma vie, à moi, c'était son amour, et le perdre, c'est mourir.

ARMAND.

Ah! croyez que ma tendresse...

MADAME DERMILLY, froidement.

Je ne peux plus y croire, et je ne l'invoque plus... (Avec dignité.) Mais il me reste encore d'autres droits... Privée de l'amour de mon fils, je n'ai rien fait du moins pour le dégager du respect et de l'obéissance qui me sont dus.

ARMAND.

Et que je conserverai toujours ! Parlez... quoi que vous exigiez, si c'est un ordre, j'obéirai.

MADAME DERMILLY.

Je pourrais donc te dire : Je te défends ce mariage !

ARMAND, avec anxiété.

Eh bien !... vous me le défendez ?

MADAME DERMILLY.

Non ; mais je te demande, à genoux, de ne pas être malheureux.

ARMAND, la relevant.

Vous !... ma mère !... ah ! c'en est trop !... j'obéirai... Plus de mariage,... vous l'exigez... Et rien n'égale mes tourments !... mais vous n'aurez pas prié en vain,... Adieu... adieu,... je vais trouver Clarisse, lui rendre ses serments, lui dire que je renonce à elle... Êtes-vous satisfaite ?

MADAME DERMILLY.

Oui, oui, je le suis. (Voyant Armand qui s'éloigne.) Mon fils !... tu t'éloignes, et sans m'embrasser ?...

ARMAND revient, embrasse sa mère, se dégage, de ses bras et dit en sortant :

Ah !... je suis bien malheureux !

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

MADAME DERMILLY, puis MATHILDE.

MADAME DERMILLY, avec émotion, et le regardant sortir.

Il souffre !... il est malheureux !... Et c'est moi qui en suis cause !... moi, qui immolerais tout à son bonheur ! (Avec fermeté.) Eh bien ! c'est son bonheur que j'assure ; et, quoi qu'il arrive, je n'aurai point de regrets. J'ai fait mon devoir.

MATHILDE, en robe de bal, entrant par la droite.

Ma tante, ma tante !... regardez donc.

MADAME DERMILLY.

Ah ! te voilà, mon enfant !... C'est bien, très-bien !... Que j'ai de plaisir à te contempler !... (A part.) Oui, je n'ai d'espoir qu'en elle.

MATHILDE.

Vous avez pensé à tout, jusqu'au bouquet ; est-il bien ainsi ?

MADAME DERMILLY, le lui ôtant.

Du tout ; on le porte à la main.

MATHILDE, riant.

C'était donc une grande faute?

MADAME DERMILLY.

Sans contredit.

MATHILDE.

Dame!... je ne savais pas.

MADAME DERMILLY.

Ta coiffure, n'est-elle pas un peu haute? Non... Et ta robe?... Il y a là des plis que l'on peut faire disparaître.

(Elle arrange la toilette de Mathilde.)

MATHILDE.

Que vous êtes bonne, ma tante!... ce sera toujours bien.

MADAME DERMILLY, à part.

Ah! si elle savait pour moi de quelle importance... (Haut.) Écoute, mon enfant, fais bien attention à ce que je vais te recommander, et tâche surtout, dans ce bal...

MATHILDE.

Quoi, ma tante?

MADAME DERMILLY, s'arrêtant à part.

Non, non, ne lui donnons point de conseil; laissons-la être elle-même, c'est par là qu'elle doit plaire. (Haut, à Mathilde.) Tache de bien t'amuser : voilà tout ce que je te demande.

MATHILDE.

Oh! vous serez obéie; songez donc que c'est la première fois que je vais au bal, au bal pour de vrai; car chez nous c'est bien différent :

Air du vaudeville de Partie et Revanche.

Même aux grands jours, c'est entre demoiselles
Que l'on danse à la pension;
Point de danseurs, de figures nouvelles,
Cela nuit à l'illusion :
Madame a beau nous prêter son salon...
Le maître nous guide en personne,
Sur sa pochette... Et l'on ne sait vraiment
Si pareil bal est un plaisir qu'on donne,
Ou bien si c'est la leçon que l'on prend.

Aussi, moi qui n'y suis pas habituée, je m'essayais tout à l'heure devant votre glace, pour le moment où on viendra m'inviter... (S'asseyant, et s'inclinant.) Avec plaisir, monsieur... A moins que ce ne soit Armand;... et alors je lui dirai : Avec plaisir, mon cousin.

MADAME DERMILLY, avec effroi.

Et ta robe, que tu chiffonnes!...

MATHILDE, se levant vivement.

C'est vrai!... Mais aussi pourquoi n'arrive-t-on pas?... on perd du temps.

MADAME DERMILLY.

Tais-toi, l'on vient... (A part.) C'est Clarisse.

SCÈNE VIII.

MATHILDE, MADAME DERMILLY; CLARISSE, sortant de l'appartement à gauche, en robe de bal.

CLARISSE, à part, entrant en rêvant.

Il obéissait à sa mère,... il renonçait à moi!... Heureusement, un seul mot a changé toutes ses résolutions; et maintenant, je l'espère, je n'ai plus rien à craindre... (Apercevant madame Dermilly.) Ah! c'est vous, madame?

MADAME DERMILLY.

Déjà prête, Clarisse!... c'est très-bien.

MATHILDE.

Oh! qu'elle est jolie!

MADAME DERMILLY, à Clarisse, montrant Mathilde.

C'est ma nièce Mathilde, la fille de la maison...

MATHILDE, passant près de Clarisse.

Presque une sœur! et je serai bien heureuse si vous me regardez comme telle, et si vous voulez bien m'accorder votre amitié.

CLARISSE.

Mademoiselle!...

MATHILDE.

Oh! j'en ai grand besoin; à ce bal surtout, où vous me guiderez... Moi, je ne sais rien; tout à l'heure déjà j'avais mis ce bouquet à ma ceinture; et sans ma tante, qui m'a dit que cela ne se faisait pas...

CLARISSE, avec ironie.

Mademoiselle sort de pension?

MATHILDE.

Oh! mon Dieu, oui...

CLARISSE, de même.

On le voit bien.

MADAME DERMILLY, avec intention.

Ne fût-ce qu'à sa franchise, à sa confiance. (La musique se fait entendre.) Voici déjà quelques personnes qui viennent.

(Elle va dans la salle du fond. La musique continue. On voit passer dans le fond plusieurs cavaliers donnant la main à des dames mises élégamment, qu'ils conduisent dans la salle du bal.)

MATHILDE, à Clarisse.

Je me mettrai à côté de vous, et vous me direz ce qu'il faudra faire pour être bien.

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire.

MATHILDE.

Vous avez raison; je vous regarderai, et je tâcherai d'imiter... si je puis.

CLARISSE.

Vous n'en avez pas besoin; et, sans vous donner de mal, vous êtes sûre de plaire.

MATHILDE, naïvement.

Vous croyez?...

CLARISSE.

Dès que vous serez connue, dès qu'on aura prononcé votre nom... « Quelle est cette jeune personne?... — Mademoiselle Mathilde de Nanteuil. — Cette riche héritière!... » Tous les jeunes gens s'empresseront autour de vous, et vous êtes sûre de ne pas manquer une seule contredanse.

MATHILDE.

Quoi! ce serait là le motif?

(Madame Dermilly rentre.)

CLARISSE.

Eh! mon Dieu! qu'on soit laide ou jolie!... qu'on danse bien ou mal, peu importe; ce qu'il faut, pour réussir dans un bal, c'est une dot; et souvent, je l'avoue, ma fierté s'en indigne.

MATHILDE.

Serait-ce vrai, ma tante?

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant; et la preuve, c'est que Clarisse, qui te parle, aura beaucoup de succès, et cependant elle n'a rien.

CLARISSE, avec dépit.

Madame!...

MADAME DERMILLY.

Votre triomphe n'en est que plus flatteur... Après cela, que tous

les danseurs ne soient pas des maris, et que pour épouser ils aient l'indignité d'exiger une dot... je conçois cela...

(Mathilde va regarder dans l'autre salon.)

CLARISSE.

L'argent est une si belle chose!... il donne toutes les qualités...

MADAME DERMILLY.

Croyez-vous donc que les filles sans dot aient, par cela même, toutes les vertus!... et que l'absence d'argent leur donne la bonté, la douceur, l'aménité de caractère?...

CLARISSE, à part.

Patience... j'aurai mon tour.

(La musique se fait entendre plus fort. Madame Dermilly sort un instant.)

MATHILDE, regardant dans le salon du fond.

Le bal commence, et mon cousin n'est pas là!... (Madame Dermilly rentre, accompagnée de deux cavaliers; l'un d'eux invite Clarisse, qu'il conduit dans la salle où l'on danse; l'autre invite Mathilde, qui dit à part.) Eh mais! voilà un monsieur qui vient m'inviter... (Bas, à madame Dermilly.) Faut-il accepter, ma tante?

MADAME DERMILLY.

Sans doute.

MATHILDE, s'inclinant.

Avec plaisir, monsieur. (A part.) Ah, mon Dieu! que cela me fait de peine!... j'espérais que la première contredanse serait avec lui.

(Elle sort avec le cavalier qui l'a invitée.)

SCÈNE IX.

MADAME DERMILLY, seule, regardant autour d'elle.

C'est étonnant, mon fils ne paraît pas... Ah!... il me semble le voir dans la foule... Oui... il sera descendu avant moi au salon, pour en faire les honneurs... A la bonne heure; cela m'inquiétait... Et ce Joseph,... où est-il donc?... j'ai besoin de lui...

(Joseph paraît à la porte du fond; il porte un plateau vide, et s'arrête en regardant dans les appartements.)

SCÈNE X.

JOSEPH, MADAME DERMILLY.

MADAME DERMILLY.

Ah! te voilà, Joseph!

JOSEPH.

Je serais resté jusqu'à ce soir à la regarder.

MADAME DERMILLY.

Eh ! qui donc?

JOSEPH, posant son plateau sur la table.

Mademoiselle Mathilde... En entrant dans le salon, elle a eu un succès;... tous les regards se sont fixés sur elle; et puis on entendait une espèce de bourdonnement très-agréable.

MADAME DERMILLY.

Et mon fils était là?...

JOSEPH.

Non, madame.

MADAME DERMILLY.

Est-ce qu'il n'est pas au salon?

JOSEPH.

Pas encore.

MADAME DERMILLY.

En es-tu sûr?

JOSEPH.

Je crains même qu'il n'y paraisse pas de la soirée.

MADAME DERMILLY.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Tenez, madame, il y a quelque chose sur quoi j'ai promis le secret, de peur de vous inquiéter;... mais il me semble maintenant qu'il y aurait plus de danger à ne rien dire.

MADAME DERMILLY.

Tu as raison; je veux tout savoir.

JOSEPH.

Il y a quelques instants, en descendant à l'office, chercher ce plateau, je me rencontre nez à nez avec M. Armand, qui se glissait dans la cour, par le petit escalier... « Quoi! monsieur, à cette heure, pas encore habillé!... » Car il n'était pas en costume de bal.. — « Non, j'ai à sortir. — Et pourquoi donc? Et où allez-vous? — Tais-toi, tais-toi... Que ma mère n'en sache rien; je pense, Joseph, qu'on peut se fier à toi. » — Vous jugez de ce que je lui répondis. — « Eh bien! ne dis rien à ma mère, que cela inquiéterait; et si à onze heures je n'étais pas rentré, remets ce billet à mademoiselle Clarisse, à elle seule, entends-tu?... à elle seule, et en secret. »

MADAME DERMILLY.

Qu'est-ce que cela signifie ?

JOSEPH.

J'ai pensé d'abord que c'était quelque affaire, quelque duel... que sais-je ?

MADAME DERMILLY.

O ciel ! à une pareille heure !... ce n'est pas possible ; car la nuit s'avance... Et ce billet à Clarisse ?

JOSEPH.

Le voici.

(Madame Dermilly le prend.)

MADAME DERMILLY.

J'ai le droit, j'espère, de lire ce qu'on adresse à mon ancienne pupille,... à une jeune personne qui m'est encore confiée ;... et fût-ce de mon fils lui-même... (Elle décachète la lettre, et, après en avoir lu quelques lignes, elle dit :) Ah ! mon Dieu !

JOSEPH, effrayé.

Qu'est-ce donc ?

MADAME DERMILLY.

Rien... rien !... Je suis tranquille,... je sais maintenant où il est... Que cela ne t'inquiète pas.

(Elle relit encore.)

JOSEPH.

C'est différent, si madame est tranquille... (A part.) Elle a cependant l'air bien agité... (Haut.) Madame n'a pas besoin de moi ?... je puis rentrer au salon ?

MADAME DERMILLY.

Oui, Joseph... oui, mon ami... Mais je ne sais... Prie Clarisse de continuer à faire les honneurs... Mais rassure-toi, tout va bien.

JOSEPH.

Oui, madame... (A part.) Pauvre femme !... il y a de mauvaises nouvelles.

(Il emporte le plateau, et sort par le fond.)

SCÈNE XI.

MADAME DERMILLY, seule.

(Lisant la lettre.) « Je voulais te fuir, obéir à ma mère, un de tes « regards m'a retenu... C'est l'honneur qui maintenant me lie à toi,

« et tes droits sont les plus sacrés... » (S'arrêtant, et avec douleur.) Ah, mon fils!... (Lisant.) « Mais ce mariage, que désormais rien « ne peut rompre, ma mère n'y consentira jamais... Après la pro« messe que je lui ai faite, je n'ai même plus le droit de le lui de« mander... Et tu as raison, il faut partir, il faut nous éloigner; « mais si je rentrais ce soir, si je voyais seulement ma mère, toute « ma résolution m'abandonnerait, je ne partirais pas; ne sois donc « pas inquiète, si tu ne me vois pas à ce bal, je m'occupe de tout « préparer pour notre fuite; et dès que tout le monde sera parti, « quand tout reposera dans la maison, descends au petit salon, « tu m'y trouveras. »

(Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et garde un instant le silence.)

Je l'ai lu!... je ne puis le croire encore... Un enlèvement!... C'est mon fils qui m'abandonne, qui en a conçu le projet... Oh non!... (avec douleur) mais il y consent du moins. Et comment l'en empêcher? Il ne tient qu'à moi, je le sais, de m'armer de tous mes droits,... d'éloigner Clarisse, et de dire à mon fils : « Je veux que vous épousiez Mathilde. » Je veux... Et s'il me résiste, il faudra donc le maudire!... Et s'il m'obéit, il ne l'aimera pas, cette pauvre enfant!... il la rendra malheureuse!... il adorera Clarisse encore davantage!... car, à son âge, loin d'arrêter une passion, les obstacles ne font que l'exciter et l'accroître. Allons! il n'y a qu'un moyen, bien hardi, peut-être :... mais c'est le seul qui me reste; et si je connais bien le caractère de mon fils... Oui, dès demain et sans le voir, Mathilde retournera à sa pension. (Regardant au fond.) Je ne vois plus personne au salon,... personne,... que Joseph qui éteint les bougies et remet tout en ordre... Oui, j'ai entendu le bruit des dernières voitures, et tout le monde est parti... (Elle ferme la porte du fond.) Je suis seule, attendons mon fils... (Elle écoute.) On monte par le petit escalier!... Ah! le cœur me bat de frayeur!... et c'est lui qui en est cause!... qui me l'aurait jamais dit!...

SCÈNE XII.

MADAME DERMILLY; ARMAND, entrant par la porte à gauche.

ARMAND.

Ah! que cette soirée m'a paru longue!... et maintenant que l'instant approche, je voudrais l'éloigner... Dieu! ma mère!...

MADAME DERMILLY, avec douceur.

Je t'attendais, mon fils;... et tu viens bien tard.

ARMAND.

Oui,... je n'ai pas pu,... j'ai été forcé,... ou plutôt, je me suis cru obligé...

MADAME DERMILLY, de même.

De me tromper?... oh! non, rien ne t'y oblige. Ce n'est pas moi que tu espérais trouver en ces lieux.

ARMAND.

Pourriez-vous le penser?...

MADAME DERMILLY.

Je sais tout.

ARMAND.

Eh quoi!... l'on vous aurait dit!... l'on m'aurait trahi!...

MADAME DERMILLY.

Non, grâce au ciel!... Ce secret que j'ai surpris reste entre nous deux; et personne que moi n'aura vu rougir mon fils...

(Elle lui remet la lettre.)

ARMAND, regardant le papier.

Ma lettre à Clarisse!...

MADAME DERMILLY.

Je l'ai ouverte,... et qu'ai-je vu?... Une fuite,... un enlèvement... Un pareil éclat!... commencer aux yeux du monde par perdre de réputation celle que tu veux nommer ta femme!... Ah! mon fils!... si tu m'avais demandé conseil!... si tu m'avais dit ce matin que cette passion était si forte, si violente, que tu la plaçais au-dessus de tout,... même de l'honneur, je t'aurais épargné bien des regrets; heureusement, je le puis encore...

ARMAND.

Et comment?...

(Musique douce.)

MADAME DERMILLY.

Puisque tu ne peux vaincre cet amour...

ARMAND.

Achevez...

MADAME DERMILLY.

Tu le veux.

ARMAND, à ses genoux.

Eh bien!...

MADAME DERMILLY.

Eh bien !... épouse-la...

ARMAND.

Épouser Clarisse !... vous le voulez bien ?

JOSEPH, qui entre et qui a entendu ce dernier mot.

Qu'entends-je ! ce n'est pas possible ; madame ne peut consentir...

MADAME DERMILLY, passant entre Armand et Joseph.

Si, Joseph ; à une seule condition, que je vais expliquer à mon fils.

ARMAND.

Ah ! tout ce que vous voudrez ; j'y souscris d'avance.

MADAME DERMILLY.

Donne-moi le bras jusqu'à ma chambre à coucher.

JOSEPH.

Quelle faiblesse !... et ce que c'est que de gâter les enfants !... Mon fils Joseph épousera qui je voudrai, ou restera garçon.

ARMAND.

Ah ! vous êtes la meilleure des mères !... et je vous devrai mon bonheur.

MADAME DERMILLY.

Pas encore maintenant !... mais plus tard peut-être ;... je l'espère... Adieu, Joseph !... bonne nuit !...

(Joseph, qui tient un flambeau, reste immobile ; madame Dermilly sort par la droite avec Armand.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement d'un château gothique. Deux portes latérales ; une grande croisée auprès de la porte à droite ; au-dessus des portes de droite et de gauche, des lucarnes en rosace ; une grande cheminée. Au fond, deux petites portes aux côtés de la cheminée ; un violon posé sur un meuble, un fusil attaché à la muraille. Tables à droite et à gauche du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, près d'une table à gauche, regarde des poissons dans un bocal ; MADAME DERMILLY, assise à droite, est occupée à broder ; CLARISSE, à côté d'elle, tient un livre et lit.

ARMAND, regardant attentivement le bocal.

Les belles couleurs !... et quelle agilité !... ils ne restent pas un instant en place, et tournoient toujours sans se rencontrer.

MADAME DERMILLY.

Voilà une heure que tu es occupé, comme Schahabaham, à regarder ces poissons rouges.

ARMAND.

C'est que ces diables de petits poissons sont étonnants; quoique renfermés, ils n'ont pas l'air de s'ennuyer.

CLARISSE.

Je crois bien!... une prison de cristal, c'est charmant!...

MADAME DERMILLY.

Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de belles prisons!

CLARISSE.

Moi, je soutiendrai le contraire, car ici, près de vous, madame, dans ce vieux château, je me trouve si heureuse!...

MADAME DERMILLY.

C'est ce que je désirais. Quoique votre mariage fût arrêté, forcée de le retarder de trois mois pour des arrangements de fortune, des comptes de tutelle à rendre à mon fils,... j'ai voulu du moins que pendant ce temps vous ne fussiez pas séparés; et je vous ai amenés dans ce château, où nous nous sommes fait la loi de ne recevoir personne.

CLARISSE.

C'est vrai!... point de fâcheux, point de visites importunes.

ARMAND, venant auprès de Clarisse.

Tout entier au bonheur d'être ensemble; aussi, voilà déjà deux mois qui ont passé comme un éclair.

MADAME DERMILLY.

Non, six semaines...

ARMAND.

Vous croyez?...

MADAME DERMILLY.

J'en suis sûre...

CLARISSE.

Ces appartements gothiques ont quelque chose de grandiose, de noble, de majestueux...

ARMAND, le dos à la cheminée.

Oui, cela est très-bien, en été surtout;... mais en hiver, au mois de décembre, je trouve le grandiose un peu froid... Hum!... hum!... je ne sors pas des rhumes de cerveau; mais qu'importe?... quand on est auprès de ce qu'on aime, dans le repos et la solitude... (Il se place entre madame Dermilly et Clarisse, et s'appuyant sur le dos de leur

fauteuil) entre l'amour et l'amitié... A propos d'amitié, est-ce que votre homme d'affaires ne vous fera pas celle de se dépêcher?... il n'en finit pas avec sa liquidation; et nous sommes ici à l'attendre.

MADAME DERMILLY.

Est-ce que cela vous ennuie?...

ARMAND.

Du tout! mais il y a une impatience naturelle, que vous devez comprendre. Quel plaisir d'être mariés!... d'être chez soi, dans son boudoir de la chaussée-d'Antin!... de bons tapis, des cheminées à la Bronzac...

Air du Partage de la richesse.

Et puis voici les plaisirs qui reviennent,
Car cet hiver on dansera beaucoup;
Spectacles, bals, et tant de gens y tiennent!
Pas moi, du moins, ils sont peu de mon goût,
(Montrant Clarisse.)
Mais pour Clarisse... Et si je ne m'abuse,
Deux vrais amants, deux époux, Dieu merci!
Ne faisant qu'un,... je veux qu'elle s'amuse,
Afin de m'amuser aussi.

CLARISSE.

Je vous remercie; mais en quelque lieu que je me trouve, je n'ai rien à désirer, je suis près de vous.

ARMAND, lui baisant la main avec transport.

Ah, ma chère Clarisse!... (Nonchalamment.) Qu'est-ce que nous ferons ce matin?

CLARISSE.

De la musique, si vous voulez?

ARMAND.

De la musique; nous en avons fait hier et avant-hier, et l'autre jour!... et puis, mon violon n'est pas d'accord. Si nous allions plutôt nous promener dans le parc?

MADAME DERMILLY.

Y penses-tu!... cinq à six pouces de neige.

ARMAND, avec humeur.

Bah!... les femmes ont toujours peur de se mouiller les pieds! il faudra donc rester toute la journée ici, dans ce salon?...

CLARISSE.

Voulez-vous lire... ou jouer?...

ARMAND, de même.

Nous ne sommes que trois; si encore le curé était venu, nous aurions fait le whist ou la bouillotte à quatre; mais le curé promet de venir, et il ne vient pas!... Ensuite, il viendra peut-être, il n'est que midi!... Midi!... c'est l'heure où, à Paris, on se réunit au café Tortoni... Ils parlent, j'en suis sûr, de la représentation d'hier; car c'était hier jour d'opéra. Je voudrais bien savoir si Béville est toujours amoureux de la petite Mimi?

CLARISSE, se levant.

Je ne vous le dirai pas...

ARMAND.

C'est juste; je vous dis cela comme autre chose... (S'approchant de la croisée.) Tiens! voilà Geneviève qui est dans le parc!...

MADAME DERMILLY, se levant.

Geneviève!

ARMAND.

La fille du jardinier... que je fais causer quelquefois...

CLARISSE.

C'est-à-dire... très-souvent.

ARMAND.

Oui; c'est la naïveté campagnarde... la plus amusante... Elle m'a avoué qu'elle avait déjà eu trois amoureux.

CLARISSE.

Fi donc!

ARMAND.

Amour platonique, bien entendu...

Air du vaudeville de Partie et Revanche.

A la campagne il n'en est jamais d'autres;
Et philosophe studieux,
Moi je compare et leurs mœurs et les nôtres.

MADAME DERMILLY, souriant.

Mais, en effet... trois amoureux!...

CLARISSE, de même.

Et s'en vanter... c'est curieux!

ARMAND.

Voyez alors ce que fait naître
La différence des climats!...
Car à Paris, on les aurait peut-être;
Mais, à coup sûr, on ne le dirait pas.

(A madame Dermilly, en riant.) Et entre autres, elle m'a cité Jean-Pierre, votre garde-chasse, un imbécile!... Eh! parbleu! cela me

fait penser que ce matin... (Décrochant son fusil.) Voilà une belle occasion pour la chasse au loup...

MADAME DERMILLY.

Y pensez-vous!... il peut y avoir du danger...

ARMAND.

Tant mieux !... ça occupe, ça fait passer un moment...

MADAME DERMILLY.

Et moi, je ne veux pas. Vous ne sortirez pas, ce n'est pas convenable; vous êtes déjà resté avant-hier toute la journée dehors, et cela fâcherait Clarisse.

ARMAND.

Non!... j'en suis sûr... (A Clarisse.) N'est-ce pas, chère amie, cela ne te fâchera pas que je sorte?...

CLARISSE, d'un air très-indifférent.

Moi, nullement.

ARMAND.

Vous voyez...

MADAME DERMILLY, le retenant toujours.

Elle ne l'avoue pas, mais je suis persuadée qu'au fond cela lui fait de la peine... (avec intention) sans cela elle ne vous aimerait pas.

CLARISSE.

C'est au contraire parce que je l'aime, que je m'efforce de cacher le chagrin que j'en éprouve.

MADAME DERMILLY.

Tu l'entends...

ARMAND.

C'est différent... Dès que cela vous contrarie, ma chère Clarisse, vous êtes bien sûre que je resterai, que je vous obéirai, que je ferai tout ce qui vous sera agréable, quand je devrais... Aussi je ne sortirai pas de ce fauteuil et ne dirai pas un mot.

(Il s'assied sur un fauteuil auprès de la table à droite.)

MADAME DERMILLY.

Le voilà d'une humeur exécrable pour toute la journée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; JOSEPH.

JOSEPH, entrant par la droite.

Voici les journaux et les lettres...

CLARISSE, avec joie.

Ah, quel bonheur ! donne vite.

ARMAND, toujours étendu dans son fauteuil.

J'espère qu'on ne les prendra pas tous.

CLARISSE, prenant deux journaux.

Oh non ! à vous les journaux politiques, à moi la *Revue de Paris* et le *Journal des Modes*.

(Elle va s'asseoir à gauche. Joseph donne les journaux à Armand, et les lettres à madame Dermilly.)

ARMAND, les comptant.

Quel plaisir !... six journaux, en voilà pour toute la matinée !...

CLARISSE, lisant.

« Les robes de popeline brochées sont toujours de mode. » Et moi qui en avais une charmante, que je n'aurai pu porter ? quel dommage !...

ARMAND.

Vous pouviez la mettre ici...

CLARISSE.

De la toilette, quand il n'y a personne !...

ARMAND.

Personne !... c'est aimable pour nous !

MADAME DERMILLY, regardant Joseph, qui essuie une larme.

Eh mais ! Joseph, qu'as-tu donc ? quel air triste !

JOSEPH.

Ce sont des nouvelles que je reçois de mon fils Joseph ; vous savez, celui que j'élevais si sévèrement ?

MADAME DERMILLY.

Eh bien ?

JOSEPH.

Eh bien ! pour se soustraire à mon autorité, il vient, à dix-huit ans, de s'engager dans les dragons.

MADAME DERMILLY.

Ah ! mon Dieu !

JOSEPH.

Et que faire contre un dragon ? comment ramener l'enfant prodigue à la maison paternelle ?

MADAME DERMILLY.

En le laissant au régiment pendant un an ou deux ; et alors, sois tranquille, il viendra de lui-même nous prier d'avoir son congé.

JOSEPH.

Vous croyez?

MADAME DERMILLY.

J'en suis sûre. (Regardant Armand.) C'est un excellent système que de... Eh mais! voici une lettre qui me vient par la poste.

JOSEPH.

Non, madame; elle a été apportée par un courrier, un domestique en livrée, qui est en bas.

MADAME DERMILLY.

C'est du jeune Edgard.

ARMAND.

Le second fils de lord Carlille?

MADAME DERMILLY.

Oui, celui avec qui Clarisse a été élevée en Angleterre. Il m'écrit de la poste voisine, et me demande la permission de se présenter au château.

ARMAND, se levant.

Avec grand plaisir... Il faut lui écrire...

MADAME DERMILLY.

Non, ce serait contraire à la résolution que nous avons prise de ne recevoir aucun étranger.

ARMAND.

Ce n'est pas un étranger, sa famille était liée avec la nôtre; et puis, un ami d'enfance de ma femme.

MADAME DERMILLY, les regardant tous deux.

Si vous le voulez absolument...

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire, madame; commandez...

ARMAND.

Refuser de le recevoir serait de la dernière inconvenance. D'ailleurs, ce sera toujours une compagnie, non pour nous, qui n'en avons pas besoin, mais pour vous, ma mère!... Et puis, les devoirs de l'hospitalité... Le jeune baronnet est très-amusant : je l'ai vu quelquefois à Paris, où nous nous moquions toujours de lui.

MADAME DERMILLY.

S'il en est ainsi, je vais lui écrire que nous l'attendons à dîner. Mais sa lettre en renfermait une autre; lettre d'amitié et de souvenir, adressée à Clarisse.

CLARISSE.

A moi?...

MADAME DERMILLY.

Il me prie de vous la remettre, après toutefois en avoir pris connaissance, ce que je juge tout à fait inutile. La voici, ma chère enfant.

CLARISSE, sans prendre la lettre.

Donnez-la à Armand, à mon mari!... C'est à lui de la lire!...

ARMAND.

Par exemple! quelle idée avez-vous de moi!... amant ou mari, confiance absolue. La France maintenant n'est plus jalouse de l'Angleterre; il y a désormais alliance et sympathie. Mais allez donc, ma mère... allez écrire au baronnet.

CLARISSE.

Et moi, je vais m'habiller.

ARMAND.

A merveille! il y aura grand dîner, grande soirée, réception complète; c'est la première fois que cela nous arrive; et puis, Edgard est bon musicien.

CLARISSE.

Il jouera du piano.

ARMAND.

Et nous danserons!

CLARISSE.

Un bal!... quel plaisir!

Air du ballet de Cendrillon.

Ensemble.

MADAME DERMILLY et ARMAND.

Au seul espoir de voir cet étranger
Sa / Ma } bonne humeur est revenue.
Qu'ici tout prenne une face imprévue :
Ayons bien soin de ne rien ménager.

JOSEPH.

Il faut qu'ici, grâce à cet étranger,
Tout prenne une face imprévue!
On s'met en frais pour fêter sa venue.
En vérité, ça me fait enrager.

CLARISSE, à Armand.

A votre ami je dois aussi songer;
Moi, qui suis votre prétendue,
Avec éclat pour paraître à sa vue,
Je vous promets de ne rien négliger.

(Madame Dermilly et Clarisse sortent par la porte à droite.)

SCÈNE III.

ARMAND, JOSEPH.

ARMAND.

Ce sera charmant ! quelle bonne soirée !... nous allons nous divertir !...

JOSEPH, à part.

Avec de l'anglais ; il faut qu'il ait bien besoin de s'amuser.

ARMAND.

Mais il n'est encore que midi, et je ne sais pas trop que faire d'ici au dîner... (S'appuyant sur l'épaule de Joseph.) Ah ! si tu voulais, Joseph, il y aurait moyen d'occuper le temps.

JOSEPH.

Et comment cela ?... Moi, je ne sais rien... que le loto et les dames ; et, à coup sûr, monsieur ne voudrait pas...

ARMAND.

Tu fais le discret ; mais tu sais mieux que moi qu'il y a ici un mystère...

JOSEPH.

Ici !... non, vraiment...

ARMAND.

Quoi ! tu ignores...?

JOSEPH.

Ma parole d'honneur...

ARMAND.

Alors, je n'y comprends rien ; et c'est une aventure inconcevable, qui pique ma curiosité...

JOSEPH.

Racontez-moi donc ça...

ARMAND.

Eh, parbleu ! j'en meurs d'envie... Imagine-toi qu'il y a cinq ou six jours, je m'étais échappé du salon...

JOSEPH.

Échappé !...

ARMAND.

Eh oui !... ma mère ne veut jamais que je quitte un instant ma prétendue : « Reste là, près de ta femme !... » Car ma mère, qui n'aimait pas Clarisse, l'adore maintenant, et cela augmente tous les jours ; ce n'est pas raisonnable... Tandis que moi...

JOSEPH.

Cela vous ennuie...

ARMAND.

Du tout, ce n'est pas cela que je veux dire; mais cela m'impatiente, et elle aussi, je le vois bien... C'est tout naturel... aussi... Je te disais donc que je m'étais échappé, et je cherchais cette petite Geneviève, qui est bien la plus drôle de fille...

JOSEPH.

Comment, monsieur! une fermière!... vous pourriez...

ARMAND.

Est-ce que j'y pense seulement!...

Air : Tenez, moi je suis un bon homme.

Elle est plutôt noire que blanche,
Véritable beauté des champs;
Si sa bouche est grande,... en revanche
Ses yeux sont petits et brillants;
Et l'on dirait quand on regarde
Son nez menaçant et pointu...
D'un Suisse, avec sa hallebarde,
Chargé de garder sa vertu.

Aussi je cause avec elle comme avec son père, comme avec toi,... quand je ne sais que faire...

JOSEPH.

Je vous remercie...

ARMAND.

Pour en revenir à ce que je te disais,... en prenant l'allée du parc qui conduit à la ferme, j'aperçois sur la neige quelque chose de brillant... C'était un médaillon en or, un portrait de femme, une figure de jeune fille, charmante, enchanteresse!

JOSEPH.

Que vous connaissez?

ARMAND.

Du tout; et cependant il me semble que ces traits-là ne me sont point étrangers, que je les ai vus... Mais dans quels lieux?... mais comment? je n'en sais rien; cela s'offre à moi dans le vague, dans les nuages, et je n'y puis rien comprendre.

JOSEPH.

Ce qui est terrible!

ARMAND.

Au contraire; c'est ce qui en fait le charme. Tu te doutes bien

que je ne pensais plus à Geneviève ; je revins tout occupé de ce portrait, que depuis une semaine entière je regarde toute la journée ; car il y a dans cette physionomie une grâce, une naïveté indéfinissables, et je commençais à croire que c'était une figure de fantaisie, lorsque hier !... voilà l'inconcevable, le romanesque, le sublime !... hier soir, en rentrant dans ma chambre, je vois briller une lumière à la tourelle du nord !...

JOSEPH.

Par ici ?

ARMAND.

Précisément ! un côté du château tout à fait inhabité ; et j'aperçois près d'une fenêtre, à moitié voilée par un rideau de mousseline, et éclairée par le reflet d'une Carcel, une figure céleste et radieuse !... comme on peint les vierges de Raphaël !... et cette figure était celle de mon médaillon, trait pour trait ; j'en suis sûr,... je l'ai dévorée des yeux pendant cinq minutes, après lesquelles la lumière s'est éteinte, et la vision a disparu...

JOSEPH.

Êtes-vous sûr, monsieur, d'être dans votre bon sens ?

ARMAND.

Dame !... je te le demande ! je n'ai pas dormi de la nuit ; et je n'aurai pas de cesse que je n'aie pénétré ce mystère et découvert cette belle inconnue...

JOSEPH.

Ah, mon Dieu ! et votre femme ?...

ARMAND.

Cela n'empêche pas !... ça n'a aucun rapport, parce que, vois-tu bien, Clarisse est à coup sûr un grand bonheur, mais un bonheur certain, que j'ai là,... qui ne peut pas m'échapper ; tandis que l'autre, un être vaporeux, une ombre fugitive, tu comprends. Enfin, mon cher ami, il faut que tu m'aides à l'atteindre.

JOSEPH.

Moi, monsieur !... y pensez-vous ?

ARMAND.

Par curiosité ! ça nous distraira, ça nous occupera. Que veux-tu que l'on fasse à la campagne, au milieu des neiges ?... Sais-tu que voilà six semaines de tête-à-tête, et que j'en ai encore autant en perspective ; il y a de quoi périr... d'amour, et si tu ne viens pas à mon aide...

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Allons, Joseph, à nous deux cette gloire,
C'est amusant ; et puis un tel projet
De ton bon temps te rendra la mémoire...
Car autrefois tu fus mauvais sujet.

JOSEPH, se récriant.

Qui ? moi, monsieur ?

ARMAND.

Cela se reconnaît :
Un feu caché dans tes veines circule ;
Je crois en toi voir un ancien volcan
Qui brûle encor !

JOSEPH.

Moi, jamais je ne brûle,
Mais je fume souvent.

ARMAND.

C'est ce que je disais, il n'y a pas de fumée sans feu. Et parlons un peu raison. Je me suis levé de bon matin ;... j'ai bien observé la tourelle du nord ; elle a deux portes d'entrée, une par la chambre de ma mère, et l'autre... (montrant la porte à gauche) que voilà ; et comme tu as les clefs du château...

JOSEPH.

Pas celle-ci, je vous le jure, car il y a quelques jours que votre mère me l'a redemandée, sans me dire pour quel motif...

ARMAND.

Tu vois bien ! il y a un mystère qui irrite encore plus mes désirs curieux ; et, à quelque prix que ce soit, je saurai ce qui en est. Dis donc, au-dessus de la porte :... cette fenêtre en rosace,... si l'on montait par là ?...

JOSEPH.

Pas possible !...

ARMAND.

Si on regardait, du moins, on pourrait l'apercevoir, lui parler ?...

JOSEPH.

C'est trop haut ; vous n'êtes pas assez grand, ni moi non plus...

ARMAND.

N'est-ce que cela ? J'ai vu l'autre jour, chez le jardinier, une petite échelle, que je vais chercher moi-même, pour qu'on ne se doute de rien.

JOSEPH.

Et si l'on vous voit ?

ARMAND.

Personne !... Ma mère écrit, et Clarisse est à sa toilette ; elle en aura pour longtemps. Attends-moi ici, et fais sentinelle...
(Il sort en courant par la porte à gauche de la cheminée.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, seul.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Quelle imprudence et quel délire !
Mais nous somm's tous ainsi, je le vois bien !
Ce qu'on n'a pas, il faut qu'on le désire ;
Ce qu'on possède n'est plus rien !
Moi, tout l'premier, j'en suis la preuv' vivante ;
Je me disais, lorsque j'étais enfant :
Quand donc aurai-j' vingt ans !... j'en ai soixante,
Et n'en suis pas pour cela plus content.

Mais conçoit-on une tête pareille, et une semblable curiosité ! Que diable ça peut-il être ?... Si on pouvait, par le trou de la serrure, regarder un instant... (Il s'approche de la porte à gauche.) Dieu ! la porte s'ouvre ! qu'ai-je vu ?...

SCÈNE V.

JOSEPH ; MADAME DERMILLY ET MATHILDE, entrant par la porte latérale à gauche.

MADAME DERMILLY.

Silence, Joseph !

JOSEPH.

Quoi ! c'est mademoiselle qui, depuis hier, habitait cet appartement ?...

MADAME DERMILLY.

Oui, son père voulait la rappeler ! J'ai désiré auparavant qu'elle vînt passer quelques jours avec nous, et elle est arrivée hier soir...

MATHILDE.

Si mystérieusement !...

MADAME DERMILLY.

C'était nécessaire. Où est mon fils ?

JOSEPH.

Prêt à se casser le cou pour mademoiselle, qu'il a aperçue de sa fenêtre...

MATHILDE.

Que veux-tu dire?...

JOSEPH.

Qu'il est décidé à monter à l'escalade pour vous revoir encore, ne fût-ce qu'à vingt pieds de hauteur.

MATHILDE.

Mon pauvre cousin!... Et pourquoi donc, ma tante, ne pouvons-nous pas nous voir et nous parler de plain-pied?

MADAME DERMILLY.

Écoute, mon enfant, as-tu confiance en moi, et crois-tu que je veuille ton bonheur?...

MATHILDE.

Oh oui! bien certainement...

MADAME DERMILLY.

Eh bien! laisse-moi faire, et pendant quelque temps encore ne me demande rien. Aujourd'hui, nous avons du monde, un jeune Anglais; tu descendras pour le dîner, et je te présenterai alors à ton cousin et au baronnet, comme ma nièce.

MATHILDE.

Au dîner! pas avant?... ce sera bien long!...

MADAME DERMILLY.

Je le conçois, surtout si d'ici là il faut encore rester renfermée. Eh bien!... je te permets une promenade dans le parc.

MATHILDE.

A la bonne heure, au moins...

MADAME DERMILLY, lui montrant près de la cheminée la porte par laquelle Armand est sorti.

Cet escalier t'y conduira, et si par hasard tu rencontrais ton cousin, tâche ou de l'éviter... ou du moins de ne pas lui dire ton nom... Tu me le promets?...

MATHILDE.

Oui, ma tante... (Elle fait quelques pas, et s'arrête.) Mais s'il me devine?

MADAME DERMILLY.

C'est différent.

MATHILDE.

Allons! j'obéirai.

(Elle sort par la petite porte à gauche de la cheminée.)

MADAME DERMILLY, la regardant descendre.

Mais prends donc garde. Elle va comme une étourdie !...

SCÈNE VI.

JOSEPH, CLARISSE, MADAME DERMILLY.

MADAME DERMILLY, à Clarisse, qui entre et qui lui présente un papier.

Quel est ce papier que vous tenez à la main ?

CLARISSE.

Je vous l'apportais, madame. La lettre que vous m'avez remise tantôt de la part d'Edgard contenait pour moi une demande formelle en mariage...

MADAME DERMILLY, à part, avec joie.

O ciel !

CLARISSE.

J'y ai répondu sur-le-champ. Mais cette réponse, je ne devais pas l'envoyer sans vous la soumettre. (Lui donnant la lettre.) Daignez la lire. (A Joseph.) Laissez-nous.

(Joseph sort.)

MADAME DERMILLY, à part.

Ah ! si elle pouvait accepter !...

(Haut et lisant.)

« Monsieur,

« Je dois m'estimer fort honorée de votre recherche, et je ne « puis m'en montrer digne qu'en vous parlant avec franchise.

« Une famille respectable et distinguée... », etc. Une mère en « qui brillent toutes les qualités... » (Baissant la voix.) Je demande la permission de passer la phrase... etc... etc... etc... « a daigné « m'adopter pour sa fille ! » etc., etc. « Les seuls sentiments que « je puisse désormais vous offrir, en échange de votre amour, « sont ceux de la reconnaissance et de la sincère amitié avec les- « quelles je serai toujours,

« Votre... etc.

« CLARISSE DE VILLEDIEU. »

(Avec émotion.)

C'est à merveille, et je ne doute pas que mon fils n'apprécie ainsi que moi un pareil sacrifice...

SCÈNE VII.

CLARISSE, ARMAND, MADAME DERMILLY.

ARMAND, entrant par la porte du fond, et boitant un peu.

C'est inconcevable, j'en perdrai la tête! il y a de la magie, et c'est une histoire...

CLARISSE.

Quoi donc?

ARMAND.

J'étais chez le jardinier, dans son petit grenier, à décrocher une échelle.

TOUTES DEUX.

Une échelle!... Et pourquoi?

ARMAND.

Rien, pour m'échauffer... Lorsque de sa croisée qui donne sur le parc, j'aperçois une robe blanche, une femme blanche, une nymphe aérienne,... une sylphide... Je m'élance par la fenêtre...

MADAME DERMILLY.

O ciel! vingt-cinq pieds de haut.

ARMAND.

Il y avait un treillage; mais en sautant à terre, sur la neige, mon pied glisse; rien,... une légère douleur, qui n'avait pas d'autre inconvénient que de ralentir un peu ma course. Il est vrai que j'aurais couru deux fois plus vite, que je n'aurais pu atteindre cette nouvelle Atalante, qui, en souliers de satin noir, effleurait à peine les blanches allées du parc. A chaque instant, je la voyais près de moi paraître ou disparaître à travers les massifs dégarnis de feuilles. Son teint, animé par la course, ses cheveux blonds, cette figure d'ange pleine de gaieté et de malice, surtout dans le moment où, patatras, j'ai rencontré ce tas de neige...

MADAME DERMILLY.

Que tu n'avais pas aperçu...

ARMAND.

Non, je la regardais! Et jamais je n'ai rien vu de plus ravissant! Il n'y a pas de nymphe Eucharis, de Diane chasseresse capable à ce point-là de vous faire tourner la tête...

CLARISSE, piquée.

Monsieur!

ARMAND.

Je dis comme objet d'art!... je parle en artiste...

Air : Ah! si madame me voyait.

Tel, et non moins infortuné,
Le dieu du jour, dans son ivresse,
Courait jadis après une maîtresse
Qui s'enfuyait en riant à son né...
Telle, et plus belle encore que Daphné,
Disparaissait ma nymphe enchanteresse!
Et moi boiteux, je représentais bien
La Justice, qui court sans cesse...
Et qui n'attrape jamais rien.

Quand je dis rien, au contraire, car au détour d'une allée, autre incident; je tombe dans les bras...

MADAME DERMILLY.

De qui?

ARMAND.

D'un grand jeune homme, habillé de noir; c'était Carlille...

CLARISSE.

Edgard!...

ARMAND.

Qui me saute au cou, ce qui m'était bien égal; ce n'est pas lui que j'aurais voulu... (Se reprenant vivement.) C'est-à-dire si... ça m'a fait grand plaisir de l'embrasser, de le revoir, avec sa grande figure étonnée, et son crêpe au chapeau... Chemin faisant, il m'a raconté comment son frère aîné était mort du choléra et de deux médecins anglais...

CLARISSE.

Son frère!...

ARMAND.

Eh! mon Dieu, oui! Le voilà duc et pair d'Angleterre, je ne sais combien de mille livres sterling, et un des plus beaux noms des trois royaumes. Ce qui m'a le plus surpris, c'est son air discret et malin, qui semble jurer avec sa longue physionomie britannique. Il m'a avoué, en baissant les yeux et la voix, qu'il venait ici avec des intentions... (A madame Dermilly.) Qu'est-ce que cela veut dire?... Est-ce que son arrivée se lierait avec l'apparition mystérieuse de la belle inconnue?...

MADAME DERMILLY, souriant.

Mais!... c'est possible, et je ne dis pas non...

ARMAND.

Comment cela? Vous sauriez donc...

MADAME DERMILLY, passant au milieu d'eux, et les rapprochant d'elle.

Oui, mes enfants, ce n'est pas avec vous que je veux avoir des secrets, et je vais tout vous confier... Depuis longtemps j'avais des projets, des idées de mariage, entre lord Carlille, qui n'avait alors qu'un beau nom, et une jeune personne extrêmement riche que je protége...

ARMAND.

La jeune inconnue!...

MADAME DERMILLY.

Précisément!...

ARMAND.

Ah! c'est un bon parti!... Et elle est à marier?...

MADAME DERMILLY.

Oui, mon ami... Un instant, je l'avoue, j'ai cru mes projets renversés; car milord, se rappelant une ancienne amitié d'enfance qui l'unissait à Clarisse, voulait absolument l'épouser...

ARMAND, avec joie.

Quoi! vraiment!... il voulait...

MADAME DERMILLY.

Rassure-toi! Tu sens bien que Clarisse a refusé avec une noblesse, une délicatesse, dont je suis témoin; elle t'aime,... elle n'aime que toi... Sans cela...

ARMAND, tristement.

C'est juste! et je suis bien sensible à ce qu'elle a fait pour moi...

MADAME DERMILLY.

Ce qui se trouve d'autant mieux, que rien ne s'oppose plus maintenant à l'exécution de mon premier plan; et puisqu'il est riche, duc et pair, ce qui ne gâte rien...

CLARISSE, à part.

Comme c'est délicat!...

MADAME DERMILLY.

Je veux dès aujourd'hui les présenter l'un à l'autre, ce sera la première entrevue, car nous avons à dîner et milord et ma protégée.

CLARISSE, à part.

Je ne connais pas de femme plus intrigante que ma belle-mère.

MADAME DERMILLY, les examinant avec intention.

Et maintenant, mes amis, que je vous ai tout dit, j'espère que

vous me seconderez,... que vous m'aiderez chacun de votre côté... à faire réussir ce mariage.

(Armand va s'asseoir près de la porte à gauche; Clarisse s'éloigne vers la droite.)

(A part.)

Cela les a émus tous deux... (Haut.) Je vais recevoir milord, et lui remettre de votre part cette lettre si généreuse...

CLARISSE, faisant un geste pour la retenir.

Madame...

MADAME DERMILLY, revenant.

Quoi!... qu'y a-t-il?... auriez-vous quelque chose à me dire?...

Air de Turenne.

Me voilà prête à vous entendre.

CLARISSE.

Moi?... non, madame... Ah! c'est trop de bontés...
(Regardant la lettre.)
Ah! si j'avais pu la reprendre!

MADAME DERMILLY, à part.

Comme ils paraissent agités!

ARMAND, avec émotion.

Eh quoi! ma mère, vous partez!
(Clarisse s'assied.)

MADAME DERMILLY.

Pour la soirée il faut que je m'apprête...
Adieu...
(Les regardant.)
Voilà, si j'en puis bien juger,
Deux amoureux qu'à présent, sans danger,
Je puis laisser en tête-à-tête.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

CLARISSE, ARMAND.

(Après un instant de silence.)

ARMAND, allant auprès de Clarisse et avec embarras.

En vérité, ma chère Clarisse, je ne sais comment vous remercier de la glorieuse conquête que vous m'avez sacrifiée...

CLARISSE.

Cela vous étonne!...

ARMAND.

Non, sans doute!

CLARISSE, se levant, à part.

Et ce billet, qu'elle va lui remettre, et qui va le désespérer, l'éloigner peut-être!...

ARMAND.

Car enfin, en échange des titres et du rang que vous refusez pour moi, je ne puis vous offrir que le nom et la fortune bien modeste d'un banquier : aussi me voilà maintenant obligé d'honneur à reconnaître une telle générosité.

CLARISSE, avec sécheresse.

Par de l'ingratitude, peut-être; car tout à l'heure, déjà, cette fille dont vous parliez avec un feu, un enthousiasme tout à fait inconvenant, devant votre mère et devant moi...

ARMAND.

Une plaisanterie innocente, à laquelle je n'attache aucune importance.

CLARISSE, avec dépit.

Une plaisanterie!... une plaisanterie innocente... qui vous fait escalader des croisées, et poursuivre à travers le parc une femme que vous ne connaissez pas... Mais peu importe! c'est une femme!... Et les hommes s'inquiètent si peu de la délicatesse et des convenances... C'est comme l'autre jour, lorsque je vous ai vu rire et plaisanter avec la fille du jardinier...

ARMAND.

Geneviève!...

CLARISSE.

Ah! fi, monsieur!... c'est si mauvais genre!... si mauvais ton!.. si négociant!...

ARMAND.

Clarisse! y pensez-vous?

CLARISSE.

Oui, monsieur, et parce que jusqu'ici j'ai eu le courage de me taire, croyez-vous que je sois aveugle ou indifférente sur tout ce qui choque mes yeux?...

ARMAND.

Eh! qui peut donc les blesser?...

CLARISSE.

Tout ce qui m'environne!... Est-il donc si difficile de voir que, malgré son amitié apparente, votre mère ne m'aime point, que c'est par grâce, et malgré elle, qu'elle me nomme sa fille, et qu'en attendant, et pour satisfaire je ne sais quel caprice, elle nous fait périr de tristesse et d'ennui dans ce chateau?

ARMAND.

Pas un mot de plus contre ma mère,... je ne pourrais l'entendre.

CLARISSE.

A merveille! vous le voyez déjà... Son nom seul jette entre nous la désunion et la discorde; cela ne peut pas rester ainsi : vous choisirez entre nous deux, vous renoncerez ou à elle ou à moi...

ARMAND.

Et c'est vous qui prétendez m'aimer, vous qui exigez un pareil sacrifice!...

CLARISSE.

Et vous pourriez hésiter après tous ceux que je vous ai faits, quand je refuse pour vous un rang, un titre, des dignités!

ARMAND.

Prenez garde! car si vous me les reprochez encore, je ne vous en saurai plus aucun gré...

CLARISSE.

J'avais donc raison de vous dire que l'ingratitude...

ARMAND.

Je ne sais de quel côté elle est...

CLARISSE.

C'en est trop; et après une pareille offense, il faudrait avoir bien peu de fierté...

ARMAND.

Clarisse, écoutez-moi, de grâce...

CLARISSE.

Non, monsieur!... non, laissez-moi! je vous défends de me suivre et de me parler...

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

ARMAND, seul.

Comme elle le voudra, après tout! car voilà déjà la seconde dispute d'aujourd'hui, et c'est ennuyeux! Elle m'adore! je le sais bien! je ne le sais que trop;... mais ce n'est pas une raison pour me chercher querelle à tout propos, pour me dire du mal de ma mère, pour être fière... orgueilleuse, envieuse,... colère, jalouse. A cela près, une bonne femme, qui aurait un excellent caractère, si elle ne m'aimait pas tant!... Aussi, il faut que cela finisse; il faut que ce mariage ait lieu, parce qu'une fois mariés, nous se-

rons libres; elle fera ce qu'elle voudra, moi aussi, et nous ne serons pas obligés de rester comme ça toute la journée en tête-à-tête : c'est le moyen de toujours se quereller... (On entend un prélude de piano dans la chambre à gauche. Écoutant.) Dieu! qu'entends-je!... le bruit d'un piano... là, dans cet appartement. (Il entr'ouvre doucement la porte de l'appartement, et regarde.) C'est la jeune inconnue!... je la vois d'ici, assise au piano... Quelle taille charmante!... Ah! qu'elle est bien!... et un trésor pareil serait destiné à cet Anglais!... Non!..: ce n'est pas par esprit national, mais si, avant son mariage, je pouvais la lui enlever, m'en faire aimer!... (Voulant entrer.) Allons! mais elle est près de la porte qui conduit dans le parc; en me voyant brusquement entrer,... elle est capable d'avoir peur, de s'enfuir, et elle court mieux que moi, je le sais... Ah! une idée...

(Il prend son violon, qui est sur une chaise, et joue l'air qu'il vient d'entendre sur le piano. Mathilde entr'ouvre doucement la porte, et entre sur la pointe du pied.)

SCÈNE X.

MATHILDE, ARMAND.

ARMAND, à part.

C'est elle!... (Il s'approche doucement derrière elle, et la saisit par la main.) Je la tiens; et cette fois elle ne m'échappera pas!...

MATHILDE, à part, souriant.

C'est mon cousin!

ARMAND, à part.

C'est étonnant!... ça ne l'effraye pas!... (Haut.) C'est bien téméraire à moi d'oser vous retenir ainsi; mais consentez à ne pas me fuir comme ce matin, (lui lâchant la main) et je vous rends la liberté, sur parole. (A part.) Elle se tait... mais elle reste!... (Haut.) Une grâce encore, ne puis-je savoir qui vous êtes?...

MATHILDE, à part.

C'est qu'il ne me connait vraiment pas!... c'est amusant!...

ARMAND.

Eh quoi! ne me pas répondre!...

MATHILDE.

Eh mais!... si cela m'était défendu, s'il ne m'était pas permis de vous dire qui je suis?...

ARMAND.

O ciel!

MATHILDE.

Mais vous pouvez le deviner! je ne vous en empêche pas!...

ARMAND.

Eh! que puis-je savoir, sinon que vous vous plaisez à me fuir, à m'éviter, et que, sans me connaître, vous avez pour moi de l'antipathie et de la haine!... Est-ce vrai?... ou non?...

MATHILDE, souriant.

En conscience, vous n'êtes pas habile!... ou vous avez bien du malheur; et si vous ne devinez pas mieux que cela, vous ne saurez jamais rien.

ARMAND.

Je sais du moins que vous êtes ce qu'il y a au monde de plus joli, de plus séduisant, et ce que j'aime le plus!...

MATHILDE.

Ce n'est pas possible!... vous ne me connaissez pas...

ARMAND.

C'est ce qui vous trompe. (Il tire de son sein un médaillon qu'il lui montre.) Et cette image, que je regarde sans cesse...

MATHILDE.

Mon portrait! celui que j'avais fait pour votre mère...

ARMAND.

C'est en mes mains qu'il est tombé, et depuis il ne m'a pas quitté! il est toujours resté là, sur mon cœur, et demandez-lui si je vous aime...

MATHILDE, à part.

Il m'aime!... (Haut.) Ah! ma tante dira ce qu'elle voudra, je n'ai plus la force d'obéir...

ARMAND.

Une tante, dites-vous? Et qui donc est-elle?

MATHILDE.

Votre mère!... monsieur...

ARMAND.

Eh quoi! vous seriez Mathilde!

MATHILDE.

Mon Dieu, oui...

ARMAND.

Ma cousine?

MATHILDE.

Ce n'est pas moi qui le lui ai dit, toujours!

ARMAND.

Quoi! cet ange de beauté!... ce trésor que j'enviais, c'est Mathilde!... c'est ma cousine!...

MATHILDE.

Qui depuis longtemps vous connaissait; car moi, je suis plus adroite que vous!

ARMAND.

Et pourquoi nous séparer, et m'empêcher de vous voir? A quoi bon ce mystère?...

MATHILDE.

C'est ce que je me demande!... Car mon père m'a toujours dit : « Ton cousin sera un jour ton mari;... c'est le rêve, c'est l'es-« poir de nos deux familles. »

ARMAND, avec joie.

Il serait possible!...

MATHILDE.

Est-ce que vous ne le savez pas, mon cousin?

ARMAND.

Non, vraiment!...

MATHILDE.

Il fallait donc me le dire!... je vous l'aurais appris tout de suite!... Moi, j'ai toujours été élevée dans ces idées-là.

ARMAND.

Et puis-je espérer, Mathilde, qu'aujourd'hui ce sont les vôtres?

MATHILDE.

Moi, des idées! du tout! je n'en ai pas; je n'ai jamais eu que celles de mon père...

ARMAND.

Comment?

MATHILDE.

Et de ma tante.

ARMAND.

Ah! je suis trop heureux!...

MATHILDE.

Et ce qui est bien étonnant, c'est qu'aujourd'hui votre mère m'a expressément recommandé de vous éviter; voilà pourquoi ce matin je vous fuyais : sans cela!... Et puis elle m'a défendu, si je vous rencontrais, de vous dire qui je suis... Heureusement, vous avez deviné... Mais concevez-vous cela?... je vous le demande.

ARMAND.

Oui, sans doute! et tout s'explique maintenant!... Ma mère a changé d'idée : elle veut vous marier à un autre, à un Anglais, lord Carlille!

MATHILDE.

Et moi je ne le veux pas! je le dirai à mon père, à ma tante, à tout le monde!... Il ne faut pas croire que je n'ai pas de caractère... Et puis, vous êtes de la famille, vous êtes mon cousin;... vous me défendrez...

ARMAND.

Toujours! Mathilde! toujours! Je suis ton protecteur, ton ami! C'est une indignité! une tyrannie sans exemple!...

MATHILDE.

N'est-il pas vrai?

ARMAND.

Et il est affreux qu'on ose ainsi contraindre une jeune personne... Je ne le souffrirai pas; et ce prétendu... ce lord Carlille, je le tuerai plutôt...

MATHILDE.

O ciel!... non, monsieur, ne le tuez pas...

ARMAND.

Si vraiment...

MATHILDE.

Et moi, je vous en prie, dites-lui seulement que je vous aime, que je vous ai toujours aimé, que je ne peux pas être sa femme, puisque je dois être la vôtre; il comprendra cela : il ne faut pas croire qu'un Anglais n'entende pas la raison...

Air de la Galoppe de la Tentation.

Il cèdera, j'en suis certaine;
Il s'agit de lui parler;
N'écoutant que votre haine,
Ah! n'allez pas l'immoler.

ARMAND.

Il faut qu'un combat m'en délivre;
Car sitôt qu'il va vous voir,
Sans vous aimer pourra-t-il vivre?

MATHILDE.

Il mourra donc de désespoir.

Ensemble.

MATHILDE.

Il cèdera, j'en suis certaine, etc.

ARMAND.

Non, ma vengeance est plus certaine,
Au combat je dois voler;
Je n'écoute que ma haine,
Et je prétends l'immoler.

(Mathilde sort.)

SCÈNE XI.

ARMAND, puis MADAME DERMILLY.

ARMAND.

Quelle grâce!... quelle candeur!... quelle naïveté!... Voilà la femme qu'il me fallait; et on la destine à un autre!... Voilà les grands parents!... on nous sacrifie tous deux... oui, tous deux;... car me voilà engagé à Clarisse,... engagé avec une femme qu'il m'est impossible d'aimer, surtout maintenant : et comment y renoncer?... comment rompre, sans me préparer d'éternels reproches, sans me déshonorer à jamais?... (A madame Dermilly, qui entre.) Ah, ma mère! vous voilà; venez, de grâce, venez à mon secours...

MADAME DERMILLY.

Eh, mon Dieu!... qu'y a-t-il donc?...

ARMAND, cherchant à se remettre.

Ce qu'il y a!... rien... Je ne sais... Qu'allais-je lui dire?... Je voulais vous demander : que fait Clarisse? où est-elle?...

MADAME DERMILLY.

Au salon avec lord Carlille, à qui j'avais un billet à remettre; mais j'ai pensé, et Clarisse a été sur-le-champ de mon avis, qu'il était plus convenable qu'elle lui expliquât elle-même de vive voix les motifs de son refus. J'ai donc déchiré la lettre, et je les ai laissés ensemble; mais, si tu le veux, je vais la chercher...

ARMAND.

Non, ma mère,... Non... j'ai bien d'autres choses à vous dire... J'ai vu Mathilde, ma cousine...

MADAME DERMILLY.

Quoi! tu saurais...?

ARMAND.

Je sais tout; et c'est d'elle seule que je veux vous parler, car moi, c'est fini, il ne faut plus y penser, j'ai promis...

MADAME DERMILLY.

Promesse bien douce à tenir, quand on aime;... quand on est aimé! Et après ce que Clarisse a fait pour toi...

ARMAND.

Eh oui! voilà le malheur!... Et par honneur, par délicatesse, il n'y a plus à reculer, il faut subir son sort. Eh bien donc, puisque rien ne peut m'y soustraire, puisque vous le voulez, je le ferai, ce mariage que je déteste, que j'abhorre...

MADAME DERMILLY.

Que dis-tu?

ARMAND.

Mais je vous en préviens, je serai éternellement malheureux; personne ne le saura, pas même elle; je me conduirai en honnête homme, en galant homme, en bon mari. Par exemple, j'en aimerai une autre, rien ne m'en empêchera...

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?

ARMAND.

Vous ne le saurez pas! vous ne pouvez le savoir;... et vous ne devineriez jamais, c'est impossible; cela vous paraîtrait si absurde, si inconcevable, et cependant c'est la vérité, c'est celle que j'aime.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?

ARMAND.

Ma cousine.

MADAME DERMILLY.

Est-il possible!

ARMAND.

Je l'aime comme je n'ai jamais aimé, ou plutôt je n'ai jamais aimé qu'elle...

MADAME DERMILLY.

Laisse-moi donc!...

ARMAND.

Ah! j'en étais sûr, vous ne pouvez me comprendre; mais toutes ces vertus, toutes ces qualités que je rêvais, et dont mon imagination se plaisait à embellir une autre, c'est elle qui les possède, et c'est elle que j'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY.

Toujours!

ARMAND.

Oh! cette fois, c'est définitif; car la beauté, chez elle, est le

moindre de ses avantages ! Quelle douceur ! quelle naïveté ! quelle bonté de caractère ; et sans parler ici de sa fortune, songez donc que les convenances, que les rapports de famille... que tout se trouve réuni...

MADAME DERMILLY.

Eh ! je le sais mieux que toi !... car autrefois c'est elle que je te destinais ; mais tu n'en as pas voulu, tu n'as pas même consenti à la voir...

ARMAND.

Est-il possible !... Eh bien ! il fallait m'y forcer, m'y contraindre, user de votre autorité ; car, après tout, vous êtes ma mère, vous aviez le droit de commander... Et une pareille faiblesse... Ah, pardon !... pardon ! je ne sais ce que je dis, je vous offense encore ; mais, voyez-vous, la tête n'y est plus, et le seul parti qui me reste à présent, c'est de me brûler la cervelle.....

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; MATHILDE.

MATHILDE.

Dieu ! qu'entends-je !... Non, mon cousin, non, vous ne nous quitterez pas !...

ARMAND.

Il le faut ! car je vous aime trop, et je suis trop malheureux !...

MATHILDE, à madame Dermilly.

Et vous n'êtes pas touchée de son désespoir ?... et vous pouvez lui résister encore ? Eh bien, ma tante ! moi qui ai jusqu'ici obéi à toutes vos volontés, je vous déclare que désormais on aura beau faire, rien ne m'empêchera d'aimer mon cousin,... que je l'ai toujours aimé, et que je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY.

Et toi aussi !.... (A part.) Pauvre enfant !...

MATHILDE, pleurant.

Oui, Armand, on est bien cruel pour nous, on veut nous rendre bien malheureux ; mais rassurez-vous, je n'épouserai personne ; je resterai fille, ou je serai votre femme...

ARMAND, avec désespoir.

Ma femme ! ah ! c'en est trop !

MATHILDE.

Eh bien !... monsieur, cela ne vous console pas un peu ?...

ARMAND.

Au contraire! cela me désespère, cela me rend furieux; car je ne sais plus maintenant à qui m'en prendre... (Prenant à part madame Dermilly pendant que Mathilde s'éloigne un peu.) Ma mère, ma mère bien-aimée, vous à qui je dois tant, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Elle ne sait pas, elle ne peut se douter de ce que je souffre... Vous seule pouvez me sauver; et si vous ne trouvez pas quelque moyen honorable de rompre ce mariage que j'abhorre, vous n'avez plus de fils...

MADAME DERMILLY.

Ingrat! pouvais-tu croire que ta mère cesserait un instant de veiller sur toi? Je savais bien que je t'amènerais là, et grâce à moi, aujourd'hui, je l'espère...

ARMAND, avec explosion.

Que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Silence! (Montrant Mathilde, qui s'est un peu éloignée.) Ta femme ne doit rien savoir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; JOSEPH.

JOSEPH.

Je n'en reviens pas... Quel malheur! quel affront pour nous!

MADAME DERMILLY.

Qu'y a-t-il?

ARMAND.

Qu'as-tu vu?

JOSEPH.

Au salon, milord Carlille aux genoux de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Il s'est relevé, m'a sauté au cou, en disant : Je te présente ma femme...

ARMAND, sautant au cou de Joseph, qu'il embrasse.

Ah, mon ami!

JOSEPH.

Mais laissez-moi donc!

(Il passe à la gauche de madame Dermilly.)

ARMAND, à madame Dermilly.

Eh! comment cela se fait-il? comment avez-vous pu réussir...?

MADAME DERMILLY.

De la manière la plus simple. J'ai découvert que Clarisse, ma pupille, aimait lord Carlille.

ARMAND, stupéfait.

Ce n'est pas possible.

MADAME DERMILLY.

Si, mon ami, je l'ai forcée à me l'avouer. Elle l'aime, et l'aimera toujours... Toujours, entends-tu bien?

ARMAND, étonné.

Par exemple!

MADAME DERMILLY.

Cela une fois convenu, je l'ai assurée de mon consentement, du tien... Elle devient milady.

MATHILDE.

Quel bonheur! lord Carlille ne peut plus m'épouser... Et malgré vous, ma tante, il faudra bien que je devienne la femme de mon cousin.

MADAME DERMILLY.

Oui, mon enfant.

MATHILDE.

Ce n'est pas sans peine... (A Armand.) Et nous avons eu assez de mal, j'espère, pour l'amener là.

ARMAND.

Que dites-vous?... Et si vous saviez...

MADAME DERMILLY, à Armand.

Pas un mot de plus. (Passant entre Mathilde et Armand. A Mathilde.) Venge-toi de moi, en le rendant heureux. (A Joseph, qui est resté seul à gauche.) Eh bien, que t'avais-je dit?

JOSEPH.

Elle en est, ma foi! venue à bout : et si mon fils Joseph avait eu une mère comme vous, il ne serait pas dragon.

TOUS.

Air de Léocadie.

Toujours! toujours! toujours!
C'est l'éternel discours
De la jeunesse et des amours;
Mais le cœur d'une mère
Est le seul sur la terre
Qui sans erreur puisse dire : Toujours!

LES MALHEURS
D'UN AMANT HEUREUX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 29 janvier 1833.

PERSONNAGES.

M. DE THÉMINE.
BONNEVAL, propriétaire.
ÉDOUARD, son fils.
HENRIETTE, sa fille.
M. DE TORIGNI, général du département.
MADAME DE TORIGNI, sa femme.
MADAME DE SIMIANE, jeune veuve.
UN DOMESTIQUE de Mme de Simiane.

La scène se passe, au premier acte, dans un château aux environs de Dijon et au second acte, dans un château de madame de Simiane.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon; porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon bon Édouard, mon cher frère, je te revois donc enfin pour deux mois!

ÉDOUARD.

Oui, je viens passer toutes mes vacances avec toi, chez mon père, dans cette maison où nous avons été élevés, et qui me rappelle de si doux souvenirs.

HENRIETTE.

Te voilà revenu! le bonheur aussi! Nous allons recommencer nos promenades, nos lectures; tu verras comme j'ai arrangé ton appartement, tes livres de droit, ton herbier, tes pinceaux; tu retrouveras tout ce que tu aimais.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

C'est déjà fait!...

HENRIETTE.

Mon bon frère!... comme je vais te soigner, te donner de bons petits repas!.., car, depuis la mort de notre pauvre mère, c'est moi qui suis à la tête de la maison, et mon père dit que je ne m'en tire pas trop mal.

ÉDOUARD.

Tu es bien modeste?... Il m'écrit que tu es un ange; que, grâce à ton ordre, l'économie et l'opulence règnent dans son petit domaine, et qu'avec sa modique fortune, il se croit un richard.

HENRIETTE.

En province, il est si aisé d'être riche à peu de frais! et puis, te voilà avocat, tu ne lui coûtes plus rien; au contraire, tu commences à plaider, à gagner quelque argent!...

ÉDOUARD.

C'est si peu de chose!... Et depuis dix ans que mon père se gêne pour m'élever à Paris...

Air de Voltaire chez Ninon.

Ses bontés, dès mes jeunes ans,
Des succès m'ont ouvert la route!
Ah! quand rendrai-je à nos parents
L'or et les soins que je leur coûte?
Et lorsque avide de renom,
Je rêve honneur, gloire, opulence,
Ce n'est point par ambition,
Ce n'est que par reconnaissance.

HENRIETTE.

Cela viendra, j'en suis sûre; ce n'est pas cela qui m'inquiète, c'est autre chose!...

ÉDOUARD.

Et quoi donc?

HENRIETTE.

La tristesse qui règne dans tes lettres...

ÉDOUARD.

Quelle idée!...

HENRIETTE.

Non, vraiment; et la dernière encore que j'ai reçue de toi, et que j'ai là... (Prenant une lettre dans sa poche.) Non, ce n'est pas elle... (Elle la remet.) C'est de madame de Simiane, une ancienne amie, une comtesse!

ÉDOUARD, avec émotion.

Madame de Simiane!... tu es donc toujours bien liée avec elle?...

HENRIETTE.

Autrefois, à la pension, c'était pour moi une sœur, une sœur aînée! Mais depuis, tant d'événements nous ont séparées... Elle a fait un beau mariage; et puis, elle est devenue veuve; et puis, elle habite Paris... Je ne la vois plus, mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Je le crois bien! elle est si bonne, si aimable... Et, je le vois maintenant, c'est à l'amitié qu'elle a pour toi que j'ai dû celle qu'elle m'a témoignée cet hiver à Paris...

HENRIETTE.

Oui, oui, tu cherches à changer la conversation... Il ne s'agit pas d'elle, mais de toi. Voyons, regarde-moi; si je n'ai pas perdu l'habitude de lire dans tes yeux, comme toi dans les miens,... quoique tu ne m'aies rien dit, il me semble que tu as un secret.

ÉDOUARD.

C'est vrai!...

HENRIETTE, avec expansion.

Eh bien, alors!... tu dois avoir besoin de me le confier.

ÉDOUARD.

Tu as raison, je suis bien malheureux;... malheureux de mon obscurité, car j'aime une personne à qui sa position dans le monde, son rang et sa fortune ne me permettent pas d'aspirer;... madame de Simiane, dont tu me parlais tout à l'heure.

HENRIETTE.

Est-ce qu'elle te repousserait?...

ÉDOUARD.

Jamais je ne lui ai dit que je l'aimais;... je n'ai pas osé...

HENRIETTE.

Et pourquoi donc?... n'as-tu pas gagné pour elle un procès considérable? Quand on a du mérite, il faut être hardi; et si j'étais à ta place...

ÉDOUARD.

Ah, ma pauvre sœur! tu n'as jamais aimé...

HENRIETTE.

Qu'en sais-tu? Nous autres jeunes filles, nous avons toujours au fond du cœur une pensée, un commencement de tendresse pour quelqu'un, dont les brillantes qualités n'existent souvent que dans notre imagination!... rêves de jeunesse, qui rarement se réalisent!

Mais qu'importe? ce sont dans la vie quelques semaines, quelques jours de bonheur, c'est toujours cela de sauvé !

Air du vaudeville du Colonel.

Que mon exemple ici te gagne,
Par l'avenir charmons les jours présents !
Lorsqu'on bâtit des châteaux en Espagne,
On ne saurait les faire trop brillants !
Et quand le sort, trompant ma prévoyance,
Vient de renverser mes plus beaux...

ÉDOUARD.

Que te reste-t-il?

HENRIETTE.

L'espérance
Pour en élever de nouveaux.

Et voici ceux que je forme pour toi : Tu te feras un beau nom au barreau, tu acquerras de la fortune, tu l'offriras à madame de Simiane.

ÉDOUARD.

Et quand cela?...

HENRIETTE.

Écoute donc, il faut le temps; et en attendant que mon inconnu, à moi, se présente aussi, ce qui probablement n'arrivera jamais, notre amitié nous aidera à prendre patience; je redoublerai pour toi de soins, de tendresse, et tous tes chagrins...

ÉDOUARD.

Des chagrins!... Ah! je sens qu'avec toi il ne peut y en avoir de durables.

HENRIETTE.

N'est-ce pas? cela va déjà mieux. Ah! que je suis contente!

(Elle l'embrasse.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; BONNEVAL.

BONNEVAL, en dehors.

Il est arrivé!... est-il possible!...

ÉDOUARD, bas.

C'est mon père, ne lui dis rien!...

HENRIETTE.

Sois tranquille, je garderai bien ton secret... Il est là, comme le mien!...

BONNEVAL, entrant par le fond.

Mon cher Édouard, mon cher enfant!... j'étais allé au-devant de toi, sur la grande route; en passant par nos vignes, qui m'ont paru superbes,... à un propriétaire de la Côte d'Or, c'est tout naturel; et pendant que je m'arrêtais à admirer notre récolte, la diligence où tu étais aura passé!...

HENRIETTE.

Et c'est moi qui l'ai reçu à son arrivée!...

BONNEVAL.

Que je te regarde encore, monsieur l'avocat; car tu es avocat... (Le montrant à Henriette.) C'est mon fils, Édouard Bonneval, avocat. Si tu savais quel plaisir j'ai éprouvé la première fois que j'ai vu ton nom dans le journal! c'est pour cela que je me suis abonné à la *Gazette des Tribunaux*, au lieu du *Journal des connaissances utiles*, qui me donnait le moyen de détruire les chenilles, et à ta sœur la recette pour la gelée de pommes. Mais je ne le regrette pas; j'oublie tout quand je vois imprimé en gros caractères: « La cause « a été défendue avec succès et avec le plus grand talent par « Me Bonneval... » Ce jour-là, c'est fête à la maison: ta sœur déploie tous ses talents; nous invitons tous nos amis à dîner. Ah! c'est un grand bonheur; mais il y en a un que je regretterai toute ma vie, c'est de n'avoir pu assister à ton début, à ta première cause... Hein! comme le cœur devait te battre!

ÉDOUARD.

Air: Ah! si madame me voyait!

Ah! si mon père m'entendait!
Me disais-je, et par cette idée
Ma voix soutenue et guidée
Avec force retentissait!
Un feu tout nouveau m'animait:
Et quand, ô moment plein de charme,
Un bravo flatteur m'arrivait,
Je me disais, essuyant une larme:
Ah! si mon père l'entendait!

BONNEVAL.

Mon cher Édouard!

ÉDOUARD.

Mon bon père!...

BONNEVAL.

Dis un heureux père; car je le suis, mes enfants, je contemple

avec orgueil toutes mes richesses. Toi, Édouard, je suis tranquille sur ton compte : te voilà lancé, tu as plaidé quatre belles causes cette année, cela ne fera qu'augmenter, et ton avenir est certain. Tu feras quelque beau mariage !... Mais c'est ta sœur, ma pauvre Henriette ! je crains toujours de mourir avant qu'elle n'ait un mari; aussi je lui en cherche de tous côtés : je lui en avais déjà trouvé deux, mais ils avaient cinquante ans.

HENRIETTE.

Et celui que j'ai rêvé est plus jeune que cela !

BONNEVAL.

Un établissement est difficile quand on n'a pas de dot, et elle n'en a pas...

HENRIETTE.

Tant mieux !... je ne vous quitterai pas.

BONNEVAL.

Voilà de ses raisonnements...

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

Ah, mon cher ami ! quel dommage
De n'avoir pas de coffre-fort !
Si bonne ! si douce et si sage !
Par malheur elle n'a pas d'or !
Elle n'a rien ! mais quel trésor
De vertu, d'honneur, d'innocence !...
Si pareille dot s'estimait
Devant notaire... ce serait
Le plus riche parti de France !
Ma pauvre Henriette serait
Le plus riche parti de France.

ÉDOUARD.

Soyez tranquille, les partis ne manqueront pas ; cela me regarde, c'est à moi de songer à sa dot.

HENRIETTE.

Du tout ; c'est à toi qu'il faut songer d'abord. As-tu donc déjà oublié ce que nous disions tout à l'heure ?...

BONNEVAL.

Quoi ?... qu'est-ce que c'est ?

HENRIETTE.

Quelque chose qu'il sait bien ; enfin c'est un secret.

BONNEVAL.

Ah ! vous avez un secret ?...

HENRIETTE.

Oui, mon père, à nous deux.

BONNEVAL.

C'est différent, ça ne me regarde pas; je vous demande bien pardon... (A Édouard.) Mais dis-moi un peu comment il se fait que tu arrives seul? tu m'avais annoncé pour aujourd'hui cet ami intime, dont tu me parles dans toutes tes lettres : M. de Thémine.

HENRIETTE, avec émotion.

M. de Thémine!... Comment, mon frère, il doit venir ici?

ÉDOUARD.

Oui, mais pas avec moi; j'arrive de Paris, et lui des eaux de Bagnères, où il était allé pour sa santé.

HENRIETTE.

Il serait souffrant?...

ÉDOUARD.

Ah! cela va mieux, et il m'a promis, en passant, de rester quelques jours avec nous.

BONNEVAL.

A la bonne heure!... un ami à toi sera reçu comme le fils de la maison.

HENRIETTE.

Ah, certainement! nous ferons de notre mieux; mais un grand seigneur, un élégant tel que lui, se trouvera peut-être bien mal chez nous.

BONNEVAL.

Tu le connais donc aussi?

HENRIETTE.

Oui, mon père; lors de mon voyage à Paris, je l'ai vu deux fois l'hiver dernier chez madame de Simiane, où il allait souvent; et quand il a su que j'étais la sœur d'Édouard, son ami de collége, il a été pour moi, pauvre provinciale, d'une bonté et d'une prévenance que je n'oublierai jamais.

BONNEVAL, à Édouard.

Et tu dis qu'il est jeune, qu'il a un grand nom?...

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

BONNEVAL.

Et qu'il est riche?...

ÉDOUARD.

Toute sa famille l'est beaucoup; il a des oncles, des cousins,

dont lui et son frère doivent hériter un jour ; mais, en attendant, il a des affaires fort embrouillées, où je tâche de mettre de l'ordre.

BONNEVAL.

Il a donc confiance en toi ?...

ÉDOUARD.

Confiance entière...

BONNEVAL.

Eh bien, dis donc... si adroitement tu lui vantais les qualités de ta sœur...

HENRIETTE.

Y pensez-vous ?... quelle folie !...

BONNEVAL.

Et pourquoi pas ?... Voilà comment se font les mariages ; et puis celui-là est jeune, il n'a pas cinquante ans, tu ne le refuserais pas. Et décidément, mon ami, voilà le gendre qu'il me faut !...

ÉDOUARD.

C'est bien,... c'est bien, mon père ; ne parlons pas de cela.

BONNEVAL.

Au contraire, parlons-en...

ÉDOUARD.

Comme vous voudrez ; mais il me semble qu'auparavant il faudrait songer à le recevoir de notre mieux. (Passant entre Bonneval et Henriette.) Et c'est toi, Henriette, que ce soin regarde ; vois si son appartement... Enfin, va donc... va donc...

HENRIETTE.

Oui, mon frère... (A part.) Je vous demande pourquoi il me renvoie dans ce moment-là !...

(Elle regarde son père comme pour lui demander ce que cela signifie. Bonneval lui fait entendre qu'il n'en sait rien. Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD.

BONNEVAL.

Ah çà ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ÉDOUARD.

Qu'il ne faut pas, même en plaisantant, parler devant une sœur d'un sujet pareil ; cela pourrait, par rapport au caractère de Thémine, lui donner des idées qui ne seraient pas sans danger.

BONNEVAL.

Pourquoi donc ? est-ce qu'il n'a pas un bon caractère ?...

ÉDOUARD.

Le meilleur enfant du monde.

BONNEVAL.

Est-ce qu'il n'est pas aimable ?

ÉDOUARD.

Au contraire, il ne l'est que trop ; ayant tout ce qu'il faut pour briller dans le monde, recherché par la jeunesse, aimé des femmes, il a passé sa vie à leur plaire ; et il n'y a que trop bien réussi, car, de toutes celles à qui il s'est adressé, je crois que pas une ne lui a résisté.

BONNEVAL.

Vraiment !

ÉDOUARD.

En un mot, c'est ce qu'on appelle un jeune homme à bonnes fortunes, c'est son état, il n'en a pas d'autre.

BONNEVAL.

Ce doit être un état bien amusant.

ÉDOUARD.

Je crois bien ; sans cesse au milieu des fêtes, des plaisirs, menant la vie la plus heureuse, et toujours poursuivi par cinq ou six femmes à la fois... Du moins voilà comme je l'ai vu, il y a un an, quand je l'ai quitté.

BONNEVAL.

Quel gaillard !... je porte envie à ces gens-là !...

ÉDOUARD.

Vous, mon père !...

BONNEVAL.

Pas maintenant ; mais je dis quand j'étais jeune... Oui, mon garçon, autrefois, de mon temps, je rêvais, comme tous les jeunes gens, à des conquêtes et à des bonnes fortunes ; et je n'ai jamais pu en obtenir...

ÉDOUARD.

En vérité !...

BONNEVAL.

J'ai toujours joué de malheur ; jamais, dans ma vie, je n'ai pu plaire à une seule femme, excepté à ta mère,... qui encore m'a épousé sans amour ;... ce qui ne nous a pas empêchés d'être heureux, de faire bon ménage, et de nous adorer par la suite...

Mais c'est égal, il m'est toujours resté dans mes idées, dans mes châteaux en Espagne, que l'existence des Lovelace, des Valmont, devait être ce qu'il y avait de plus flatteur et de plus agréable au monde.

HENRIETTE, accourant.

Entendez-vous!... entendez-vous!... une chaise de poste qui entre dans la cour : le voilà, c'est lui!...

ÉDOUARD.

C'est Thémine.

BONNEVAL.

Voyez-vous déjà quel empressement, quelle émotion!... Restez ici, mademoiselle, restez ici, près de moi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE THÉMINE.

(Édouard va au-devant de Thémine, qui s'arrête à la porte, et donne des ordres à un domestique dont il est accompagné.)

ÉDOUARD.

Mon cher Gustave!...

BONNEVAL, à part, sur le devant du théâtre.

Comment! c'est là lui... moi, je m'attendais à quelque chose de... grandiose;... mais c'est un homme comme moi...

ÉDOUARD, à Thémine.

Je te présente mon père, dont je t'ai si souvent parlé;... Henriette, ma sœur et ma meilleure amie...

THÉMINE.

Que j'ai déjà eu, si je ne me trompe, le plaisir de voir à Paris, chez madame de Simiane...

HENRIETTE, à part.

Il ne l'a pas oublié!

ÉDOUARD.

C'est là toute ma famille, qui te remercie, comme moi, d'avoir bien voulu tenir ta promesse...

THÉMINE.

Me remercier du plaisir que je vais avoir! c'est trop de bontés.

BONNEVAL.

Ah, dame!... vous ne serez pas ici comme dans vos salons dorés. De pauvres campagnards tels que nous ne peuvent pas vous offrir des plaisirs bien vifs.

THÉMINE.

Air du Baiser au porteur.

Dans votre charmante famille
Trop heureux ceux qui sont admis!
Dans votre accueil tant de franchise brille,
Que je me crois déjà de vos amis!

BONNEVAL.

On est le mien dès qu'on aime mon fils.

THÉMINE, lui tendant la main.

Touchez donc là!

ÉDOUARD, à Bonneval, à part.

Qu'en dites-vous, mon père?
N'est-il pas bien?

BONNEVAL, de même.

J'en conviens sans débat;
Mais c'est tout simple; et sans peine on doit plaire
Lorsque l'on en fait son état.

ÉDOUARD.

Et comment te trouves-tu des eaux?

THÉMINE.

Pas trop bien... Ma poitrine est toujours si faible...

HENRIETTE, avec intérêt.

Eh quoi, monsieur! vous souffrez encore?

THÉMINE.

Depuis que je suis ici, je l'avais presque oublié;... mais en ce moment, la fatigue du voyage..:

ÉDOUARD.

Point de façons, de cérémonies, ne te gêne pas.

BONNEVAL.

Oui, sans doute, nous vous laissons.

ÉDOUARD.

Depuis plus d'un an que nous sommes séparés, nous avons à causer.

HENRIETTE.

Moi, je vais m'occuper du souper.

THÉMINE.

Non pas, de grâce;... ne vous dérangez pas pour moi...

BONNEVAL.

Laissez-la faire, ma fille n'a pas d'autres qualités que d'être bonne femme de ménage:... il faut bien qu'elle fasse briller son seul mérite.

THÉMINE, la regardant.

Il me semble que mademoiselle en a d'autres encore, qui parlent d'eux-mêmes.

HENRIETTE.

Vous êtes bien bon!...

BONNEVAL, bas, à Édouard.

Ah, mon Dieu! comme il la regarde! ça me fait peur...

ÉDOUARD.

Rassurez-vous,... il est homme d'honneur avant tout...

BONNEVAL.

C'est égal. (Montrant Henriette, qui le regarde.) Elle est là en contemplation; je crains toujours quelque sympathie, quelque coup de foudre.

Ensemble.

BONNEVAL.

Air du Galop.

Ma prudence paternelle
Doit ouvrir ici les yeux.
Suivez-moi, mademoiselle;
Laissons-les causer tous deux!

ÉDOUARD.

La prudence paternelle
N'a rien à craindre en ces lieux!
(Montrant sa sœur.)
Sans que l'on veille sur elle,
(Montrant Thémine.)
Je réponds de tous les deux.

HENRIETTE.

Oui, le devoir nous appelle,
Et nous vous laissons tous deux;
Trop heureuse si mon zèle
Pour vous embellit ces lieux!

THÉMINE.

Du devoir qui vous appelle
Je blâme les soins fâcheux,
Puisqu'ils vont, mademoiselle,
Vous éloigner de nos yeux!

BONNEVAL, à Henriette.

D'auprès de nous, et pour cause,
Tâchez de ne pas bouger;
(A part.)
Car elle est là qui s'expose
Sans se douter du danger.

Reprise de l'Ensemble.

BONNEVAL.

Ma prudence paternelle, etc.

ÉDOUARD.

La prudence paternelle, etc.

HENRIETTE.

Oui, le devoir nous appelle, etc.

THÉMINE.

Du devoir qui vous appelle, etc.

(Bonneval et Henriette sortent par la droite.)

SCÈNE V.

THÉMINE, ÉDOUARD.

THÉMINE.

Je te fais compliment, mon cher ami,... depuis un an, je trouve ta sœur fort embellie; car ce n'était alors qu'une petite fille,... une petite pensionnaire,... que madame de Simiane affectionnait beaucoup.

ÉDOUARD.

Oui, elle n'est pas mal. Mais un instant! je te demande pour elle une sauvegarde.

THÉMINE.

Par exemple! la sœur d'un ami! et puis, si tu savais combien je suis revenu de toutes ces idées-là, et combien maintenant je songe peu...

ÉDOUARD.

Est-ce toi que j'entends parler ainsi!... Toi qui depuis l'âge de dix-huit ans ne t'occupes que de plaire aux dames!...

THÉMINE.

Eh! plût au ciel que je n'y eusse jamais pensé!... et qu'au lieu de perdre mon temps à réussir près d'elles, je me fusse préparé, comme toi, un avenir honorable, un état indépendant!

ÉDOUARD, souriant.

Le tien n'est donc pas aussi bon que je croyais?...

THÉMINE.

Détestable!

ÉDOUARD.

Dans toutes les carrières chacun en dit autant, et toi, dans la tienne, tu auras eu, du moins, des plaisirs et du bonheur!

THÉMINE.

Jamais !

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc ! Quelque discret que tu sois, je sais à quoi m'en tenir, et je te citerai une foule de femmes auprès de qui tu as été... aussi heureux que possible.

THÉMINE.

Et qu'est-ce que tu entends par être heureux ?

ÉDOUARD.

J'entends !... j'entends !... tu le sais aussi bien que moi.

THÉMINE.

C'est que c'est une expression qui n'a pas le sens commun ; car je n'ai jamais eu dans ma vie un seul bonheur de ce genre-là qui ne m'ait rendu le plus malheureux des hommes ;... chaque succès, quel qu'il fût, m'a toujours valu une catastrophe.

ÉDOUARD.

Est-il possible !

THÉMINE.

D'abord, débutant dans le monde, tu sais que j'étais officier, et attaché, en qualité d'aide de camp, au maréchal de,... je ne te dirai pas son nom.

ÉDOUARD.

Tu feras aussi bien,... tout le monde le connaît !

THÉMINE.

Il avait une jeune femme, et tu sais que les aides de camp... Moi, ce n'est pas ma faute. Enfin, le mari le découvre... De là, un bruit, un éclat... Tu connais l'aventure... Il a fallu donner ma démission ; et voilà, grâce à mon bonheur, mon état perdu !

ÉDOUARD.

Qu'importe ! tu étais riche !

THÉMINE.

Riche d'espérances... Un oncle qui, avec cent mille livres de rente et soixante-dix ans, s'était avisé d'épouser une femme de dix-huit.

ÉDOUARD.

Tant mieux !... tu n'avais pas d'héritier à craindre.

THÉMINE.

Ah bien oui !... et la fatalité qui me poursuit !... et le malheur qui s'attache à mes pas !... Ma tante était jeune, vive, coquette, enfin, que te dirai-je ?... Ce qu'il y a de certain, c'est que dernié-

rement mon oncle m'a prié d'être parrain, et que je perds cent mille livres de rente... Appelles-tu cela du bonheur?

ÉDOUARD.

C'est ta faute!

THÉMINE.

Et cinquante événements de ce genre-là, dont je te fais grâce... car, une fois lancé dans cette carrière aventureuse, une intrigue en amène une autre. Passer sa vie dans des ruses, des disputes, des jalousies continuelles, et souvent se donner bien du mal pour tromper ses infidèles; compromettre ou perdre ses meilleurs amis; n'acquérir dans le monde ni estime ni considération; ne trouver chez soi ni repos ni bonheur; ruiner sa santé par des veilles, des fatigues, des inquiétudes de toutes sortes;... se repentir du passé, s'ennuyer du présent, et se créer pour l'avenir des regrets, des remords et des rhumatismes: voilà ce qu'on est convenu d'appeler un homme à bonnes fortunes!... Cette existence te paraît-elle bien séduisante?

ÉDOUARD.

Non, sans doute! mais il ne tient qu'à toi d'y renoncer, d'embrasser une profession utile et honorable!

THÉMINE.

Et laquelle? à mon âge!... à trente ans! il est déjà trop tard; et lorsque depuis dix ans on ne s'est occupé que de futilités, on n'est plus bon à rien!

ÉDOUARD.

Tu as un beau nom,... tu peux faire un grand mariage!...

THÉMINE.

Il ne tiendrait qu'à moi! mais ce seraient de nouveaux embarras pour rompre avec tout le monde,... des plaintes, des reproches, des scènes de désespoir. Si tu savais comme il est difficile de quitter une femme; et Dieu m'est témoin cependant que j'y fais tous mes efforts!... avec tous les procédés possibles, car, au fond du cœur, je suis honnête homme! et voilà souvent ce qui me rend si malheureux!...

ÉDOUARD.

Est-il possible!...

THÉMINE.

Oui, mon ami, je n'ai jamais lâchement et froidement trompé personne! Il me serait impossible de feindre un amour que je n'é-

prouve pas !... et maintenant encore, toutes celles que j'aime, je les aime réellement.

ÉDOUARD.

Et combien y en a-t-il donc ?

THÉMINE.

Dans ce moment, deux seulement ! une surtout : celle-là est un ange dont je ne suis pas digne... Beauté, jeunesse, vertu, elle a tout ce qu'il faut pour séduire, et jamais je n'ai aimé personne comme elle, peut-être aussi parce que je n'en ai jamais rien obtenu, rien que sa tendresse, dont je ne puis douter, tendresse si pure et si désintéressée !... car elle m'offre, avec sa main, une fortune que, pour le moment, je suis trop pauvre et trop fier pour accepter... Je veux bien devoir aux femmes mes malheurs, mais non pas ma fortune ; et puis, comme obstacle, il y a encore l'autre dont je te parlais.

ÉDOUARD.

Comment !

THÉMINE.

L'autre, que j'ai aimée aussi, et que je n'aime plus autant, une jeune tête, vive, ardente, qui, pour la colère et la jalousie, aurait mérité d'être Napolitaine ! Et à la première nouvelle de ce mariage,... je la connais, rien ne l'arrêterait ! elle ferait un éclat qui me perdrait ; car maintenant ce n'est plus comme autrefois,... et le trouble, le déshonneur d'un ménage, c'est sur nous que cela tombe !...

ÉDOUARD.

Ce qui est bien injuste !...

THÉMINE.

Tu vois bien !... tu croyais que tout cela ne donnait pas de mal à arranger !

ÉDOUARD.

Air du vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.

J'en conviens, c'est un rude état.

THÉMINE.

Aussi, que Dieu me soit en aide !

ÉDOUARD.

Il vaut bien mieux être avocat.

THÉMINE.

Oui, certes !... Au moins l'on ne plaide
Qu'une seule cause à la fois !
Pour vous la chance est bien plus belle !

ÉDOUARD.

Eh bien ! veux-tu, pour quelques mois,
Que nous changions de clientelle?

THÉMINE.

Je ne demande pas mieux, tu me rendrais service.

ÉDOUARD.

Ce serait avec un grand plaisir, si, de mon côté, je n'étais pas amoureux.

THÉMINE.

Toi, amoureux?

ÉDOUARD.

Tais-toi, c'est mon père.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; BONNEVAL.

BONNEVAL.

Eh bien, notre cher hôte? êtes-vous un peu reposé? vous trouvez-vous mieux?... Et vous, jeunes gens,... avons-nous renoué connaissance?

ÉDOUARD.

Oui, vraiment! il est si doux de retrouver un ami véritable, un ami sur qui l'on puisse compter !...

BONNEVAL.

Il a raison, mon fils doit s'estimer heureux d'être votre ami. Moi qui vous parle, je suis fier de vous connaître! Oui, jeune homme, je vous regarde avec admiration, comme je regarderais un homme célèbre, un conquérant! Il me fait l'effet de Napoléon, dans son genre.

THÉMINE.

Vous êtes trop bon.

ÉDOUARD, souriant.

Mon père, vois-tu, est comme la multitude, qui se laisse éblouir par l'éclat des conquêtes, et n'en voit pas les inconvénients, les nuits que l'on passe à veiller dans les bals, et les rendez-vous quand il faut, au mois de janvier, attendre une heure entière en plein air...

BONNEVAL.

A l'espagnole...

THÉMINE.

Ou dans une voiture de place, mal fermée, au risque d'un rhume ou d'une fluxion de poitrine.

BONNEVAL.

Voilà ce que j'aimerais le moins ; mais le reste doit être si agréable ;... les intrigues, les belles dames voilées, les lettres mystérieuses ; et à propos de cela, en voilà une qui arrive par la poste.

THÉMINE.

Pour moi?...

BONNEVAL.

Non, monsieur, celle-là n'est pas pour vous, elle est adressée à M. Bonneval. Mais comme maintenant, grâce au ciel, nous sommes deux dans la maison, je ne sais pas si c'est pour mon fils ou pour moi... (A Édouard.) Tiens, regarde, c'est timbré de Mâcon, et je n'y connais personne.

ÉDOUARD.

Ni moi non plus !

THÉMINE, nonchalamment.

Mâcon ! je sais ce que c'est... (A Édouard.) Comptant passer ici quelques jours, je m'étais permis, mon cher ami, de me faire adresser mes lettres chez ton père. (A Bonneval.) Et, comme je vous le disais bien, la lettre est pour moi.

BONNEVAL, ôtant la première enveloppe qu'il jette à terre.

C'est, ma foi, vrai... (Lisant.) « Pour remettre à M. Gustave de Thémine. » Est-il étonnant ! (Lui remettant la lettre.) C'est un billet de femme,... ça ne se demande pas,... papier satiné. (Thémine prend la lettre, et la met dans sa poche.) Eh bien ! vous ne lisez pas ?

THÉMINE.

J'ai le temps ; et puis, je me doute de ce qu'il contient : c'est toujours la même chose.

BONNEVAL.

Pour vous, qui en avez l'habitude, mais pour moi, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion...

THÉMINE, reprenant la lettre de sa poche.

Aucune... (Lisant.) « Ne venez point dans mon immense et « gothique château, vous ne m'y trouveriez plus, je pars ; c'est à « Paris que l'amour ira vous attendre. Venez, mon ami ! venez !... »

BONNEVAL, à Édouard.

Est-il heureux ! un billet pareil... Il y a de quoi faire tourner la tête... Et à votre place... de mon temps,...

THÉMINE.

Qu'auriez-vous fait?

BONNEVAL.

Je serais déjà en route.

THÉMINE, s'asseyant à droite du théâtre.

Vous êtes si bon! moi, je reste.

BONNEVAL.

Est-il possible! vous n'irez pas?

THÉMINE, donnant la main à Édouard, qui s'est approché de lui.

Non, certes, ces huit jours étaient ceux que je destinais à l'amitié, et au lieu du calme, du repos que je trouve ici, j'irais faire soixante lieues... pour un rendez-vous? le ciel m'en préserve!

ÉDOUARD.

Tu as raison;... fais comme moi,... prends des vacances...

THÉMINE.

Et puis, tu sais bien que je veux me retirer du monde.

BONNEVAL.

Quel dommage!...

THÉMINE, se levant.

Cette personne-là est justement celle dont la tête ardente et les inconséquences pourraient le plus me compromettre.

BONNEVAL.

Une petite madame de Lignolle?

THÉMINE.

A peu près... Et de plus un mari jaloux,... soupçonneux à l'excès...

BONNEVAL.

Qu'on ne saurait tromper...

THÉMINE, souriant.

Oh! cela n'empêche pas... Et ce vieux château, où elle est en ce moment, me rappelle l'aventure la plus plaisante...

BONNEVAL.

Oh! dites-la-nous, de grâce; j'adore les aventures.

THÉMINE, sérieusement.

Du tout, je n'en conte jamais.

ÉDOUARD.

C'est vrai;... il est d'une discrétion... nécessaire peut-être dans sa position... Mais ici, entre nous...

BONNEVAL.

Avant le souper et pendant que ma fille n'y est pas... Eh bien, donc?

THÉMINE.

Eh bien, il y a quelques mois, en allant aux eaux, je m'arrêtai une journée dans cet antique manoir ; un parc magnifique, ancien jardin français, que le maître du logis venait de faire dessiner à l'anglaise, et qu'il nous faisait admirer en détail :... car, soit jalousie de mari, soit amour-propre de propriétaire, il ne nous quittait pas d'un seul instant. Je partais après le dîner, pas moyen d'adresser un seul mot de regret à sa femme, une femme de dix-huit ans,... jeune,... vive, charmante ; c'était désolant...

BONNEVAL.

Je conçois...

THÉMINE.

Enfin, ennuyés de nous promener, je m'écrie avec impatience : « Rentrons au château, car, dans ce bosquet où nous sommes, nous ne pourrions pas entendre la cloche du dîner. — C'est ce qui vous trompe, dit le maître de la maison, le vent porte de ce côté, et on entendrait parfaitement. — Vous êtes dans l'erreur. — Non, vraiment. — Je parie que si. — Je parie que non. — Vingt-cinq louis... » La dispute s'engage ; et pour savoir au juste qui de nous deux gagnera, il est convenu que nous resterions où nous étions, tandis que le mari retournerait au château sonner le tocsin... Ce qu'il fit bravement et très-longtemps. Et quand il revint d'un air victorieux nous demander : « Eh bien ! avez-vous entendu ?... » nous fûmes obligés de convenir qu'il avait gagné, ce dont il fut très-content... et moi aussi !

TOUS TROIS, riant.

Air : Profitez du temps (romance de Romagnési).

C'est vraiment charmant !
Ce mari qui sonne !
Qui sonne en personne ;
Quel soin complaisant !
Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet ;
Grâce à ce vacarme,
Grâce à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait.

ÉDOUARD, montrant Thémine.

Pour lui tous les jours
Sont des jours de fêtes !

BONNEVAL.

Vivent les conquêtes !
Vivent les amours !

Ensemble.

Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet ;
Grâce à ce vacarme,
Grâce à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père ! mon père ! encore une visite qui nous arrive. Est-ce que vous n'avez pas entendu le bruit d'une voiture ?

BONNEVAL.

Ma foi, non ! nous étions là dans une conversation...

HENRIETTE.

C'est votre ancien ami, le général Torigni...

THÉMINE.

Le général !...

ÉDOUARD.

Tu le connais ?...

THÉMINE, froidement.

Mais, oui ; c'est lui, je crois, qui commande ce département.

BONNEVAL, gaiement.

Précisément ! Qu'il soit le bienvenu ! jamais nous n'avons reçu tant de monde à la fois,... tant de beau monde... Cela va nous donner un mal,... un embarras qui m'enchante... (A Thémine.) Vous excusez...

THÉMINE.

Comment donc ! je vous en prie, que je ne vous empêche pas de recevoir vos nouveaux hôtes...

(Il s'assied près de la table à gauche, et ouvre un livre qu'il lit.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE TORIGNI, HORTENSE.

BONNEVAL.

Eh, le voilà ! ce cher ami !

TORIGNI.

Mon cher Bonneval,... vous ne nous en voulez pas de venir ainsi chez vous en passant, sans façon et en ménage, car je vous présente ma femme... Vous ne saviez peut-être pas que j'étais marié ?...

(Édouard s'approche de madame et de M. de Torigni, qu'il salue.)

BONNEVAL.

Non, vraiment...

TORIGNI.

Depuis deux ans, et une jolie femme, je m'en vante. Que voulez-vous ? vieux soldat de Bonaparte, j'ai fait mon chemin, j'ai eu des grades, des dotations ;... j'ai été fait baron ;... comme tout le monde...

Air : Voulant par ses œuvres complètes.

Aussi, je me disais sans cesse,
De mon nom soutenant l'éclat,
A quelqu'un il faut que je laisse
Mes écus et mon majorat !
Et dans une telle alliance
Je ne me suis pas, Dieu merci !
Décidé comme un étourdi,
Car voilà trente ans que j'y pense !

Et comme j'en avais soixante-deux, il était temps.

BONNEVAL.

Et, comme on dit, vous n'avez pas perdu pour attendre.

TORIGNI, montrant sa femme.

Non, certes... Un peu jeune, un peu vive, un peu étourdie, quelquefois même inconséquente.

HORTENSE.

Je vous remercie, monsieur.

TORIGNI.

Du reste, un cœur excellent, et une tête !... C'est elle qui mène toute la maison, à commencer par moi ; cependant, vous le savez, je ne suis pas tendre.

HORTENSE.

Ah ! vous êtes bien modeste ! vous pourriez dire colère,... jaloux.

TORIGNI.

Et même brutal, j'en conviens. Au moindre soupçon, je brise tout, et il y a des moments où je la tuerais ; mais, cela passé, je redeviens le meilleur enfant du monde, et le mari le plus galant.

HORTENSE.

Oui, la galanterie de l'empire.

TORIGNI, s'avançant.

Que vois-je ? Monsieur de Thémine en ces lieux ! (Thémine salue madame de Torigni, qui lui rend froidement son salut.) Surcroît de plaisir. (A Bonneval.) Mon cher ami, voilà le plus aimable homme qui existe.

HENRIETTE.

Vraiment !

TORIGNI.

C'est à son crédit que je dois le commandement de ce département ; et quand tant d'autres se vantent de ce qu'ils ne font pas, lui ne m'a jamais rien dit d'un pareil service.

THÉMINE.

Ne parlons pas de cela, général.

TORIGNI.

C'est au ministère seulement que je l'ai appris.

HENRIETTE.

Ah ! que c'est bien à lui !...

TORIGNI, à Hortense.

Et tu ne le remercies pas comme moi ?

HORTENSE.

Je n'en vois pas la nécessité ; si c'est au crédit de monsieur que je dois un exil dans les départements,... moi qui n'aime que Paris,... les bals, les spectacles.

TORIGNI.

Nous irons chaque hiver passer deux mois dans la capitale ; je l'ai obtenu.

HORTENSE.

A la bonne heure !... Vous, au moins, vous êtes aimable ; mais il n'y a pas de la faute de monsieur, et je lui demanderai toujours de quel droit il se mêle de protéger les gens qui ne réclament pas sa protection.

THÉMINE.

Je suis désolé, madame, d'avoir mérité votre ressentiment.

TORIGNI.

Elle vous pardonnera.

THÉMINE.

Je l'espère, du moins.

HORTENSE.

Et je l'espère, dans votre bouche, veut dire : J'en suis sûr... Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, car il y a en vous, monsieur, une intrépidité de bonne opinion que je ne puis souffrir. (A Torigni, qui fait un geste.) Oh ! n'ayez pas peur, il le sait bien, je ne lui apprends rien de nouveau ; toutes les femmes le craignent ou le flattent : moi, je lui dis toujours la vérité ; aussi nous sommes ennemis déclarés, ce qui n'empêche pas de se voir ; et, puisque nous retournons à Paris, quand viendrez-vous me demander à dîner ?

TORIGNI.

Oui, pour faire la paix.

HORTENSE.

Un mardi ou un samedi, mon jour de loge aux Italiens ; le général les déteste, vous m'y mènerez ;... mais rancune tenante !

THÉMINE.

Je l'entends bien ainsi, la guerre m'offre tant d'avantages !...

HORTENSE.

Et comment cela ?

THÉMINE.

Être votre ennemi, c'est un moyen de me distinguer ; je suis sûr d'être le seul, tandis qu'autrement... !

HORTENSE.

Ah ! que c'est fade !

BONNEVAL, bas, à Édouard.

En voilà une du moins qui ne l'aime pas.

TORIGNI.

Ah çà, outre le plaisir de vous voir,... je suis venu pour affaires ; j'allais à Paris consulter M. Édouard, votre fils, lorsque j'ai appris hier qu'il était chez vous en vacances, et j'ai dit : « Fouette, postillon ! deux lieues de plus pour trouver un homme du talent. »

THÉMINE.

On fait souvent plus de chemin sans en rencontrer.

TORIGNI.

Comme vous dites.

ÉDOUARD, passant auprès du général.

A vos ordres, général... Mais nous parlerons de cela plus tard, car devant ces dames...

HORTENSE.

Ah, mon Dieu! que je ne vous gêne pas... Moi, je suis horriblement fatiguée... Je vais faire un peu de toilette.

TORIGNI.

Air du Pot de fleurs.

Et ta fatigue chère amie?

HORTENSE.

Cela délasse!

TORIGNI.

Il y paraît!

THÉMINE.

Dès qu'il faut vaincre tout s'oublie.

TORIGNI.

Des conquêtes tel est l'effet!

THÉMINE, à Torigni.

Cette habitude était jadis la vôtre,
Et votre bras, que la gloire guidait,
D'une victoire alors se reposait
En en gagnant encore une autre!

(Bonneval et Henriette remontent le théâtre, et causent ensemble.)

HORTENSE.

C'est très-joli, ce qu'il vous dit là, car monsieur est bien plus galant avec vous qu'avec moi... Aussi je m'en vais, je vous laisse.

BONNEVAL, passant avec Henriette entre M. de Torigni et Hortense.

Ma fille va vous montrer votre appartement; la chambre verte, n'est-ce pas? la première à gauche dans le corridor, une vue superbe, la vue sur mes vignes.

HENRIETTE.

Ne vous inquiétez donc pas, mon père, cela me regarde.

BONNEVAL.

Par exemple,... général, je crains que nous ne soyons obligés de vous séparer de madame; car, dans cette campagne, nos chambres sont si petites, que vous aurez chacun la vôtre... c'est très-désagréable.

HORTENSE, souriant.

Comment donc!... une maison charmante.

BONNEVAL.

Vous êtes bien bonne.

HORTENSE, à Henriette.

Pardon, ma belle demoiselle, désolée de la peine que vous pre-

nez;... mais je vous rends tout de suite à ces messieurs. (Saluant Thémine.) Monsieur Thémine... (Saluant Torigni.) Monsieur le général, j'ai bien l'honneur... Allons, messieurs, parlez d'affaires, il n'y a plus de dames.

(Elle entre avec Henriette dans la chambre à gauche.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; excepté HENRIETTE ET HORTENSE.

(Thémine s'est assis à droite du théâtre.)

TORIGNI.

Je ne suis pas fâché que ma femme s'éloigne, car, sans le savoir, elle est pour quelque chose dans cette aventure dont je veux vous parler, et j'aime autant qu'elle n'en ait pas connaissance.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc?

TORIGNI.

Une discussion qui a lieu entre l'autorité militaire et l'autorité administrative, et c'est à ce sujet que je viens vous demander un petit mémoire justificatif pour exposer au ministère ce qui s'est passé entre moi et M. de Varange, notre préfet.

THÉMINE, se levant.

M. de Varange, mon cousin, un cousin à succession, avec qui je suis brouillé à mort.

TORIGNI.

Vrai? touchez là, nous sommes quittes;...je vous ai rendu, sans le savoir, un service d'ami.

TOUS.

Et comment cela?

TORIGNI.

L'autre soir, dans son salon, où nous n'étions que quelques personnes, j'étais sur un canapé, où je dormais à moitié, ce qui m'arrive souvent, lorsqu'en me réveillant j'entendis mon nom que l'on prononçait en riant et à voix basse. C'était M. le préfet luimême qui se permettait de s'égayer à mes dépens.

Air de Turenne.

Sur mon honneur, sur celui de ma femme,
Ils plaisantaient! j'entendais leurs bons mots!

THÉMINE.

Et vous pouviez, dans le fond de votre âme,
Donner croyance à de pareils propos?

BONNEVAL.

Vous, compagnon de nos vieux généraux!

ÉDOUARD.

Lorsque la mitraille et la poudre
Ont respecté ce front guerrier,
Rien ne saurait l'atteindre!... le laurier
Préserve, dit-on, de la foudre!
Préserve toujours de la foudre!

TORIGNI.

Dieu le veuille! Aussi j'aurais dû m'écrier : « C'est une calom-« nie, vous outragez un vieux soldat, un homme d'honneur. » Mais, ma foi!.... je n'ai eu le temps ni de parler ni de réfléchir; j'ai commencé l'explication militairement, en lui appliquant un soufflet...

BONNEVAL.

O ciel!...

TORIGNI.

Vous sentez qu'après cela il ne s'agissait plus de phrases, et le soir même nous nous sommes battus au pistolet... Nous marchions l'un sur l'autre;... il a tiré à dix pas, m'a manqué... Moi, je suis arrivé sur lui...

ÉDOUARD.

Et vous lui avez donné la vie?...

TORIGNI.

Je l'ai tué sans pitié; je ne m'en repens pas, et j'en ferais autant à quiconque, directement ou indirectement, porterait atteinte à la réputation de ma femme... Je n'ai qu'un tort, c'est de m'être battu, et si jamais j'étais trahi...

ÉDOUARD.

Y pensez-vous?

TORIGNI.

Oui, morbleu!... C'est une infamie, et je m'en rapporte à vous, qui êtes avocat et qui entendez la justice. Vous punissez, n'est-il pas vrai, le vol et l'assassinat? Si un malfaiteur s'introduit chez moi pour me dérober une somme dont je ne me soucie guère,... il y a des lois, et s'il me dérobe ce que j'ai de plus cher au monde, il n'y en a pas! S'il me ravit mon honneur, mon repos, ma réputation, il faut que j'aille exposer mes jours pour en avoir vengeance! Je ne crains pas la mort, je l'ai vue de près... mais penser qu'en mourant je laisserais auprès de ma femme un

successeur peut-être... Non, je suis trop jaloux pour me faire tuer, et si jamais je trouvais chez moi un amant, un rival, je tirerais dessus sans remords; et, dans mon âme et conscience, je croirais avoir bien fait...

THÉMINE, souriant.

Vous dites cela, mais vous n'oseriez pas.

TORIGNI.

Et qui m'en empêcherait?

THÉMINE.

Vous-même.

TORIGNI.

Ce n'est pas vrai...

THÉMINE.

Laissez donc, vous êtes trop brave pour cela; je parie bien...

TORIGNI.

Je parie que non. (Souriant.) Et prenez garde, mon cher ami, vous savez que vous n'êtes pas heureux avec moi en paris...

BONNEVAL.

Comment cela?

TORIGNI.

Je lui en ai déjà gagné un il y a deux mois... lorsqu'en allant aux eaux, il s'est arrêté une demi-journée... dans mon château, aux environs de Mâcon; et cette visite-là lui a coûté vingt-cinq louis.

BONNEVAL.

O ciel!...

TORIGNI.

Tout autant, et je me le reproche, parce qu'en honneur, je pariais à coup sûr. Il voulait me soutenir que du bout de mon parc on n'entendait pas la cloche de ma salle à manger.

THÉMINE, vivement.

Du tout, ce n'était pas moi!

TORIGNI.

Vous et ma femme, vous êtes tous les deux d'un obstination...

THÉMINE, à part, avec impatience.

Et pas moyen de l'arrêter?

TORIGNI.

Au point que, pour les convaincre, j'ai été obligé moi-même d'aller sonner...

BONNEVAL, tout effaré.

Non, non,... ce n'est pas possible,... et je doute encore.

TORIGNI.

Il n'y a pas à en douter; c'est comme je vous le dis,... rien n'est plus vrai.

BONNEVAL, à part.

Ah, mon Dieu! mon Dieu!

THÉMINE, à Édouard.

Prends donc garde à ton père, qui va nous trahir!

TORIGNI.

C'est drôle, n'est-ce pas? très-drôle, ah!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, madame de Torigni est prête, le souper est servi; et si vous voulez... (Le regardant.) Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc? Quelle drôle de physionomie!...

THÉMINE.

C'est vrai! la figure la plus étonnante.

HENRIETTE, riant.

Ah! ah! ah!

THÉMINE, riant aussi.

Il n'y a pas moyen... de garder son sérieux...

(Tous se mettent à rire.)

BONNEVAL, regardant Thémine.

Et il ose rire encore!... Je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines... (Essayant de rire.) Ah! Ah!...

THÉMINE, à Édouard.

Tâche donc de changer la conversation.

TORIGNI, regardant à terre et se baissant.

Par exemple, pour un homme soigneux, voilà une lettre que vous laissez traîner à terre...

BONNEVAL, qui est passé auprès d'Edouard.

Une lettre!... laquelle?...

TORIGNI, la ramassant.

Non, je me trompe, ce n'est qu'une enveloppe... (La regardant.) A monsieur Bonneval. (S'arrêtant.) Ah, mon Dieu!...

ÉDOUARD, bas, à Bonneval.

L'écriture de sa femme... Il la reconnaît.

BONNEVAL.

Que lui dire?

THÉMINE.

Silence !...

TORIGNI, à part, et regardant toujours l'adresse.

C'est bien sa main,... et timbrée de Mâcon... Il n'y a pas de doute... A monsieur Bonneval. Comment ma femme écrit-elle à Édouard, à ce jeune homme, qu'elle ne connait pas? Je le saurai. (Haut, à Bonneval.) Je pense que cette enveloppe contenait une lettre qui appartenait à votre fils?

BONNEVAL, à part.

Dieu !... s'il allait lui chercher querelle !... (Haut.) Non, général, non, c'est à moi que la lettre était adressée.

TORIGNI, le regardant avec intention.

A vous ?...

BONNEVAL, à part.

Il va me prendre pour un séducteur.

TORIGNI, se contenant.

Puis-je savoir, sans indiscrétion, quelle est la personne qui vous a envoyé cette lettre ? Comment se fait-il qu'elle vous écrit ?... quelle affaire ?... quelle relation ?...

BONNEVAL, à part.

Je me sens une sueur froide ; c'est fini, me voilà revenu des bonnes fortunes et des conquérants.

TORIGNI, avec une colère concentrée.

Eh bien !... ne pouvez-vous me répondre ?... Y a-t-il là-dessous quelque mystère ?...

ÉDOUARD, souriant et passant auprès de Torigni.

Aucun, général ; mais il n'est pas étonnant que mon père ignore ce dont il s'agit : c'est moi qui ai reçu la lettre et qui l'ai lue.

(Bonneval passe à la droite de Thémine.)

TORIGNI.

Et de qui était-elle ?

ÉDOUARD.

Vous vous en doutez bien : elle était de votre femme.

TORIGNI.

Et pourquoi vous écrivait-elle ?

ÉDOUARD.

Pour nous prévenir de votre arrivée.

THÉMINE, bas, à Édouard.

A merveille !...

BONNEVAL, à part.

Dieu ! que ces avocats ont d'esprit, pour trouver des moyens !...

TORIGNI, à part.

Quoi! vraiment, c'était cela?... (Souriant.) Eh bien! voyez, mes amis, si je suis malheureux!... l'aspect seul de cette enveloppe, cette écriture, avaient déjà fait naître dans mon esprit mille idées absurdes.

ÉDOUARD, bas, à Thémine.

Préviens madame de Torigni.

THÉMINE, de même.

J'y cours. (Avec effroi.) C'est elle!...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; HORTENSE.

HORTENSE.

Ce n'est pas moi qui ferai attendre, je l'espère... Je descends pour le souper, car il paraît que l'on soupe... C'est amusant,... c'est patriarcal... (A Torigni.) Eh bien, monsieur! la conférence est-elle terminée?...

TORIGNI.

Sans doute... (Lui montrant l'enveloppe.) Tenez, connaissez-vous cela?...

HORTENSE.

O ciel!...

TORIGNI.

Pourquoi, je vous le demande, ne pas m'en prévenir?...

HORTENSE.

Moi! que voulez-vous dire?...

THÉMINE.

Que la vue seule de cette enveloppe, trouvée à terre, avait déjà éveillé l'imagination du général.

ÉDOUARD.

Il ne voulait pas croire que vous nous eussiez écrit, madame, pour nous prévenir de votre arrivée.

HORTENSE, cherchant à se remettre.

Et pourquoi pas?... C'était, je crois, plus convenable que de surprendre ainsi vos amis...

TORIGNI.

Certainement; mais, je le répète, pourquoi ne m'en a-t-on rien dit?

HENRIETTE, venant entre Édouard et Torigni.

C'est comme à moi; les frères sont singuliers!... il avait cette lettre, et ne m'en prévient pas!...

TORIGNI, regardant Édouard et sa femme.

C'est étonnant!...

HENRIETTE.

De sorte que j'ai été obligée, et vite, et vite...

ÉDOUARD, bas, à Henriette.

Tais-toi donc!

TORIGNI, à Henriette, regardant Édouard et sa femme.

Ah! il ne vous en a pas fait part!...

THÉMINE.

Les avocats ont bien autre chose en tête, et sont distraits comme les poëtes. Allons, général, à table!

(Il va auprès de Torigni.)

TORIGNI, toujours observant.

Volontiers...

ÉDOUARD.

Vous verrez notre vin de Champagne de la façon de mon père.

TORIGNI, essayant de rire.

Ici!... à Dijon!

ÉDOUARD.

Certainement; c'est en Bourgogne maintenant qu'on fait le Champagne...

THÉMINE.

Aussi, moi qui n'en bois jamais, je tiendrai tête au général; une fois par hasard, cela fait bien; cela étourdit.

TORIGNI.

Vous avez raison... (Bas, à Thémine, montrant Édouard et sa femme.) Mon cher ami, j'ai des soupçons sur ce jeune homme.

THÉMINE, de même.

Quelle folie! Y pensez-vous?

TORIGNI, de même.

Je ne les perds pas de vue.

FINALE des Voitures versées.

CHOEUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable;
C'est un repas délicieux!
On soupait chez nos bons aïeux.

TOUS, à part.

Cachons mon trouble à tous les yeux.

HORTENSE, bas, à Thémine, pendant que la musique continue.

Il faut que je vous parle ; ne fût-ce qu'une minute.

THÉMINE, de même.

Impossible.

HORTENSE.

Ma sûreté en dépend.

THÉMINE.

J'irai. (Il s'éloigne, et dit à part :) La chambre verte ; je me le rappelle.

BONNEVAL, à Henriette.

La chambre destinée à madame est-elle prête?

HENRIETTE.

Y pensez-vous? pour une belle dame, un tel appartement! je lui donnerai le mien : c'est le plus beau de la maison.

BONNEVAL.

Et toi?

HENRIETTE.

Je prendrai la chambre verte.

CHOEUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable;
C'est un repas délicieux!
A table, à table!

(Édouard offre sa main à Hortense; le général à Henriette; Thémine et Bonneval sortent les derniers.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un riche salon du château de madame de Simiane. Une cheminée et deux croisées au fond. Portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Simiane; celle de droite est la porte d'entrée. Sur le devant, à gauche, un guéridon avec quelques papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMINE, MADAME DE SIMIANE.

(Thémine est assis à droite du théâtre, la tête appuyée sur sa main; madame de Simiane entre par la porte à gauche, et parle à un domestique.)

MADAME DE SIMIANE, au domestique.

Disposez tout, comme je l'ai dit, et avertissez-moi dès que ces messieurs viendront... (Le domestique sort par la porte à droite.) Aper-

cevant M. de Thémine, et à part.) Ah! M. de Thémine... Il arrive le premier;... c'est bien...

THÉMINE, à part.

Plus de repos!... c'est horrible! et depuis six semaines, depuis ce funeste voyage, ne pouvoir chasser cette idée qui me poursuit!...

MADAME DE SIMIANE, s'approchant doucement.

Il ne me voit pas, tant il est préoccupé! Il ne faut pas m'en plaindre, c'est peut-être à moi qu'il pense.

THÉMINE, à part.

Fatale soirée! fatale ivresse!... (Madame de Simiane s'approche lentement, et met sa main sur son épaule. Thémine, la regardant.) Ah! Amélie!... (Avec délire, et joignant les mains.) Pardon!... Pardonnez-moi!...

MADAME DE SIMIANE, souriant.

De ne m'avoir pas vue!

THÉMINE.

Oui, j'en avais besoin,... je vous appelais;... ne me quittez pas!... Quand vous êtes près de moi, je suis heureux! je ne pense plus à rien, qu'à vous, qui, malgré votre cruauté, votre sévérité, êtes mon ange gardien.

MADAME DE SIMIANE.

Dites-vous vrai?... Tant mieux; mais savez-vous, mon ami, que depuis plus d'un mois, depuis votre retour des eaux, vous m'inquiétez sérieusement?...

Air du Piége.

Ou d'humeur noire ou de vapeur
On vous croirait atteint!

THÉMINE.

Quelle injustice!

MADAME DE SIMIANE.

C'est donc le spleen?

THÉMINE.

Eh non, vraiment! erreur!

MADAME DE SIMIANE.

Alors, monsieur, c'est un caprice,
C'est pire encor; ce sont des torts nouveaux
Qu'il faut nous laisser, à nous autres!
Pourquoi, messieurs, nous prendre nos défauts?
Vous avez bien assez des vôtres!

Et c'est pour vous gronder que je vous ai fait venir de si bon matin

ici, dans mon château; vous pensiez peut-être être en bonne fortune?

THÉMINE.

Mais oui; puisque je venais vous voir.

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien, mon ami, détrompez-vous; il s'agit de choses très-sérieuses, et auxquelles vous ne vous attendez guère... D'abord, parlons raison : il y a quelques mois, quand je vous offris ma main, vous m'avez refusée... Vous n'aviez rien, vous ne vouliez pas tenir de votre femme votre fortune et votre existence dans le monde; et tout en blâmant un excès de délicatesse qui nous rendait malheureux, je trouvais à ce refus un motif trop noble pour m'en offenser; mais, depuis six semaines environ, la mort de votre cousin vous laisse héritier d'une fortune égale au moins à la mienne : c'est chez votre ami, chez M. Édouard Bonneval, que vous avez, si je ne me trompe, appris cette nouvelle; et dès le lendemain au matin vous avez quitté sa campagne près de Dijon, et vous êtes accouru chez moi, à Paris, dans un état que je ne pourrai jamais oublier... Un air sombre et égaré, une physionomie toute renversée; et cependant je ne pouvais attribuer cette douleur à la perte de votre cousin, que vous n'aimiez pas, et avec qui vous étiez fort mal... Ma première pensée, je l'avoue (on craint tout quand on aime), fut que votre cœur était changé,... que vous ne m'aimiez plus...

THÉMINE.

Moi!

MADAME DE SIMIANE.

Je fus bientôt rassurée :... jamais vous n'aviez été pour moi plus tendre et plus assidu; mais souvent, dans vos yeux, il y avait une expression de regrets, d'amour et de repentir, qui me touchait tellement, que, bien des fois, je fus tentée de vous dire : Je te pardonne...

THÉMINE.

Me pardonner!... et quoi?

MADAME DE SIMIANE.

Je n'en sais rien, mais je vous pardonnais toujours; et maintenant que je sais tout...

THÉMINE.

O ciel!... vous sauriez... Non,... non,... ce n'est pas possible.

MADAME DE SIMIANE

L'autre semaine, au jardin, vous causiez avec votre frère;... j'étais près de vous, et il vous disait : « Eh bien ! quand vous mariez-vous ?... — Peut-être jamais ! avez-vous répondu... Il me semble que j'ai si peu de temps à vivre ;... je suis tellement souffrant, que, quoique adorant madame de Simiane, il y a peu de générosité à moi à l'associer à mon sort... » Voilà ce que vous avez dit... Et c'est donc là, monsieur, la cause de votre tristesse ?

THÉMINE, à part.

Ah !... gardons-nous de la détromper ! (Haut.) Eh bien, oui, madame ; oui, j'en conviens ;... des pressentiments dont je rougis moi-même...

MADAME DE SIMIANE.

Et qui n'ont pas le sens commun. Mais quand vous auriez dit vrai, où donc deviez-vous chercher des soins et des consolations, si ce n'est auprès de moi ?... Veiller sur celui qu'on aime, éloigner de lui la douleur;... mais nous sommes faites pour cela, c'est notre état, notre mérite,... le seul que le temps ne puisse nous enlever ; et en se mariant, mon ami, l'on y compte un peu... Si vous ne nous aimiez que tant que nous sommes belles, et tant que vous êtes jeunes, notre empire serait de bien courte durée ; mais malheureusement arrivent pour vous les années et les souffrances... Vous nous aimez alors parce que nous sommes bonnes, vous nous aimez en proportion de vos peines, et cet amour-là n'est pas comme l'autre, il ne fait qu'augmenter...

THÉMINE.

Ah ! comment reconnaitre tant d'amour et de générosité ?...

MADAME DE SIMIANE.

Je n'en ai pas tant que vous croyez ;... car, cette fois, je n'ai point pardonné, et je me suis vengée à mon tour de votre manque de confiance... J'ai tout disposé sans vous en prévenir ;... je vous ai écrit hier que je vous priais de vous rendre ici, dans mon château, pour une affaire importante... qui ne souffrait pas de retard.

THÉMINE.

Et laquelle ?

MADAME DE SIMIANE.

Vous ne devinez pas ?... Votre mariage, monsieur...

THÉMINE, avec joie.

Il se pourrait !... un pareil bonheur !

MADAME DE SIMIANE.

On ne vous demande pas votre avis ni votre consentement.

Air : Le Parnasse des dames.

Au complot, à la perfidie,
En vain vous aurez beau crier!
Bon gré, mal gré, l'on vous marie.
Vous êtes notre prisonnier!
Oui, dans ce château je commande!
Et d'en sortir perdez l'espoir!
C'est votre peine...

THÉMINE.

Ah! je demande
Qu'elle commence dès ce soir!

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! vraiment, cela ne vous effraye pas!

THÉMINE.

Ah! j'oublie tout!... Plus de remords!... plus de regrets! Mais comment, sans que j'aie pu m'en douter, une pareille conspiration... a-t-elle réussi?...

MADAME DE SIMIANE.

En ne disant rien à personne,... vous comprenez,... pas même à nos témoins, dont l'un est ici depuis hier soir et les autres vont arriver ce matin, sans savoir même de quoi il s'agit.

THÉMINE.

Et ces témoins sont?...

MADAME DE SIMIANE.

Des amis dont la présence, je crois, vous sera agréable... Et il faut que vous les trouviez bien; car, en l'absence de votre frère, qui vient de quitter Paris, je les ai fait venir exprès.

THÉMINE.

Et qui donc?

MADAME DE SIMIANE.

D'abord, de votre côté, votre meilleur ami;... un charmant jeune homme, pour qui j'ai la plus grande estime, et que vous-même autrefois m'avez présenté :... Édouard Bonneval.

THÉMINE, vivement.

Édouard!... Ah! ce nom-là me rappelle...

MADAME DE SIMIANE.

Quoi donc?...

THÉMINE.

Rien... Excusez-moi... Je voulais dire... que surpris ainsi à l'improviste...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Deux messieurs demandent à parler à madame.

MADAME DE SIMIANE.

Qui donc?...

LE DOMESTIQUE.

Messieurs Bonneval, le père et le fils.

THÉMINE, à part.

Ah! dans ce moment surtout, je ne pourrais supporter leur présence.

MADAME DE SIMIANE, au domestique.

Et vous les faites attendre!.... qu'ils entrent sur-le-champ!... (A Thémine.) Qu'avez-vous donc?

THÉMINE, embarrassé.

Deux mots à écrire,... à envoyer à Paris.

MADAME DE SIMIANE, lui montrant sa chambre.

Eh bien, là, dans mon appartement... (Thémine passe à gauche, et lui baise la main.) N'est-ce pas dans votre appartement?

(Thémine entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD, MADAME DE SIMIANE.

ÉDOUARD, à la porte.

Entrez donc, mon père.

BONNEVAL.

C'est toi qui me présente.

(Ils entrent.)

MADAME DE SIMIANE.

Je vous remercie de votre exactitude, monsieur Édouard, et plus encore de la surprise que je vous dois; je n'aurais pas osé compter sur le plaisir de voir monsieur votre père, et je m'estime bien heureuse que de lui-même...

BONNEVAL.

Oui, madame.... (A part.) Voilà une femme charmante!... (Haut.) J'ai voulu accompagner mon fils à Paris, d'abord pour voir Paris, et pour jouir de ses succès, à ce cher enfant!

MADAME DE SIMIANE.

C'est si naturel!... Il marche à une belle réputation, et chacun dit que sa place est marquée au premier rang.

BONNEVAL, à Édouard.

Tu l'entends!... (A madame de Simiane.) Et avec tout cela, il n'est pas heureux.

MADAME DE SIMIANE.

Est-il possible!

ÉDOUARD.

Il ne s'agit pas de moi, mon père, mais de madame. Et quand j'ai reçu de vous ce billet où vous me dites seulement : « Venez, j'ai besoin de vous,... j'attends de vous un service, » j'ai tout quitté, et me voilà!

MADAME DE SIMIANE.

Je connaissais votre amitié, je n'en doutais pas; et plaise au ciel que vous puissiez quelque jour mettre la mienne à l'épreuve!

ÉDOUARD.

Que de bontés!...

BONNEVAL.

Et tu hésites encore à parler?

ÉDOUARD, d'un air suppliant.

Mon père! au nom du ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Qu'y a-t-il donc?...

BONNEVAL, passant entre Édouard et madame de Simiane.

Une chose d'où dépend son sort.

MADAME DE SIMIANE.

Est-il vrai? parlez vite!

ÉDOUARD.

Ne le croyez pas, madame!...

BONNEVAL.

Quelque chose que j'ai appris par sa sœur, et qu'il n'a jamais osé vous dire; et s'il faut vous l'avouer, madame, c'est pour cela que je suis venu avec lui... J'ai dit : Je verrai madame de Simiane, il faut qu'elle sache ce dont il s'agit; et puisque j'ai un fils qui, quoique avocat, ne peut pas parler, je parlerai pour lui.

ÉDOUARD.

Mon père!...

BONNEVAL.

Oui, monsieur... Et si je parle mal, madame excusera, parce

que je n'ai fait ni mon droit ni mon stage ; mais il n'y a pas besoin de cela pour expliquer nettement ses affaires, sa position, et pour aller au fait.

MADAME DE SIMIANE.

Eh ! allez-y, de grâce !

BONNEVAL.

Vous avez raison. Vous saurez, madame, que je n'ai pas de fortune ; mais j'ai deux enfants qui font mon bonheur, c'est-à-dire qui faisaient, car, depuis quelque temps, ma pauvre fille est triste et souffrante...

MADAME DE SIMIANE.

Votre fille ! cette chère Henriette ?...

BONNEVAL.

Personne ne sait ce qu'elle a !...

Air du *Partage de la richesse*.

Moi, je le sais, c'est qu'elle aime son frère !
Et que son frère est sombre et malheureux,
Le jour entier gémit, se désespère !
Lui que j'ai vu si content, si joyeux !
Mon pauvre fils, mon espoir, mon idole,
Lui qu'on citait déjà comme avocat,
Perd l'appétit, le sommeil, la parole...
Si ça dure... adieu son état ;
Vous le voyez, il perdra son état.

MADAME DE SIMIANE.

Et qu'a-t-il donc ?

BONNEVAL.

Il a, madame, qu'il est amoureux.

ÉDOUARD.

Mais, mon père...

BONNEVAL, montrant Édouard.

Oui, madame, oui, mon client est amoureux... Regardez plutôt si j'ai menti ! Et c'est là-dessus qu'il voudrait avoir vos conseils.

MADAME DE SIMIANE.

Je connais donc la personne ? Je puis lui être utile ? Son nom, Édouard ?... Et si j'ai quelque pouvoir sur elle,... je lui dirai tout ce que je pense de vous,... je lui peindrai avec tant de chaleur vos talents, votre bon cœur, votre mérite, que je la forcerai bien à dire oui.

(Édouard passe auprès de madame de Simiane.)

ÉDOUARD.

Dites-le donc, car cette personne-là, c'est vous !

MADAME DE SIMIANE.

Moi, grand Dieu !...

ÉDOUARD.

Oui, madame, vous-même !

MADAME DE SIMIANE.

Ah, monsieur !... ah, mon ami ! qu'ai-je fait !... et me pardonnerez-vous jamais le coup que je vais vous porter ? Ce billet que je vous ai écrit, il y a quelques jours...

ÉDOUARD.

En me priant de venir ici pour vous rendre un service...

MADAME DE SIMIANE, vivement.

Croyez bien que j'ignorais... que... (A elle-même.) J'étais bien loin de me douter...

ÉDOUARD.

Achevez, ce service que vous attendiez de moi,.. quel était-il ?

MADAME DE SIMIANE, baissant les yeux.

D'être mon témoin... pour mon mariage...

BONNEVAL et ÉDOUARD.

O ciel !...

MADAME DE SIMIANE.

Avec M. de Thémine, votre ami.

ÉDOUARD.

Air : Un jeune Grec.

Est-il possible !

BONNEVAL.

Allons, c'est encor lui !
Le maudit homme ! il n'en manque pas une.

ÉDOUARD.

Eh quoi ! c'est vous qu'il adore aujourd'hui ?

MADAME DE SIMIANE.

Vous l'ignoriez ?

ÉDOUARD.

Oui, pour mon infortune !
Sans vous nommer, sans cesse il me parlait
De l'amour qu'en lui faisait naître...
Un ange ! un être et divin et parfait...
Ah ! c'est ma faute, et rien qu'à ce portrait
Mon cœur eût dû vous reconnaître,
Oui, j'aurais dû vous reconnaître !

MADAME DE SIMIANE, lui prenant la main.

Monsieur Édouard...

ÉDOUARD.

Oubliez que j'ai parlé, oubliez-moi; épousez-le...

BONNEVAL.

Et moi, je ne le souffrirai pas; je m'oppose à ce mariage! Et ne croyez pas que ce soit par intérêt personnel! ce n'est plus pour mon fils, c'est pour vous-même, madame, et par l'affection que je vous porte... Vous ne pouvez pas être heureuse avec un pareil homme.

MADAME DE SIMIANE.

Que dites-vous?

BONNEVAL, à Édouard.

Si elle savait comme moi ce qui en est!... si je lui disais...

ÉDOUARD, l'interrompant.

Mon père, taisez-vous! au nom de l'amitié et de l'honneur!

BONNEVAL, de même et avec colère.

Mais c'est ton rival!

ÉDOUARD.

Raison de plus!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, qui a été au-devant de lui.

Venez, Thémine, venez m'aider à réparer nos torts à l'égard d'un ami envers qui nous sommes bien coupables!...

THÉMINE, troublé.

Que dites-vous?

MADAME DE SIMIANE.

Je l'avais choisi pour témoin de notre union, et il vient de m'apprendre...

THÉMINE.

Et quoi donc? Au nom du ciel! achevez.

MADAME DE SIMIANE.

J'étais si loin de soupçonner les sentiments que lui-même avait pour moi!

THÉMINE, respirant plus librement.

Comment! c'était cela?... il vous aimait?... (Allant à Édouard, et lui prenant la main.) Oui, tu dois m'en vouloir, et je te l'avais bien dit: mon amitié est fatale;... elle porte malheur.

ÉDOUARD, à Thémine.

J'oublierai mon chagrin pour ne songer qu'à ton bonheur. (A madame de Simiane.) Vous, madame, si vous croyez désormais me devoir quelque amitié, je vous en demanderai une preuve...

MADAME DE SIMIANE.

Et laquelle?...

ÉDOUARD.

C'est de ne rien changer à ce que vous avez décidé pour aujourd'hui.

Air de la Sentinelle.

Comme témoin et surtout comme ami,
Auprès de vous vous m'appeliez, madame...

BONNEVAL.

Ah! c'en est trop! tu veux encore ici...

ÉDOUARD.

Oui, c'est un droit que l'amitié réclame!
C'est un devoir que je rempli.
Jadis, et par faveur insigne,
Vous m'accordiez ce nom d'ami...
C'est moi qui le prends aujourd'hui,
Car d'aujourd'hui je m'en crois digne.

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! tant de générosité...

ÉDOUARD.

C'est convenu; ne parlons plus de moi, mais de vous... (Se retournant, et apercevant Bonneval, qui pleure.) Allons donc, mon père, aurez-vous moins de courage que moi?...

BONNEVAL.

Mon pauvre fils!...

ÉDOUARD.

Il ne faut pas ne songer qu'à soi dans ce monde... (Regardant madame de Simiane.) Il faut penser au bonheur des autres, cela console de tout. (A madame de Simiane.) Je suppose que vous attendez beaucoup de monde, nombreuse compagnie?

MADAME DE SIMIANE.

Non pas! ce mariage doit se faire sans éclat, en petit comité, entre amis, vous d'abord, et puis le général Torigni.

BONNEVAL.

Le général!

MADAME DE SIMIANE.

C'est mon parent. Je l'avais choisi pour témoin de mon côté, et

sans être prévenu plus que vous de mes projets, il est arrivé hier au soir avec sa femme.

THÉMINE, avec effroi.

Sa femme!

ÉDOUARD.

Madame de Torigni?...

BONNEVAL, à part.

En voici bien d'une autre?...

MADAME DE SIMIANE.

Ils ont passé la nuit au château, et je m'étonne qu'ils ne soient pas encore descendus.

THÉMINE, bas, à Édouard.

C'est fait de moi! rien n'arrêtera Hortense...

MADAME DE SIMIANE.

Ma chère tante sera sans doute encore à sa toilette, car c'est pour elle une affaire d'État!... Que sera-ce quand elle saura qu'il s'agit d'un mariage? elle ne me pardonnera pas de le lui avoir laissé ignorer.

THÉMINE.

Eh bien, de grâce, ne lui en parlez pas encore,... non plus qu'au général.

MADAME DE SIMIANE.

Et pourquoi donc?...

THÉMINE.

Des raisons que vous saurez, que je vous expliquerai. Mais, au nom du ciel, ne parlez pas de moi, du moins dans ce moment, plus tard je ne dis pas...

MADAME DE SIMIANE.

Il faut qu'il y ait un motif...

ÉDOUARD.

Que je devine sans peine; l'amour-propre, le respect humain. Il s'est tant de fois moqué du mariage devant le général, que dans ce moment-ci, redoutant sa raillerie...

BONNEVAL, à part.

Et il va encore trouver des moyens pour son rival!

MADAME DE SIMIANE.

Quoi, monsieur! vous seriez comme *le Philosophe marié*... vous rougiriez d'être heureux?...

THÉMINE, avec impatience.

Ce motif-là, ou tout autre... Ce sont eux, je les entends; quel-

ques heures encore, quelques heures de silence, si vous ne voulez pas me faire une peine réelle.

MADAME DE SIMIANE.

Ce mot suffit, mon ami, et aujourd'hui, comme toujours, je vous obéirai.

THÉMINE, à part.

Je respire! D'ici à ce soir je préviendrai Hortense, et je l'amènerai à ce mariage.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; TORIGNI, HORTENSE.

HORTENSE, entrant en causant avec Torigni.

Oui, monsieur, j'en aurai la migraine; me lever de si bonne heure!...

TORIGNI.

A onze heures passées...

(Pendant que madame de Simiane va au-devant de Torigni, Thémine passe auprès d'Édouard.)

MADAME DE SIMIANE, à Torigni et à Hortense.

Bonjour, mon cher oncle,... bonjour, ma jolie tante...

HORTENSE.

C'est charmant d'être tante quand on est plus jeune que sa nièce... Non, ne vous fâchez pas; du même âge... Je le dis partout, parce que cela me vaut une foule de compliments,... qui sont toujours les mêmes et qui me font toujours plaisir... Quoi! madame est tante,... peut-être grand'tante!... Eh, mon Dieu!... cela ne tardera peut-être pas... (A madame de Simiane.) Cela dépend de vous... (Se retournant, et, apercevant Thémine, qui jusque-là s'est tenu à l'écart près d'Édouard, elle pousse un cri.) Ah! (Elle se reprend, lui fait froidement la révérence, et s'avance gaiement près d'Édouard.) Monsieur Édouard. (Se retournant, et s'adressant à madame de Simiane.) Et vous ne me dites pas que vous attendiez du monde. (Saluant.) Grâce au ciel, les vacances sont finies, et j'espère que nous vous recevrons cet hiver.

TORIGNI, à part.

Quel empressement!... (Haut.) Il me l'a bien promis.

HORTENSE.

Le général y compte; il vous aime beaucoup, et je suis si contente de l'entourer de ses amis!...

ÉDOUARD, qui est passé auprès d'Hortense.

En voici un que je vous présente, monsieur Bonneval, mon père.

HORTENSE.

Que j'ai grand plaisir à revoir. Et votre aimable Henriette, comment va-t-elle ?

BONNEVAL.

Je n'en suis pas content;... elle est souffrante, elle est triste.

HORTENSE.

Vous ne l'avez pas amenée avec vous à Paris?...

BONNEVAL.

Non, elle a voulu rester à Dijon.

THÉMINE, à part.

Ah!... je respire...

TORIGNI.

Nous irons la voir en passant, en retournant à ma terre...

HORTENSE, étourdiment.

Oui, mais après l'hiver;... le plus tard possible; je n'aime pas la campagne. (Geste de Torigni.) Si, monsieur, je l'aimerai si cela peut vous faire plaisir;... je l'aime déjà, aujourd'hui surtout; et quoique je ne sache pas encore pourquoi madame de Simiane nous a convoqués si solennellement...

TORIGNI.

Elle va nous l'apprendre;... je l'espère.

MADAME DE SIMIANE.

Pas tout à fait encore; je puis cependant vous dire la moitié de mon secret, et vous avouer que je vais me marier aujourd'hui même.

HORTENSE.

Est-il possible!

TORIGNI.

Elle a raison.

HORTENSE.

Et moi, je ne le lui conseille pas. Qu'est-ce qu'elle peut désirer? Elle est veuve...

TORIGNI.

Eh bien!... par exemple!...

HORTENSE.

Je voulais dire,... elle est libre, elle est riche; et si elle me demandait mon avis...

MADAME DE SIMIANE.

C'est pour cela que j'ai convoqué ma famille.

HORTENSE, regardant Thémine et Édouard.

Mais ces messieurs ne sont pas de votre famille. Comment alors se fait-il...

TORIGNI.

Je devine ; l'un d'eux est le prétendu...

HORTENSE, vivement.

S'il était vrai !... (Courant à madame de Simiane.) Lequel, Amélie, lequel de ces messieurs ?

MADAME DE SIMIANE, souriant.

Eh mais ! vous êtes bien curieuse, et sans manquer, ma chère tante, au respect que je vous dois, je ne vous dirai que tantôt, avant dîner, lequel de ces messieurs sera mon mari.

BONNEVAL, souriant.

D'abord, et malheureusement, ce n'est pas moi.

MADAME DE SIMIANE, d'un air aimable.

Qu'en savez-vous ? Je n'excepte personne.

HORTENSE, à part.

Je comprends, et la présence du père en ces lieux me dit assez... (Vivement à madame de Simiane.) Vous avez raison, je vous approuve, vous ne pouviez faire un meilleur choix... Si bon, si aimable ! A votre place, j'aurais fait comme vous, car j'ai toujours eu un faible pour lui...

TORIGNI.

Et pour qui donc ?

HORTENSE, revenant auprès d'Édouard.

Pour M. Édouard ; je le dis devant lui ; quoi qu'il arrive, mon amitié lui est acquise, et je n'oublierai jamais...

TORIGNI, vivement.

Quoi donc ?

HORTENSE.

Que, puisqu'il y a une noce, il doit y avoir un bal, et nous danserons ensemble ce soir ! (A Torigni.) Oui, monsieur, vous avez beau faire la moue, nous danserons : vous nous regarderez, cela vous amusera. On croit mon mari jàloux, ce n'est pas vrai. On lui a fait une réputation qu'il ne mérite pas. J'ouvrirai le bal avec M. Édouard.

TORIGNI.

Y pensez-vous ?

HORTENSE.

C'est de droit ! la contre-danse des grands parents. Monsieur de

Thémine, vous viendrez m'inviter pour le premier galop. Peut-être que je vous refuserai. C'est égal, venez toujours. Et puis j'ai à causer avec vous, une querelle à vous faire.

TORIGNI.

Et sur quoi?

HORTENSE, froidement.

C'est mon secret. Si nous profitions de la matinée pour faire un tour de parc?

THÉMINE, à Édouard.

Débarrasse-moi d'elle, je t'en prie.

TORIGNI, regardant Édouard, qui cause avec Thémine.

Encore ce jeune homme; et Thémine saurait-il?... serait-il son confident? J'observerai...

Air : Et vous, ma belle fille (du Serment).

Suivons cette jeunesse;
(A Bonneval.)
Nous représentons la sagesse...
Prenez mon bras!

BONNEVAL.

Ah! de grand cœur!
(A part, montrant Thémine.)
Le général et lui me font trembler de peur!

Ensemble.

TOUS.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant!

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle;
(Regardant Thémine.)
Et j'espère qu'en ce moment
De moi l'on doit être content!

ÉDOUARD, offrant son bras à Hortense.

Madame me permettra-t-elle...?
J'ose ici réclamer ce droit...

HORTENSE, acceptant avec peine.

Mais oui, monsieur!...
(Regardant Thémine à part, et avec dépit.)
Le maladroit!

Ensemble.

TORIGNI.

Ayons toujours les yeux sur elle;
Époux attentif et prudent,

Ne les quittons pas un instant !

THÉMINE, regardant Édouard.

De l'amitié parfait modèle,
En s'emparant d'elle il me rend
Un grand service en ce moment!

BONNEVAL.

J'éprouve une frayeur mortelle !
D'effroi, rien qu'en les regardant,
Moi, je me sens toujours tremblant !

HORTENSE et ÉDOUARD.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant.

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle! etc.

(Ils sortent tous, excepté Thémine et madame de Simiane.)

SCÈNE VI.

MADAME DE SIMIANE, THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, souriant.

Eh bien, mon seigneur et maître ! êtes-vous content? ai-je obéi?... ai-je bien exécuté vos ordres?...

THÉMINE.

Ah ! c'est trop de bonté et de générosité !...

MADAME DE SIMIANE.

Et maintenant puis-je savoir ?...

THÉMINE, à part.

Oh, non !... j'ai trop besoin de son estime. (Haut.) Écoutez, Amélie, il est un secret qui me pèse, qui me rend malheureux... Vous le saurez un jour,... bientôt;... mais dans ce moment, pour vous et pour moi, ne me le demandez pas...

MADAME DE SIMIANE, avec effroi.

O ciel !... (Avec sang-froid.) Ce secret intéresse-t-il votre amour pour moi?... Vous empêche-t-il de m'aimer?...

THÉMINE.

Non !... je vous aime plus que jamais !... je n'aime que vous,... vous seule au monde...

MADAME DE SIMIANE, avec calme.

Ce mot me suffit... Je ne vous demande rien... Il n'y a pas d'amour sans confiance, et j'ai confiance en vous... Vous ne l'avez

pas trahie,... vous ne la trahirez jamais... Je vous crois,... je suis tranquille... Décidez pour aujourd'hui ce qu'il faudra faire... (*Elle passe à la gauche de Thémine.*) Je suis là, à deux pas, dans mon appartement.... J'attends vos ordres,... et vous ai déjà prouvé que j'étais heureuse de les suivre....

(*Elle sort, et entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VII.

THÉMINE, puis HORTENSE.

THÉMINE.

Ah !... si cette femme-là ne mérite pas les adorations du monde entier !... Oui, je dois à jamais lui laisser ignorer mes torts;... cette découverte-là lui porterait le coup de la mort... Ciel ! Hortense !

HORTENSE, *entrant vivement par la porte à droite, et avec un calme affecté.*

Je viens de l'apprendre,... je ne puis le croire encore,... j'ai besoin de l'entendre de votre bouche.

THÉMINE.

Qu'avez-vous, madame ?...

HORTENSE.

Votre ami Édouard m'a avoué tout à l'heure que ce n'était point lui qui épousait madame de Simiane... J'ai quitté son bras, je me suis élancée, j'ai couru !... Eh ! qui donc alors ? qui donc, si ce n'est vous ?...

THÉMINE, *avec inquiétude, et regardant la porte à gauche.*

Silence! ... au nom du ciel !...

HORTENSE.

C'est vous, je le vois !... Et vous croyez que je supporterai une pareille trahison !...

THÉMINE.

Plus bas, je vous en supplie !... Hortense !... taisez-vous !...

HORTENSE, *à voix haute, et passant à droite du théâtre.*

Non ; je ne me tairai pas !... je le dirai à vous, à tout le monde ;... je proclamerai tout haut... et vos torts et les miens !... Et l'on jugera qui de nous fut le plus coupable... Un homme s'est présenté ; et des parents, sans voir ses années et ses rides, m'ont dit : « Il est riche, épouse-le, nous le voulons... » Jeune, sans expérience,

j'ai obéi... Savais-je alors ce que j'étais,... ce que j'éprouvais ?... Je m'ignorais moi-même...

THÉMINE.

Hortense !...

HORTENSE.

Ah ! parce que j'étais étourdie, légère, vous avez cru que je ne voyais rien,... pas même l'abime ouvert sous mes pas... Détrompez-vous : je savais que j'exposais mon avenir, ma réputation, ma vie peut-être ; mais c'était pour vous !... et ce mot seul faisait oublier le danger,... il faisait tout oublier !...

THÉMINE.

Malheureux que je suis !...

HORTENSE.

Il est ému !... il pleure !... Ah ! je savais bien que ma voix arriverait à son cœur !... qu'il ne voudrait pas me faire un si grand chagrin, à moi qui ne lui en ai jamais fait !... Ces hommages, ces vœux, dont j'étais fière,... les voulez-vous ?... je vous les sacrifie... Quand on me disait... « Qu'elle est belle !... » ce n'était pas pour moi que j'en étais heureuse... Et pour prix de tant d'amour, vous en épouseriez une autre !... Oh non ! vous auriez des regrets, des remords ; vous seriez malheureux avec elle,... n'est-ce pas ?...

THÉMINE.

Moi ?...

HORTENSE, passant à gauche.

Oui ; et pour n'y plus songer, et pour l'oublier,... viens, partons !...

THÉMINE.

Y pensez-vous ?...

HORTENSE.

Oui, sans doute ; ce rang, ces richesses qu'on m'a imposées, je les abandonne, j'y renonce.

THÉMINE.

Quelle imprudence !... quelle déraison !... Et le général ?...

HORTENSE.

Eh bien ! s'il nous surprend, il nous tuera !... Craindrais-tu la mort ?... Moi, je ne crains rien, que de te perdre !...

SCÈNE VIII.

BONNEVAL, THÉMINE, HORTENSE.

BONNEVAL, entrant par la droite, d'un air effaré.

Ciel! tous les deux ensemble!... j'en étais sûr.

THÉMINE.

Qu'avez-vous donc?

BONNEVAL.

Vous êtes perdus!... le général vous cherche, il a des soupçons!...

THÉMINE.

Et sur quoi?...

BONNEVAL.

Je ne sais, mais il est furieux; et s'il vous trouve ainsi...

THÉMINE.

En effet, dans le trouble où il est... Fuyez, qu'il ne vous voie point.

(Il la pousse vers la porte à droite.)

BONNEVAL, l'arrêtant.

Eh non!... le général me suivait, je l'ai laissé au bas de l'escalier.

HORTENSE, montrant la porte à gauche où est madame de Simiane.

Alors, de ce côté...

THÉMINE, effrayé.

Eh non!... encore moins...

BONNEVAL, qui pendant ce temps a couru à la porte à droite, et qui la ferme au verrou.

C'est lui!... je l'entends!...

TORIGNI, en dehors, secouant la porte.

Ouvrez!... ouvrez!...

THÉMINE, à Bonneval.

Qu'avez-vous fait?...

BONNEVAL.

J'ai mis le verrou.

THÉMINE.

Quelle imprudence!... c'est justifier ses soupçons.

BONNEVAL.

Que voulez-vous?... moi, je perds la tête... Quand on n'a pas comme vous la grande habitude...

TORIGNI.

Ouvrez!... ouvrez!...

THÉMINE, avec impatience.

Mais ouvrez donc !...

BONNEVAL.

Puisqu'ils le veulent tous...

HORTENSE.

Retenez-le un instant seulement...

(Elle s'élance dans la chambre à gauche.)

THÉMINE, voulant la retenir.

Que faites-vous là ? ô ciel !...

(La porte à gauche se referme au moment où le général entre par la porte à droite, que Bonneval vient d'ouvrir.)

SCÈNE IX.

BONNEVAL, TORIGNI, THÉMINE.

TORIGNI, avec trouble, après un moment de silence.

Pourquoi donc ce salon est-il fermé ?...

BONNEVAL.

C'est moi qui machinalement et sans le vouloir...

TORIGNI, avec trouble, et regardant autour de lui.

Vous, Bonneval !... Je croyais trouver ici, non pas vous, mais votre fils;... et en montant je l'ai aperçu... lisant dans la bibliothèque,... ce qui m'a arrêté... Ce n'est donc pas lui...

BONNEVAL, vivement.

Oh non !... à coup sûr ; vous auriez bien tort de le soupçonner...

TORIGNI.

Et de quoi ?...

BONNEVAL, embarrassé.

Je ne sais ;... je voulais dire... d'avoir des idées...

TORIGNI.

Et lesquelles ?... Vous en avez donc vous-même ?... j'ai donc raison d'en avoir ?...

BONNEVAL, à part.

Oh ! que je voudrais être loin d'ici !

TORIGNI, lui prenant la main.

Restez !... Eh mais ! vous tremblez ; et le trouble où vous êtes parce que je vous rencontre en ce salon avec M. de Thémine,... cela n'est pas naturel... Vous n'y étiez pas seul ?...

BONNEVAL, tremblant.

Je l'ignore...

TORIGNI, lui secouant la main avec force.

Vous l'ignorez?...

BONNEVAL, de même.

Oui, général... J'arrive à l'instant;... je venais d'entrer...

TORIGNI.

Mais quand vous êtes entré, monsieur n'était pas seul?

BONNEVAL, de même.

C'est possible,... je ne dis pas...

TORIGNI.

Et avec qui était-il?...

BONNEVAL, de même.

Je n'en sais rien,... je n'ai pas vu...

TORIGNI.

On s'est donc enfui à votre arrivée?...

BONNEVAL.

Comme vous voudrez...

TORIGNI.

Comme je voudrai!...

BONNEVAL.

Je veux dire que j'ignore,... puisque je ne l'ai pas vu, comment est sorti... le... monsieur qui était ici,... car c'était un homme.

TORIGNI.

Et comment le savez-vous, si vous ne l'avez pas vu?

BONNEVAL.

Je dis,... je suppose...

TORIGNI, avec colère.

Un homme, dites-vous?... un homme!... et c'est lui sans doute qui aura oublié ce que je vois là!...

(Montrant un gant de femme qu'Hortense a laissé sur un fauteuil, à gauche, et dont il s'empare.)

THÉMINE, allant à lui.

Monsieur!... je ne souffrirai pas...

TORIGNI.

Ah!... vous l'avouez donc enfin: une femme était ici, avec vous,... quand il vous a surpris?... Et par où a-t-elle pu s'échapper?... Par cette seule issue! (montrant la porte à gauche) et je saurai...

THÉMINE, se mettant devant la porte.

Non, monsieur, vous n'entrerez pas.

BONNEVAL.

Je sens que je me trouve mal.

TORIGNI, hors de lui.

Songez, monsieur !... songez que c'est m'avouer...

THÉMINE.

Tout ce que vous voudrez, mais vous n'entrerez pas...

Ensemble.

Air de Robert-le-Diable.

TORIGNI.

C'en est trop ! mon honneur
Punira qui m'offense !
Je sens battre mon cœur
De rage et de fureur !
Si mon bras sans défense
Diffère son trépas,
A ma juste vengeance
Il n'échappera pas !

THÉMINE.

Oui, je dois sur l'honneur
Prendre ici sa défense !
Ses soupçons, sa fureur,
Ne font rien sur mon cœur !...
Oui, si je vous offense,
Parlez !... de votre bras
Je crains peu la vengeance ;
Mais vous n'entrerez pas !

BONNEVAL.

Je frémis de terreur,
Malgré mon innocence !
Oui, je meurs de frayeur
En voyant sa fureur !
De celui qui l'offense
Il lui faut le trépas !
Pourvu qu'à sa vengeance
Il ne me mêle pas !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE SIMIANE, paraissant à la porte à gauche qu'elle vient d'ouvrir.

MADAME DE SIMIANE, avec calme.

Et pourquoi donc, Thémine, ne pas laisser entrer mon oncle ?...

TORIGNI et THÉMINE, à part, avec étonnement.

Madame de Simiane !...

BONNEVAL.

Encore une autre!... Il en a toujours une douzaine, et il les change à volonté.

MADAME DE SIMIANE, à Thémine.

On peut se fier au général... (A Torigni.) Oui, mon cher oncle, vous apprenez là un secret que nous voulions vous cacher encore quelque temps... C'est monsieur qui devait être mon mari.

TORIGNI.

Lui!... Thémine?...

MADAME DE SIMIANE.

Ce titre peut, je pense, autoriser à vos yeux... le tête-à-tête où nous étions tout à l'heure, ici, dans ce salon... Et lorsque monsieur (montrant Bonneval) nous a brusquement surpris,... je n'ai eu que le temps, en l'entendant monter, de me réfugier dans mon appartement. C'est très-mal, monsieur Bonneval,... très-indiscret...

BONNEVAL, s'inclinant.

Mille pardons, madame!... (A part.) Allons, me voilà forcément le complice de tout le monde...

TORIGNI, regardant toujours de côté à gauche.

Eh bien!... je vous avoue que j'avais la tête tellement troublée, qu'il ne fallait pas moins que ce que vous me dites là, et la certitude de votre mariage...

MADAME DE SIMIANE, qui a une main gantée et l'autre nue.

Si vous vouliez me rendre mon gant?

TORIGNI.

Étourdi que j'étais!...

MADAME DE SIMIANE, voyant qu'il regarde toujours du côté de sa chambre.

Et puis, si vous vouliez, mon cher oncle, lire notre contrat de mariage, qui est tout préparé, et que je veux vous soumettre, vous le trouverez sur mon secrétaire, là, dans ma chambre.

TORIGNI, avec joie.

Volontiers...

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

THÉMINE et BONNEVAL.

O ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Ne craignez rien, je l'ai fait redescendre chez elle par l'escalier dérobé de mon cabinet de toilette.

THÉMINE, avec confusion.

Ah, madame! quelle générosité!...

MADAME DE SIMIANE.

Elle m'a tout avoué...

THÉMINE.

O ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Ce qui, du reste, était inutile; car j'avais tout entendu...

THÉMINE, à part, regardant madame de Simiane.

C'est fait de moi!... plus d'espoir!

MADAME DE SIMIANE.

Ne craignez plus rien de sa part: éclairée par ses dangers et par mes conseils peut-être,... elle renonce à vous.

TORIGNI, rentrant, le contrat à la main.

C'est ma foi vrai;... un contrat bien en règle...

(Il continue à le lire. En ce moment entre par la porte à droite un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour M. de Thémine.

MADAME DE SIMIANE, montrant Thémine.

Le voilà.

THÉMINE, prenant la lettre.

Une lettre de Paris?...

LE DOMESTIQUE, à demi-voix.

Non, monsieur; c'est une jeune dame qui m'a dit de vous remettre à vous-même...

THÉMINE.

Tais-toi! c'est bien... (A part.) Qu'est-ce que cela signifie?

BONNEVAL, à part.

C'est d'encore une, j'en suis sûr!... et le feu du ciel ne tombera pas sur lui!...

TORIGNI, qui a lu.

Tous ces articles-là me paraissent fort bien, fort convenables, et la famille n'a rien à y redire; il n'y a plus qu'à signer.

MADAME DE SIMIANE, froidement.

Dès l'arrivée du notaire.

THÉMINE, à demi-voix.

Quoi! vous daigneriez!...

MADAME DE SIMIANE, de même, à Bonneval.

Veuillez faire avertir M. Édouard... votre fils...

BONNEVAL.

Oui, madame... (A part.) Mon pauvre fils!...

TORIGNI.

Moi, je vais chercher ma femme; et dans un instant, ici, nous signerons tous... Et moi, qui avais pu croire!... Gardez-moi le secret, je vous en prie... Toujours ces maudites idées... (A Bonneval.) Aussi, c'est votre faute, Bonneval.

BONNEVAL.

Comment! ma faute?

TORIGNI.

Certainement.

(Il sort avec Bonneval, en parlant toujours avec lui.)

SCÈNE XI.

THÉMINE, MADAME DE SIMIANE.

THÉMINE.

Ah, madame! la honte m'empêche de lever les yeux sur vous... Je ne puis,... je n'ose même vous exprimer ma reconnaissance...

MADAME DE SIMIANE.

Vous ne m'en devez aucune. Si j'avais écouté mon juste ressentiment, je vous aurais fui sans retour; car vous m'avez trompée, et il n'y a plus de confiance, plus d'avenir pour nous... Mais la rupture de ce mariage eût réveillé la jalousie du général.

Air d'Aristippe.

Aux noirs soupçons dont son esprit s'enflamme
C'était donner un libre cours;
C'était compromettre sa femme,
Et peut-être exposer vos jours,
Oui, c'était exposer vos jours.
Il fallait donc, je le sens en mon âme,
Il fallait faire, en cette extrémité,
Votre malheur ou le mien.

THÉMINE, avec reproche.

Ah, madame!

MADAME DE SIMIANE, lui tendant la main.

Vous le voyez, je n'ai point hésité!

THÉMINE.

Vous, Amélie!... vous malheureuse!...

MADAME DE SIMIANE.

Oui, je dois l'être;... je le sens, je le vois.... Ma raison me dit qu'avec un pareil caractère, il n'y a pas en ménage de bonheur possible.

THÉMINE.

Et pourtant je vous aime,... je n'aime que vous au monde,... vous, qui avez éloigné de moi tous les dangers, dissipé tous les nuages... Ah! que vous seriez vengée si vous saviez ce que j'ai souffert!... si vous connaissiez quels tourments l'on éprouve à mentir, à tromper ce qu'on aime, à se sentir indigne de sa tendresse, et à rougir chaque jour à ses yeux!...

MADAME DE SIMIANE.

Et malgré tout cela, vous me trompiez!...

THÉMINE.

Dans la crainte de perdre cette tendresse qui faisait tout mon bien;... et mon amour seul m'empêchait de vous avouer à quel point j'étais coupable.

MADAME DE SIMIANE.

C'était donc là ce secret que vous me cachiez, et qui faisait couler vos larmes; et moi, qui vous plaignais, qui vous consolais! (S'interrompant.) J'ai pardonné, je ne ferai plus de reproche. Voyez cette lettre, dont on attend peut-être la réponse.

THÉMINE.

Qu'importe!... je n'en connais seulement pas l'écriture.

MADAME DE SIMIANE.

Lisez, monsieur, lisez...

THÉMINE, la décachetant avec empressement.

Vous le voulez, hâtons-nous. (A part.) Je suis si heureux de respirer,... d'être libre,... libre de n'aimer qu'elle! Voilà le premier moment de calme et de bonheur que j'aie éprouvé depuis longtemps. (Jetant les yeux sur la lettre.) Ah, mon Dieu! tout mon sang s'est glacé...

MADAME DE SIMIANE.

Qu'avez-vous?

THÉMINE.

Rien.

MADAME DE SIMIANE.

Si vraiment!... vous tremblez,... vous vous soutenez à peine.

THÉMINE, hors de lui, et cherchant à se remettre.

Une nouvelle, un événement inattendu... (A part.) Ah! c'est l'enfer lui-même qui me poursuit et me punit!

(Il passe à gauche du théâtre.)

MADAME DE SIMIANE.

Qu'est-ce donc? confiez-le-moi.

THÉMINE.

Jamais !... jamais !... plutôt mourir !...

MADAME DE SIMIANE.

Et qui donc partagera vos chagrins,... vos souffrances, si ce n'est moi, monsieur, moi, votre amie ?

Air : Fils imprudent ! époux rebelle !

Je sais mes droits,... je les réclame !

THÉMINE, à part.

Ah ! je succombe au regret, au remord !

MADAME DE SIMIANE.

Eh ! ne suis-je pas votre femme?
Oui, je le suis... Je l'ai dit : c'est mon sort !
A vous choisir si j'hésitais encor,
Je le ferais en un moment semblable !
Que tout s'oublie et s'efface à mes yeux,
J'excuse tout :... vous êtes malheureux ;
Pour moi, c'est n'être plus coupable !

THÉMINE.

Amélie !...

MADAME DE SIMIANE.

Oui, je vous aime plus que jamais ! vous êtes mon amant, mon mari... Mais je veux vos chagrins... je les veux !... ils m'appartiennent ; vous ne pouvez me refuser...

THÉMINE.

Et c'est dans un pareil moment qu'il faudrait la perdre !...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien ! parlez donc !...

THÉMINE.

Ce secret n'est pas le mien, c'est celui d'un ami...

MADAME DE SIMIANE.

Votre frère !...

THÉMINE.

Je ne peux ni l'excuser ni le justifier ; mais dans sa douleur, dans son désespoir, il s'adresse à moi, il me demande conseil.

MADAME DE SIMIANE, avec fermeté.

Eh bien ! il faut le lui donner.

THÉMINE.

Et comment ?

MADAME DE SIMIANE, avec noblesse.

En honnête homme, en lui conseillant ce que vous feriez vous-même...

THÉMINE.

Mais vous ne savez pas que, méconnaissant les droits de l'amitié et de l'hospitalité, une erreur fatale, dont ses sens, sa raison, ont été la victime...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien!

THÉMINE.

Eh bien!... c'est la sœur de son ami, celle même qu'il a outragée, qui implore sa pitïé.

MADAME DE SIMIANE, avec indignation.

Sa pitié, dites-vous? Il lui doit justice, réparation; il lui doit sa fortune et sa main.

THÉMINE.

Et si cela est impossible, s'il ne l'aime pas, s'il en aime,... s'il en adore une autre?

MADAME DE SIMIANE.

Qu'importe? Pense-t-il qu'un tel crime ne lui coûtera rien à expier?... Qu'il soit malheureux s'il l'a mérité,... mais qu'il ne soit point déshonoré;... et il le serait!...

Air : Au temps heureux de la chevalerie.

Oui, maintenant, chez nous où tout s'estime,
Tout s'apprécie à sa juste valeur,
L'opinion, qui flétrit la victime,
N'épargne pas non plus le séducteur!
Et celui-là qui dans son cœur hésite
A réparer les torts qu'il a commis,
Aux yeux du monde, à mes yeux, ne mérite
Qu'un sentiment, c'est celui du mépris.
Aux yeux du monde, aux miens, il ne mérite
Qu'un sentiment, c'est celui du mépris.

THÉMINE.

Le mépris!... Tenez!... tenez!... c'est vous qui avez porté son arrêt; lisez!...

MADAME DE SIMIANE, lisant avec émotion.

« La malheureuse sœur de votre ami est perdue! déshonorée! et « pourtant vous savez si elle est coupable!... Elle n'a rien exigé « de vous,... vous ne lui avez rien promis; et pourtant, si vous l'a- « bandonnez, n'aurez-vous rien à vous reprocher? J'ai profité de « l'absence de mon père, je suis partie... Je suis à la porte de ce « parc, désirant votre réponse. Si elle n'adoucit point ma situation,

« je n'attendrai pas que ma honte paraisse à tous les yeux... Le « seul moyen qui peut m'en faire éviter l'éclat s'est déjà présenté à « mon esprit ; j'ensevelirai avec moi ce funeste secret, et personne « ne vous reprochera jamais le malheur ni la mort de la pauvre « Henriette. »

Henriette !... Malheureuse enfant !...

THÉMINE, qui pendant la lecture de la lettre est resté auprès de la porte à droite, venant auprès de madame de Simiane.

Silence !... c'est son père, c'est Édouard.

MADAME DE SIMIANE.

O ciel !...Et cet ami, ce perfide... (Elle retourne vivement la lettre, et lit l'adresse.) Gustave Thémine !... (Elle pousse un cri.) Ah !...

(Elle s'élance par la porte à gauche, et disparaît.)

SCÈNE XII.

THÉMINE, BONNEVAL, ÉDOUARD.

THÉMINE, qui est tombé dans un fauteuil à gauche.

Elle sait tout !... et je la perds sans retour... Mais elle ma tracé mon devoir, et je me rendrai du moins digne de son estime.

ÉDOUARD, s'approchant de lui, et avec émotion.

Allons,... mon ami, le notaire vient d'arriver ;... et nous voici, mon père et moi ; tu sais que nous sommes tes deux témoins.

BONNEVAL, à part et regardant son fils.

Pauvre garçon !... quel dévouement !

ÉDOUARD.

Nous venons te prendre...

THÉMINE, se levant.

C'est inutile, mon mariage n'a plus lieu.

BONNEVAL.

Que dites-vous ?...

ÉDOUARD.

Ce n'est pas possible !...

THÉMINE.

Une telle union aurait fait le malheur de madame de Simiane, et le mien sans doute ; car depuis longtemps j'avais conçu des idées que d'aujourd'hui seulement je puis réaliser. (S'adressant à Bonneval.) Monsieur Bonneval, j'ai de la naissance, un nom, de la fortune ; vous me connaissez :... voulez-vous me donner en mariage mademoiselle Henriette, votre fille ?...

BONNEVAL.

Hein ?... Qu'est-ce qu'il dit là ?...

ÉDOUARD.

Y penses-tu ?... es-tu dans ton bon sens ?

THÉMINE.

Oui, mon ami... Veux-tu me donner ta sœur ?

ÉDOUARD.

Que tu as vue à peine quatre ou cinq fois dans ta vie !

THÉMINE.

Cela m'a suffi pour l'aimer... Je l'aime ; c'est elle que j'aime...

BONNEVAL.

Laissez-moi donc...

THÉMINE.

Faut-il vous le jurer ?...

BONNEVAL.

Belle caution !...

THÉMINE.

Je n'ajouterai qu'un mot : je crois que mademoiselle Henriette ne refusera pas mes vœux, et qu'elle daignera les accueillir.

ÉDOUARD, vivement.

Si ce n'est que cela, mon père, je le crois aussi...

THÉMINE.

Et je vous promets, en revanche, de me conduire en honnête homme, en bon mari... Oui, monsieur, le plus constant, le plus fidèle des maris ; et vous n'en douteriez pas si vous saviez seulement ce que j'ai souffert aujourd'hui et d'angoisses et de tourments ! Et vous pensiez que j'étais heureux !... Voilà la vie d'un homme à bonnes fortunes, monsieur, la voilà ;... faisant à la fois son malheur et celui de tous ceux qui l'entourent... Aussi, je n'en veux plus,... j'y renonce...

ÉDOUARD.

Oui, mon père ; confident et témoin de ses chagrins, je vous jure qu'il dit vrai ; et vous nous rendrez tous heureux. Songez donc, un beau mariage pour ma sœur... Oui, vous consentirez...

BONNEVAL.

Non, cent fois non. Quels que soient ses titres et sa fortune, je ne donnerai pas ma fille, ma pauvre Henriette, à un homme dont les procédés...

ÉDOUARD.

Lesquels ?...

BONNEVAL.

Ses procédés avec madame de Simiane, à laquelle il renonce. Certainement ce n'est pas convenable; et je le déclare, il n'aura mon consentement qu'après le sien.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SIMIANE.

MADAME DE SIMIANE.

Je vous l'apporte monsieur.

THÉMINE.

O ciel!

MADAME DE SIMIANE, avec émotion.

Confidente des secrets d'Henriette, je savais depuis longtemps qu'elle aimait quelqu'un. Je sais maintenant que c'est monsieur de Thémine.

BONNEVAL.

Est-il possible!...

MADAME DE SIMIANE.

Qui, dès aujourd'hui, sera digne d'un amour qu'il partage. Il sentira qu'une femme douce, bonne, vertueuse, mérite l'entière affection d'un honnête homme. Il trouvera dans sa propre estime... (avec intention, lui tendant la main sans qu'on le voie) dans celle de ses amis, qui lui pardonnent, (vivement) un bonheur que n'ont pu lui donner jusqu'ici les plaisirs et l'inconstance...

THÉMINE.

Ah, madame!...

(En ce moment entre madame de Torigni, par la porte à droite; en apercevant Thémine et madame de Simiane, elle va pour s'éloigner.)

MADAME DE SIMIANE, courant à elle.

Restez...

THÉMINE.

Comment reconnaître tant de générosité?

MADAME DE SIMIANE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier; mais celle qui, dans ce moment et dans sa reconnaissance, vous bénit et prie pour vous.

THÉMINE.

Henriette!... Où est-elle?...

MADAME DE SIMIANE, montrant la porte à gauche.

Là, chez moi...

THÉMINE veut s'élancer.

Ah !...

BONNEVAL, le retenant.

Ma fille !...

HORTENSE.

Que fait-il ?...

MADAME DE SIMIANE.

Son devoir, et nous, Hortense, le nôtre en l'oubliant...

(Hortense se jette dans les bras de madame de Simiane ; Édouard lève au ciel des yeux pleins de joie et d'espérance ; Thémine s'élance dans l'appartement de madame de Simiane.)

LA CHANOINESSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 décembre 1833.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. FRANCIS CORNU.

PERSONNAGES.

MADEMOISELLE HÉLOÏSE DE MONTLUÇON, chanoinesse.
GABRIELLE, sa nièce.
LE GÉNÉRAL BOURGACHARD.
HENRI, son neveu.
ANASTASE, domestique de mademoiselle de Montluçon.

La scène se passe au château de Montluçon, près de Loches, en Touraine.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond; croisées dans les angles. Portes latérales. Auprès de la porte, à gauche de l'acteur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Héloïse, assise auprès de la table, tient une lettre qu'elle vient de lire.)

HÉLOISE, se levant.

Arriver ainsi à l'improviste! et ne m'en prévenir qu'une heure d'avance! Que faire, mon Dieu! Quel parti prendre? A chaque instant je crois entendre sa voiture, et je n'ai encore rien décidé,... rien inventé... J'ai si peu d'imagination!

Air du Fleuve de la vie.

D'autres, quand gronde la tempête,
Montrent de l'audace et du cœur;
Moi, pour un rien je perds la tête,
Et me trouve mal quand j'ai peur!...
Comment, dans cette inquiétude,
Leur dérober mon embarras?...
Les honnêtes femmes, hélas!
Ont si peu d'habitude!

Si je courais à sa rencontre... Mais nous n'aurions qu'à nous croiser en route. Il vaut mieux l'attendre, et tâcher d'être seule en

ce château au moment de son arrivée... Qui vient là?... Que voulez-vous, Anastase?...

SCÈNE II.

HÉLOÏSE; ANASTASE, entrant par le fond.

ANASTASE.

C'est M. l'abbé Cambry, qui demande à voir mademoiselle de Montluçon...

HÉLOÏSE.

Ah, mon Dieu! je ne puis pas...

ANASTASE.

Il vient parler pour ces petits orphelins que mademoiselle a pris sous sa protection.

HÉLOÏSE.

C'est égal, je n'y suis pas... Je suis malade.

ANASTASE.

Ah! que c'est heureux! le docteur Gobinel est avec lui.

HÉLOÏSE, à part.

C'est encore pis...

Air de Calpigi.

Ah, mon Dieu! que dire et que faire
A ses propos pour me soustraire!
Il faut éviter son regard...
Des médecins le plus bavard!

ANASTASE.

Chacun le traite avec égard.

HÉLOÏSE.

Par économie on l'invite :
Car, en recevant sa visite,
On s'épargne un abonnement
Au journal du département.

Dites que je ne peux voir personne,... que je suis dans mon oratoire.

ANASTASE.

J'entends, mademoiselle est en retraite : ils comprendront cela.

HÉLOÏSE.

C'est bien...

ANASTASE.

D'ailleurs, il vous verront tantôt;... c'est votre soirée...

HÉLOÏSE.

Comment ! c'est mercredi ?...

ANASTASE.

Oui, vraiment. Le jour où toute la ville de Loches vient ici au château faire le reversis et le boston... Il n'y a pas dans notre endroit de réunion plus brillante. C'est tout naturel : mademoiselle est si aimée, si considérée, une personne pieuse qui est si riche !...

HÉLOÏSE.

C'est bien... (Elle passe à gauche du théâtre : à part.) Il ne manquait plus que cela ; soixante personnes qui seront témoins... Et si je les décommande ;... si, pour la première fois depuis cinq ans, ma soirée n'a pas lieu, qu'est-ce que l'on va penser ? Ma vue se trouble,... ma tête s'en va...

ANASTASE.

Mademoiselle se trouve mal ?...

HÉLOÏSE.

Je sens qu'en effet...

(Elle s'appuie sur le dos du fauteuil auprès de la table.)

ANASTASE, à part.

Elle ne fait que cela... (Cherchant de tous côtés.) Ah, mon Dieu ! le flacon de mademoiselle !... son eau de mélisse !...

HÉLOÏSE, brusquement.

Ciel !... le fouet du postillon. (Regardant par la fenêtre à gauche.) Au bout de la grande avenue, une voiture, je ne me trompe pas !... Anastase, mon cher Anastase, renvoie à l'instant le docteur et l'abbé Cambry ; je les verrai tantôt, à ma soirée... Mais qu'ils s'en aillent... par la porte du parc, entends-tu !... Je désire qu'ils examinent mes nouveaux dahlias, et mon raisin muscat, qui est superbe.

ANASTASE.

Oui, mademoiselle (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc ? elle qui d'ordinaire est si calme, si posée...

HÉLOÏSE.

Et puis tu courras à la grille, où à l'instant vient d'arriver une voiture de poste... Et la personne qui est dans cette voiture, tu la feras monter ici par cet escalier dérobé, et tâche qu'on ne l'aperçoive pas...

ANASTASE.

Oui, mademoiselle. Demanderai-je le nom de ce monsieur ?

HÉLOÏSE, indignée.

Un monsieur!... Qu'est-ce à dire, Anastase?... Et pour qui me prenez-vous?

ANASTASE.

Pardon; je voulais dire cette demoiselle...

HÉLOÏSE, avec colère.

Ce n'est point une demoiselle...

ANASTASE, à part.

Ni homme ni femme!... qui diable ça peut-il être? (Haut.) Enfin, quoi que ce soit,..., c'est dit, je vais renvoyer les deux, et vous amener l'autre...

HÉLOÏSE.

C'est bon... Sortez...

(Anastase sort par le fond.)

SCÈNE III.

HÉLOISE, seule.

Ah, mon Dieu!... mon Dieu!... Voyez-vous déjà les idées de ces gens-là! Et pourtant il n'y a rien encore... Qu'est-ce que ce sera donc plus tard?... Moi, une femme si respectée... une chanoinesse.

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Oui, moi si pure et si sévère,
Je suis coupable de détour,
D'impatience et de colère!
Trois péchés, rien qu'en un seul jour!
Mais la vertu, que seule ici j'écoute,
Est un trésor si rare à conserver,
Qu'il faut bien, hélas! qu'il en coûte
Quelque chose pour la sauver.

Et à tout prix, et quand je devrais... Ciel! la porte s'ouvre... C'est elle, ma nièce, ma chère Gabrielle!

(Montrant la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

HÉLOISE; GABRIELLE et ANASTASE, entrant par la porte latérale à gauche.

GABRIELLE, l'embrassant.

Ma chère tante!

ANASTASE.

Sa nièce !

HÉLOÏSE.

Anastase, sortez... (Anastase sort en regardant Gabrielle.) Ah ! voilà bien les traits de mon pauvre frère !

GABRIELLE.

Vous me reconnaissez donc encore depuis dix ans que je suis loin de vous, que j'ai quitté la France !

HÉLOÏSE.

Oui, oui, cela fait toujours plaisir de se retrouver en famille ; et ce plaisir-là, j'ai du mérite à l'éprouver,... car j'aurais autant aimé que tu ne fusses pas venue...

GABRIELLE.

Comment, ma tante !...

HÉLOÏSE.

Je m'explique mal... Je veux dire que je suis bien heureuse de te voir, de t'embrasser... Mais la joie, la surprise... Arriver ainsi sans me prévenir !

GABRIELLE.

Et le moyen de faire autrement ? Il y avait un an que j'avais perdu mon père, tous les biens qu'il m'avait laissés à la Guadeloupe venaient d'être réalisés... Que pouvais-je faire de mieux que de revenir en France, près de vous, ma seule parente ?... Je me suis embarquée sur le premier bâtiment qui mettait à la voile...

HÉLOÏSE.

Comment ! si jeune, entreprendre un pareil voyage !

GABRIELLE.

Ça donne de la hardiesse ; ça aguerrit. Maintenant je ne crains plus rien. Arrivée, il y a trois jours, au Hâvre, hier à Paris, ce matin à Tours, je suis venue aussi vite que ma lettre, tant j'avais envie de vous revoir !

HÉLOÏSE.

Je t'en remercie ; mais il n'est pas moins vrai que ta présence me met dans le plus grand embarras...

GABRIELLE.

Est-il possible !

HÉLOÏSE.

Oui, mon enfant ; et si tu ne viens pas à mon aide, ton arrivée va me faire perdre honneur, repos, considération ; enfin tout ce que j'ai de plus cher au monde...

GABRIELLE.

Et comment cela, mon Dieu?

HÉLOÏSE.

C'est un secret dont toi seule auras connaissance; mais, quelque terrible qu'il soit, te voilà une femme, tu as dix-huit ans, on peut tout te dire; et si j'en crois tes lettres, on peut se fier à ton amitié, et surtout à la bonté de ton cœur.

GABRIELLE.

Mais parlez donc, parlez vite, puisque je puis adoucir vos chagrins; ce devrait être déjà fait.

HÉLOÏSE.

Ma bonne Gabrielle!...

GABRIELLE.

Dame! entre demoiselles,... car vous l'êtes comme moi!... demoiselle majeure, et voilà tout.

HÉLOÏSE.

Plût au ciel!...

GABRIELLE.

Qu'est-ce à dire?

HÉLOÏSE.

Tu n'étais pas en France il y a huit ans, tu étais déjà partie avec ton père pour les colonies; mais tu as entendu parler... de tous les événements arrivés alors...

GABRIELLE.

Sans doute! la restauration,... l'occupation étrangère, qui rendit mon père si malheureux, et qui vous brouilla presque avec lui, car vous aimiez les étrangers.

HÉLOÏSE.

Moi!...

GABRIELLE.

Certainement, vous avez toujours été faubourg Saint-Germain... Il n'y a pas de mal, ma tante. Mais poursuivez. Vous dites qu'à cette époque...

HÉLOÏSE.

J'étais près de Nogent, à l'abbaye du Paraclet, lorsque les Russes s'en emparèrent...

GABRIELLE.

Ah, ma pauvre tante!...

HÉLOÏSE.

Du tout; tu ne me comprends pas. Ils étaient commandés par le

général Kutusof, que j'avais connu aux bals de l'ambassadeur Kourakin. Il me protégea, me fit respecter, et me donna même, avec une galanterie toute moscovite, ses chevaux et une voiture à ses armes pour retourner à Paris.

GABRIELLE.

Je ne vois pas jusqu'ici grand malheur!

HÉLOÏSE.

Attends donc!... J'arrivai ainsi, sans danger, à travers les postes ennemis, jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre, occupée alors par un escadron de Cosaques. C'était la veille de la bataille de Montmirail, et je me logeai à l'hôtel de France. L'aubergiste, un brave homme, qui pensait très-bien, me prenant, à ma voiture, pour une princesse russe, s'empressa de me donner un bon souper, une belle chambre et un excellent lit, où je ne tardai pas à m'endormir profondément. Je fus réveillée au milieu de la nuit par un grand bruit;... des cris...

GABRIELLE.

Effrayants...

HÉLOÏSE.

Non, des cris de joie, le choc des verres et des chansons à boire, en français. Il paraît que des grenadiers de Bonaparte venaient de débusquer les Cosaques, et s'étaient emparés de leur souper, qu'ils avaient trouvé tout servi.

GABRIELLE.

Il n'y a pas grand mal...

HÉLOÏSE.

Attends donc! La salle à manger était au-dessous de ma chambre, et j'entendais leurs discours... Furieux des atrocités commises par les Russes, et animés par le vin de Champagne, qu'ils buvaient à discrétion,... ils étaient dans le pays, ils s'excitaient à grands cris à la vengeance, lorsque cet imbécile d'aubergiste entra dans l'appartement, en leur disant: « Silence donc, messieurs! il y a là-« haut une princesse russe que vous allez réveiller. » A ce mot, partit un éclat de rire général; et, au milieu du tumulte, j'entendis l'un des convives s'écrier: « C'est moi seul que cela regarde: re-« présailles, mes amis,... représailles! »

GABRIELLE.

Ah, mon Dieu! me voilà toute tremblante...

HÉLOÏSE.

Et moi aussi ; car un officier venait d'entrer dans ma chambre, dont il avait refermé la porte.

GABRIELLE.

Il fallait s'écrier : Je suis mademoiselle de Montluçon, je suis Française.

HÉLOÏSE.

C'est bien ce que je voulais faire ; mais la peur m'avait saisie, et quand j'ai peur, je perds la tête,... je me trouve mal !...

GABRIELLE.

C'était bien le moment !...

HÉLOÏSE.

Que te dirai-je ? quand je revins à moi, le tambour et le clairon retentissaient de tous côtés, le canon se faisait entendre ; il était à peine jour, et la bataille commençait déjà. J'étais seule ; et à terre, à mes pieds, je trouvai un portefeuille à demi ouvert, contenant quelques lettres et quelques papiers, dont je m'emparai ; mais une fièvre violente me tint plusieurs mois entre la vie et la mort. (Un instant de silence, après lequel Héloïse continue.) Et l'année suivante, quand tout fut pacifié, quand je vins m'établir ici, en Touraine, dans ce château de Loches, que j'avais acheté, et où personne ne me connaissait,... je dis que ma nièce, ma seule parente, une jeune personne nouvellement mariée...

GABRIELLE.

Moi ?...

HÉLOÏSE.

Justement ! Madame de Saverny,... m'avait confié, avant son départ pour la Guadeloupe, un jeune enfant qu'elle ne pouvait emmener avec elle, et que j'ai fait élever ici sous mes yeux.

GABRIELLE.

Ah, mon Dieu ! qu'avez-vous fait là ?

HÉLOÏSE.

Un mensonge qui sauvait ma réputation, sans compromettre la tienne ; car je croyais que tu ne reviendrais jamais en France... Et de si loin,... à la Guadeloupe, que pouvait te faire ce qui se passait ici, à Loches ? Mais voilà que tu arrives sans me rien dire, et que tu te trouves...

GABRIELLE.

Mariée, et mère de famille !...

HÉLOÏSE.

Pour quelques jours seulement : car, puisque te voilà, nous quitterons ce pays, nous irons à Paris, en Italie, en Allemagne, où tu voudras... Mais ici ne les détrompe pas, ou c'est fait de moi,... je suis perdue!

GABRIELLE.

Et en quoi donc? Qui pourra vous accuser, quand on connaîtra la vérité?

HÉLOÏSE.

Est-ce qu'on la croira jamais? Tu ne sais pas aujourd'hui, en 1822, comme Loches est petite ville et mauvaise langue! surtout à l'égard des personnes qui ont quelque piété, quelque dévotion... et des opinions comme il faut! Ils seraient si heureux de me trouver en faute, moi qu'ils appellent une *ultra!*... Et puis cet enfant, je l'ai élevé avec un soin, une tendresse, dont tout le monde a été édifié et attendri... On disait : « Quelle bonne tante! quelle générosité! » Je laissais croire, je me laissais louer ; et maintenant il faudrait avouer... Oh non! plutôt mourir! Et si tu n'as pas pitié de moi, si tu repousses ma prière, tu n'as plus de tante...

Air de Renaud de Montauban.

Que mon seul vœu soit écouté :
De vingt amants à toi l'hommage!
A toi la grâce et la beauté!
Car le ciel te laisse en partage
Amour, plaisir *et cætera*...
Laisse-moi du moins l'avantage
D'être respectée... A mon âge,
On n'a plus que ce bonheur-là.

GABRIELLE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Le ciel m'est témoin que je vous aime bien, que je donnerais ma vie pour vous ; mais ce que vous me demandez là...

HÉLOÏSE.

Est ce qu'il y a de plus simple au monde.

GABRIELLE.

Vous trouvez?... accepter ainsi un mari!

HÉLOÏSE.

Est-ce cela qui t'embarrasse? Tu n'en as plus, tu es veuve.

GABRIELLE.

C'est toujours une bonne chose;... c'est cela de moins...

HÉLOÏSE.

Le nom de Saverny, que je t'avais donné, est celui d'un officier que nous avions connu autrefois, mais qui depuis longtemps est mort en Russie.

GABRIELLE.

A la bonne heure! mais le reste?...

HÉLOÏSE.

Dans huit jours, je te rends ta parole; et d'ici là; dans cette ville où personne ne te connaît, tu seras environnée de soins, d'hommages et de compliments;... car, vrai, il est charmant.

GABRIELLE.

Je n'en doute pas; mais vous ne savez point que j'avais, en venant vous trouver, des vues, des idées, qui font que... Enfin... ma tante, c'est très-désagréable...

HÉLOÏSE.

Et pourquoi cela?

GABRIELLE.

Parce que... parce qu'à bord du bâtiment, sur lequel nous avons fait la traversée, il y avait un jeune marin, un enseigne de vaisseau, qui a eu pour moi, et pour la gouvernante qui m'accompagnait, tant de soins, tant d'attentions!... et sans me connaître! car moi, en voyage, je ne dis jamais rien; lui, c'est différent, il dit tout ce qu'il pense, et vingt fois, sans s'en douter, il m'a avoué qu'il m'aimait, qu'il m'adorait. Ces marins ont tant de franchise!

HÉLOÏSE.

Est-il possible!...

GABRIELLE.

Oui, ma tante, et sans savoir si j'étais riche ou non, me croyant orpheline, sans appui, sans protecteur, il m'a offert sa main, sa fortune; ce qui est fort bien à lui. Et quoique vif, impatient, s'emportant aisément, il est très-aimable, très-gentil... Enfin un parti très-convenable, un mariage que mon père aurait approuvé, j'en suis sûre. Mais moi, j'ai répondu que j'avais une tante, désormais ma seule famille; que j'allais en Touraine, me rendre près d'elle, la consulter, lui demander son aveu.

HÉLOÏSE.

Peux-tu en douter? J'approuve tout,... je consens à tout. Où est-il dans ce moment?

GABRIELLE.

M. Henri?

HÉLOÏSE.

Ah! on le nomme Henri?

GABRIELLE.

Henri de Saint-Dizier.

HÉLOÏSE.

Où est-il?

GABRIELLE.

Il est à Paris, dans sa famille. Il voulait me suivre; moi, je ne l'ai pas voulu.

HÉLOÏSE.

Nous irons le trouver dans quelques jours, dès que j'aurai arrangé mon départ, et fait mes adieux à ce pays, où, grâce à toi, je laisserai une réputation honorable.

GABRIELLE.

Ma tante...

HÉLOÏSE.

Tu consens, n'est-il pas vrai?

GABRIELLE.

Malgré moi, et puisque vous le voulez; mais ce ne sera pas long, et nous partirons tout de suite, et nous ne reviendrons jamais dans ce pays.

HÉLOÏSE.

Tout ce que tu voudras! ma vie entière sera employée à te remercier.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

GABRIELLE, la retenant.

Un mot seulement. Ce portefeuille trouvé par vous à la Ferté-sous-Jouarre ne vous donnait-il pas quelques renseignements?

HÉLOÏSE.

Si vraiment : un officier supérieur, je connais son nom et son grade. Mais d'après les renseignements que j'ai pris, d'après son caractère, sa conduite, ses opinions surtout, aucun espoir qu'il consente jamais; et comment alors l'y contraindre? Songe donc! un procès en réparation! un éclat! un scandale! il ne faut pas même y penser, et tâcher seulement que le plus profond silence... Aussi, tu garderas avec tout le monde le secret que j'ai confié à ta foi.

GABRIELLE.

Je vous le jure; et ce serment-là est sacré.

HÉLOÏSE, l'embrassant.

Ma nièce, ma bonne nièce!...

Air de la valse des Comédiens.

Puisse le ciel, à qui je rends hommage,
De ton bon cœur te payer aujourd'hui !
Puissé-je ici, terminant ton veuvage,
Te voir bientôt à ton second mari !

GABRIELLE, secouant la tête.

Oh ! mon second !...

HÉLOÏSE.

Cet époux, je l'atteste,
A son destin se fera volontiers ;
Et ce sera comme au séjour céleste,
Où les derniers se trouvent les premiers.

Ensemble.

HÉLOÏSE.

Puisse le ciel, à qui je rends hommage,
Etc., etc., etc.

GABRIELLE.

De l'amitié je lui devais ce gage...
Puisqu'il le faut, prenons notre parti ;
Résignons-nous, hélas ! à mon veuvage,
Et que le ciel nous protége aujourd'hui !

(Héloïse rentre dans sa chambre, dont la porte est à la droite de l'acteur.)

SCÈNE V.

GABRIELLE, seule.

Cette bonne tante !... Oh, oui ! je n'hésite plus, et je suis heureuse de contribuer à sauver son honneur, qui, après tout, est le mien : c'est celui de la famille. Et puis, une fois loin de ce château, qui saura jamais le service que je lui ai rendu ?... et qui pourrait m'en faire un crime ?

HENRI, en dehors.

Oui, c'est bien, le grand salon... J'attendrai tant qu'on voudra.

GABRIELLE.

Il me semble que cette voix ne m'est pas inconnue !

HENRI, entrant avec Anastase.

C'est elle. (A Anastase.) Laissez-moi.

GABRIELLE.

O ciel ! c'est Henri !...

(Anastase sort.)

SCÈNE VI.

GABRIELLE, HENRI.

GABRIELLE.

Vous ici!... vous dans ces lieux!

HENRI.

Oui, mademoiselle, trois jours sans vous voir, c'était trop long : je n'ai pu y tenir. Comment rester à Paris, quand vous êtes ici? Je viens d'y arriver... J'ai demandé cette respectable chanoinesse dont vous m'aviez parlé,... mademoiselle de Montluçon, votre tante : tout le monde m'a indiqué son château.

GABRIELLE.

Et de quel droit, s'il vous plait, vous présenter chez elle?

HENRI.

C'est dans l'ordre, dans les convenances :... il faut bien que je lui demande votre main.

GABRIELLE.

Sans en être connu!

HENRI.

Pour me connaître il faut bien qu'elle me voie; et quand elle saura à quel point je vous aime, quand je lui dirai : « Depuis deux « mois je n'ai pas quitté votre nièce, et deux mois à bord d'un « vaisseau, c'est deux ans, c'est six ans dans le monde, c'est une « existence tout entière, c'est plus qu'il n'en fallait mille fois pour « apprécier toutes les vertus qui brillent en elle. J'ai de la fortune, « de la jeunesse, quelques espérances de gloire : je lui donne tout « cela; donnez-la moi pour femme, et si je ne la rends pas heu- « reuse, que jamais je n'entende siffler un boulet de canon, que « je reste enseigne toute ma vie! »

GABRIELLE.

Henri!...

HENRI.

Ce n'est pas à vous que je dis cela, c'est à votre tante; et si elle m'avait entendu, croyez-vous qu'elle ne me connaîtrait pas déjà, comme si depuis dix ans nous avions navigué ensemble?

GABRIELLE.

Si, vraiment; mais, élevé depuis l'enfance à bord de votre vaisseau, il y a dans le monde des usages dont vous ne vous doutez

pas, et que blesse votre arrivée : aussi, je ne veux pas que vous voyiez ma tante.

HENRI.

Pourquoi donc cela?

GABRIELLE.

Parce que d'ordinaire on ne fait jamais soi-même une demande en mariage. On a un ami, un parent, qui se charge de ce soin; les familles se voient, s'entendent ensemble.

HENRI.

N'est-ce que cela? j'y ai pensé; j'ai là mon oncle;... il est avec moi.

GABRIELLE.

Comment, monsieur!

HENRI.

C'est-à-dire il est à Tours, ou plutôt il est en route; ce n'est pas sa faute s'il ne va pas vite : il a la goutte, et ne vient qu'en berline; moi, je suis venu à cheval, à franc étrier.

GABRIELLE.

Est-il possible!

HENRI.

Ce qui est terrible, parce qu'un marin dans la cavalerie...

Air : Du partage de la richesse.

J'en conviens, écuyer novice,
J'étais brisé; mais rien qu'en arrivant
Rien qu'en voyant ce superbe édifice,
Surtout en vous apercevant,
Plus de fatigue, tout s'oublie!

GABRIELLE.

Quoi! plus du tout fatigué?

HENRI, d'un air triomphant.

Non, vraiment.

GABRIELLE.

Alors, monsieur, j'en suis ravie,
Et vous allez repartir sur-le-champ.

HENRI.

Y pensez-vous?

GABRIELLE.

Oui, monsieur, pour vous apprendre à agir sans mon ordre, sans ma permission; c'est bien mal, c'est affreux.

HENRI.

J'ai tort, j'ai tort; je ne sais pas pourquoi, mais dès que vous

le dites, j'ai tort. Aussi je suis prêt à vous obéir;... je ne demande ni grâce ni délai! Mais mon oncle, un vieux général qui a la goutte, et qui n'est pas amoureux, mon oncle, qui par amitié pour moi vient de faire soixante-cinq lieues, en jurant comme un damné, je ne peux pas exiger qu'il recommence sans désemparer, je ne peux pas le tuer, moi surtout qui suis son héritier! Et puis, s'il faut vous l'avouer, j'ai déjà eu assez de peine pour le décider à venir faire la demande : il ne voulait pas entendre parler de mariage; et si, en arrivant ici, il reçoit un affront, tout sera fini, tout sera rompu, et je n'y survivrai pas.

GABRIELLE.

Eh bien, monsieur! ce sera votre faute, c'est vous qui l'aurez voulu, qui l'aurez mérité.

HENRI.

Et en quoi donc?

GABRIELLE.

En n'écoutant que votre volonté et non la mienne, en manquant de soumission...

HENRI.

Cela ne m'arrivera plus, je vous le jure... Mettez-moi à l'épreuve; et si j'y manque désormais, si je n'obéis pas aveuglément à vos moindres désirs, à vos ordres, à vos caprices, si je me révolte contre vous un seul instant, je consens à perdre tous mes droits, je renonce à votre main, à votre amour...

GABRIELLE.

Vraiment!... Eh bien, j'accepte! Je veux voir jusqu'où peut aller chez vous la confiance et la soumission. Si vous sortez vainqueur de cette épreuve, je ne pourrai plus jamais douter de votre tendresse, et je me regarderai dans mon ménage comme la plus heureuse des femmes; mais si je me trompe, si je m'abuse, si votre amour n'est qu'un amour ordinaire; s'il est, comme tous les autres, sujet aux soupçons et aux préventions; si en un mot vous en croyez moins votre cœur que vos yeux...

HENRI.

Jamais, jamais...

GABRIELLE.

Eh bien donc! voici mes conditions et le traité que je vous impose. Dans quelques jours nous retournerons à Paris; mais d'ici là, et pendant tout le temps que vous et votre oncle resterez en ce

château, quoi que vous puissiez voir, quoi que vous puissiez entendre,... j'exige que vous n'ayez ni défiance... ni jalousie...

HENRI.

Je vous le jure.

GABRIELLE.

Que vous soyez toujours aimable, enjoué, et d'une humeur charmante.

HENRI.

Je le jure!

GABRIELLE.

Quand je dirai : Mon ami,... croyez-moi...

HENRI.

Je vous croirai.

GABRIELLE.

Sans que je sois obligée de donner ni motifs ni explications...

HENRI.

C'est trop juste! je n'ai pas besoin de comprendre, je n'ai pas besoin de ma raison; elle est à vous, je vous l'ai donnée, comme tout ce que je possède.

GABRIELLE, avec émotion.

Monsieur Henri!... vous êtes un bon et aimable jeune homme, et je vous aime bien.

HENRI, timidement.

Faut-il déjà commencer à vous croire?

GABRIELLE, souriant.

Certainement... Mais silence! voici ma tante.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; HÉLOISE.

HÉLOÏSE, à Gabrielle.

Je voulais prévenir nos amis; et j'ignore comment cela se fait, toute la ville de Loches savait déjà ton arrivée : aussi nous aurons ce soir une réception magnifique... (Apercevant Henri.) Que vois-je?... et quel est ce jeune homme?

GABRIELLE.

Monsieur Henri de Saint-Dizier, cet officier de marine...

HÉLOÏSE.

Dont tu me parlais ce matin?

GABRIELLE.

Oui, ma tante.

Air : Pauvre dame Marguerite.

Premier couplet.

Et son oncle, qu'il précède,
Va se rendre dans ces lieux.

(Sur une invitation de Gabrielle, Henri passe entre les deux dames.)

HÉLOÏSE, d'un air aimable.

Puisqu'ici je vous possède,
Je vous garde tous les deux.
Comme dame châtelaine,
Je veux toute une semaine
Près de nous vous retenir,
Pour vous reposer de la route...

HENRI, bas, à Gabrielle.

Faut-il accepter?

GABRIELLE.

Sans doute.

HENRI.

Il faut accepter?

GABRIELLE.

Sans doute.

HENRI, à part.

Ah! quel plaisir d'obéir! (*Bis.*)

Deuxième couplet.

HÉLOÏSE.

Quoi! vous rassuriez ma nièce,
Qui sur mer tremblait d'effroi!
Vous la protégiez sans cesse?
Ah, monsieur! embrassez-moi.

HENRI bas, à Gabrielle.

Faut il accepter?

GABRIELLE, de même.

Sans doute.

HENRI, à part et gaiement.

Je vois parfois qu'il en coûte;
Mais n'importe, et sans réfléchir...

(Il embrasse Héloïse.)

HÉLOÏSE.

Ma nièce aussi...

HENRI, avec joie.

Quel délice!

(S'approchant timidement de Gabrielle.)

Faut-il toujours que j'obéisse?

(Gabrielle ne répond pas, mais de la tête lui fait signe que oui.)

(Henri l'embrasse.)

Ah! quel plaisir d'obéir! (*Bis.*)

(A part.) Elle est charmante, cette tante-là... (Haut.) Et moi qui craignais de me présenter!

HÉLOÏSE.

Vous aviez bien tort; vous étiez sûr du plaisir que vous feriez à moi et à madame de Saverny.

HENRI, étonné.

Madame de Saverny!... qui donc?...

HÉLOÏSE, montrant Gabrielle.

Ma nièce.

HENRI, étonné.

Comment!... mademoiselle...

HÉLOÏSE.

Vous voulez dire madame...

HENRI, vivement.

Du tout! mademoiselle.

HÉLOÏSE, souriant.

Ah, non! vraiment... Ne savez-vous pas qu'elle a été mariée, qu'elle est veuve?...

HENRI, stupéfait.

Veuve... Je ne peux pas le croire,... ce n'est pas possible. (A Gabrielle.) N'est-il pas vrai?

GABRIELLE.

Si, monsieur.

HENRI, avec colère.

Eh quoi, madame!... une pareille nouvelle ici, dans ce moment!... m'abuser à ce point!... et pourquoi, je vous le demande?

GABRIELLE.

Eh mais! il me semble que vous ne deviez me demander ni motifs ni explications.

HENRI.

Certainement... je l'ai promis... Mais je ne m'attendais pas... Est-ce que je pouvais prévoir...?

GABRIELLE.

C'est-à-dire qu'à la première épreuve et pour la moindre chose...

HENRI, avec colère.

La moindre chose!... morbleu!... (Se reprenant.) Non,... non,... je me tais,... je ne dis rien,... vous le voyez,... je suis calme,... je me modère,... je me soumets... Mais je me demande seulement... à moi-même comment, pendant tout le temps de notre voyage, vous ne m'avez pas dit un mot de ce mari!... (A Héloïse.) Moi qui croyais connaître toutes ses pensées!...

HÉLOÏSE, vivement.

Elle n'y pensait jamais !

HENRI.

A la bonne heure !... c'est tout simple,... tout naturel... Pourquoi alors en faire un mystère ?

HÉLOÏSE, à demi-voix et le tirant un peu à l'écart.

Elle a été si malheureuse avec lui, qu'elle n'en parlait jamais ; et puis elle a été mariée si peu de temps,... si peu,... si peu,.. que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler...

HENRI, avec colère.

Eh, madame ! (Se reprenant.) Non,... non,... pardonnez-moi, excusez-moi.... Je ne sais plus où j'en suis ! moi qui croyais,... qui espérais !... Ah ! je ne pourrai m'habituer à cette idée-là.

GABRIELLE, à part.

Pauvre jeune homme !...

HENRI, passant à la gauche de Gabrielle.

Et j'éprouve là, malgré moi, des transports de jalousie et de rage...

GABRIELLE.

Henri !...

HENRI.

Rien... rien, mademoiselle,... je veux dire madame ; je ne me plains pas,... je ne me fâche pas,... je tiens ma promesse... Je suis enjoué,... je suis de bonne humeur !... mais je suis bien malheureux !

GABRIELLE.

Et pourquoi donc ? puisque je vous aime...

HENRI.

Vrai ! vous m'aimez !... Ah ! ce mot-là fait du bien,... cela console... (A part et se jetant dans un fauteuil auprès de la table.) Mais c'est égal, ce n'est pas la même chose.

GABRIELLE, le regardant.

Oh, mon Dieu !... mon Dieu ! il me fait peine ;... et je ne peux vraiment pas...

HÉLOÏSE, la retenant.

Y penses-tu ?

GABRIELLE.

Air : Le beau Lycas aimait Thémire.

Hélas ! à son trouble sensible,
Je partage son embarras !
C'est qu'en effet il est terrible

De passer pour ce qu'on n'est pas...
Par prudence, je me retire; (*bis*)
Car, rien qu'en voyant sa douleur,
Surtout en voyant son erreur,
Je suis toujours prête à lui dire :
« Rassurez-vous, n'ayez pas peur... » } (*Bis.*)

(Elle sort par la droite en le regardant encore.)

HÉLOÏSE.

Elle me fait trembler de peur.

SCÈNE VIII.

HÉLOISE, HENRI.

HENRI, qui était resté quelque temps la tête appuyée sur sa main, la relève en ce moment et regarde autour de lui.

Eh bien!... elle n'est plus là!... elle s'éloigne!...

HÉLOÏSE.

Soyez tranquille! elle va revenir... (A part.) Allons,... pendant qu'il y est, il vaut mieux tout lui dire tout de suite... (Haut.) Elle est allée,... je crois, embrasser son enfant!...

HENRI, se levant brusquement du fauteuil où il est assis.

Son enfant!... qu'ai-je entendu?

HÉLOÏSE, effrayée.

Ah! mon Dieu!...

HENRI, avec colère.

Elle a un enfant?...

HÉLOÏSE, tremblante.

Sans doute; un enfant charmant, né de ce mariage, et que pendant son absence j'ai élevé ici... dans ce château...

HENRI, dans le désespoir.

Quoi! ce serait possible?...

HÉLOÏSE.

Oui, monsieur; je ne vois pas ce que vous importe...

HENRI, hors de lui.

Ce qu'il m'importe, madame!... ce qu'il m'importe! (A part.) Ces vieilles demoiselles,... ça ne se doute de rien.

HÉLOÏSE, avec satisfaction.

Je vais vous le montrer;.., il est beau comme le jour, et dès que vous le verrez...

HENRI.

Moi!... jamais... (A part.) Cette tante-là est insupportable...

HÉLOÏSE.

Comment, monsieur ! vous refusez ?...

HENRI.

Non, sans doute ; mais dans ce moment... voyez-vous, je ne suis pas à la conversation... Le trouble,... l'émotion...

HÉLOÏSE.

La fatigue de la route...

HENRI.

C'est cela... (Avec colère.) Et ne savoir à qui s'en prendre... ni sur qui se venger !... (D'un air menaçant.) Ah ! si par bonheur... son mari n'était pas mort...

HÉLOÏSE.

Elle ne serait pas veuve, et vous ne pourriez pas l'épouser.

HENRI.

C'est juste, madame,... très-juste... Vous voyez, comme je vous le disais, que je n'ai pas dans ce moment des idées bien nettes... ni bien arrêtées...

HÉLOÏSE.

Je vous laisse,... monsieur, je vous laisse...

HENRI, à part.

C'est bien heureux...

HÉLOÏSE.

Je vais faire préparer votre appartement et celui de votre oncle... (A part.) Allons,... c'est fini,... le coup est porté;... et cela s'est passé mieux que je ne croyais... (Faisant la révérence.) Monsieur,... j'ai bien l'honneur...

(Elle sort par la porte latérale à droite.)

SCÈNE IX.

HENRI, seul.

Au diable la famille !... les aïeux,... les grands parents,... et surtout... surtout les descendants !... Et cette tante, avec son air patelin... « *Elle a été si peu,... si peu mariée,... que ce n'est pas la peine d'en...* » Eh, morbleu ! elle ne l'a été que trop ;... et je rends grâce au ciel de ce qu'elle n'était pas là ; car, dans le premier moment, je ne sais pas ce que je lui aurais dit !... Je ne peux pas me laisser jouer, abuser à ce point-là... Je suis dégagé de ma parole, de mes serments... Oui, oui, je serais un fou, un in-

sensé,... je serais le jouet, la risée de tous... si je pensais encore à l'épouser!... Mais je n'y pense plus;... je serai homme,... je renoncerai à sa main... Y renoncer!... ah! cet effort est au-dessus de mon courage! Je l'aime,... je l'aime tant!... c'est mon bien,... c'est ma vie!... Et puis je ne sais pas pourquoi je suis là à me monter la tête,... à m'irriter sans raison:... tous les jours, dans le monde, on épouse une veuve... qui a un enfant! Et la preuve, c'est que si je refuse sa main,... un autre, j'en suis sûr, se présentera pour l'épouser... Un autre encore!!!... oh, non!... celui-là, pour le coup, je le tuerais... Et si elle ne m'a pas parlé de ce premier mariage, si elle m'en a fait un mystère,... qu'est-ce que cela prouve? la crainte qu'elle avait de m'affliger,... de perdre mon amour... Oh non! jamais;... car après tout...!

Air de Lantara.

C'est toujours la femme que j'aime,
C'est toujours ce regard charmant!
Mêmes attraits,... elle est la même...
(S'arrêtant.)
Non pas tout à fait cependant. (*Bis.*)
(Avec impatience.)
Mais que m'importe? Adieu, raison, sagesse,
Peines, regrets... Que tout soit effacé!...
L'amour m'enivre; et, dans l'ivresse,
Distingue-t-on le présent du passé? (*Bis.*)

Oui, oui, j'y suis décidé;... et si ce n'était ce que va dire mon oncle, qui s'était prononcé contre ce mariage... (Avec impatience.) Après tout, cela ne regarde personne;... c'est moi que cela regarde,... c'est moi qui épouse... Et si quelqu'un se permet de me blâmer ou de le trouver mauvais... Ciel! qu'est-ce que j'entends là?... je crois qu'on jure... C'est mon oncle!...

SCÈNE X.

HENRI, BOURGACHARD.

BOURGACHARD, entrant par le fond.

Maudits chevaux!... maudits postillons!

HENRI, allant à lui.

Mon cher oncle!

BOURGACHARD.

Maudit pays!...

HENRI.

La plus belle contrée du monde, le jardin de la France...

BOURGACHARD.

Maudit pays!... que je n'avais pas revu depuis le jour où moi, général Bourgachard, je commandais une partie de l'armée de la Loire... Qu'est-ce que je dis?... des brigands de la Loire,... comme on nous appelait alors...

HENRI.

Y pensez-vous!

BOURGACHARD.

Oui, morbleu!... c'était bien la peine de s'exposer aux coups de fusil,... à la fatigue,... à l'exil,... de se battre pendant trente ans, pourquoi?

(Il s'assied auprès de la table.)

HENRI.

Pour gagner de la gloire...

BOURGACHARD.

Dis donc un brevet de réforme et des rhumatismes... C'est la seule chose qu'on ne nous conteste pas, à nous autres vieux soldats de la garde; car j'ai vu le moment où, par ordonnance royale, on allait supprimer la bataille d'Austerlitz... Il en a été question...

HENRI.

Bonne plaisanterie!

BOURGACHARD.

Ça m'est bien égal, je ne tiens plus à tout cela,... je ne tiens plus à la gloriole... En fait de fumée, je n'aime plus que celle de la pipe,... le coin du feu, le cigare et le piquet... Voilà!

HENRI.

Oui!... voilà comme je vous ai trouvé l'autre jour dans votre château de la Brie, en tête-à-tête avec votre curé.

BOURGACHARD.

Un brave homme! un ancien militaire, qui tous les soirs me parle de nos campagnes,... et puis du ciel,... et puis de ma goutte, qui quelque jour pourrait bien m'emporter; et il m'a dit là-dessus des choses...

HENRI.

Qui vous ont effrayé...

BOURGACHARD.

Moi, morbleu!... je n'ai jamais eu peur... ni de lui, ni de personne; mais vois-tu, mon garçon, quand on a couru bravement

toute l'Europe, tuant, pillant, se faisant tuer... que sais-je?... ça va bien; ... on ne pense à rien,... on est jeune.

Air du Piége.

Point de remords, point de chagrin,
Et l'on se repasse sans peine
Amour, fillettes et bon vin,
Sans compter mainte autre fredaine...
Nous nous disions, nous autres chenapans:
Ces péchés-là, je puis me les permettre;
Pour m'en repentir, j'ai le temps
Où je n'en pourrai plus commettre!

Eh bien! ce temps-là est venu...

HENRI.

Est-il possible!...

BOURGACHARD.

Oui, mon garçon, depuis que je suis à la retraite, et que je ne me bats plus, je pense quelquefois... Je n'ai que cela à faire; et si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal... Aussi je me disais : Si mon neveu ne faisait pas la bêtise de se marier, il resterait avec moi; nous ferions ménage ensemble, nous ne nous quitterions pas; ça me ferait du bien : et avec lui qui a des principes, nous serions deux... à penser... et à manger ma fortune!...

HENRI.

Eh bien, mon oncle, nous serons trois... Ma femme vous fera une société charmante.

BOURGACHARD, se levant.

Laisse-moi donc tranquille... Ce sera une gêne, un ennui!... Est-ce que j'oserai jurer ou fumer devant elle? est-ce que j'entends rien à la galanterie?... la garde impériale ne s'est jamais piquée de ça... Et si au dessert j'ai quelque bonne histoire à raconter, il faudra donc m'en priver, parce que j'aurai là devant moi une jeune fille innocente et naïve qui ne se doute de rien?...

HENRI.

Mais si, mon oncle;... et c'est justement ce qui vous trompe.

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que tu me dis là?

HENRI.

Que vous allez être ravi,... enchanté... C'est une veuve!

BOURGACHARD.

Une veuve! et depuis quand?

HENRI.

Depuis ce matin... Non, je veux dire que je l'ai appris ce matin,... tout à l'heure ;... une surprise que je vous ménageais...

BOURGACHARD.

Elle est jolie !... a-t-on jamais vu une absurdité pareille ?...

Air du vaudeville de l'Avare.

Oui, ventrebleu, l'idée est neuve !
Aller, au printemps de ses jours,
Pour femme choisir une veuve !

HENRI.

Qu'importe ; si j'ai ses amours ?

BOURGACHARD.

Veuve qui fera tous les jours
Des comparaisons en ménage
De vous et du premier mari!

HENRI.

Eh ! qu'importe, mon oncle, si
Elles sont à mon avantage ?

(*Avec embarras.*) Et puis il y en a encore un pour vous,... un avantage !... vous que je voyais l'autre jour faire faire l'exercice au petit garçon de votre intendant ; car vous aimez, vous adorez les enfants !... Eh bien ! vous n'aurez pas la peine d'attendre, vous en aurez un tout de suite...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que j'entends là ?

HENRI.

Elle a de son premier mariage un petit garçon, qui est, dit-on, charmant...

BOURGACHARD.

Va-t'en au diable ! Un demi-siècle à présent, une femme de cinquante ans ! je les déteste.

HENRI.

Mais non, mon oncle.

BOURGACHARD.

Enfin c'est toujours une mère de famille, que cette jeune vierge que tu me peignais si pure et si candide !

HENRI.

Ça n'empêche pas, mon oncle ; c'est une grâce si naïve, un charme auquel on ne peut résister... Et puis elle m'aime tant !

BOURGACHARD.

Laisse-moi donc tranquille ! tu ne vois pas que l'on te prend pour dupe, que l'on se moque de toi.

HENRI.

Que dites-vous, mon oncle?

BOURGACHARD.

La vérité !... et je te le prouverai ; car je suis là, et nous allons voir.

HENRI.

O ciel ! que voulez-vous faire !... Lui montrer la moindre défiance ! gardez-vous-en bien : j'aime mieux être trompé, je le désire, je le demande, c'est mon bonheur.

BOURGACHARD.

Alors sois heureux ! et fais comme tu voudras, je ne me mêle de rien.

HENRI.

Ah, mon oncle, mon bon oncle ! quel service vous me rendez ! Silence ! car voici ces dames !

SCÈNE XI.

HENRI, BOURGACHARD ; HÉLOISE ET GABRIELLE, entrant par le fond.

HÉLOISE, à Bourgachard, d'un air aimable.

C'est à l'instant seulement que j'apprends votre arrivée, monsieur, et je m'empresse, ainsi que ma nièce...

HENRI, bas, à Bourgachard.

C'est elle, mon oncle ; regardez donc comme elle est bien !

BOURGACHARD.

Parbleu ! il est sûr que comme cela on ne se douterait pas...

GABRIELLE, à part et regardant Henri.

Il n'a pas l'air trop furieux. Ah ! que c'est bien à lui !...

BOURGACHARD, après avoir salué Héloïse, passant auprès d'elle.

C'est moi, madame, qui suis bien impoli de ne vous avoir pas d'abord présenté mes hommages ; mais j'ai rencontré ici mon neveu, qui m'a mis en colère, et cela m'a arrêté...

HÉLOÏSE.

C'est bien mal à monsieur Henri, et je suis sûre qu'il devait avoir tort, puisqu'il a retardé pour nous le plaisir de vous voir.

BOURGACHARD, s'inclinant.

Madame...

HENRI, bas, à Bourgachard.

Elle est aimable, n'est-ce pas?

BOURGACHARD.

Laisse-moi donc tranquille.

HENRI.

Et sa nièce donc ?

BOURGACHARD, de même.

C'est possible, mais elle ne me plaît pas; je n'aime pas cette physionomie-là.

HENRI.

Vous aimez peut-être mieux la tante ?

BOURGACHARD.

Oui, monsieur, c'est possible.

HENRI, à part.

Ils sont étonnants dans la vieille garde !

(Pendant ces derniers apartés, Héloïse a donné quelques ordres à un domestique, qui sort.)

HÉLOÏSE, après que le domestique est sorti, s'adressant à Bourgachard.

Je pense que ces messieurs ne seront pas fâchés de déjeuner, et je viens de donner des ordres...

BOURGACHARD.

Madame...

HÉLOÏSE.

Du reste, comme vous voudrez ! liberté entière... Ma nièce vient de faire disposer votre appartement;... le plus gai du château.

GABRIELLE.

Celui qui donne sur la rivière.

BOURGACHARD, avec humeur.

Sur la Loire, peut-être ? (A part.) Je ne peux pas la souffrir...

HÉLOÏSE.

Non, monsieur, sur l'Indre.

BOURGACHARD, d'un air plus gracieux.

A la bonne heure !

HÉLOÏSE.

Plus tard nous parlerons d'affaires de famille; car c'est nous, grands parents, que cela regarde.

BOURGACHARD.

A vos ordres, madame; mais je vous préviens que j'ai plusieurs objections...

HÉLOÏSE.

Tant mieux ! notre conférence durera plus longtemps; mais reposez-vous d'abord. On m'a dit que vous étiez souffrant, et l'air ici est excellent;... on n'y est jamais malade...

BOURGACHARD.

Vraiment !

HÉLOÏSE.

Nous avons surtout ici un vin de Saumur,... un vin des coteaux, qui est excellent pour la goutte...

BOURGACHARD, bas, à Henri.

Ah ! si elle me prend par les sentiments !... (Haut.) Je ne serai pas fâché alors d'en trouver une bouteille dans ma chambre.

GABRIELLE, passant auprès de lui.

J'en ai fait monter deux.

HENRI, bas, à son oncle.

Quelle attention !... remerciez-la donc...

BOURGACHARD, à Gabrielle, avec embarras.

Certainement, mademoiselle, ou plutôt madame;... car j'ai appris par mon neveu, qui ne s'en doutait pas, ni moi non plus, que vous étiez veuve, que vous aviez été mariée à M. de...

HÉLOÏSE.

Saverny, un jeune officier.

BOURGACHARD, avec étonnement.

Saverny de Montlandon !...

GABRIELLE, à qui sa tante a fait signe.

Oui, monsieur !...

HÉLOÏSE.

Un ami de notre famille.

BOURGACHARD.

Colonel au 42e.

GABRIELLE, de même, et toujours sur un signe de sa tante.

Oui, monsieur.

HÉLOÏSE, prenant un air de circonstance.

Et qui malheureusement est mort dans la retraite de Russie.

BOURGACHARD, secouant la tête d'un air goguenard.

C'est juste; car pendant huit ans on n'a pas eu de ses nouvelles. Mais rassurez-vous, séchez vos larmes, il n'est pas mort.

HENRI.

Comment ! il n'est pas mort !...

GABRIELLE, à Héloïse.

L'entendez-vous, ma tante ? il n'est pas mort !...

HÉLOÏSE, à part.

Ah, mon Dieu ! (Haut, et allant auprès de Bourgachard.) Ce n'est pas possible...

(Gabrielle remonte vers le fond.)

BOURGACHARD.

C'est certain, il n'est pas mort;... témoin cette lettre que j'ai reçue de lui, il y a trois jours. Lisez plutôt. (Présentant la lettre à Héloïse, et lui montrant l'adresse.) « Au général Bourgachard. »

HÉLOÏSE, poussant un cri.

Bourgachard !!!... ah!!!...

(Elle tombe dans les bras de sa nièce, qui s'est approchée pour la retenir, et qui la place sur un fauteuil à droite du théâtre.)

Air du Serment.

Ensemble.

BOURGACHARD et HENRI.

Grand Dieu! que signifie
Un tel événement?
Trahison, perfidie,
Je le vois à présent.

GABRIELLE, à part.

Grand Dieu : que signifie,
Un tel événement
Notre ruse est trahie;
Comment faire à présent?

GABRIELLE, auprès de sa tante.

Ma pauvre tante! ah! je conçois, hélas!
Et son trouble et son embarras.

BOURGACHARD.

Revoir revenir à la vie
Un mari qu'on n'attendait pas!

GABRIELLE.

Pardon, messieurs, je ne la quitte pas!

Ensemble.

BOURGACHARD et HENRI.

Grand Dieu! que signifie,
Etc., etc., etc.

GABRIELLE.

Grand Dieu! que signifie,
Etc, etc., etc.

(Henri a sonné pendant ce dernier ensemble; Anastase paraît; Gabrielle relève sa tante, qui sort en s'appuyant sur son bras et sur celui d'Anastase.)

SCÈNE XII.

BOURGACHARD, HENRI.

(A la fin de cette scène, Bourgachard s'est assis sur un fauteuil à droite du théâtre; Henri s'est assis auprès de la table.)

HENRI.

Je reste confondu,... anéanti... (Se retournant en entendant son oncle, qui rit aux éclats.) Eh quoi!... vous riez!...

BOURGACHARD.

Oui, morbleu!... emporté d'assaut, à la baïonnette! et la vieille garde est encore bonne à quelque chose; car voici la noce en déroute, et le prétendu en pleine retraite.

HENRI.

Quoi! M. de Saverny existe encore?

BOURGACHARD.

Heureusement pour nous, et pour lui; car c'est un brave militaire, un bon officier...

HENRI.

Et c'est lui qui est le mari de Gabrielle?... (Il se lève.) Tant mieux, morbleu!... nous verrons!...

BOURGACHARD, riant toujours.

Mais non pas,... mais du tout, et c'est là le meilleur... Saverny n'a jamais été marié!...

(Il se lève aussi.)

HENRI.

Que me dites-vous donc là?

BOURGACHARD.

Il est comme moi, il déteste le mariage; je l'ai toujours connu garçon, il l'est encore; et tu en verras la preuve dans cette lettre même qu'il m'écrit au sujet d'un établissement qu'on lui propose...

HENRI, qui a parcouru la lettre.

C'est, ma foi, vrai, et je ne comprends pas alors ce que tout cela veut dire...

BOURGACHARD.

Qu'on te prenait ici pour dupe, que cette demoiselle, femme ou veuve, comme tu voudras, n'a jamais eu de mari... Mais en revanche, elle a un héritier.

HENRI.

Mon oncle...

BOURGACHARD.

Et tu allais épouser tout cela!... (A demi-voix.) Oui, morbleu! ce n'est pas à un vieux troupier comme moi que l'on en fait accroire. Toi, un blanc-bec! un conscrit de la restauration, c'est différent! Tu ne devines pas que pour réparer les brèches faites à l'honneur de la famille, on avait simulé un veuvage,... un mariage avec un homme que l'on croyait bien ne devoir jamais revenir; mais en apprenant qu'il existait encore, que la ruse allait se découvrir, tu as vu leur trouble, leur terreur soudaine : la tante s'est trouvée mal, c'est ce qu'elle avait de mieux à faire, c'est une femme d'esprit! et la nièce!...

HENRI.

La nièce m'aurait trompé à ce point! c'est à confondre ma raison.

BOURGACHARD.

Il en doute encore!... Allons, mon garçon, plions bagage. Je ne regrette ici que le vin de Saumur; mais nous en retrouverons ce soir à Tours,... à l'hôtel du Faisan.

HENRI.

Quoi! partir à l'instant même!... Je veux au moins la voir, lui dire un éternel adieu.

BOURGACHARD.

En ne revenant pas, ce sera exactement la même chose!

HENRI.

Mais au moins, un moment...

BOURGACHARD.

Du tout. En fait de retraite, il faut prendre son parti sur-le-champ; si nous avions fait comme cela à Moscou...

HENRI.

Et moi je veux me venger, je veux l'accabler de reproches; vous ne pouvez pas m'ôter ce plaisir là : c'est le seul qui me reste; et, pendant que vous demanderez les chevaux, pendant que vous ferez atteler, il ne m'en faut pas davantage. Après cela je pars avec vous, je ne vous quitte plus, et je vous jure de ne jamais me marier.

BOURGACHARD.

A la bonne heure!

Air : D'honneur, c'est charmant! (des Malheurs d'un amant heureux.)

Plus de mariage!
Demeurons garçons,

HENRI.

Oui, c'est le plus sage;
Et nous passerons...

BOURGACHARD.

Notre vie entière
Sans bruit, sans débat!

HENRI.

L'hymen, c'est la guerre!

BOURGACHARD.

C'est un vrai combat!

Ensemble.

HENRI et BOURGACHARD, se donnant la main.

Le bonheur, sur la terre,
C'est le célibat.

(Bourgachard sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

HENRI, puis GABRIELLE.

HENRI.

Grâce au ciel; il me laisse! et me voilà maître de ma colère, et je n'épargnerai pas la perfide! Elle connaîtra ce cœur qu'elle a outragé, et qui maintenant lui est fermé pour jamais! elle connaîtra... C'est elle, modérons-nous, pour jouir de sa confusion et pour mieux l'accabler...

GABRIELLE, sortant de la chambre à droite, à part.

Ah! que viens-je d'apprendre! ma pauvre tante!... quelle rencontre! Et si par mon adresse, je pouvais... Mais comment? (Voyant Henri.) Ciel! c'est Henri!

HENRI.

D'où viennent donc, madame,... le trouble et l'inquiétude où je vous vois?

GABRIELLE.

De l'inquiétude! oui, j'en ai beaucoup; je cherche en moi-même et ne puis trouver un moyen...

HENRI.

De me tromper encore...

GABRIELLE, levant la tête.

Vous! non, monsieur!...

HENRI, avec une colère concentrée.

Et vous faites bien... C'est un soin que vous pouvez vous épargner, car je sais tout! M. de Saverny n'est point votre mari!...

GABRIELLE, froidement.

C'est vrai !...

HENRI.

Jamais vous n'avez été mariée !...

GABRIELLE, de même.

C'est vrai !

HENRI.

Et cependant vous me l'avez dit.

GABRIELLE.

C'est vrai !

HENRI.

Vous voilà confondue !... vous vous avouez coupable !

GABRIELLE, avec dépit et les larmes aux yeux.

Non, monsieur ! ce n'est pas moi qui le suis, c'est vous !

HENRI.

Moi !

GABRIELLE.

Qui déjà manquez à vos serments et oubliez ce que vous m'avez juré ici même. « Quoi que je puisse voir, quoi que je puisse en-« tendre, disiez-vous, je n'aurai ni défiance ni jalousie. »

HENRI.

J'en conviens ; mais dans une occasion comme celle-ci...

GABRIELLE, de même.

« Mettez-moi à l'épreuve ; et si je n'obéis pas aveuglément, si je « me révolte un seul instant... »

HENRI.

Il faut donc faire abnégation de mon jugement, de ma raison ; il faut donc fermer les yeux à l'évidence, à la vérité ?

GABRIELLE.

Et qui vous dit que ce soit la vérité ?...

HENRI.

O ciel !... il se pourrait...

GABRIELLE.

S'il ne m'était pas permis de vous la faire connaître ;... si j'étais contrainte au silence ; si j'étais forcée de paraître coupable, et que je ne le fusse pas.

HENRI.

Ah ! parlez,... parlez,... de grâce...

GABRIELLE.

Non, monsieur, non : je ne dirai rien de plus.

HENRI.

Vous voulez donc me réduire au désespoir?...

GABRIELLE.

Moi, jamais!... Et, par pitié pour l'état où je vous vois, je consens à une preuve, la seule qu'en ce moment, du moins, je puisse vous donner;... et encore je ne le devrais pas, vous ne le méritez pas.

HENRI.

Achevez, je vous en supplie...

GABRIELLE.

Eh bien, monsieur! regardez-moi bien, et écoutez-moi. (Avec tendresse.) Henri, je ne suis pas coupable, et je vous aime. Me croyez-vous?...

HENRI, troublé et hésitant.

Moi!...

GABRIELLE, vivement.

Songez-y bien, ce moment va décider de mon sort et du vôtre. Si ma voix n'est point arrivée à votre cœur,... si ce mot ne vous suffit pas, s'il vous faut d'autres preuves, partez, abandonnez-moi, je ne vous en voudrai pas de n'avoir su ni me deviner ni me comprendre; je vous plaindrai seulement d'avoir perdu, par votre faute et votre manque de confiance, un cœur que vous pouviez vous gagner à jamais... Maintenant, prononcez, car je vous le répète, pour ma justification et ma défense, je ne puis dans ce moment vous dire que ce mot... (Avec plus de tendresse encore.) Henri, je vous aime.

HENRI, hors de lui.

Ah! je vous crois, je vous obéis, je ne vous demande rien; ce n'est plus moi qu'il faut convaincre, c'est mon oncle...

GABRIELLE.

Je vais tâcher... Que je le voie seulement; car c'est à lui surtout qu'il faut que je parle.

HENRI.

Pour le convaincre?...

GABRIELLE.

Oui, et puis pour d'autres raisons...

HENRI.

Eh bien! le voilà,... le voilà qui déjà revient me chercher, pour m'emmener avec lui; et, au nom du ciel! ne nous laissez pas partir.

GABRIELLE.

Soyez tranquille,... il restera, je l'espère,... et vous aussi.

(Elle va s'asseoir devant la table à gauche du théâtre.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; BOURGACHARD.

BOURGACHARD.

Allons, tout est prêt, dépêchons, et montons en voiture !

HENRI.

Pas encore, mon cher oncle...

BOURGACHARD.

Comment ! pas encore ?... Est-ce que tu ne lui as pas parlé ?

HENRI.

Si, mon oncle... (La lui montrant.) La voilà...

BOURGACHARD, à demi-voix.

Eh bien ! elle a peut-être osé nier ?...

HENRI, de même.

Non pas ;... elle est convenue de tout...

BOURGACHARD, de même.

Tu vois donc bien...

HENRI, de même.

Et cependant elle prétend qu'elle n'est pas coupable...

BOURGACHARD.

Est-il possible ?

HENRI.

Elle m'en a donné de si bonnes raisons, des raisons que je ne peux vous dire, et que vous ne pourriez comprendre, mais qui, à moi, me semblent claires comme le jour.

BOURGACHARD.

De sorte que tu veux toujours épouser ?...

HENRI.

Oui, mon oncle.

BOURGACHARD.

Ventrebleu !...

HENRI.

Au nom du ciel...

BOURGACHARD.

Je me modère... Mais je veux lui parler...

HENRI, passant à la droite de Bourgachard.

C'est ce qu'elle demande aussi... Et vous verrez... si vous n'êtes pas de mon avis,... ou plutôt du sien...

BOURGACHARD.

C'est bon... Va-t'en... (Henri sort.) Un blanc-bec pareil, qui au premier choc se laisse enfoncer... Mais la garde impériale,... c'est autre chose, et nous allons voir...

SCÈNE XV.

BOURGACHARD; GABRIELLE, qui, pendant toute la scène précédente, est restée assise près de la table, et s'est mise à écrire.

BOURGACHARD, s'approchant d'elle et d'un ton brusque.

Mademoiselle...

GABRIELLE, toujours assise et continuant à écrire.

Pardon, monsieur,... je suis à vous !

BOURGACHARD.

C'est différent. (Après un instant de silence.) Eh bien ! pouvez-vous m'entendre ?

GABRIELLE, toujours assise.

Oui, monsieur...

BOURGACHARD, brusquement.

Mademoiselle,... mon neveu est amoureux de vous, et vous l'avez séduit, entraîné, fasciné... au point qu'il est persuadé maintenant que...

GABRIELLE, voyant qu'il hésite.

Eh bien ?

BOURGACHARD.

Que... que vous n'avez aucun reproche à vous faire...

GABRIELLE, avec douceur.

Il a raison;... et je le remercie d'une estime qui lui acquiert à jamais la mienne...

BOURGACHARD.

Tout ce que vous voudrez... Mais après ce que nous savons...

GABRIELLE, à part, se levant.

Allons, il n'y a que ce moyen. (A Bourgachard, avec dignité.) N'admettez-vous pas, monsieur, qu'on puisse être malheureuse et non coupable ?... Et si j'avais été victime d'une fatalité indépendante de moi, de mon cœur, de ma volonté,... répondez, monsieur, répondez,... est-ce moi qu'il faudrait accuser ?...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que cela signifie?... Achevez...

GABRIELLE.

Et si je vous disais, monsieur, que ma position est telle, que dans ce moment même je ne puis devant vous me justifier de vive voix ;... je l'ai osé par écrit... (Prenant le papier qui est sur la table.) Tenez, monsieur, jetez les yeux sur ce papier,... que je crois pouvoir confier sans crainte à votre loyauté... et à votre honneur !...

BOURGACHARD, prenant le papier d'un air interdit.

Que diable cela peut-il être?... (Parcourant le papier avec une extrême agitation.) O ciel!... la veille de la bataille de Montmirail,... à la Ferté-sous-Jouarre, à l'hôtel de France,... ce souper d'officiers... Ah! je sens une sueur froide qui me saisit. (Achevant de lire.) Mon Dieu! mon Dieu!... ce qui depuis si longtemps m'empêchait de dormir... Est-ce bien possible?... C'était elle!...

Gabrielle pendant cet aparté a de temps en temps levé les yeux sur Bourgachard, qu'elle regarde en souriant.)

GABRIELLE, à part.

Comme il est troublé!... Ah! j'ai de l'espoir!

BOURGACHARD, s'approchant de Gabrielle en baissant les yeux, et presque lui tournant le dos.

Mademoiselle,... je vous estime,... je vous respecte,... je vous honore;... et la preuve c'est que je n'ose vous regarder!...

GABRIELLE, à part, avec joie.

O ma pauvre tante!... Allons, du courage!

BOURGACHARD, de même, et montrant de la main le papier.

Il y a là un coupable;... mais ce n'est pas vous... Et quand je pense qu'un soldat de Bonaparte,... un officier de la vieille garde, a ainsi déshonoré ses épaulettes!... Ah! je ne me le pardonnerai jamais...

GABRIELLE, feignant l'étonnement.

Monsieur!...

BOURGACHARD, à demi-voix.

Taisez-vous!... taisez-vous!... ne me trahissez pas... Vous voyez bien que c'est moi!... Mais tout ce que j'ai, tout ce que je possède;... ma fortune, ma main,... mon existence entière sera employée à réparer mon crime...

GABRIELLE, avec intention.

Qu'entends-je?... Vous, monsieur, qui par votre caractère, vos goûts, vos opinions, détestiez de pareils liens!...

BOURGACHARD.

Vous consentez donc, je puis enfin lever les yeux sur vous; et quand je vois tant de grâce, de beauté, de jeunesse, je suis trop heureux d'expier ainsi mes fautes.

GABRIELLE, à part.

Ah, mon Dieu!... quand il saura que c'est ma tante!...

BOURGACHARD.

Je ne le méritais pas... Je méritais d'être puni... Je vais écrire à votre tante... (Il va à la table.) Oui, mademoiselle,... je vais lui avouer tous mes torts,... lui dire qu'en pareil cas, et quoi qu'il arrive, un galant homme ne peut pas hésiter,... ne peut pas reculer;... qu'il n'y a qu'un parti à prendre...

GABRIELLE, s'approchant de lui.

C'est cela même,... c'est bien...

BOURGACHARD.

N'est-il pas vrai?... J'avais là, depuis si longtemps, comme un boulet de trente-six sur la conscience, et maintenant... (Écrivant toujours.) Voyez, est-ce bien ainsi?

(Il lui montre la lettre.)

GABRIELLE, lisant.

Oui, général;... pas un mot de plus. Terminez en lui demandant une entrevue...

BOURGACHARD.

Tout ce que vous voudrez. (Il lui donne la lettre, Gabrielle la prend. — Après un moment de silence et d'embarras, Bourgachard continue:) Mais il est un autre chapitre,... dont je n'ai pas osé vous parler;... et d'y penser seulement me rend tout tremblant... (Montrant le papier.) Ce fils... dont vous parliez,... c'est le mien?...

GABRIELLE.

Sans doute!...

BOURGACHARD, se levant.

J'ai un fils!... Ah! que je voudrais le voir... et l'embrasser!... Y consentez-vous?...

GABRIELLE.

Certainement...

BOURGACHARD, lui baisant les mains.

Ah!... je suis trop heureux!... Et vous êtes un ange!...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; HENRI.

HENRI, apercevant son oncle près de Gabrielle.

Eh bien! eh bien! que vous disais-je?... vous en convenez vous-même... c'est un ange,...

BOURGACHARD.

Oui, monsieur... Et si ce n'était ma goutte, je serais déjà tombé à ses pieds.

HENRI.

Vous ne trouvez donc plus étonnant qu'on se laisse séduire par elle, qu'on l'aime, qu'on l'épouse?...

BOURGACHARD.

Non, certes; et la preuve,... c'est que je lui offre ma main!

HENRI.

Hein! qu'est-ce que vous me dites-là?... Vous, mon oncle!... (A Gabrielle.) Il perd la tête...

GABRIELLE, avec reproche.

Comment, monsieur!...

HENRI, vivement.

Non, ce n'est pas cela que je veux dire... (A Bourgachard.) Mais vous, qui me blâmiez tout à l'heure... (A demi-voix.) Car vous savez comme moi qu'elle n'est pas veuve...

BOURGACHARD.

Heureusement...

HENRI.

Qu'elle n'est pas mariée.

BOURGACHARD.

C'est ce que je demande...

HENRI.

Et qu'enfin... elle a un...

BOURGACHARD.

Raison de plus... Je suis trop heureux!... et c'est justement pour cela...

HENRI, à part.

Il est fou!... Je voulais bien qu'il fût séduit;... mais la dose est trop forte...

GABRIELLE pendant cet aparté a fait signe à un domestique, qui paraît.

Anastase,... cette lettre à ma tante,... et reconduisez monsieur dans le petit salon bleu...

BOURGACHARD, à demi-voix.

C'est là qu'il est?... Je cours l'embrasser. (Au moment d'entrer dans la chambre à droite, il s'arrête, et revient auprès de Gabrielle.) Ah!... son nom?...

GABRIELLE, à part.

Ah, mon Dieu!... je n'en sais rien... (Haut.) Il vous le dira lui-même...

BOURGACHARD.

C'est bien,... c'est bien... Du silence,... (montrant Henri) surtout avec lui. Je reviens vous prendre, et nous irons ensemble près de votre tante, lui demander son consentement, comme j'ai déjà le vôtre.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XVII.

GABRIELLE, HENRI.

(Ils se regardent tous deux un moment en silence.)

HENRI.

Air : Un jeune Grec.

Qu'ai-je entendu?... votre consentement!...
Ah! ma surprise à chaque instant augmente!

GABRIELLE.

Et d'où vient donc ce grand étonnement!

HENRI.

Vous consentez à devenir ma tante!

GABRIELLE.

Eh bien! qu'importe?

HENRI.

Ah! c'est ce qu'on verra...

GABRIELLE.

Par la constance moi je brille.

HENRI.

Et cette main mon oncle l'obtiendra?

GABRIELLE.

Eh oui, vraiment! pour que cela
Ne sorte pas de la famille.

HENRI.

C'est trop fort, et vous m'expliquerez, vous me direz au moins...

GABRIELLE, gravement.

« Quoi que je puisse voir, quoi que je puisse entendre, je « n'aurai ni défiance ni jalousie. »

HENRI.

Mais, madame...

GABRIELLE.

« Je ne demanderai ni raisons ni explications. » Voilà la seconde fois que je suis obligée de vous rappeler notre traité, et il est impossible d'avoir moins de mémoire...

HENRI.

C'est qu'il n'y a pas d'exemple d'une situation pareille; car enfin, je connais mon oncle : il ne plaisante pas, lui, et s'il vous épouse, il vous épousera bien, ce sera pour tout de bon.

GABRIELLE.

Eh bien!...

HENRI.

Eh bien, madame! vous me mettriez en colère avec votre sang-froid, car enfin, et ce que je ne conçois pas, ce matin vous étiez bonne, indulgente, vous compatissiez à mes peines, et maintenant vous avez l'air de vous moquer de moi.

GABRIELLE.

Parce que je suis contente, oui, monsieur, je suis contente de vous : et si vous continuez à être discret et soumis, si vous ne faites pas la moue comme en ce moment, j'ai idée que bientôt je pourrai vous récompenser, et que si le ciel seconde mes projets, dès ce soir vous serez marié.

HENRI.

Est-il possible! et mon oncle?...

GABRIELLE.

Votre oncle aussi.

HENRI.

C'est vous faire un jeu de mes tourments.

GABRIELLE.

Non, monsieur! Mais laissez-moi...

HENRI.

Et pourquoi?

GABRIELLE.

J'ai à parler à votre oncle.

HENRI.

Encore !

GABRIELLE.

Voilà votre appartement.

HENRI.

Je m'en vais, madame, je m'en vais. (Revenant.) Mais vous me promettez au moins...

GABRIELLE.

Je ne vous promets rien, monsieur ; partez...

HENRI.

Je m'eu vais, madame, vous le voyez, je m'en vais. (A part.) Mais pas pour longtemps.

(Il sort par la porte latérale à gauche.)

GABRIELLE, le regardant sortir.

Pauvre jeune homme !... (Avec tendresse.) Ah ! que j'aurai là un bon mari ! mais pour cela, maintenant le plus difficile est à faire, car avec un homme de ce caractère-là, pour l'amener maintenant de lui-même à renoncer à moi, et à me préférer ma tante, ce n'est pas aisé. Allons, mettons tout ce que j'ai d'adresse,... et tàchons d'abord de ne pas le heurter.

SCÈNE XVIII.

BOURGACHARD, GABRIELLE.

GABRIELLE, à Bourgachard, qui entre.

Eh bien !

BOURGACHARD, hors de lui et à demi-voix.

Je l'ai vu !... je l'ai vu !... je l'ai embrassé. Ah ! je ne me doutais pas de ce qu'un pareil moment fait éprouver. Heureusement il n'y avait personne,... nous étions seuls, car j'ai pleuré, comme une femme, comme un conscrit.

GABRIELLE, avec joie.

Vraiment ?

BOURGACHARD.

Il n'a pas eu peur de moi... ni de mes moustaches ; au contraire, il a joué avec. C'est mon fils, c'est mon sang,... c'est le sang de la vieille garde ;... et puis il me ressemble déjà...

GABRIELLE.

Vous trouvez !

BOURGACHARD.

C'est effrayant! si j'étais resté ici, ça vous aurait compromise. Et puis vous l'avez nommé Victor ;.. c'est un beau nom, c'est celui que je lui aurais donné en souvenir de mon empereur, et quand j'y aurais ajouté le mien, Victor Bourgachard, cela sonne bien, cela retentit.

GABRIELLE.

Certainement.

BOURGACHARD, s'échauffant toujours.

Et quand on dira : Qu'est-ce que c'est donc que ce petit gaillard-là qui court, qui n'a peur de rien, qui jure déjà comme un homme?... on répondra : C'est le fils du général Bourgachard, du comte Bourgachard, car je suis comte, je l'avais oublié, je n'y tenais pas, mais j'y tiens pour lui. Il aura mon majorat, et mon château de la Brie, et toute ma fortune...

GABRIELLE, vivement.

Cela va sans dire.

BOURGACHARD.[1]

N'est-ce pas?... Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que ces idées-là ont produit en moi! J'étais ennuyé, fatigué de tout, même de la vie, et maintenant je renais, je rajeunis! je ferais encore une campagne pour laisser à mon fils quelque grade et quelque gloire de plus... Venez!... venez près de votre tante.

GABRIELLE.

C'est inutile!... d'après votre lettre et l'entrevue que vous lui avez demandée, elle ne peut tarder à se rendre ici, et je veux profiter de son absence pour vous dire à mon tour ce qui se passe en moi,... ce que j'éprouve, ce que je pense, en un mot vous parler avec franchise...

BOURGACHARD.

C'est trop juste! au moment de se marier, il faut tout se dire.

GABRIELLE.

Eh bien, général!... je dois vous avouer que M. Henri,... que votre neveu... m'aime éperdument...

BOURGACHARD.

Je le sais! c'est un malheur...

GABRIELLE.

Mais ce que vous ne savez peut-être pas;... c'est que moi aussi je l'aime et je le sens là... je ne pourrais jamais ni l'oublier, ni vous aimer, comme je le devrais.

BOURGACHARD.

Vraiment! je vous remercie de votre franchise... Mais que voulez-vous? c'est un malheur...

GABRIELLE.

Ce mariage va donc vous priver d'un neveu qui vous était cher, que vous aviez élevé, que vous regardiez aussi comme votre enfant. Il faudra l'exiler, ou, s'il reste près de vous, vivre en une défiance continuelle, le redouter sans cesse, être jaloux enfin des deux personnes que vous aimez le plus?...

BOURGACHARD, avec impatience.

C'est vrai!... c'est vrai!... mais quand vous me direz tout cela, il le faut, il faut bien réparer mon crime, et donner un nom à mon fils.

GABRIELLE.

Je ne vous parle pas de la différence de nos âges, de nos goûts. Ces bals, ces soirées, ces réunions qui m'enchantent, serait-ce là ce qui vous conviendrait? Non, sans doute.

Air de valse.

Ce n'est pas cela,
Ce tableau-là
Ne peut guère
Vous plaire;
Aussi, pour vous et trait pour trait,
Voilà ce qu'il faudrait:
Une femme de quarante ans,
Fraiche encor, douce, aimable et bonne...
Songe-t-on aux jours du printemps
Lorsque brille un beau jour d'automne?
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?
Ne voyant que votre intérêt,
Sans humeur et sans égoïsme;
Toujours là, les jours de piquet,
Surtout les jours de rhumatisme.
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie
Qui de la vie
Et de l'hymen

Charmerait le chemin ?
Elle entendrait, près du foyer,
Le récit de chaque victoire ;
Et donnerait au vieux guerrier
Paix et bonheur après la gloire.
N'est-ce pas cela ?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin ?

BOURGACHARD, avec humeur.

Et certainement, cela vaudrait bien mieux ; mais quand on n'a pas le choix,... quand il le faut.

GABRIELLE.

Et s'il ne le fallait pas...

BOURGACHARD.

Que dites-vous ?...

GABRIELLE.

Si vous n'aviez envers moi aucun tort à réparer ?

BOURGACHARD.

Ce n'est pas possible !...

GABRIELLE.

C'est pourtant la vérité... Et si, dans le trouble où vous a jeté cet aveu, vous aviez eu le temps de réfléchir, vous vous seriez dit que j'ai dix-huit ans, que votre fils en a sept.

BOURGACHARD.

C'est juste... Eh ! qui donc alors,... qui donc ?

GABRIELLE.

Celle à qui vous venez d'écrire... pour implorer le pardon de vos torts...

BOURGACHARD.

Votre tante !...

GABRIELLE.

La mère de votre enfant,... celle qui lui a prodigué tous ses soins,... celle à qui vous rendrez l'honneur, et qui à son tour honorera votre vieillesse... Oui, voilà l'amie, la compagne qui vous convient :... elle ne vous quittera pas, celle-là ; elle embellira vos derniers jours,... elle vous aidera à élever et à aimer votre enfant...

BOURGACHARD, attendri.

Mon enfant !

GABRIELLE.

Nous l'aimerons tous :... car votre neveu ne sera plus obligé de s'éloigner,... vous n'en serez plus jaloux ;... nous resterons avec vous dans votre château ; nous y vivrons tous en famille... Votre fils épousera ma fille,... car j'en aurai une...

BOURGACHARD.

Vous croyez ?...

GABRIELLE.

Oui, monsieur ;... et vous ne voudrez pas faire manquer tous ces mariages-là...

BOURGACHARD, essuyant une larme.

Non,... non, vraiment...

GABRIELLE.

Je puis donc dire : Mon oncle !

BOURGACHARD.

Sans doute...

GABRIELLE.

Et je puis embrasser... ?

BOURGACHARD.

Ça devrait déjà être fait...

GABRIELLE, se jetant dans ses bras.

Ah ! de grand cœur !...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; HENRI.

HENRI.

Que vois-je ? vous dans ses bras !...

GABRIELLE.

Oui, monsieur...

HENRI.

Et c'est vous encore qui l'embrassez !...

GABRIELLE.

Certainement !

HENRI.

C'est trop fort !... J'ai tout supporté ;... je me suis résigné, je me suis soumis à tout ce que vous avez ordonné, quelque absurde que ce fût ;... mais la soumission a des bornes : j'y renonce,... je me révolte.

GABRIELLE, le regardant avec compassion.

Est-ce malheureux !... faire naufrage au port !... quand vous n'aviez plus qu'un instant de patience !...

HENRI.

Je n'en ai eu que trop,... et je ne souffrirai point que devant mes yeux...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce qu'il te prend ?...

GABRIELLE.

De quoi se fâche-t-il ?

BOURGACHARD.

De ce que j'embrasse ta femme...

HENRI.

Oui...

BOURGACHARD, lui montrant Héloïse, qui entre par la porte latérale à droite, en lisant la lettre de Bourgachard.

Eh bien ! prends ta revanche, et embrasse la mienne.

HÉLOÏSE.

Ciel !...

(Elle tombe évanouie dans le fauteuil ; Bourgachard court à elle.)

HENRI.

Sa femme !... il serait vrai ! Et vous, mademoiselle ?

GABRIELLE.

Il en doute encore.

HENRI.

Oh non !

(Henri tombe aux genoux de Gabrielle, et lui baise la main ; Bourgachard, qui s'aperçoit de cela, croit devoir en faire autant, et il se jette aux genoux d'Héloïse.)

BOURGACHARD, se relevant, et à son neveu.

Oui, mon ami, j'ai retrouvé ma femme, mon enfant... (Montrant Gabrielle.) Et quant à elle, qui a toujours été digne de toi, il faut t'expliquer...

HENRI.

Non, mon oncle ; non, je ne veux rien apprendre, rien savoir...

GABRIELLE.

A la bonne heure, monsieur, ce mot-là nous réconcilie ; et malgré votre manque de confiance...

HENRI.

Elle est revenue ;... j'épouse les yeux fermés.

BOURGACHARD, *baisant la main d'Héloïse.*

Et moi aussi... Allons voir mon fils !

Air du Valet de Chambre.

Par l'amitié (*bis*)
Que notre vie
Soit embellie !
Par l'amitié (*bis*)
Que le passé soit oublié !

ÊTRE AIMÉ OU MOURIR!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 mars 1835.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUMANOIR.

PERSONNAGES.

BONNIVET, notaire de Paris.
CLOTILDE, sa femme.
SAUVIGNY.
HORTENSE DE VARENNES, jeune veuve.
FERNAND DE RANCÉ, son frère.

La scène se passe à Rouen.

Le théâtre représente une salle d'hôtel garni. Porte d'entrée au fond. De chaque côté, au premier plan, portes avec des numéros. Au delà de la porte, à droite de l'acteur, une fenêtre ouvrant sur un balcon. Entre la fenêtre et la porte à droite, un secrétaire. Près de la porte à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNIVET, CLOTILDE.

(Ils sont assis près d'une petite table à droite et déjeunent. Un garçon les sert.)

BONNIVET.

Décidément, ma chère amie, je suis enchanté du détour que nous avons fait pour visiter Rouen, que tu ne connaissais pas... Ces nouveaux hôtels sur les quais sont d'un luxe tout parisien... Des salles décorées avec élégance, une vue magnifique... et un excellent déjeuner, parbleu! (Il boit, et, en posant sa tasse, il s'aperçoit que Clotilde est distraite et ne touche pas à la sienne.) A quoi pénses-tu donc?

CLOTILDE, revenant à elle.

Moi?... à rien... Dites-moi, mon ami, à quelle heure partirons-nous demain matin?

BONNIVET.

J'ai commandé les chevaux pour huit heures... Ainsi, nous avons une nuit complète pour nous reposer... Mais ça ne m'explique pas pourquoi tu es distraite et rêveuse... Qu'est-ce que c'est?... Qu'as-tu donc?...

CLOTILDE.

Mais je n'ai rien.

BONNIVET.

Si fait... Cela t'a pris deux ou trois jours avant notre départ de Boulogne;... car auparavant tu étais d'une gaieté fort satisfaisante.

Air de Voltaire chez Ninon.

Tu me semblais chaque matin
Aimable, contente et joyeuse :
Quel accident ou quel chagrin
Te rend ainsi triste et rêveuse?
Parle, d'où vient cet ennui-là?
Époux et femme, chère amie,
Ne font qu'un seul.

CLOTILDE.

C'est pour cela :
(A demi-voix.)
Quand je suis seule, je m'ennuie.

(Ils se lèvent.)

BONNIVET.

Je fais cependant tout ce que je peux pour te distraire... Tous les étés, un voyage de plaisir ou de santé, ce qui revient au même.. Cette année, aux bains de mer de Boulogne... L'année précédente, en Italie... Il y a deux ans, aux eaux de Bagnères...

CLOTILDE, vivement.

Arrêtez!... Mon ami, je vous en conjure, ne me parlez jamais des eaux de Bagnères.

BONNIVET.

C'est juste, et je t'en demande pardon... Ce souvenir-là m'est aussi pénible qu'à toi... Ce pauvre jeune homme, avec qui j'herborisais dans les montagnes, et que j'avais pris en amitié...

CLOTILDE.

Finir d'une manière aussi déplorable!...

BONNIVET.

Aussi absurde! Aller se tuer!... et sans dire pourquoi encore!

CLOTILDE.

On m'a assuré, à moi, que c'était par amour.

BONNIVET.

Quelle bêtise!

CLOTILDE.

Hein?...

BONNIVET.

Je dis : Quelle bêtise!

CLOTILDE.

Ah ! c'est que vous ne pouvez comprendre un pareil dévouement... Vous ne seriez pas capable de mourir pour une femme ?

BONNIVET.

Jamais !

CLOTILDE.

Pas même pour la vôtre ?...

BONNIVET.

J'en serais bien fâché... et elle aussi, je l'espère... Car il y a un raisonnement bien simple que devraient faire tous ces cerveaux brûlés... Ou celle que j'aime sera désolée de ma mort, et je suis trop galant homme pour lui causer un pareil chagrin : ou mon trépas lui sera indifférent, et alors je serais bien dupe de lui donner ce plaisir-là.

CLOTILDE.

Est-ce qu'on raisonne quand on aime ?

BONNIVET.

Certainement... C'est parce que j'aime ma femme et mes enfants, que je me dis : « Je leur serai plus utile en vivant et en travail- « lant pour eux. » Aussi, sois franche, qu'est-ce qui te manque ?... Y a-t-il dans Paris une femme de notaire plus heureuse que toi ?... La clef de ma caisse n'est-elle pas à ta disposition ?... Maison de campagne l'été, quatre bals dans l'hiver, et un quart de loge à l'Opéra,... secondes de côté.

CLOTILDE.

Je ne dis pas non...

BONNIVET.

Et s'il te faut quelqu'un pour t'obéir les jours de caprice, ou pour te plaindre les jours de migraine,... est-ce que je ne suis pas là ?... Est-ce que je ne te suis pas nécessaire ?... J'en suis persuadé ; et si tu devenais veuve, ma pauvre femme, j'en serais désolé pour toi, encore plus que pour moi.

CLOTILDE.

Oui, sans doute, vous êtes un bon mari...

BONNIVET.

Je m'en vante, et un mari qui aime à vivre... Aussi, ne parlons plus de tout cela ; et pour dissiper tes idées noires, viens donc respirer l'air frais de la rivière.

(Il ouvre la fenêtre, et passe sur le balcon.)

SCÈNE II.

BONNIVET, sur le balcon; CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE, apercevant Fernand, qui paraît au fond, une lettre à la main.

O ciel!...

FERNAND, à voix basse.

Chut!...

(Il lui montre de loin la lettre, en la suppliant du geste de la recevoir.)

CLOTILDE.

Encore lui!...

BONNIVET, se retournant.

Hein? (Fernand a disparu lestement.) Est-ce que tu me parles?

CLOTILDE, troublée.

Moi?... je te demandais si tu ne voyais rien de nouveau.

BONNIVET, toujours au balcon.

Mon Dieu, non... Eh si, vraiment! voilà une charmante calèche qui vient par la route de Paris, et qui s'arrête devant l'hôtel;... une dame en descend;... fort jolie tournure. (Il prend son lorgnon.) Oh! que je vais t'étonner!... Sais-tu quelle est cette dame?.... Devine.

CLOTILDE.

Je la connais?

BONNIVET.

Je crois bien, une compagne de pension... Nous qui tout à l'heure parlions de veuve...

CLOTILDE.

Hortense!...

BONNIVET.

Juste... Ta chère Hortense, madame de Varennes.

CLOTILDE.

Il serait vrai!... Moi qui l'avais laissée à Paris... Qu'est-ce qui l'amène donc à Rouen, et toute seule? C'est bien étonnant.

BONNIVET.

Et bien désagréable;... car elle a l'air d'être fort embarrassée au milieu des postillons, des paquets et des commissionnaires... Je suis trop galant pour ne pas voler à son secours...

CLOTILDE, effrayée.

Comment, vous sortez?... Eh bien!... et moi?...

BONNIVET.

N'as-tu pas peur? Je cours et je te l'amène.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

CLOTILDE, puis FERNAND.

Il me laisse seule!... Si l'autre, pendant ce temps... Mon Dieu! le voilà!

FERNAND, après avoir jeté un coup d'œil du côté par lequel est sorti Bonnivet, entrant précipitamment.

Au nom du ciel, madame, daignez recevoir cette lettre.

CLOTILDE.

Non, jamais, monsieur!... Et je ne sais ce que j'ai fait, ce que j'ai dit pour vous autoriser...

FERNAND.

Il a bien fallu vous écrire, puisque vous refusez de m'entendre... Arrivé à Boulogne peu de jours avant votre départ, plus d'une fois j'ai trouvé l'occasion de vous parler seule, et toujours vous l'avez rendue illusoire en vous dérobant à une explication... Surpris de ce départ précipité, je n'ai eu que le temps de me procurer un cheval, et depuis Boulogne je suis votre chaise de poste.

CLOTILDE.

Je le sais, je vous ai bien vu... Et c'est ce que je trouve tres-mal... certainement, monsieur; et je ne puis m'expliquer ni votre conduite ni l'espoir que vous avez.

FERNAND.

Ma conduite!... c'est celle d'un fou, d'un insensé qui ose vous aimer, sans qu'un seul regard de bonté le lui ait permis... Mon espoir!... c'est de me jeter à vos genoux et d'implorer votre indulgence.

CLOTILDE.

Oh! oui, un insensé... Vous avez bien raison;... car enfin, monsieur, je ne vous connais pas, je ne sais qui vous êtes.

FERNAND.

N'est-ce que cela?... Eh bien, madame! je ne suis pas tout à fait un étranger pour vous : je suis allié à une famille que vous connaissez, parent d'une de vos meilleures amies, qui tant de fois m'a parlé de vous...

CLOTILDE, avec effroi.

On vient!...

(Elle passe à la gauche de Fernand.)

FERNAND, vivement.

Non, madame;... et pour la fidélité, la discrétion, je suis élève de Saint-Cyr.

CLOTILDE, de même.

Mon mari va revenir !

FERNAND.

Je le sais bien ; peut-être même remonte-t-il déjà.

Air : J'ai vu le Parnasse des Dames.

Puisqu'ici je ne puis, madame...

CLOTILDE.

Monsieur, laissez-moi... je frémis !

FERNAND.

Vous faire l'aveu de ma flamme...

CLOTILDE.

L'entendre ne m'est pas permis.

FERNAND, lui présentant la lettre.

Ce billet qui peint mon martyre...

CLOTILDE.

Monsieur, je ne puis l'accepter.

FERNAND.

Un seul instant daignez le lire !

CLOTILDE.

Autant vaudrait vous écouter.

FERNAND.

Et vous ne le voulez pas !... Vous regardez ce que j'éprouve comme un caprice que le temps dissipera.... Oh non, madame ! ce n'est pas cela,... c'est un amour vrai et profond que le mien : c'est un de ces sentiments qui marquent dans notre vie, car ils la rendent belle ou la flétrissent pour jamais,... de ces sentiments qui font qu'un homme est capable de tout pour obtenir le cœur d'une femme !

CLOTILDE, vivement.

J'entends la voix d'Hortense !... Si mon mari me voyait ainsi, seule avec un étranger !... Adieu, monsieur, adieu... Je vous en prie, éloignez-vous.

(Elle court au-devant d'Hortense et sort par la porte du fond.)

FERNAND, la suivant.

Encore un mot, un seul...

(Il s'arrête à la porte.)

SCÈNE IV.

FERNAND, seul.

(Il redescend la scène en froissant la lettre.)

Et elle me reste dans les mains!... une lettre où j'avais épuisé toute mon éloquence.... Cinquième occasion de perdue!... Je commence à croire... Eh bien, non, morbleu! je n'en aurai pas le démenti... Je ne sors pas d'ici qu'elle ne m'ait entendu... et répondu... On monte!... passons sur ce balcon, et peut-être qu'un heureux hasard... Les voici!

(Il passe sur le balcon, et en referme la fenêtre.)

SCÈNE V.

HORTENSE, CLOTILDE, BONNIVET.

(Clotilde et Hortense entrent en se tenant encore embrassées. Bonnivet porte plusieurs petits cartons. Une femme de chambre en porte d'autres plus grands.)

ENSEMBLE.

Air : Pour l'honneur de la France.

Quelle rencontre aimable!
Nos cœurs doivent bénir
Le destin favorable
Qui vient nous réunir.

CLOTILDE, regardant autour d'elle.

Il est parti,... je respire.

HORTENSE, à la femme de chambre, montrant la porte à gauche de l'acteur.

Portez ces cartons.... là, au numéro six;... c'est l'appartement qu'on avait retenu pour moi.

BONNIVET, tenant une boîte en acajou.

Et cette boîte, qui est assez lourde?

HORTENSE, souriant.

Ce n'est point à mon usage,... c'est à mon frère Fernand, qui m'a priée de m'en charger;... des pistolets de chez Lepage... (A Bonnivet.) Là, sur cette table, je vous prie...

(Bonnivet pose la boîte sur la table, puis il passe à la droite d'Hortense.)

BONNIVET.

Vous attendez donc votre frère?...

HORTENSE.

Nous devons nous rencontrer ici, à Rouen, où nous nous sommes donné rendez-vous... Je viens de Paris, et lui de la Bretagne,... ou peut-être de plus loin encore,... car c'est une tête éventée, qui n'a jamais de but et qui est capable de tout,... excepté d'aller droit son chemin... (A Clotilde.) Du reste, un charmant cavalier, que je te présenterai,... car il brûle de te connaître, et t'adore déjà sur ton seul portrait.

BONNIVET.

Le gaillard n'a pas mauvais goût, et ça prouve en sa faveur... Moi j'aime d'avance tous ceux qui aiment ma femme.

HORTENSE, souriant.

Je vois que vous êtes l'ami de tout le monde.

BONNIVET.

Trop aimable... Ah çà! si je vous gêne, vous me le direz... (Regardant sa femme.) Oui?... je m'en doutais... Deux amies de pension qui ne se sont pas vues depuis longtemps... (A Hortense.) Si vous avez des emplettes, des commissions, je vais faire celles de ma femme, ne vous gênez pas,... traitez-moi comme un mari;... trop heureux d'exercer auprès de vous par *interim*.

Air : De la Dugazon.

Adieu! d'être indiscret je tremble;
Je pars, de peur d'être fâcheux :
Vous avez à causer ensemble.

HORTENSE.

Nous allons parler toutes deux
De veuvage et de mariage.

BONNIVET.

C'est bien. (Montrant sa femme.) J'aime mieux, sur ma foi,
Qu'elle connaisse le veuvage
Par vous, madame, que par moi.

Ensemble.

CLOTILDE et HORTENSE.

Lorsque le sort qui nous rassemble
Comble le plus cher de nos vœux,
Qu'il est doux de causer ensemble!
Ainsi, recevez nos adieux.

BONNIVET.

Adieu! d'être indiscret je tremble,
Je pars, de peur d'être fâcheux;
Vous avez à causer ensemble,
Et je vous laisse toutes deux.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

HORTENSE, CLOTILDE.

HORTENSE.

Sais-tu que c'est un excellent homme que ton mari?

CLOTILDE.

Oui,... il devine tous mes désirs :... il nous laisse. (Prenant dans ses mains les deux mains d'Hortense.) Chère Hortense!... voilà pourtant trois ans que nous ne nous sommes vues... Oui, il y a trois ans que nous avons quitté notre bon pensionnat de Paris, où nous nous aimions tant... et où nous jouions au cerceau... Et, depuis ce temps-là, que d'événements!

HORTENSE.

Mariées toutes les deux, toi à un notaire, M. Bonnivet...

CLOTILDE.

Et toi à M. de Varennes, à un colonel!... Que j'aurais aimé cela, des épaulettes!... et un si joli uniforme!... Que tu as dû être heureuse!...

HORTENSE.

Eh mais!... je n'en suis pas bien sûre... Et pendant les huit mois qu'a duré ce mariage, que de fois j'ai regretté le temps où j'étais demoiselle!

CLOTILDE.

Est-il vrai?...

HORTENSE.

N'en parlons plus... C'est fini,... je suis veuve.

CLOTILDE.

C'est presque la même chose... Et déjà, je le parie, il a dû se présenter bien des prétendants.

HORTENSE.

Eh, mon Dieu, oui!... un surtout, qui est aimable, qui est riche;... un jeune négociant du Havre, que mon frère, que toute ma famille me presse d'accepter,... et je n'ai encore pu m'y décider.

CLOTILDE.

Et pourquoi?

HORTENSE.

Parce qu'il m'aime trop.

CLOTILDE.

Est-il possible ?...

HORTENSE.

C'est une ardeur, des transports, un délire !...

CLOTILDE.

Et tu appelles cela un défaut ?

HORTENSE.

Dans un mari, certainement.

CLOTILDE.

Ah ! si le mien était ainsi !

HORTENSE.

Je te plaindrais ;... car en ménage, vois-tu, il faut des qualités qui résistent et qui durent, et les grandes passions ne durent pas,... tandis qu'un bon caractère, c'est de tous les temps... M. Bonnivet, par exemple, me semble le chef-d'œuvre des maris :... bon, aimable, complaisant.

CLOTILDE.

Je ne dis pas non,... il m'aime bien ;... mais d'un amour si bourgeois, si tranquille !... Un parfait notaire,... qui quelquefois la nuit me parle de son étude et de ses clients... Ce n'est pas là ce que j'avais rêvé... J'aurais voulu un époux qui m'adorât,... qui fût tendre, empressé, galant,... qui me fît des vers.

HORTENSE.

Un notaire !... y penses-tu ?

Air de la Famille de l'Apothicaire.

Il fait des contrats, c'est bien mieux...
Contre toi-même tu conspires :
Car pour toi ses actes poudreux
Se transforment en cachemires.
Un poëte ! Dieu ! quel travers !
Tant d'éclat ne vaut pas grand'chose...
Ma chère, la gloire est en vers,
Mais le vrai bonheur est en prose.

Et si, dans ton ménage, tu n'as pas d'autres sujets de chagrin...

CLOTILDE.

C'est ce qui te trompe ;... car depuis quelques jours j'ai beau redoubler d'efforts pour le cacher à mon mari,... je suis d'une inquiétude !...

HORTENSE.

Pourquoi donc ?

CLOTILDE.

Une aventure, ma chère !

HORTENSE.

Vraiment! et tu ne me le dis pas?

CLOTILDE, baissant la voix.

Un jeune homme qui m'aime, qui m'a fait une déclaration, là-bas, à Boulogne; qui nous a suivis jusqu'ici à cheval,... et qui tout à l'heure encore vient de me répéter en me présentant une lettre...

HORTENSE, partant d'un éclat de rire.

Ha! ha! ha!... de quel air tu me dis cela!... Qu'y a-t-il donc là de si effrayant?... Quand ces messieurs sont amoureux de nous, il faut les faire parler et les écouter,... c'est très-amusant.

CLOTILDE, d'un ton grave.

Oh! pour moi, c'est bien différent, va... Pour peu que quelqu'un me regarde, ait l'air de m'aimer, la peur me prend, et je deviens toute triste.

HORTENSE.

Pourquoi donc cela?... Ah! la crainte de leur faire du chagrin... Je te reconnais bien là;... toujours ton bon cœur, que l'on citait au pensionnat... Le trépas d'un petit oiseau te faisait pleurer.

CLOTILDE, lui prenant la main et du ton le plus pénétré.

Ah, ma chère Hortense!... quand on a déjà à se reprocher la mort d'un homme!...

HORTENSE, effrayée.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis-là?... La mort d'un homme!... explique-toi.

CLOTILDE.

Je crains...

HORTENSE.

Nous sommes seules,... parle vite.

CLOTILDE, regardant autour d'elle.

En effet, personne ne peut nous entendre... C'était aux eaux de Bagnères, il y a environ deux ans... Il y avait là un jeune homme que personne ne connaissait, qui était venu, on ne sait dans quel but, et sans nom de famille... On l'appelait Édouard, Alfred, que sais-je?... M. Bonnivet l'avait pris en grande amitié, parce qu'il herborisait avec lui, et il ne s'apercevait pas qu'il me faisait la cour.

HORTENSE.

Et tu n'appelles pas cela un bon mari?

CLOTILDE.

Mais moi, je voyais bien qu'il m'aimait : car chaque jour il me

le disait avec un accent plus vrai, plus passionné... Tu sens bien que je ne voulais ni lui répondre ni même l'écouter.

HORTENSE.

Cela va sans dire.

CLOTILDE, s'attendrissant peu à peu:

Un jour, enfin,... je le vis paraître pâle, agité, en désordre... Il se mit à mes pieds, et me supplia avec des yeux pleins de larmes, qui me navraient le cœur... Eh bien! je résistai, je fus sans pitié... Alors il se releva, me dit que, repoussé par moi, la vie lui devenait à charge, et qu'il allait mourir... Il s'éloigna, et ma bouche ne s'ouvrit pas pour le rappeler!... Le lendemain, ma chère Hortense, le lendemain, le journal des eaux nous apprit que ce malheureux avait mis fin à ses jours... Une lettre adressée à son domestique l'avertissait de cet affreux dessein... On fit de vaines recherches dans les montagnes, vers lesquelles on l'avait vu se diriger;... on ne retrouva que son chapeau à côté d'un précipice.

HORTENSE.

Quelle histoire, juste ciel!

CLOTILDE.

Il s'était tué pour moi!... pour moi!...

HORTENSE.

Mais c'est affreux... Il y avait là de quoi te compromettre... C'est une grave inconséquence de la part de ce jeune homme.

CLOTILDE, avec feu.

Une inconséquence!... l'action la plus courageuse, la plus sublime!... Il fallait aimer vraiment pour cela... Il fallait une de ces âmes fortes, puissantes, généreuses...

HORTENSE.

Ah, bon! voilà que c'est un héros, à présent... Toutes les qualités possibles... parce qu'il est mort!

CLOTILDE.

Pauvre jeune homme!... Ah! si j'avais su ce qui arriverait!...

HORTENSE, vivement.

Eh bien?...

CLOTILDE.

Eh bien!... dame, que veux-tu?... on les contente quelquefois avec si peu!

HORTENSE, secouant la tête avec incrédulité.

Si peu, si peu...

CLOTILDE.

Cela vaut toujours mieux que de les laisser mourir.

HORTENSE.

Cependant, ma chère...

CLOTILDE, avec bonté.

Ce n'est pas tant pour eux encore ; mais songe donc qu'ils ont une mère, des sœurs...

HORTENSE.

Oui, mais nous, nous avons des maris.

CLOTILDE, impatientée.

Les maris n'en meurent pas, eux !

HORTENSE.

Il ne manquerait plus que cela !

CLOTILDE.

Tu dois comprendre quels remords, quelle tristesse cet événement m'a laissés...

Air : Je ne vous vois jamais rêveuse (de ma Tante aurore).

Qu'un amant s'enflamme et s'anime,
Je tremble... et, craignant ses regards,
Je rêve précipice, abîme,
Et partout je vois des poignards.
Un de mort !... c'est déjà terrible !
S'il fallait causer deux trépas !...
Moi, d'abord, je suis trop sensible,
Et si j'étais en pareil cas...

HORTENSE.

Que ferais-tu ?

CLOTILDE.

Je ne sais pas....
Mais, à coup sûr, il ne périrait pas ;
Non, non, ma chère, il ne périrait pas !
L'infortuné ne mourrait pas !

(Fernand ouvre doucement la fenêtre du balcon, témoigne par son geste qu'il a tout entendu, et s'esquive sur la pointe des pieds.)

HORTENSE.

Ah çà ! mais... et ton inconnu de Boulogne ?... J'espère qu'il est plus raisonnable.

CLOTILDE.

Oh ! d'après mon accueil de ce matin, je suis sûre qu'il y a renoncé et qu'il est reparti... Dans tous les cas, je ne le ménagerai pas, celui-là !

HORTENSE.

Tu feras bien... J'aime beaucoup M. Bonnivet, et ça me ferait vraiment de la peine si...

CLOTILDE.

Que tu es bonne!... Mais je te retiens ici pour te parler de moi, et je t'empêche de te reposer...

HORTENSE.

Je n'en ai pas besoin... Je ne rentre dans ma chambre que pour réparer un peu ma toilette de voyage... J'attends mon frère, qui ne peut tarder.

CLOTILDE.

Des frais de toilette pour un frère?

HORTENSE.

Et peut-être pour une autre personne,... car je ne t'ai pas dit que j'allais au Havre, et il se pourrait bien, quoique je l'aie défendu, qu'on vint au-devant de moi jusqu'ici.

CLOTILDE.

Vingt-quatre lieues pour te voir une heure plus tôt!... C'est là de l'amour!

HORTENSE.

C'est de l'impatience, et voilà tout... Avant le mariage, on ferait deux cents lieues pour voir sa femme; après, on ne ferait pas vingt pas pour la conduire au bal.

CLOTILDE.

Laisse donc! monsieur Bonnivet m'y mènerait tous les soirs, si je le voulais.

HORTENSE.

Et tu te plains!... (A demi-voix.) Crois-moi, tu ne trouveras jamais mieux... Adieu, adieu... Retourne près de ton mari, et embrasse-le de ma part.

CLOTILDE.

Je le veux bien. (Hortense entre dans la chambre à gauche de l'acteur.) Allons, j'y vais.

SCÈNE VII.

CLOTILDE, puis FERNAND.

(Au moment où elle se dirige vers la porte à droite, elle aperçoit Fernand, qui entre, la coiffure et les vêtements en désordre.)

CLOTILDE.

C'est lui!... Encore ici!... et je suis seule!... Hâtons-nous.

FERNAND.

Un seul instant !...

CLOTILDE.

Comme il est défait !...

FERNAND.

J'étais parti, madame, je m'étais éloigné de cette ville.

CLOTILDE.

J'en étais sûre.

FERNAND.

De cette ville, où une sœur chérie m'attendait.

CLOTILDE.

Que dites-vous?...

FERNAND.

Que je suis le frère d'Hortense de Varennes, de votre meilleure amie...

CLOTILDE.

O ciel !... Je vais la prévenir.

FERNAND, la retenant.

C'est inutile ;... ce n'est pas pour elle que je suis revenu sur mes pas,... c'est pour vous, pour vous seule, que j'ai voulu revoir encore une dernière fois... Il est impossible, me suis-je dit, que tant d'amour ne trouve pas pitié dans son cœur... Si elle me repousse comme ce soir, comme hier, comme toujours, eh bien ! je m'éloignerai sans murmure, et elle n'entendra plus parler de moi... Cette fois, ma volonté sera forte, comme la sienne, et mon projet s'exécutera.

CLOTILDE.

Je n'ose vous comprendre !... Mais vous savez, monsieur, que je ne puis vous écouter, que mon mari...

FERNAND.

Votre mari !... Ah ! voilà ce nom qui m'a exaspéré,... ce nom qui tout à l'heure, après vos derniers refus, est venu se placer comme une barrière devant le bonheur que j'avais rêvé... La seule femme que je puisse aimer, celle dont dépend mon avenir, je la vois au pouvoir d'un autre ; et cet autre, elle l'aime,... car pour lui elle me repousse, elle me condamne à mourir... Cette pensée était affreuse... Alors, je n'ai plus consulté que le désespoir !... et le désespoir, madame, ne donne qu'un conseil, n'inspire qu'une résolution.

CLOTILDE.

Malheureux !...

FERNAND.

Que m'importe à présent une vie sans espérance et sans but?... Ma vie, c'est vous!... et vous ne voulez pas que je vive!

CLOTILDE.

Calmez-vous, ayez donc un peu de raison... (A part.) Que lui dire?... (Haut et vivement.) Oh! tenez, je vous en conjure, au nom de votre sœur, qui vous aime tant.

FERNAND.

C'est aussi en son nom que, moi, je vous supplie... Voulez-vous qu'elle n'ait plus de frère?

CLOTILDE, à part.

O ciel!... cette pauvre Hortense,... qui n'a que lui de famille... (Se retournant et voyant Fernand ouvrir la boîte de pistolets qui était restée sur la table.) Monsieur, que faites-vous?

FERNAND, qui a pris un pistolet.

Votre silence est un arrêt...

CLOTILDE.

Tout mon sang se glace!

FERNAND, avec désespoir.

Vous voulez ma mort!...

CLOTILDE.

Monsieur!...

FERNAND, de même.

Vous l'avez prononcée!...

CLOTILDE, courant à lui.

Mais pas du tout, mais au contraire!... Car enfin, monsieur, que voulez-vous? que demandez-vous?

FERNAND, se rapprochant vivement.

Oh! bien peu,... rien qu'un moment d'entretien.

CLOTILDE.

Et mon mari que j'attends, qui va rentrer!

FERNAND.

Eh bien! tantôt, dans cette salle, à quatre heures, quand votre mari sera sorti... Je me charge de l'éloigner.

CLOTILDE.

Eh quoi!...

FERNAND.

La promesse de m'entendre sans colère, voilà tout... Un amour comme le mien ne forme pas d'autre vœu.

CLOTILDE, à part.

Il n'est pas trop exigeant;... l'autre, l'ancien, demandait bien

plus... (Haut.) A ce prix, consentez-vous à me remettre ces armes, qui me font tant de peur ?...

FERNAND.

A l'instant.

CLOTILDE.

Donnez. (Fernand s'avance pour lui présenter la boite avec les pistolets. Clotilde recule effrayée.) Non ! non ! ne donnez pas... Fermez la boite et portez-la vous-même dans ce secrétaire.

FERNAND.

J'obéis... (Il porte la boite dans le secrétaire, et s'en éloigne.) Clotilde court au secrétaire, et le ferme.) Que faites-vous ?

CLOTILDE.

Moi, je le ferme, et j'en garde la clef. (Elle met la clef à sa ceinture.) Maintenant, je suis plus tranquille.

Ensemble.

Air de valse.

FERNAND.

A ce soir !... Douce espérance,
Qui met un terme à ma souffrance !
Ah ! qu'ici l'heure s'avance
Au gré de mon impatience !...
Songez bien au serment qui vous lie,
Et, je vous en supplie,
Soyez au rendez-vous.
A ce soir, etc.

CLOTILDE.

Je frémis ! car l'espérance
Chez lui succède à la souffrance,
Et déjà, lorsque j'y pense,
L'effroi saisit mon cœur d'avance.
Mais pourtant ma promesse me lie,
Et sa voix me supplie :
Hélas ! résignons-nous.
Je frémis, etc.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

FERNAND, seul.

A ce soir ! elle y consent !... Oh ! l'excellent moyen ! C'est fini, je ne veux plus me servir que de celui-là... Les femmes ont pour elles les attaques de nerfs ;... il faut bien que nous ayons quelque chose.

SCÈNE VIII.

SAUVIGNY, FERNAND.

SAUVIGNY.

Le maudit postillon ! être ainsi en retard !

FERNAND.

Qui vient là?... Sauvigny!... notre amoureux du Havre! mon ancien camarade du lycée!

SAUVIGNY, courant à lui.

Mon cher Fernand!... Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivés?

FERNAND.

Moi, depuis quelques heures... Ma sœur, il n'y a qu'un instant.

SAUVIGNY.

Et je n'étais pas là pour la recevoir,... pour lui offrir la main!... Je suis au désespoir.

FERNAND.

Il n'y a pas de quoi.

SAUVIGNY.

Si vraiment... J'avais ordonné au postillon d'aller si vite, qu'il nous a versés... Une roue cassée, un cheval tué, deux heures de perdues... Est-ce malheureux!

FERNAND.

Pour le cheval.

SAUVIGNY.

Pour moi, mon cher ami, pour moi, qui espérais précéder ici madame de Varennes... J'ai si peu d'occasions de lui prouver mon amour, elle a tant de peine à y croire!...

FERNAND.

Mais du tout,... ma sœur est persuadée que tu l'adores;... je le lui ai dit, et elle a confiance en moi.

SAUVIGNY.

Pourquoi alors ne pas se décider quand je lui offre ma main et ma fortune?

FERNAND.

Pourquoi?... parce qu'elle a été malheureuse avec un premier mari qui l'adorait, et qu'elle se défie des grandes passions et de leur durée... Elle craint que tu ne changes.

SAUVIGNY, avec chaleur.

Moi, changer!... On voit bien qu'elle ne me connaît pas... Mais

je ne change jamais : quand j'aime, c'est pour la vie;... et je n'ai jamais aimé que ta sœur, c'est la seule.

FERNAND, froidement.

Je le veux bien.

SAUVIGNY, de même.

Je le lui ai dit, je le lui ai juré, et c'est la vérité.

FERNAND.

Tu me dis cela, à moi... Qu'est-ce que cela me fait?... Tu es un brave garçon;... c'est tout ce qu'il faut pour un beau-frère, et ma sœur t'épousera.

SAUVIGNY.

Tu en es sûr?...

FERNAND.

Je t'en réponds... Et si elle tardait trop à se décider, je t'enseignerais un moyen...

SAUVIGNY.

Lequel?

FERNAND.

Un moyen dont je viens de faire la découverte, et qui est d'un effet immanquable auprès des dames.

SAUVIGNY, vivement.

Air : Du partage de la richesse.

Ah! dis-le-moi.

FERNAND.

De sa vertu secrète
Il faut user sobrement, mon ami :
Et je pourrai te donner ma recette...
Mais quand je m'en serai servi.
Je veux bien que tu t'enrichisses
De ce moyen, qui fera ton bonheur;
Mais après moi... Les premiers bénéfices
Appartiennent à l'inventeur.

SAUVIGNY.

C'est trop juste.... Mais tu me promets?...

FERNAND.

A une condition.

SAUVIGNY, vivement.

Je l'accepte d'avance.

FERNAND.

Un service à te demander.

SAUVIGNY.

Est-ce de l'argent?.... ma bourse est à tes ordres.

FERNAND.

Eh! non, vraiment.

SAUVIGNY, allant à la table.

Un bon sur mon caissier?... entre beaux-frères, on ne fait pas de façons...

FERNAND.

Il ne s'agit pas de cela... Plus tard, je ne dis pas, c'est possible... Mais dans ce moment ce n'est pas là ce qui me gêne... c'est un mari.

SAUVIGNY.

Un mari?

FERNAND.

Qu'il faut éloigner, et je compte sur toi.

SAUVIGNY.

Moi, qui n'ai pas encore vu ta sœur?

FERNAND.

Elle est à sa toilette, et ne peut te recevoir; et d'ailleurs, ce n'est pas encore maintenant;... c'est à quatre heures qu'il faut l'emmener.

SAUVIGNY.

Et où çà?

FERNAND.

Où tu voudras... Tu iras avec lui visiter les quais, la cathédrale, acheter de la gelée de pommes de Rouen... Cela te regarde.

SAUVIGNY.

Mais ce mari, je ne le connais seulement pas.

FERNAND.

Qu'importe? tous les maris se ressemblent... Et puis, celui-là a un avantage;... c'est un notaire... on peut toujours lui parler de ventes, d'achat, de donations...

Air : Vos maris en Palestine.

Tu peux broder sur ce texte :
Un tel époux... c'est de droit,
Ne veut pas d'autre prétexte;
Car au public il se doit...
Allons, tâche d'être adroit.

SAUVIGNY.

Puis-je ainsi, je t'en fais juge,
Aider à tromper un mari!

FERNAND.

Tu le peux encore aujourd'hui...
Jusqu'au moment où, transfuge,
Tu passeras à l'ennemi.

Tiens... tiens, le voilà.

SCÈNE IX.

BONNIVET, FERNAND, SAUVIGNY.

BONNIVET, portant plusieurs paquets.

Ma femme et ma petite fille seront contentes;... car je leur ai trouvé là les deux plus jolies robes... (Il salue Fernand, puis, s'avançant et apercevant Sauvigny.) Ah, mon Dieu! qu'est-ce que je vois!..

SAUVIGNY, courant à lui.

Monsieur Bonnivet!...

FERNAND.

Tu sais son nom?...

SAUVIGNY.

Oui,... oui,... mon ami.

BONNIVET, stupéfait.

Vous, que j'ai cru mort!

FERNAND.

Comment cela?

BONNIVET.

Votre lettre,... votre disparition de Bagnères...

SAUVIGNY.

Monsieur!...

BONNIVET.

Ce n'est donc pas vrai?... vous existez encore?... J'en suis ravi,... car je vous aimais de tout mon cœur, et c'est un grand plaisir de se retrouver ainsi.

FERNAND.

C'est charmant,... vous voilà en pays de connaissance... (Bas, à Sauvigny.) Et tu peux le mener maintenant aussi loin que tu voudras... A quatre heures, n'oublie pas... (Haut.) Adieu, je vais faire tes affaires,... n'oublie pas les miennes.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE X.

BONNIVET, SAUVIGNY.

BONNIVET.

Que je vous regarde encore... Vous que nous avons tous pleuré à Bagnères-de-Luchon!... vous dont le journal a imprimé le suicide et la mort bien constatée!... C'est un miracle à crier partout.

SAUVIGNY, vivement.

Au contraire!... et je vous prie en grâce de ne point parler de cette aventure,... ici surtout.

BONNIVET.

Pourquoi donc?... un suicide par amour!...

SAUVIGNY.

Raison de plus... Cela me perdrait,... cela ferait manquer mon mariage.

BONNIVET.

Comment cela.

SAUVIGNY.

Vous êtes un galant homme,... un homme discret?

BONNIVET.

Un notaire,... c'est mon état.

SAUVIGNY.

On peut se fier à vous, et d'ailleurs vous m'avez toujours témoigné tant d'amitié... (Après un court silence.) Apprenez donc que lorsque je vous ai rencontré aux eaux de Bagnères... j'étais attaqué d'une maladie nerveuse qui avait produit sur moi une sensibilité si vive que j'étais amoureux de toutes les femmes... une surtout...

BONNIVET.

Cette belle Anglaise?...

SAUVIGNY.

Non.

BONNIVET.

La femme du médecin des eaux?

SAUVIGNY.

Du tout.

BONNIVET.

Et qui donc?...

SAUVIGNY.

Ça ne fait rien à l'histoire.

BONNIVET.

J'y suis;... cette jolie comtesse?

SAUVIGNY.

Si vous voulez;... d'autant qu'inflexible et sévère, elle me traita avec tant de cruauté, qu'entraîné par le délire, le paroxysme de la passion,... peut-être aussi par cette maladie nerveuse dont je vous parlais,... j'avais pris la résolution d'en finir;... mais une bonne et solide résolution... J'y allais franchement... Et le genre de mort que j'avais choisi, comme le plus en harmonie avec l'état de mes idées, consistait à me précipiter dans un de ces abîmes si fréquents sur les Pyrénées... Il y avait là dedans du grandiose.

BONNIVET.

Oui... en extravagance.

SAUVIGNY.

C'est possible... Or donc, après avoir écrit à mon domestique, pour lui faire cadeau de mes effets et prier qu'on n'inquiétât personne à cause de moi,... je me dirigeai vers le lieu adopté... C'était le matin;... et, tout en marchant, déjà je me calmais,... je me sentais refroidi;... j'avais les pieds dans la neige, et il faisait un vent de tous les diables.

Air du vaudeville de Turenne.

Mais arrivé sur le bord du cratère,
Dont je sondais l'horrible profondeur,
Un mouvement involontaire
Me fit reculer de terreur!...
Puis je revins, honteux de ma frayeur...
Mais de nouveau sentant mon cœur s'abattre,
Je reculai, les yeux troublés...

BONNIVET.

Comment! deux fois?

SAUVIGNY.

Parbleu! vous qui parlez,
Je vous le donnerais en quatre!

Enfin, bien malgré moi, et par respect humain, j'allais peut-être m'élancer les yeux fermés,... quand tout à coup, dans la montagne, un grand bruit se fait entendre... C'était... Devinez.

BONNIVET.

Une avalanche?...

SAUVIGNY.

Non... Charles d'Avernais, un de mes amis, et quelques jeunes gens de sa connaissance,... des artistes, des peintres, qui faisaient la chasse aux chamois... Ils riaient tant, ils étaient d'une telle gaieté, que je n'osai leur raconter mon histoire, de peur qu'on ne se moquât de moi... Et quand ils se mirent tous à crier : Viens avec nous, viens avec nous,... je me dis : Je me tuerai tantôt, à midi, aussi bien que maintenant, et même j'aurai plus chaud... Me voilà donc chassant le chamois, courant dans les montagnes,... perdant mon chapeau, mon mouchoir, et arrivant enfin au rendez-vous harassé et mourant de faim.

BONNIVET.

Vous aviez faim ?

SAUVIGNY.

Je dévorais !... un appétit de chasseur, ou plutôt de revenant,... car j'avais tout à fait oublié l'affaire principale... J'étais à cent lieues de mon abîme, et je me disais : Si le désespoir m'a permis de vivre trois heures et demie,... j'irai bien à quatre, cinq, douze... et ainsi de suite... Dans ces cas-là, il n'y a que le premier pas qui coûte... Voilà mon raisonnement, le meilleur, sans contredit, que j'aie jamais fait à mon usage... Mais le plus difficile n'était pas de revenir à la vie,... c'était de rentrer à Bagnères... Comment m'exposer aux brocards, aux quolibets ?... donner un démenti au journal ?... Et puis aux yeux de celle que j'aimais, comment me présenter vivant ?... ce n'était pas possible... Aussi, prenant mon parti et une place dans la diligence de Tarbes, je revins à Paris, de là au Havre,... où mon père me mit à la tête de son commerce... Et depuis ce temps, les sucres, les cafés, les cotons,... j'ai été si occupé...

BONNIVET.

Que vous n'avez plus trouvé un moment pour vous tuer...

SAUVIGNY.

C'est vrai... Et puis, j'ai fait fortune,... une belle fortune, ce qui distrait toujours un peu et donne d'autres idées,... des idées de mariage.

BONNIVET.

Je comprends... Cette fortune, vous voulez maintenant l'offrir à votre ancienne passion.

SAUVIGNY.

Non,... à une autre...

BONNIVET, riant.

De sorte que cet amour qui devait être éternel...

SAUVIGNY.

Existe encore, plus ardent, plus brûlant, si c'est possible... C'est toujours le même;... seulement il a changé d'objet.

BONNIVET.

C'est le phénix qui renaît de sa cendre.

SAUVIGNY.

Voilà... Une veuve charmante, adorable... Mais, malgré mon amour, je n'ai pu encore obtenir un consentement formel;... elle se défie de moi et de ma constance.

BONNIVET, froidement.

Elle a bien tort.

SAUVIGNY.

Et comme elle est ici, dans cet hôtel, pour un jour ou deux, si vous vous avisiez de parler devant elle de cette malheureuse histoire de Bagnères...

BONNIVET.

Pauvre jeune homme!... soyez tranquille, je ne vous trahirai pas, et s'il faut même vous aider...

SAUVIGNY.

Ah, monsieur! tant de bonté, tant de générosité! après ce que j'ai fait!... J'en ai vraiment des remords,... car si vous saviez...

BONNIVET.

Quoi donc?

SAUVIGNY, voyant la porte à gauche qui s'ouvre.

Rien... C'est celle que j'aime... La voici avec son frère.

BONNIVET.

Hortense de Varennes?

SAUVIGNY.

Vous la connaissez?

BONNIVET.

C'est l'intime amie de ma femme.

SAUVIGNY, avec effroi.

De sa femme!

SCÈNE XI.

BONNIVET, SAUVIGNY, HORTENSE, FERNAND.

(Fernand et Hortense sortent de la chambre à gauche.)

HORTENSE, saluant.

Je viens d'apprendre votre arrivée, monsieur, et j'attendais votre visite.

SAUVIGNY, troublé.

J'ignorais si vous étiez visible;... et puis j'avais trouvé ici un ami,... un ami véritable...

HORTENSE, souriant.

Vous en avez beaucoup; car voici mon frère qui depuis une demi-heure a plaidé votre cause avec tant de chaleur...

FERNAND.

J'ai tenu mes promesses... Songe aux tiennes.

HORTENSE.

Quoi donc?

SAUVIGNY.

Rien... Il vous a dit que mon amour, que ma tendresse, ma constance,... qui, je le jure, sera éternelle...

HORTENSE.

Eh mais! comme vous êtes ému!...

SAUVIGNY.

Quand je vous vois;... et, en outre, je me trouve dans une position...

BONNIVET, s'avançant.

Si gênante...

HORTENSE, l'apercevant.

Ah! monsieur Bonnivet... Eh mais! où est donc cette chère Clotilde?

BONNIVET.

Dans sa chambre probablement.

HORTENSE, à Sauvigny.

Je veux vous présenter à elle, à ma meilleure amie.

SAUVIGNY.

O ciel!... (Bas, à Bonnivet.) C'est fait de moi!... sa surprise, son effroi...

BONNIVET.

C'est juste.

HORTENSE, passant entre Bonnivet et Sauvigny, et lui tendant la main.

Venez...

SAUVIGNY.

Pardon... Une affaire importante... dont je parlais à monsieur Bonnivet, et dont il a la bonté de s'occuper...

FERNAND, bas, à Sauvigny.

C'est bien.

SAUVIGNY.

Il faut que nous nous rendions ensemble chez un notaire de Rouen...

FERNAND, de même.

C'est cela.

SAUVIGNY.

Dont l'étude est toujours fermée de bonne heure.

FERNAND.

Et voilà quatre heures qui vont sonner.

BONNIVET, prenant son chapeau.

Je suis à vos ordres.

FERNAND, à part.

L'excellent homme!

SAUVIGNY, à Hortense.

Vous ne m'en voulez pas, je pense?...

HORTENSE.

De vous occuper de vos affaires?... Au contraire;... c'est agir en homme raisonnable et sensé. D'ailleurs, j'ai aussi mes emplettes à faire... chez Cadot-Anquetin... Vous me conduirez jusque-là... je vous laisserai ensuite avec M. Bonnivet, dont j'aime à vous voir prendre les leçons;... et puis, tantôt, à dîner,... car nous dînons tous ici ensemble, avec M. Bonnivet et sa femme...

SAUVIGNY.

Sa femme!... (A part.) Heureusement que d'ici là nous l'aurons prévenue.

Air du quatuor du quatrième acte de Gustave.

Ensemble.

FERNAND.

Ah! quel bonheur je me promets,
Et que ce jour aura d'attraits!
Quel espoir! (*bis*)
Je pourrai donc la voir.
Oui, dans l'instant, combien ces lieux
Vont tout à coup charmer mes yeux

Et soudain s'embellir
Par l'attrait du plaisir !

BONNIVET, à Sauvigny.

Je veux servir vos intérêts,
En cachant vos anciens projets ;
Aujourd'hui, (*bis*)
Je serai votre appui.
Évitez ma femme en ces lieux :
Avant de paraître à ses yeux,
Je veux la prévenir;
Et tout doit réussir.

HORTENSE.

A peine je le reconnais :
D'où viennent ses regards distraits?
Près de moi, (*bis*)
Qu'a-t-il donc, et pourquoi
Cet embarras, lorsqu'à mes yeux
Il devrait paraître joyeux ?
Craint-il de réussir ?
Je n'en puis revenir.

SAUVIGNY.

Quand il défend mes intérêts,
Et lorsqu'il sert tous mes projets,
Quoi ! c'est lui (*bis*)
Que je trompe aujourd'hui ?
Ah ! je le sens, ah ! c'est affreux ;
Je ne puis rester en ces lieux,
Mais pour le secourir,
Je veux y revenir.

FERNAND, bas, à Sauvigny.

Mais va-t'en donc.

SAUVIGNY, passant à la droite.

Ah ! quel supplice !

BONNIVET, riant.

Il divague, et se croit vraiment
Toujours au bord du précipice.

SAUVIGNY, regardant Bonnivet avec intérêt.

Et lui donc, lui, dans ce moment !

Reprise de l'ensemble.

FERNAND.

Ah ! quel bonheur je me promets,
Etc., etc., etc.

HORTENSE.

A peine je le reconnais,
Etc., etc., etc.

BONNIVET.

Je veux servir vos intérêts,
Etc., etc., etc.

SAUVIGNY.

Quand il défend mes intérêts,
Etc., etc., etc.

(Bonnivet, Sauvigny et Hortense sortent.)

SCÈNE XII.

FERNAND, seul.

Enfin, ils sont partis tous les trois; je reste maître de la place, et seul de ce côté de l'hôtel,... seul avec elle!... Cette fois, il faudra bien qu'elle m'entende; il faudra bien enfin que je m'explique... Mais avant tout, de la prudence; et de peur de surprise, empêchons l'ennemi d'arriver jusqu'à nous... (Montrant la porte du fond.) On ne peut venir du dehors que par cette porte..; et en la fermant au verrou... (Il met le verrou, et aperçoit Clotilde, qui entre par la porte à droite.) C'est elle! Il était temps!

SCÈNE XIII.

CLOTILDE, sortant de la porte à droite; FERNAND, au fond du théâtre.

CLOTILDE, sans le voir.

Quatre heures viennent de sonner... Heureusement mon mari n'est pas encore rentré... Je me soutiens à peine... Ah! j'ai une frayeur!... (Elle passe à gauche du théâtre; se retournant et apercevant Fernand.) Le voilà!

FERNAND, s'avançant près d'elle.

Oh! que vous êtes bonne!... Laissez-moi tomber à vos genoux et vous bénir comme mon ange gardien... Ah, madame! vous sauvez la vie d'un malheureux!

CLOTILDE, avec candeur.

Oh! bien certainement, c'est pour vous sauver la vie;... sans cela...

FERNAND.

Je n'ose croire encore à tant de bonheur;... et cependant c'est bien vous, là, près de moi, et nous sommes seuls, et je puis vous dire que je vous aime, que désormais je ne puis vivre loin de vous!

CLOTILDE.

Parlez plus bas;... votre sœur...

FERNAND.

Je l'ai éloignée.

CLOTILDE.

Mais mon mari?...

FERNAND.

Je l'ai remis en mains sûres.

CLOTILDE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

FERNAND, la retenant.

Vous m'avez promis de m'écouter.

CLOTILDE.

Et qu'est-ce que je fais donc?

FERNAND.

Oui, c'est beaucoup, sans doute... Mais suffit-il de m'écouter, si vous vous obstinez à ne pas comprendre tout ce qui se passe au fond de mon âme?... et pour cela, il ne faudrait pas détourner vos regards que j'implore...

(Il s'approche davantage.)

CLOTILDE, voulant s'éloigner.

Monsieur!... monsieur!... est-ce là ce que vous m'avez promis?... Oh! je m'en souviens, moi:... vous m'avez juré que la raison...

FERNAND.

La raison!... Et quel empire pourrait-elle conserver sur celui qui ne se connaît plus?... sur celui dont l'âme est en proie au plus violent désespoir?

CLOTILDE, effrayée, à part.

O ciel! (Haut.) Certainement, monsieur, je serais désolée d'être cause d'un malheur,... vous le voyez bien... Mais vous, de votre côté, aidez-vous un peu, et soyez raisonnable;... car, enfin, vous ne demandiez ce matin que juste ce qu'il fallait pour vivre.

FERNAND.

Et à quoi me servira cette vaine faveur?... à prolonger de quelques jours mon existence.

CLOTILDE.

Que dites-vous?

FERNAND.

Que je ne serai pas mort à vos yeux,... que vous vous serez épargné un pareil spectacle... Voilà tout... (Avec égarement.) Mais demain, madame, nous serons séparés!... Demain, vous partirez!...

CLOTILDE.

Certainement... Aujourd'hui, si je le peux.

FERNAND, avec frénésie.

Et vous voulez que je vive!

CLOTILDE.

Eh bien! non, monsieur, non, je ne partirai pas demain, je vous le promets.

Air : On me dit gentille (de Labarre).

Ah! quelle souffrance!
Il y va, je pense,
De son existence...
Point de cruauté.
Je tremble, je n'ose!
Voyez, et pour cause,
A quoi l'on s'expose
Par humanité.

FERNAND.

Ah! si ma voix a su se faire entendre,
Si vous avez pitié d'un malheureux,
Prouvez-le-moi par un regard plus tendre,
Un seul regard!... ou j'expire à vos yeux?
Ou j'expire à vos yeux!

CLOTILDE, à part.

Ah! quelle souffrance!
Il y va, je pense,
De son existence...
Point de cruauté.
(Elle le regarde avec douceur, et dit à part.)
C'est si peu de chose!
Mais voyez, pour cause,
A quoi l'on s'expose
Par humanité.
(Se rapprochant de Fernand.)
Mais désormais vous jurez de suspendre
Vos noirs projets?...

FERNAND.

Pour qu'ils soient oubliés;
Sur cette main que vous daignez me tendre,
Un seul baiser... ou je meurs à vos pieds!
Ou je meurs à vos pieds.

CLOTILDE, à part.

Ah! quelle souffrance!
Il y va, je pense,
De son existence...
Point de cruauté.
(Elle lui laisse baiser sa main, et dit à part.)

C'est bien peu de chose...
Mais voyez, pour cause,
A quoi l'on s'expose
Par humanité.

Ensemble.

C'est bien peu de chose, etc.

FERNAND, qui s'est jeté à ses pieds.

Délire et tendresse!
Sa main que je presse
Fait battre d'ivresse
Mon cœur enchanté!

CLOTILDE, se défendant et le repoussant.

Monsieur!... monsieur!... (On frappe à la porte.) Silence!

BONNIVET, en dehors.

Ma femme, ouvre-moi.

CLOTILDE.

C'est mon mari!

FERNAND, à part.

Comment diable Sauvigny l'a-t-il laissé échapper?

CLOTILDE, à voix basse.

Partez, de grâce!

FERNAND, de même.

A condition qu'aussitôt son départ nous reprendrons cet entretien... Vous me le promettez?

CLOTILDE, hors d'elle-même.

Oui,... oui, tout ce que vous voudrez, si vous partez à l'instant.

FERNAND, pendant que l'on frappe encore.

Et par où?... Ah! la chambre de ma sœur;... c'est un asile assuré.

CLOTILDE, voyant qu'il s'y enferme.

Surtout, quoi qu'il arrive, n'en sortez pas... Et moi, allons ouvrir cette porte... Mon Dieu! mon Dieu! que de peine pour lui sauver la vie!

(Elle va ouvrir la porte du fond.)

SCÈNE XIV.

CLOTILDE, BONNIVET.

BONNIVET.

Pardon, chère amie, de t'avoir dérangée.

CLOTILDE, à part.

Il me demande pardon encore!

BONNIVET.

Tu étais dans ta chambre, et tu ne m'as pas entendu...

CLOTILDE, troublée.

C'est vrai... C'est pour cela que je vous ai fait attendre.

BONNIVET.

Il n'y a pas grand mal,... pour moi, du moins;... mais je ne suis pas revenu seul. (A part.) Usons de précautions oratoires. (Haut.) Il y a là, avec moi, quelqu'un pour qui les moments sont précieux.

CLOTILDE.

Et qui donc?...

BONNIVET.

Une personne que tu ne t'attends pas à revoir, et qui désire instamment t'être présentée.

CLOTILDE.

Et pourquoi?...

BONNIVET.

Pour te demander une grâce, que tu ne lui refuseras pas.

CLOTILDE.

Eh, mon Dieu! on ne voit aujourd'hui que des gens qui demandent... Qu'il vienne donc, qu'il se dépêche, qu'il paraisse.

BONNIVET.

A condition que tu n'auras pas peur?...

CLOTILDE.

Eh mais!... voilà que vous m'effrayez...

BONNIVET.

Que tu ne jetteras aucun cri d'effroi?

CLOTILDE.

Mais qu'est-ce donc?... (Apercevant Sauvigny, qui vient d'entrer, elle pousse un cri.) Ah!...

(Bonnivet la soutient.)

SCÈNE XV.

CLOTILDE, BONNIVET, SAUVIGNY.

Air: L'amour de la patrie (Wallace).

Ensemble.

CLOTILDE.

O ciel! terreur soudaine!
Est-ce un rêve imposteur?
Je me soutiens à peine,
Et tremble de frayeur.

BONNIVET et SAUVIGNY.

Quelle terreur soudaine
S'empare de son cœur !
Elle respire à peine
Et tremble de frayeur.

SAUVIGNY.

Qu'ici votre cœur se rassure.

CLOTILDE.

Non, je ne puis y croire encor.

SAUVIGNY.

C'est moi, c'est bien moi, je le jure...
Je veux mourir, si je suis mort !

Reprise de l'ensemble.

CLOTILDE.

O ciel ! terreur soudaine !
Etc., etc.

BONNIVET et SAUVIGNY.

Quelle terreur soudaine ?
Etc., etc.

SAUVIGNY, à part.

Quel bonheur qu'Hortense n'ait pas été là !

CLOTILDE, encore troublée.

C'est bien vous ,... vous qui existez encore?...

SAUVIGNY, d'un air honteux et balbutiant.

Je... je voudrais en vain le nier.

BONNIVET.

Il est même très-bien portant.

CLOTILDE, d'un ton de reproche.

Et comment, monsieur, n'êtes-vous pas mort?...

SAUVIGNY.

Je vous en demande bien pardon... Ce n'est pas ma faute.

BONNIVET.

Oui, tu sauras tout ;... nous te le conterons en détail, ça t'amusera,... car, moi, ce matin, ça m'a fait bien rire.

SAUVIGNY, d'un air suppliant.

Monsieur !

BONNIVET, vivement.

Vous avez raison ;... ce n'est pas là ce qui nous amène... Il s'agit en ce moment de lui sauver la vie.

CLOTILDE, étonnée.

Encore !...

BONNIVET, vivement.

Il y a ici quelqu'un qu'il aime et qu'il va épouser.

CLOTILDE, indignée.

Lui ! grand Dieu !

SAUVIGNY, baissant les yeux.

Hélas ! oui.

BONNIVET.

Ta bonne amie Hortense, madame de Varennes.

CLOTILDE, stupéfaite.

O ciel !... ce prétendu, ce jeune homme du Havre dont elle me parlait ce matin ?

BONNIVET.

C'est lui.

CLOTILDE.

Cet amant à qui elle ne reprochait qu'un excès de passion ?

BONNIVET.

C'est lui.

CLOTILDE.

Ce cœur qui n'avait jamais aimé qu'elle, et qui devait l'aimer toujours ?

BONNIVET.

C'est lui.

CLOTILDE.

Quelle horreur !... elle saura tout ;... elle connaîtra la vérité !

BONNIVET.

Voilà justement ce qu'il ne faut pas faire.

SAUVIGNY.

Oui, madame, je vous en conjure...

BONNIVET.

Nous te prions en grâce de garder le silence.

CLOTILDE.

Je laisserais tromper ma meilleure amie !

BONNIVET.

Mais il ne la trompe pas,... il l'aime réellement, il en perd la raison.

CLOTILDE, en hésitant.

Et l'autre ?... et la personne de Bagnères ?...

BONNIVET.

Il ne l'aime plus,... il ne l'a jamais aimée,... il me l'a dit.

SAUVIGNY, vivement.

Je n'ai pas dit cela !

BONNIVET.

A peu près.

SAUVIGNY.

Je vous ai avoue qu'elle méritait toute ma tendresse, et que je l'avais réellement adorée...

BONNIVET.

Oui, un jour,... une matinée... Il se fait là plus coupable qu'il n'était... Une passion de jeune homme, un caprice, une plaisanterie...

CLOTILDE.

Une plaisanterie!... quand il voulait se tuer!...

SAUVIGNY, vivement.

Oui, madame, j'y étais bien décidé, je vous le jure, et la seule considération qui m'en ait empêché...

BONNIVET.

C'est un déjeuner qu'on lui a offert;... des amis et du vin de Champagne qu'il a rencontrés;... et une demi-heure après il n'y pensait plus... Il m'a tout raconté.

SAUVIGNY.

Monsieur!...

BONNIVET.

Et vous avez bien fait, et je vous approuve.

CLOTILDE.

C'est une indignité!...

BONNIVET.

Du tout... Et tu aurais tort de lui en vouloir... C'est tout simple, tout naturel... Celui qui jure d'être toujours amoureux est un fou, un insensé, qui s'abuse lui-même... Est-ce que ça dépend de lui? est-ce qu'il en est le maître?... Autant vaudrait jurer de toujours se bien porter.

CLOTILDE.

A la bonne heure;... mais menacer de se donner la mort?

BONNIVET.

Laisse-moi donc tranquille;... est-ce que tu crois à ça?

CLOTILDE, regardant Sauvigny.

Mais... jusqu'à présent, j'y croyais.

BONNIVET, riant.

Ma pauvre femme!..

CLOTILDE.

Vous riez de moi?...

BONNIVET.

Sans doute... Tout le monde le dit et personne ne le fait... Témoin monsieur, qui était de bonne foi;... à plus forte raison, quand ils ne le sont pas, quand ils jouent la comédie.

CLOTILDE, poussant un cri d'indignation.

Ah!...

BONNIVET.

Qu'as-tu donc?

CLOTILDE, passant à gauche.

Rien... (A part.) Et moi qui tout à l'heure, ici même!... (Regardant la porte de la chambre où Fernand s'est enfermé. Haut.) La présence de monsieur me rend un grand service, et je le reconnaîtrai, en gardant le silence qu'il me demande.

SAUVIGNY.

Est-il possible!...

BONNIVET.

Quand je vous disais que c'était la bonté même...

CLOTILDE, regardant la porte à gauche.

Oui,... une bonté... (à part, avec dépit) dont on ne se sera pas joué impunément... (Haut.) Mais Hortense, où donc est-elle?

BONNIVET.

Nous l'avons laissée faisant des emplettes.

CLOTILDE, qui s'est mise à la table et qui écrit.

Eh bien, mon ami, il faut tâcher de la rejoindre, et de lui donner ou de lui faire parvenir ce petit mot... (A Sauvigny.) Ne craignez rien,... je ne veux pas vous trahir,... au contraire. (A Bonnivet.) Mais il est nécessaire que ce billet lui soit remis sur-le-champ, ou du moins avant dîner.

BONNIVET.

Sois tranquille... Il y a un magasin de nouveautés par lequel elle devait finir ses courses... Je vais y envoyer un des commissionnaires de l'hôtel.

CLOTILDE, lui remettant la lettre qu'elle vient de cacheter.

À la bonne heure.

BONNIVET.

Et, en attendant son retour, veux-tu que nous fassions une promenade sur les quais?...

CLOTILDE.

Je préfère rester.

BONNIVET.

Comme tu voudras... Je reste aussi.

CLOTILDE.

Non, il vaudrait mieux sortir quelques instants, vous promener un peu.

BONNIVET.

C'est juste, avec ma fille... Il fait un soleil superbe;... et cette pauvre petite Ninie qui n'a pas pris l'air d'aujourd'hui...

SAUVIGNY, à part.

Ah, mon Dieu! elle veut l'éloigner... Serait-ce pour Fernand?...

BONNIVET.

Venez-vous, mon jeune ami?...

SAUVIGNY, à part.

Ah! l'honnête homme!... Et comment le prévenir!... (Haut.) Non, non; j'ai des lettres à écrire, et je reste... (à part) pour veiller sur lui.

(Il entre, sans être vu, dans le cabinet à droite.)

BONNIVET.

Adieu, femme.

CLOTILDE, l'embrassant.

Adieu, mon ami.

BONNIVET.

C'est gentil... Il y a longtemps que tu ne m'as embrassé ainsi.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVI.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE, après avoir fermé la porte du fond, allant à la porte à gauche.

Vous pouvez sortir,... tout le monde est parti.

(Elle prend une chaise et son ouvrage, et s'assied au milieu du théâtre.)

FERNAND.

Ah, madame! qu'elles m'ont paru longues, ces minutes d'attente!... Mon cœur battait avec tant de violence, que je sentais s'épuiser en moi les sources de la vie;... et dans ce moment encore, je me soutiens à peine.

CLOTILDE, froidement.

Eh bien,... il faut vous asseoir...

FERNAND, avec chaleur.

M'asseoir!... quand je suis près de vous!... quand je vous contemple avec ivresse!...

CLOTILDE, s'occupant de son ouvrage.

Je vois que les forces vous reviennent.

FERNAND.

Elle me reviennent pour souffrir,... pour souffrir plus que jamais.

CLOTILDE, faisant de la tapisserie.

Cela serait fâcheux,... car enfin, après tout ce que nous avons fait, vous et moi,... s'il n'y avait pas de mieux, il faudrait y renoncer.

FERNAND, étonné.

Que voulez-vous dire?...

CLOTILDE.

Que par intérêt pour votre sœur, qui est ma meilleure amie,... j'ai voulu sauver son frère.

FERNAND.

Quoi! ce n'était pas pour moi?

CLOTILDE.

En aucune façon... Je ne vous connaissais pas... Mais dès qu'il s'agit de la vie de quelqu'un,... vous, ou tout autre,... qu'importe la personne? C'est une question d'humanité.

FERNAND.

Quoi! nulle affection, nulle tendresse?... Ah! ce n'est pas possible... Et cette tranquillité, ce sang-froid... quand vous voyez auprès de vous le plus malheureux des hommes!... (A part.) Allons, c'est une scène à recommencer... Ce que c'est aussi que d'être interrompu au meilleur moment. (Haut.) Oui, madame, vous daignerez m'écouter... Vos yeux ne resteront pas éternellement attachés sur votre ouvrage, sur cette tapisserie qui me désespère; vous jetterez sur moi un regard de pitié,... ou ces paroles que vous entendez seront les dernières de moi qui frapperont vos oreilles... Et cette croisée, qui donne sur le fleuve,... cette croisée élevée!... (Il fait quelques pas vers le balcon. Clotilde reste assise et sans remuer. A part.) Eh bien! elle reste tranquille?... (Haut.) Cette croisée, d'où je vais me précipiter!... (A part.) Elle ne me retient pas? (Haut et revenant vivement.) Non, ce n'est pas loin de vous,... c'est sous vos yeux, c'est à vos pieds que je veux jeter une existence que vous dédaignez.

CLOTILDE, froidement.

J'en serais désolée ; mais je ne peux pas vous en empêcher.

FERNAND.

Ah ! vous parlez ainsi, cruelle, parce que vous savez bien que mon bras est désarmé, et que je n'ai d'autre aide que mon désespoir... Mais si je pouvais trouver une arme !...

CLOTILDE.

N'est-ce que cela, monsieur ? (Détachant froidement la clef qui est à sa ceinture.) Tenez...

FERNAND.

Qu'est-ce que c'est ?

CLOTILDE, se levant.

Ouvrez ce secrétaire... (Voyant qu'il hésite.) Ouvrez,... vous trouverez là une boite.

FERNAND, à part.

Ah, mon Dieu ! (Haut.) Où donc ?

CLOTILDE.

Sous votre main.

FERNAND, prenant la boite.

Ah !... ces pistolets...

CLOTILDE.

Ils sont à vous.

FERNAND, stupéfait.

O ciel !... (Haut, ouvrant la boîte, prenant un pistolet et jouant le désespoir.) Vous le voulez donc !... Vous le voulez !...

CLOTILDE, froidement.

Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de vous guérir... C'est pour vous,... cela vous regarde.

FERNAND.

Dites plutôt que c'est pour vous-même, qui êtes trop heureuse de vous délivrer ainsi d'un amour qui vous est odieux, qui vous importune, qui vous gêne peut-être... Car j'ai un rival,... j'en ai un, j'en suis sûr.

CLOTILDE.

Raison de plus pour...

FERNAND.

Ah ! c'est trop fort !... (Éclatant.) Eh bien ! non, madame, je ne me tuerai pas !... Je vous rendrais trop contente, trop joyeuse... Vous osez rire encore !... dans un pareil instant !...

CLOTILDE, riant.

Oui, vraiment... Allez donc, monsieur, allez donc,... je n'attendais que ce moment-là pour vous adorer.

SCÈNE XVII.

FERNAND, HORTENSE, CLOTILDE.

HORTENSE, entre vivement, aperçoit Fernand, pousse un cri, et se jette dans ses bras.

Ah, mon ami! mon frère?... je te revois !... tu respires encore!

FERNAND, cherchant à se dégager de ses bras.

Qu'as-tu donc, morbleu!...

HORTENSE.

Tu n'es pas blessé?...

CLOTILDE.

Non, non, je te l'atteste.

HORTENSE.

J'étais toute tremblante;... car ce billet de Clotilde que vient de m'apporter un commissionnaire... Lis plutôt.

FERNAND, lisant.

Air : Fragment de Gustave.

« Arrive à mon secours; ton frère, chère amie,
« Court dans ces lieux les dangers les plus grands! »
(A Clotilde.)
Quoi! Madame, c'est vous?

CLOTILDE, riant.

Prêt à perdre la vie,
On est toujours charmé d'avoir là ses parents.

Ensemble.

CLOTILDE et SAUVIGNY, qui entr'ouvre la porte à droite.

Le bon tour, la bonne folie!
Cet amant
Qui faisait serment
D'expirer aux pieds d'une amie,
Le voilà frais et bien portant.

HORTENSE.

De frayeur ah! j'étais saisie!
Mais je vois fort heureusement
Que mon frère tient à la vie,
Et qu'il est frais et bien portant.

TOUS.

Ah! je rirai longtemps de cette comédie.
(A Fernand.)
Toi, conserve le jour
Pour en rire à ton tour.

FERNAND.

Je ne pardonne point semblable raillerie;
Je veux d'un pareil tour
Me venger à mon tour.
(A Sauvigny.)
Vous étiez du complot?

SAUVIGNY.

Non, j'en étais témoin.

FERNAND.

De me railler épargnez-vous le soin.
Après un tel affront, oui, chacun dans le monde
Va me montrer au doigt; et, que Dieu me confonde!
(Prenant un pistolet.)
Je me tuerai, si vous ne jurez pas
Qu'un silence éternel...

TOUS.

Nous le jurons, hélas!

Ensemble.

FERNAND.

Tenez bien ce serment;
Sinon, Dieu me confonde!
Moi, je fais le serment
De périr à l'instant.

TOUS.

Si c'est le seul moyen
Pour qu'il reste en ce monde,
Vivez... Nous jurons bien
Que nous n'en dirons rien.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; BONNIVET.

BONNIVET, s'élançant et retenant le bras de Fernand, qui tient encore le pistolet.

Jeune homme, jeune homme, qu'est-ce que ça signifie!...

CLOTILDE, regardant sa main, qui est enveloppée de noir.

Qu'est-ce que c'est donc?... qu'est-ce que vous avez là?...

BONNIVET.

Rien...

CLOTILDE.

Mais si, vraiment!...

BONNIVET.

Je te dis que non... Ma petite fille jouait tout à l'heure dans le

jardin de l'hôtel avec un gros chien noir, et des hommes couraient en criant : « Garde à vous, il est enragé ! » Je me suis élancé alors entre lui et mon enfant;.... il m'a mordu, c'était tout simple...

TOUS.

Enragé !...

BONNIVET.

Eh non !... fausse terreur,... car un instant après il a bu comme si de rien n'était.

HORTENSE.

Mais vous l'avez cru...

BONNIVET.

Ma foi, oui.

HORTENSE.

Et malgré cela !... Quelle générosité !... quel dévouement !

BONNIVET.

Du dévouement !... Y pensez-vous?... quand il s'agit de sa fille ou de sa femme !... C'est comme pour soi,... c'est presque de l'égoïsme.

FERNAND.

Et vous qui ne voulez pas qu'on expose ses jours?...

BONNIVET.

Quand il le faut... c'est trop juste... Raison de plus pour s'en abstenir quand il ne le faut pas... Ah çà ! dînons-nous?

CLOTILDE, avec attendrissement.

Monsieur, vous êtes le meilleur des hommes.

BONNIVET.

Tais-toi donc.

CLOTILDE, de même.

Le meilleur des maris;... et je vous aime comme jamais je ne vous ai aimé.

BONNIVET.

Tu es bien bonne, et ça me fait plaisir... Ça m'en fera aussi de dîner... Moi à côté de ma femme... Madame à côté de son prétendu, qui bientôt sera son mari... Et tous ensemble, nous boirons aux bons vivants... (A Fernand.) Parce que, voyez-vous, mon cher ami...

VAUDEVILLE.

Air : Quand on est mort, c'est pour longtemps.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Disait Désaugiers, notre maître;
Ce jour va naître

Et disparaître :
Imprudents,
Profitez des instants.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

BONNIVET.

Qui donc vous pousse
Vers le trépas ?
N'avez-vous pas
Le Champagne qui mousse ?
La vie est douce
A caresser,
Et sans secousse
Tâchons de la passer.
Car, ici-bas,
A chaque pas,
N'avons-nous pas
Pour abréger la vie,
Peine, chagrin,
Et médecin,
Dont la voix crie
A tout le genre humain :
« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Disait Désaugiers, notre maître;
Ce jour va naître
Et disparaître :
Imprudents,
Profitez des instants.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

FERNAND.

Sur notre scène
Que montre-t-on ?
Viol, poison,
Forfaits à la douzaine;
Et Melpomène
Chaque semaine
Part pour la chaîne
De Brest ou de Toulon...
Vers ostrogoths
Et visigoths,
Des noirs tombeaux
Sur vous tinte la cloche;
Sombre roman,

Drame de sang,
Votre heure approche;
Hardi! donnez-vous-en!...
« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Disait Désaugiers, notre maître.
Bientôt vous allez disparaître :
Ainsi donc, profitez des instants.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps; »
Etc., etc., etc.

SAUVIGNY.

Levant la nuque,
Le jeune Franc
Traite gaîment
Racine de perruque.
« O siècle eunuque, »
Disaient-ils tous,
« Gloire caduque,
« Qui va revivre en nous! »
Ils le disaient,
Ils l'imprimaient,
Ils le croyaient...
Et, malgré leur mérite,
Nul jouvenceau
De leur tombeau
Ne ressuscite
Ou Molière ou Boileau...
« Quand on est mort, c'est pour longtemps,
Disait Désaugiers, notre maître.
Grands talents,
Pour vous voir renaître,
Il nous faut attendre encor du temps.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

CLOTILDE, au public.

Sur le qui vive,
En cet instant,
L'auteur attend
Son heure décisive;
Sa crainte est vive :
Il va savoir
S'il faut qu'il vive
Ou qu'il meure ce soir...
Montrez-vous tous
Cléments et doux,

Et que pour nous
La critique traîtresse
Reste à l'écart :
Point de brocard
Sur notre pièce;
Ne l'immolez pas ;... car,
« Quand on est mort, c'est pour longtemps. »
Mais grâce au public, notre maître,
Que cet ouvrage qui va naître
Soit longtemps
Au nombre des vivants.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

LA
PENSIONNAIRE MARIÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Imitée d'un roman de Mme de FLAHAUT,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 novembre 1835.

PERSONNAGES.

M. DE BOISMORIN, riche propriétaire.
ANATOLE, son pupille.
TRICOT, maître d'école.
ADÈLE, femme de M. de Boismorin.
MARIE, nièce du curé.
JEUNES PENSIONNAIRES amies d'Adèle.
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

La scène se passe dans la terre de M. de Boismorin, en Normandie, aux environs du Havre.

Le théâtre représente un grand salon ouvert par le fond, et donnant sur une partie du parc. — Portes latérales. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, un petit guéridon; de l'autre côté, une table avec une corbeille vide, un encrier et des plumes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANATOLE, TRICOT, entrant par le fond, à gauche.

TRICOT.

Ainsi, monsieur, vous venez de débarquer?

ANATOLE.

Ce matin même, au Havre, et j'arrive de New-York.

TRICOT.

C'est étonnant qu'on revienne de New-Yorck!.. je ne peux pas me faire à cette idée-là, moi, magister de ce village qui ne suis jamais allé plus loin que Bolbec... Vous devez être bien fatigué?

ANATOLE.

Du tout;... je suis venu à pied, en me promenant, jusqu'au château de M. de Boismorin... Est-il levé?.. peut-il me recevoir?

TRICOT.

Il n'est pas encore arrivé de Paris.

ANATOLE.

Comment?... mais il venait toujours passer six mois dans ce beau domaine.

TRICOT.

Oui, monsieur, l'année dernière encore, avec des messieurs, des dames de Paris et une pension de demoiselles,... étaient-elles gentilles!.. une surtout que je vois encore courir dans le parc,... mais cette année monsieur le capitaine est en retard... on ne sait pas pourquoi. Au surplus, il est peut-être en route; on l'attend d'un moment à l'autre.

ANATOLE, posant son chapeau et ses gants sur le guéridon.

En ce cas, je l'attendrai... Je ne partirai pas sans avoir revu mon bienfaiteur, mon second père.

TRICOT.

Vous lui avez donc des obligations?

ANATOLE, avec chaleur.

Je lui dois mon éducation,... ma seule fortune! c'est lui qui a pris soin de mon enfance, qui plus tard m'a soutenu de ses conseils, de sa bourse... Je lui dois tout ce que je suis.

TRICOT.

Moi, je lui dois ma place de régisseur... Il paraît qu'il donne à tout le monde. J'étais déjà instituteur primaire de la commune, M. Tricot, écrivain public... Mais la littérature est aujourd'hui si mal payée! aussi, M. de Boismorin m'a chargé de l'administration de ce domaine; et grâce à mes deux emplois, en demandant quelque chose à la grammaire, et le reste à l'arithmétique, je finis par y trouver mon compte.

ANATOLE.

C'est à merveille; et je vous prierai aussitôt son arrivée...

TRICOT, sans l'écouter, remontant vers le fond, et regardant dans le parc, à droite.

Ah, mon Dieu!

ANATOLE.

Qu'avez-vous donc?

TRICOT, de même et regardant à droite.

Rien!

ANATOLE.

Je vous prierai de me prévenir... Mais vous ne m'écoutez pas...

TRICOT.

C'est égal,... parlez toujours.

ANATOLE, se fâchant.

M. Tricot!

TRICOT.

Pardon,... j'avais cru apercevoir au bout de cette allée... quelqu'un...

ANATOLE.

Que vous attendez...

TRICOT, regardant toujours.

Que j'attends toujours,... et qui ne vient jamais... que le matin... au château... chercher de la crême... pour le déjeûner de monsieur le curé...

(Ils descendent le théâtre.)

ANATOLE.

Son vicaire?

TRICOT.

Non, sa nièce, qui depuis quelque temps est venue habiter avec lui.

ANATOLE.

Est-ce que par hasard M. Tricot en voudrait aux biens du clergé?

TRICOT.

Non, monsieur... Je vous prie de croire que je n'ai aucune vue coupable ou illégitime,... je ne suis pas assez riche pour ça! mais ma'm'selle Marie qui est près de son oncle,... un oncle respectable,... est tellement sévère que je n'ai jamais osé lui parler verbalement de mon amour;... avec ça que j'ai peu de facilité pour la parole...

ANATOLE.

Je ne m'en aperçois guère!

TRICOT.

Oui, avec vous... qui ne m'imposez pas; mais dès qu'il y a là quelqu'un, et qu'il faut parler... je commence par me taire.

Air du Pot de fleurs.

Mais si malgré moi retardées,
Les paroles me font défaut,
Ce n'est point le manque d'idées :
C'est qu'au contraire, j'en ai trop...
Et leur foule, quand j'en accouche
Pour s'échapper à l'envi se pressant,
Fait sur ma lèvre un tel encombrement
Que cela me ferme la bouche.

C'est ce qui m'a empêché d'être du conseil municipal, où il faut essentiellement être orateur; mais la plume à la main, je prends ma revanche;... j'ai de l'éloquence, j'écris toujours quatre pages, quelquefois plus, jamais moins... Parce que l'écriture, c'est mon état,... c'est ma partie;... et toutes les semaines... je taille ma plume,... je règle mon papier et je lance à mademoiselle Marie une épître amoureuse...

ANATOLE.

Qu'elle accepte...

TRICOT.

Sans jamais me répondre, ce qui me désespère, et m'empêche d'envoyer à son oncle, le curé, une page d'écriture, que j'ai depuis quinze jours dans mon portefeuille, avec des traits de ma main,... pour lui demander celle de sa nièce...

(Il regarde dans la coulisse.)

ANATOLE.

Je ne veux point troubler votre tête-à-tête,... et vais tâcher de me loger dans le village.

TRICOT.

Du tout;... le château est assez grand, et je ne souffrirai pas qu'un ami de monsieur le capitaine.

ANATOLE.

En son absence... ce serait trop indiscret...

TRICOT.

Et bien, chez moi?

ANATOLE.

A la bonne heure.

TRICOT, lui indiquant sa maison de la main, vers le fond à gauche en dehors.

Au bout de ce petit chemin, la maison du régisseur, maison badigeonnée à neuf, et en caractères noirs sur fond rouge, *Tricot, professeur de belles lettres*... Je vais vous y rejoindre...

(Anatole prend ses gants et son chapeau.)

Air du ballet de Cendrillon.

Dans ce séjour modeste et printannier,
Changeant souvent d'emplois et de symbole,
L'instituteur le matin fait l'école,
Et puis le soir il se fait jardinier.
Tenant tantôt mon Horace à la main,
Tantôt l'arrosoir,... je me pique

De cultiver les fleurs de mon jardin
Comme les fleurs de rhétorique.

ENSEMBLE.

Dans ce séjour modeste et printannier,
Changeant souvent, etc.

(Anatole sort par la gauche.)

SCÈNE II.

MARIE, entrant par le fond à droite; TRICOT, au fond à gauche.

TRICOT, à part, regardant Marie.

La voilà! comme je tremble, et comme le cœur me bat! c'est bien la peine d'être savant pour être aussi bête que les autres!

MARIE, à part.

C'est le jeune magister qui me fait la cour, et qui me remet toujours des lettres...

TRICOT, à part.

Tant pis! je vais lui décocher un compliment. (Haut.) Je vous salue, Marie, pleine de grâces...

MARIE, lui faisant une révérence.

Bonjour, M. Tricot.

TRICOT.

Vous avez l'air bien joyeux?

MARIE.

C'est vrai que je ne me sens pas d'aise.

TRICOT, timidement.

Et peut-on vous demander pourquoi?

MARIE.

Certainement, c'est pas un secret... Vous savez que, maintenant je suis à la charge de mon oncle le curé, qui ne peut pas me donner de dot...

TRICOT.

Je le sais,... et même ça me fait déjà assez de peine.

MARIE.

Pourquoi donc?

TRICOT, hésitant.

Oh! pour vous..

MARIE.

Vous êtes bien bon... Or donc ce matin, mon oncle m'a dit : « Réjouis-toi ma nièce : je reçois une lettre de Paris, une let-

« tre de M. de Boismorin, qui m'envoie deux sacs d'écus pour les « pauvres de la commune;... et de plus il te donne au château « une place superbe :... tu seras à la tête de la laiterie. — Com- « ment ça se fait-il? que je lui ai répondu. — Tu le sauras bien- « tôt... Trouve-toi seulement au château sur les midi, au moment « de l'arrivée de M. de Boismorin. »

TRICOT.

Il arrive aujourd'hui?.. tant mieux, il y a quelqu'un qui l'attend.

MARIE.

Mais quelle bonté à lui, qui me connaît à peine, d'avoir pensé à moi de si loin,.. à Paris!

TRICOT.

C'est un ancien marin, qui a encore bonne mémoire pour son âge;... il n'oublie personne! il ne se couche jamais sans avoir fait un peu de bien dans sa journée, et voilà quatre-vingts ans qu'il va comme ça...

Air de Lantara.

Il peut sans regrets, sans envie,
Vers le passé souvent faire un retour;
Il a bien employé sa vie,
Et sa vieillesse est le soir d'un beau jour.
Si près de lui, quelqu'un souffre ou soupire,
Son cœur discret, prompt à le soulager,
Fait des heureux, sans jamais en rien dire,
Et des ingrats, sans se décourager!

MARIE.

Des ingrats! je n'en serai pas;... comme je vais le remercier... Car enfin une place de quatre cents francs... c'est une dot.

TRICOT.

Je crois bien! et ça irait joliment avec...

MARIE.

Avec quoi?

TRICOT.

Avec des idées que j'ai...

MARIE.

Et lesquelles?.. (A part.) Il ne parlera pas!

TRICOT, avec embarras et lui montrant une lettre.

Des idées... que j'ai glissées sur ce papier...

MARIE, à part.

Allons, encore une!... Il a la rage d'écrire;... et moi qui justement ne sais pas lire...

TRICOT, présentant toujours sa lettre.

Et si vous vouliez seulement accepter...

MARIE, à part.

Dieu que c'est ennuyeux ! (Haut.) Non, monsieur !

TRICOT.

De grâce ! daignez la lire.

MARIE.

C'est impossible...

TRICOT.

Quoi ! vous me refusez !

MARIE.

J'y suis forcée.

TRICOT, à part.

Il n'y a rien à faire avec une vertu comme celle-là. (Haut.) Et les autres cependant,... les autres billets, vous les avez reçus...

MARIE.

C'est vrai ;... mais je ne les ai pas ouverts.

TRICOT.

Que dites-vous ?

MARIE.

La preuve, c'est que les v'là... Tenez, regardez plutôt...

(Elle les lui présente.)

TRICOT, les prenant.

En effet,... ils y sont tous ! et le cachet est intact !... O influence du village et d'une éducation champêtre !... voilà bien les vertus du presbytère !..

MARIE.

Et vous êtes bien heureux que je n'aie pas montré toutes ces lettres-là à mon oncle,... qui vous aurait appris à parler..

(On entend en dehors le chœur du Chalet, et la musique continue pendant le dialogue suivant.)

TRICOT.

Mon dieu ! que signifie ce bruit ?

MARIE.

Ce sont les villageois qui courent au-devant d'une voiture de voyage... Serait-ce déjà monsieur le capitaine ?

TRICOT, se démenant.

Et moi qui ne suis pas là, pour représenter l'instruction publique... Et la harangue ?... Je n'ai pas une seule idée.

MARIE.

Qu'est-ce que ça fait ?

Air : Un homme pour faire un tableau.

Quand mon oncle me lit l'journal,
J'vois maint orateur qu'on admire,
Qui possèd' l'art original
De parler un' heur' sans rien dire ;
Ils font des phras's, à tout bout d'champ...
Cela donne aux pensé's qui suivent,
L'temps d'arriver... et bien souvent
L'discours finit sans qu'ell's arrivent.

(La musique recommence.)

TRICOT.

Vous avez raison,... je ferai comme cela... (Il veut encore causer avec Marie ; Marie lui dit :) Allez ! allez donc,... Tricot. (A la cantonade.) Me voilà ! me voilà !..

(Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE III.

MARIE, seule.

Est-il impatientant celui-là ?... parce qu'enfin on a son amour-propre comme une autre, et on n'aime pas à avouer... qu'on ne sait rien... Et puis lui qui prend ça pour de la vertu... C'est toujours désagréable de le détromper... Enfin me v'là laitière au château ;... il en est régisseur... On se rencontre...

Air : Ses yeux disaient tout le contraire.

Par état, forcés tous les jours
D'nous trouver tous deux en présence,
P't-étr' qu'il n'écrira pas toujours,
Qu'il s'lass'ra d'brûler en silence.
Son amour craint d'être importun ;
Mais pour peu qu'il se fasse entendre,
Il est sûr de trouver quelqu'un
Qui n'demande qu'à le comprendre.

(Regardant par le fond à droite.)

Ah, mon Dieu ! la belle calèche ! c'est celle de notre bon vieux maître... S'il a son accès de goutte comme l'autre année, il ne pourra pas descendre... Ah ! voilà une jeune demoiselle qui s'élance... Elle a été bien vite à terre... Elle aide monsieur à sortir de voiture,... elle lui donne le bras,... il s'appuie sur elle. Comme elle marche lentement et avec précaution !... c'est drôle ; je ne savais pas que notre maître eût des enfants... Et à l'air dont elle le regarde,... aux

soins qu'elle prend de lui,... c'est sa fille,... ou plutôt sa petite-fille,... c'est sûr !.. Les voilà à la porte du salon... où attendent tous les fermiers et le régisseur;... il embrasse la petite demoiselle sur le front, ... et lui fait signe d'aller jouer dans le parc... Elle ne se le fait pas dire deux fois,... la voilà qui s'élance dans l'allée... Dieu comme elle court!... (S'éloignant.) Gare!... gare!... elle n'a pas la goutte celle-là!

SCÈNE IV.

ADÈLE, MARIE.

ADÈLE, entrant en courant et en sautant.

Ah, le beau parc!... les belles allées!... il n'y en avait pas une comme celle-là... à la pension... (Apercevant Marie et poussant un cri.) Marie!... la petite laitière...

(Elle va à elle.)

MARIE.

Mademoiselle Adèle... qui l'année dernière...

ADÈLE.

Est venue ici aux vacances! es-tu installée?... as-tu du bon lait?... sais-tu faire des fromages à la crême?... Je t'apprendrai...

MARIE.

Comment! vous savez déjà que j'ai une place?..

ADÈLE.

C'est moi qui te l'ai fait avoir.

MARIE.

Est-il possible!

ADÈLE.

Tu es donc contente?

MARIE.

Je crois bien!

ADÈLE.

Alors et moi aussi! embrasse-moi! (Elle l'embrasse.) Tu ne te rappelles donc pas que l'autre année, quand je suis venue ici, avec madame Dubreuil, ma maîtresse de pension, une vieille amie à M. de Boismorin, j'étais bien triste, bien malheureuse,... je pleurais toute la journée... Il est vrai que je ris et que je pleure aisément... dans ce moment encore, mais aujourd'hui c'est de joie, c'est de bonheur, parce que vois-tu bien... Où en étais-je?... et qu'est-ce

que je te disais?.. Ah!... ah! je me rappelais notre promenade ici... un soir dans le parc,... parce que moi, pauvre orpheline, tu m'avais prise en amitié, tu me contais tes peines;... et tu me disais en soupirant: « Ah! mademoiselle, qu'il y a dans le monde des gens qui « ont du bonheur! Si j'étais jamais dans ce beau château, à la tête « de la laiterie... »

Air du vaudeville de la Somnambule.

« Ah! si le ciel comblait mon espérance,
« Si j'obtenais jamais un tel emploi, »
Tu le disais: « oui la reine de France
« Ne serait pas plus heureuse que moi. »
Et j'ai voulu, bonne magicienne,
Par ma baguette, à tous dictant ma loi,
Te rendre heureuse ici comme une reine...
(Lui prenant les mains avec bonté.)
Afin de l'être encore plus que toi.

J'ai demandé en ton nom cette place, dès que j'ai été mariée.

MARIE, vivement.

Vous êtes mariée?...

ADÈLE.

Depuis deux mois!

MARIE.

Vous n'êtes plus demoiselle?..

ADÈLE.

Du tout,... du tout... Je vais te raconter tout cela; car c'est bien l'événement le plus singulier et le plus extraordinaire,... c'est-à-dire le plus simple du monde,... et c'est justement pour ça...

MARIE.

Dites donc vite.

ADÈLE.

Tu sais déjà que j'étais sans parents, que j'étais restée, bien jeune, confiée aux soins d'un beau-père...

MARIE.

Dont on ne disait pas grand bien ici;... un joueur, un mauvais sujet, un malhonnête homme qui avait mangé toute votre fortune.

ADÈLE.

Je l'ignore... Tout ce que je sais, c'est qu'il était méchant avec moi, qu'il me maltraitait, et que j'étais bien malheureuse... Nous habitions alors une petite maison dans une rue de Rouen;... et dans mon quatrième étage, où je travaillais, et où je pleurais toute la

journée, personne ne s'intéressait à moi, qu'un jeune étudiant qui demeurait sur le même palier... Chaque fois qu'il me rencontrait, il me saluait sans me parler,... mais avec un regard qui voulait dire : Pauvre fille!.. Je compris que j'avais là un ami, un protecteur... Je comptais sur lui; et quand j'avais du chagrin, ce qui m'arrivait tous les jours, je pensais à lui... Il y avait aussi un homme riche et laid, que mon beau-père m'amenait depuis quelque temps, et qui nous menait promener dans une belle voiture... Celui-là était plus prévenant, plus aimable pour moi; cependant il me déplaisait... C'était injuste; car c'était le protecteur de mon beau-père; il devait même nous emmener le lendemain à une terre qu'il possédait... Lorsque la veille, le jeune étudiant entre chez moi; il était pâle et il tremblait... Mademoiselle, me dit-il, on veut vous perdre. — Moi! et comment? — Vous ignorez les dangers qui vous menacent... — Lesquels? — Vous ne pourriez les comprendre, et je n'oserais vous les dire;... mais vous êtes perdue, si vous ne me permettez de vous défendre... Avez-vous confiance en moi? — Je le regardai, et je lui dis : Oui. — Il me serra la main, et partit. — J'ignore ce qui arriva; mais le lendemain, je vis entrer un homme en noir, un magistrat... Il demanda à parler à mon beau-père, qui était furieux... J'entendis des cris, des menaces; et puis l'homme en noir, qui avait une figure calme et respectable, me conduisit dans une pension de demoiselles, et me confia à la maîtresse en lui disant : Veillez sur elle!.. Quelques heures après, se présente devant moi mon jeune protecteur. — Vous serez dans cette maison à l'abri du danger, me dit-il... Moi je pars, et vous me reverrez quand j'aurai fait fortune... Adieu,... adieu,... je voudrais... et n'ose vous embrasser. — Et moi je vous le demande, lui criai-je, en me jetant dans ses bras... Alors, et les yeux mouillés de larmes, il s'élança vers la porte; il disparut, et depuis je ne l'ai plus revu!

MARIE.

Pauvre jeune homme!.. il m'intéressait tant; j'ai cru que c'était lui que vous aviez épousé...

ADÈLE.

Non pas.

MARIE.

Quel dommage!.. j'avais déjà arrangé ça, et ça aurait été bien mieux...

ADÈLE.

Pourquoi donc?

MARIE.

Pourquoi?... c'te question...

ADÈLE.

Oui, pourquoi?

MARIE.

Dame!.. je n'en sais rien,... c'est une idée... Enfin, ma'm'selle, continuez? Vous voilà dans cette pension, chez madame Dubreuil...

ADÈLE.

Qui m'avait prise en amitié!.. tout le monde m'aimait; aussi je travaillais avec un courage! Lorsqu'arriva la distribution des prix,... ah! quel beau jour! toutes les autorités de la ville, les magistrats, les premières familles, tout le monde était là; et ces fanfares de triomphe, et ces couronnes, et ces parents qui embrassaient leurs enfants! ils étaient si heureux, si occupés,... que nul ne faisait attention à moi. Alors, et pour la première fois, je m'aperçus dans cette foule que j'étais seule au monde et je me pris à pleurer!... Un vieux monsieur, qui était bien vieux... mais qui avait l'air de la bonté même, s'approcha de moi, et, me regardant avec une surprise mêlée d'intérêt, me demanda pourquoi je pleurais ainsi à chaudes larmes. Hélas, monsieur! lui répondis-je, c'est que j'ai trois couronnes et que personne ne m'embrasse... Je n'ai ni père ni mère pour se réjouir de ma joie... Eh bien, mon enfant, me dit-il, me voilà! je viens la partager avec vous; et il se mit à causer avec tant de charme et d'abandon, qu'au bout d'un instant nous nous connaissions depuis un siècle, nous étions des amis intimes... Tout le monde partait, chaque mère emmenait sa fille avec elle en vacances,... et moi j'allais rester seule à la pension; mais le vieux monsieur, qui semblait lire dans ma pensée, s'approcha de madame Dubreuil, et lui dit: « Mon ancienne et respectable amie, « voici ma fille, qui vous prie en grâce de venir avec elle passer les « vacances dans mon château de Boismorin. »

MARIE.

C'était notre maître?

ADÈLE.

Ne l'avais-tu pas déjà reconnu à sa bonté?.. Oui, c'était lui. Je n'espérais jamais pouvoir lui prouver ma reconnaissance;... mais cet hiver il a été malade, bien malade... J'ai demandé à madame Dubreuil à quitter la pension, à me rendre à Paris près de lui.

MARIE.

Pour lui donner vos soins ?

ADÈLE.

Et je me rappelle encore sa convalescence... J'ai été bien inquiet, me dit-il; car je ne croyais pas en revenir, et pour des raisons que je t'expliquerai plus tard... je ne peux rien laisser par testament. — Ah, monsieur ! lui dis-je, quelle idée avez-vous là ?.. Alors il me prit la main, et me dit en souriant ? Adèle, veux-tu m'épouser ?... Moi ! répondis-je en sautant de joie;... il serait possible !... je resterais là auprès de vous,... je ne vous quitterais plus,... je serais votre femme...

MARIE, vivement.

Comment ! vous avez accepté ?

ADÈLE.

De grand cœur...

MARIE.

C'est là votre mari ?..

ADÈLE.

Certainement !..

MARIE.

Ah, mon Dieu !

ADÈLE.

Qu'as-tu donc avec ton air de me plaindre ?..

MARIE, embarrassée.

Mais dame !... quel âge avez-vous ?

ADÈLE.

Dix-huit ans.

MARIE.

Et l'on dit que M. le capitaine en a soixante et dix-neuf.

ADÈLE.

Mieux que cela !... quatre-vingts bien sonnés depuis un mois ! Mais je te jure que cela n'y fait rien.

MARIE.

Tant mieux, mademoiselle.

ADÈLE.

Air du vaudeville du Baiser au porteur.

Jamais triste, jamais morose,
Souriant même au sein de la douleur,
Il est aimable et joyeux quand il cause,
Et son esprit, rajeuni par son cœur,

A du printemps la grâce et la fraicheur...
C'est par erreur ou par mégarde...
Qu'on lui donne quatre-vingts ans ;
S'il les a quand je le regarde,
Ils n'y sont plus quand je l'entends.

MARIE.

Mais l'autre,... le jeune étudiant.

ADÈLE.

Eh bien?

MARIE.

Eh bien, vous l'avez donc oublié?..

ADÈLE.

Moi! me prends-tu donc pour une ingrate?.. oh non! dans ma nouvelle fortune, ma première pensée a été pour lui. Il reviendra,... car il me l'a promis... Il reviendra près de nous, et quel plaisir de lui dire à mon tour : Tenez, tenez, mon ami, soyez riche; car je le suis... Soyez heureux; car vous êtes la cause de mon bonheur... Je me représente sa surprise, et surtout son contentement... C'est là ma seule idée, le rêve de mes jours et souvent même de mes nuits... Moi l'oublier!.. ah bien oui! est-ce que j'oublie mes amis? est-ce que je n'ai pas pensé à toi?

MARIE.

Si vraiment!..

ADÈLE.

Et ce n'est rien encore!.. je te marierai aussi :... je veux que tout le monde se marie. Je te chercherai un prétendu.

MARIE, vivement.

Je l'ai déjà.

ADÈLE.

Un prétendu qui t'aime?

MARIE.

A ce que je crois.

ADÈLE.

Il ne te l'a pas dit?

MARIE.

Il ne parle jamais,... il écrit;... et à moi qui ne sais pas lire, il me remet toujours des lettres.

ADÈLE, gaiement.

Nous les lirons ensemble; nous ferons les réponses.

MARIE.

Quoi! vous auriez la bonté?.. oh! je ne me permettrais pas...

ADÈLE.

Laisse-donc ! cela m'amusera. — Ah ! c'est mon mari.

(Elle va au-devant de lui.)

SCÈNE V.

MARIE ; ADÈLE, courant au-devant de M. de Boismorin, à qui elle donne le bras ; M. DE BOISMORIN, TRICOT, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

CHOEUR.

Air : Berce, berce, bonne grand'mère.

Quel plaisir, quel charme suprême
De revoir cet endroit chéri !
Il est près de celle qu'il aime
Et le bonheur l'a rajeuni.

M. DE BOISMORIN.

En parcourant cette allée, où l'ombrage,
Est aussi vert qu'aux jours de mon printemps,
D'un demi-siècle oubliant le passage
J'ai retrouvé mes jambes de trente ans.

Ensemble.

M. DE BOISMORIN.

Quel plaisir, quel charme suprême
De revoir cete endroit chéri !
De s'y trouver auprès de ce qu'on aime !
Par le bonheur je me sens rajeuni.

ADÈLE, TRICOT, MARIE, et le CHOEUR.

Quel plaisir, quel charme suprême
De revoir cet endroit chéri !
Il est près de celle qu'il aime,
Et le bonheur l'a rajeuni.

TRICOT, à M. de Boismorin.

N'êtes-vous pas bien fatigué du voyage ?

M. DE BOISMORIN.

Du tout ;... je me suis délassé en revoyant mes amis, mes enfants et puis ces beaux arbres que j'aime tant ! ces arbres mes contemporains...

TRICOT.

C'est vrai : il sont de votre âge...

M. DE BOISMORIN, souriant.

Oui,... mais ils se portent mieux que moi ;... et grâce au ciel

ils me survivront ... Adèle, tu les respecteras, n'est-il pas vrai? et quand je ne serai plus là pour défendre mes vieux amis... tu empêcheras qu'on ne les abatte!

ADÈLE.

Ah, monsieur !...

M. DE BOISMORIN.

Il est de jeunes propriétaires qui bouleversent tout, qui ont la manie de tout couper; ils ont tort, ... car il y a au monde deux choses bien précieuses, qu'on ne peut avoir ni pour or ni pour argent,... c'est l'amitié et les vieux arbres :... tous deux ne viennent qu'avec le temps...

ADÈLE.

Et vous avez tous les deux,... car ici tout le monde vous aime et vous bénit... Et voici encore une jeune fille qui vient vous remercier,... la petite Marie.

(Elle lui présente Marie.)

M. DE BOISMORIN.

Ta protégée, la nièce du curé?.. Bonjour, mon enfant; ton oncle est un brave homme, qui demande toujours pour ses paroissiens... C'est très-bien ! il y en a tant d'autres qui demandent pour eux-mêmes... Désormais, ma chère Adèle, ces soins-là te regardent. Tu as de meilleures jambes que moi, tu courras chez les pauvres, les malheureux,... ils y gagneront tous; et ces braves gens seront bientôt comme moi, ils seront ravis de mon mariage! Et vous, maître Tricot, êtes-vous content de vos petits écoliers?

TRICOT.

Très-content ; ils se portent bien, ils mangent bien...

Air : Le luth galant.

Certainement ça leur porte profit :
Car leur visage en lune s'arrondit.
D'un vaillant estomac dotés par la nature,
Vous les voyez manger autant que le jour dure ;
Mais sitôt qu'il s'agit
De mordre à la lecture,
Ils n'ont plus d'appétit.

M. DE BOISMORIN.

C'est qu'ils n'ont pas assez d'encouragement;... je leur en donnerai davantage... Il faut que tous les jeunes paysans sachent lire!...

ADÈLE, regardant Marie.

Et les jeunes filles aussi.

MARIE.

C'est quelquefois si utile!..

M. DE BOISMORIN.

Sans doute. (A Adèle.) Eh bien! charge-toi de fonder une école d'enseignement mutuel pour les jeunes filles;... nous mettrons Marie à la tête.

MARIE, à part.

Il choisit bien!

M. DE BOISMORIN.

Et puis comme il ne faut pas que tous les moments soient consacrés aux occupations sérieuses, je vous annonce que ce soir, pour notre arrivée, nous aurons un bal.

ADÈLE, avec joie.

Un bal, est-il possible! (A M. de Boismorin.) Oh non!... non... il ne faut pas;... vous n'aimez pas le bruit,... cela vous ferait mal...

M. DE BOISMORIN.

Non,... car cela te fera plaisir, tu aimes tant la danse!... et puis c'est un bal champêtre... au milieu du jardin,... loin de mon appartement.

(Marie va causer avec les jeunes filles. Tricot va la rejoindre, puis ils reviennent ensemble sur le devant du théâtre.)

ADÈLE.

C'est égal, cela vous réveillera...

M. DE BOISMORIN.

Tant mieux : je penserai à toi; je penserai que tu t'amuses, et puis à mon âge on dort peu, et l'on a raison...

ADÈLE.

Pourquoi donc?

M. DE BOISMORIN, souriant.

Parce que bientôt on aura tout le temps de dormir.

ADÈLE, pleurant.

Ah, monsieur!...

M. DE BOISMORIN.

Allons, allons, enfant que tu es, je ne t'ai pas dit cela pour t'affliger,... mais pour t'y accoutumer...

ADÈLE.

Jamais... Et je ne veux plus entendre parler de danses ni de divertissement... D'ailleurs un jour d'arrivée... rien n'est arrangé, rien n'est prêt...

M. DE BOISMORIN.

J'ai tout commandé.

ADÈLE.

Je n'ai seulement pas de robe de bal pour l'été.

M. DE BOISMORIN.

Elle est dans ta chambre...

ADÈLE.

Est-il possible!... de quelle couleur?

M. DE BOISMORIN.

Tu la verras, et quant aux invitations, je n'en ai envoyé qu'une... à madame Dubreuil, ton ancienne maîtresse.

ADÈLE.

O ciel!

M. DE BOISMORIN.

Et nous aurons pour danseuses toute la pension.

ADÈLE, sautant de joie.

Mes anciennes amies,... elles vont venir, je vais les recevoir;... elles seront témoins de mon bonheur... Oh! que vous êtes aimable!... que vous êtes un bon mari!... Oui, oui, je crois maintenant que cela ne vous fatiguera pas; nous danserons si doucement, et nous vous aimerons tant!

M. DE BOISMORIN.

Je le savais bien... Mais qu'as-tu donc?

ADÈLE.

Je voudrais bien voir ma robe nouvelle, ma robe de ce soir.

M. DE BOISMORIN.

Vas-y.

ADÈLE.

Tout de suite. (A Marie.) Et toi, à ta laiterie; occupe-toi de tes fromages à la crême, il nous en faudra pour ce soir.

MARIE.

Soyez tranquille.

(Tricot passe à la gauche de Marie.)

Air nouveau de M. Hormille.

(A Adèle.)
Vous disiez vrai, mademoiselle,
Comme il est complaisant et doux!
Des bons maris c'est le modèle...
Et déjà j'l'aime comme vous.

TRICOT, à Marie.

Il est marié, c'est dommage.

MARIE.

Qu'import'?

TRICOT.

C'est juste, et c'est heureux ;
Il n'en coût' pas plus à son âge
D'en épouser une que deux.

Ensemble.

M. DE BOISMORIN.

A lui plaire je mets mon zèle,
Je veux, de son bonheur jaloux,
Être des maris le modèle,
Pour moi c'est un devoir bien doux.

ADÈLE.

A me plaire il met tout son zèle,
Comme il est complaisant et doux !
Des bons maris c'est le modèle...
Mon sort fera bien des jaloux.

TRICOT, MARIE et LE CHOEUR.

Oui, des maîtres c'est le modèle,
Comme il est complaisant et doux ;
Il sait récompenser le zèle,
Et dans ces lieux nous l'aimons tous.

(Adèle sort par la droite; Marie et les paysans par le fond. M. de Boismorin s'assied à droite auprès du guéridon ; Tricot est resté auprès de lui.

SCÈNE VI.

M. DE BOISMORIN, TRICOT.

M. DE BOISMORIN, assis.

Toi, Tricot, occupe-toi de l'orchestre.

TRICOT.

Oui, monsieur ; mais je ne vous ai pas dit qu'il y avait chez moi un étranger qui vous connaît, et qui attendait votre arrivée.

M. DE BOISMORIN.

Un étranger ?... que me veut-il ?

TRICOT.

Je l'ignore ; mais voilà son nom qu'il m'a donné.

(Il lui remet une carte.)

M. DE BOISMORIN.

O ciel ! arrivé de ce matin ! l'enfant prodigue est de retour ! lui que j'ai élevé, lui qui depuis dix-huit mois nous a quittés !.. qu'il vienne !... qu'il vienne !

TRICOT, montrant Anatole qui entre.

Eh parbleu ! le voici dans cette allée.

SCÈNE VII.

M. DE BOISMORIN, ANATOLE.

ANATOLE, se jetant dans les bras de M. de Boismorin.

Mon bienfaiteur !

M. DE BOISMORIN, le tenant serré contre lui.

Mon ami !... (A Tricot.) Laisse-nous. (Tricot sort. — A Anatole.) Me quitter pendant si longtemps ! ce n'était pas bien,... tu t'exposais à ne plus me retrouver.

ANATOLE.

Grâce au ciel ! je vous revois et toujours le même.

M. DE BOISMORIN.

Pourquoi, depuis dix-huit mois, ne pas me donner de tes nouvelles? pourquoi surtout partir aussi brusquement, s'embarquer sans me rien dire?

ANATOLE.

Que voulez-vous? mon entreprise était si folle, si extravagante, que je n'osais vous la confier, qu'après avoir réussi;... et plus tard, j'ai été si triste et si malade.

M. DE BOISMORIN.

Je devine tout alors.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Il est des soins que chaque âge réclame;
Oui, le chagrin que l'on cache au dehors,
A dix-huit ans vient des peines de l'âme,
A soixante ans, vient de celles du corps...
Et commençant par là ses ordonnances,
Un bon docteur devrait presque toujours,
Dire aux vieillards : Contez-moi vos souffrances.
Aux jeunes gens : Contez-moi vos amours.

Ainsi conte-moi les tiennes.

ANATOLE.

Ah ! vous avez raison... Une femme que j'adorais, que je voulais épouser,... mais elle était sans biens, et moi aussi... J'ai voulu alors m'enrichir en peu de temps.

M. DE BOISMORIN.

Comme tout le monde ! c'est la manie du siècle; on fait fortune en un jour, et on la perd de même.

« Le temps respecte peu ce qu'on a fait sans lui. »

Voilà pourquoi tu as abandonné la carrière du barreau, à laquelle je te destinais.

ANATOLE.

Oui, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

Et ton père qui m'avait dit en mourant : « Mon vieil ami, je « te lègue mon fils... Fais-en un honnête homme... et un avocat. » Il ne se doutait pas que tu embrasserais un état où tu n'entends rien,... que tu te lancerais dans le commerce.

ANATOLE.

Source féconde de richesses; on me le disait du moins. Au Havre, où je me suis embarqué, j'avais à peu près employé en achats de marchandises les dix mille francs que vous m'aviez si généreusement avancés; j'espérais réaliser des bénéfices; mais tous les gens à qui j'ai eu affaire, à commencer par mes associés, m'ont trompé; je n'ai pu rencontrer là-bas un seul honnête homme... Je reviens à vous le chagrin dans l'âme, en proie aux doutes les plus affreux,... car je ne sais pas dans ce moment si je n'aurais pas plutôt fait de me brûler la cervelle.

M. DE BOISMORIN.

Mauvaise pensée! pensée à la mode! De mon temps on vivait; c'est absurde, si tu veux; mais j'ai été élevé dans ces idées-là, et tu vois que j'y tiens. Fais comme moi, mon garçon : prends la vie en patience; aide-toi, comme on dit, et le ciel t'aidera. Tu ne peux épouser celle que tu aimes?

ANATOLE.

C'est impossible.

M. DE BOISMORIN.

Parce que tu n'as pas de fortune? Eh bien! ne suis-je pas là? travaille, et quoi que tu entreprennes, je répondrai pour toi, je te cautionnerai.

ANATOLE.

Non, non. Déjà vous avez trop fait pour moi.

M. DE BOISMORIN.

C'est le devoir d'un vieillard d'aider les jeunes gens; je ferai pour toi ce que l'on a fait pour moi; oui vraiment : autrefois, dans ma jeunesse, simple capitaine de navire marchand, je dus toute ma fortune à l'amitié et à la protection d'un vieillard, lord Sydmouth, un marin à qui j'avais sauvé la vie! Il était vieux, célibataire, et,

comme quelques Anglais, d'humeur assez bizarre. Tourmenté par d'avides collatéraux, il sentait mieux que personne la nécessité du mariage, et voulant assurer mon bonheur de toutes les manières, il me laissa tous ses biens, à la condition expresse que je me marierais; si je mourais sans être marié, toute cette immense fortune devait revenir à ses parents.

ANATOLE, écoutant avec intérêt.

En vérité!

M. DE BOISMORIN.

J'avais alors trente ans. Je me suis dit : je puis attendre et choisir; mais par malheur je tombai amoureux, amoureux fou, comme toi, comme tous les jeunes gens,... de plus amoureux d'une honnête femme.

ANATOLE.

Il fallait l'épouser.

M. DE BOISMORIN.

Elle était mariée, et son mari était mon ami! Aussi, fidèle à l'honneur et à l'amitié, je l'aimai sans crime, mais tourmenté, mais malheureux; et quand je la perdis, quand elle mourut, mon cœur était tellement usé d'émotions, qu'il me semblait ne pouvoir plus aimer personne. Je restai garçon de peur d'être plus malheureux encore. D'ailleurs que m'importait à qui mes richesses retourneraient après moi; je ne m'en inquiétais guère, lorsque le ciel offrit à moi une pauvre enfant, une orpheline, qui m'inspira une affection soudaine et irrésistible; et sais-tu pourquoi? — Non pas seulement parce qu'elle était bonne, douce et aimable, mais parce qu'elle ressemblait beaucoup à celle que j'avais tant aimée. C'était elle à dix-huit ans! De plus elle était bien malheureuse, et je tremblais pour son avenir. Si j'avais pu après moi lui laisser toute ma fortune, je l'aurais fait; mais je n'en avais pas le droit! Je lui ai proposé alors... (avec hésitation) de l'épouser, ce qu'elle a bien voulu accepter.

ANATOLE.

Quoi! réellement, depuis mon départ vous êtes marié?

M. DE BOISMORIN.

Oui, mon garçon. J'ai voulu te l'annoncer tout doucement pour ne pas te sembler trop ridicule tout à coup.

ANATOLE.

Vous, monsieur? le meilleur des hommes!

M. DE BOISMORIN.

Et je t'ai expliqué les motifs de ma conduite, parce que je tiens à l'estime de mes amis.

ANATOLE.

Ils diront tous : Vous avez bien fait ; vous avez donné un appui, une compagne à votre vieillesse.

M. DE BOISMORIN.

Air de Cotalto.

Contre l'ennui, la tristesse des ans,
Sa douce gaîté me protège ;
N'as-tu pas vu quelquefois dans nos champs
La verdure qui brille au milieu de la neige ?
Sur moi son effet est pareil ;
Son front serein amène l'allégresse,
Et son aspect réjouit ma vieillesse,
Comme en hiver un rayon de soleil.

Tu ne peux t'imaginer quel ange de douceur et de bonté, de quels soins, de quelles prévenances je suis entouré.

(Lui montrant la porte à droite.)

Et tiens, la voici, je vais te présenter à elle.

SCÈNE VIII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN, ANATOLE.

(Adèle tient sous son bras un album, et des lettres à la main.)

ANATOLE, la regardant pendant que monsieur de Boismorin va au-devant d'elle.

O ciel ! c'est là sa femme !

ADÈLE, à M. de Boismorin.

Voici vos lettres et vos journaux.

M. DE BOISMORIN, lui prenant la main.

C'est bien ! Mais nous avons ici un ami qui désire te voir.

ADÈLE, apercevant Anatole, et courant à lui en poussant un cri de joie.

Quel bonheur ! c'est lui !

M. DE BOISMORIN.

Eh, qui donc ?

ADÈLE.

Celui dont vous a parlé madame Dubreuil, ce jeune homme que je connaissais à peine, qui a réclamé pour moi le secours des magistrats, et que depuis ce jour je n'avais plus revu.

M. DE BOISMORIN, passant auprès d'Anatole.

Toi, Anatole ! toi mon fils ! j'aurais dû te reconnaître à ce trait-

là. — Allons; ton père sera content de moi; j'aurai rempli au moins la moitié de ses intentions : si je n'en ai pas fait un avocat, j'en ai fait un honnête homme.

ANATOLE, cherchant à se remettre de son trouble.

Oui, oui ! c'est à vous que je le dois, et je le serai toujours.

ADÈLE.

J'en suis bien certaine; mais depuis si longtemps, qu'étiez-vous devenu et d'où venez-vous ?

M. DE BOISMORIN.

De New-York, où des revers, des malheurs, des projets contrariés... Nous parlerons de cela; nous avons le temps de nous occuper de lui et de ses affaires; car il reste avec nous.

ANATOLE.

Non, monsieur, cela m'est impossible; des raisons de la plus haute importance me forcent à me rendre sur-le-champ à Paris.

ADÈLE.

Eh bien! par exemple, ce serait joli! je ne le souffrirai pas, je ne le veux pas; (regardant M. de Boismorin) nous ne le voulons pas, n'est-il pas vrai? (A Anatole.) Nous avons ce soir un bal qui sera charmant si vous restez! Je compte sur vous pour danser; il danse, n'est-ce pas?

M. DE BOISMORIN.

Très-bien !

ADÈLE.

Vous le voyez! ainsi c'est convenu, vous ne partez pas.

ANATOLE, d'un air sec.

Je suis désolé, madame, lorsqu'ici tout vous obéit, d'être le seul à vous refuser; mais je vous ai dit qu'une affaire indispensable...

ADÈLE.

Et laquelle?

ANATOLE, avec embarras.

Je ne puis le dire.

M. DE BOISMORIN.

Même à moi?

ANATOLE, de même.

Non, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

Alors, je devine; viens ici. (L'amenant au bord du théâtre et à mi-voix.) Il n'y a d'indispensable à ton âge que les affaires d'amour. — En est-ce une?

ANATOLE.

Peut-être bien.

M. DE BOISMORIN.

La personne dont tu me parlais est donc à Paris ?

ANATOLE, vivement.

Oui, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

Elle y habite.

ANATOLE, de même.

Oui, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

C'est différent, je n'insiste plus. (Haut, à Adèle.) Il faut qu'il parte, mon enfant.

ADÈLE.

Et vous aussi, qui êtes contre moi!

M. DE BOISMORIN.

Mais qu'il ne parte que demain; je lui demande ce sacrifice, qu'il ne nous refusera pas.

ADÈLE.

Un sacrifice! C'est donc pour vous? car pour moi je serais bien fâchée d'en exiger.

ANATOLE.

J'ai tort sans doute.

ADÈLE.

Un très-grand tort: c'est d'avoir été à New-York; car avant vous étiez bien plus aimable.

ANATOLE.

Peut-être alors me voyiez-vous avec des yeux plus favorables.

ADÈLE.

C'est possible! je ne me connaissais alors ni en prévenances ni en galanterie.

(Regardant M. de Boismorin.)

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Ce que j'ai vu me rend plus difficile.

ANATOLE, montrant M. de Boismorin.

Je n'entends pas l'égaler.

ADÈLE, avec ironie.

Dieu merci!

Car pour le faire il faudrait être habile,
Et plus que vous...

M. DE BOISMORIN.

Adèle !

ADÈLE.

Oser ainsi
Vous attaquer...

M. DE BOISMORIN.

Quoi ! pour ton vieux mari,
Toi déclarer la guerre à la jeunesse !
Je te sais gré, ma femme, d'un tel soin.
Va, tu fais bien ; va, soutiens la vieillesse
(S'appuyant sur son bras.)
Car elle en a besoin.

ANATOLE, à Adèle, d'un ton piqué.

Je vais alors, et pour plaire à madame, me hâter de vieillir.

ADÈLE.

Je vous le conseille, surtout si cela doit vous donner de la complaisance, de la bonté, de l'indulgence.

M. DE BOISMORIN.

Eh ! mais toi qui parles d'indulgence, il me semble que tu n'en as guère pour tes amis.

ANATOLE, avec aigreur.

Aussi madame s'inquiète fort peu de les conserver.

ADÈLE, avec colère.

Moi ! c'est bien plutôt vous.

M. DE BOISMORIN, les séparant.

Allons, tous deux à présent ! En vérité, mes chers enfants, la jeunesse est bien extravagante ! pour la première fois que vous vous revoyez, vous voilà en guerre ouverte, et je suis obligé, moi, d'intervenir. (Mouvement d'Adèle.) Je prononce donc, par l'autorité que me donnent l'âge et la raison, que demain il partira pour Paris, si ça lui convient, mais qu'il reviendra au plus vite.

ANATOLE.

Je ne le puis.

M. DE BOISMORIN.

Et moi je l'exige. En attendant que je t'aie trouvé quelque emploi où tu puisses faire fortune, je te garderai près de moi, tu seras mon secrétaire. (Mouvement d'Anatole.) Que tu y consentes ou non, c'est jugé, je le veux. (Lui tendant la main.) Je t'en prie, et j'espère qu'imitant mon exemple, tout le monde ici fera désormais bonne mine à notre hôte.

ADÈLE.

Moi je n'ai pas besoin de secrétaire.

M. DE BOISMORIN.

Non, sans doute; mais pour ton dessin, par exemple, tu peux avoir besoin de leçons, ou du moins de conseils; Anatole t'en donnera. Il a des talents, il peint très-joliment, il corrigera tes ouvrages.

Air : Ah! Colin, je me fâcherai.

Pour commencer, montre-nous là
Cette esquisse d'après nature.

ADÈLE.

De mon crayon il ne verra
Aucun ouvrage, je le jure.

M. DE BOISMORIN.

Et moi, je puis te l'assurer,
Lui montrer tes dessins, ma chère,
Vaudrait mieux que de lui montrer
Un mauvais caractère.

ADÈLE, interdite et se mettant à pleurer.

Moi! un mauvais caractère! Vous croyez qu'il le pense?

M. DE BOISMORIN, froidement.

Il y en a qui à sa place auraient cette idée-là.

ADÈLE.

Vous le pensez vous-même; c'est la première fois que vous me grondez, et c'est lui qui en est la cause; c'est bien mal! mais c'est égal, me voilà prête à vous obéir; je ferai tout ce que vous voudrez; je lui montrerai mes dessins, je ne serai plus en colère, pourvu que vous me pardonniez et lui aussi.

M. DE BOISMORIN, à Anatole.

Tu l'entends, elle redevient bonne.

ANATOLE.

Moi! je serais désolé de contraindre madame et de la gêner en rien.

ADÈLE.

La! vous voyez qu'il m'en veut encore, et que c'est lui qui a de la rancune.

M. DE BOISMORIN, s'approchant d'Anatole, et lui parlant à demi-voix.

Elle a raison; c'est toi à ton tour qui as un mauvais caractère, et tu la traites avec trop de sévérité; car enfin c'est l'enfant de la maison; elle fait ici ce qu'elle veut, et elle n'a pas l'habitude d'être contrariée.

ANATOLE, froidement.

Cela ne m'arrivera plus.

M. DE BOISMORIN.

D'autant que dans son insistance à te faire rester, dans sa colère même, il y avait pour toi quelque chose d'aimable, de bienveillant, et la manière dont tu viens de lui répondre...

ANATOLE, de même.

J'ai tort, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

A la bonne heure ! (Allant près d'Adèle.) Il reconnaît qu'il a tort. — Puisque nous devons vivre ensemble, mes enfants, tâchons de vivre en bonne intelligence; et pour cela, que chacun y mette du sien ; c'est là le grand secret des ménages. — Je m'en vais lire mon courrier. (A Adèle.) Toi, dessine. (A Anatole.) Toi, monsieur le professeur, donne la leçon, et qu'à mon retour la paix soit signée.

(Adèle lui donne son chapeau. Il sort par la droite.)

SCÈNE IX.

ANATOLE, debout, à gauche du théâtre; ADÈLE, tirant le guéridon, qu'elle place un peu sur le devant. — Elle prend son album, s'assied, et s'occupe à dessiner.

ANATOLE, à part et la regardant.

Quand je pense que c'est là sa femme ! j'ai peine à modérer mon dépit et ma colère; elle est à lui ! et sans m'adresser un mot de regret ou de consolation, elle m'a accueilli sans trouble et le sourire sur les lèvres.

ADÈLE, assise et dessinant toujours.

Eh bien, monsieur ! il me semble que pour me donner leçon il faut au moins regarder ce que je fais.

ANATOLE, s'avançant et regardant par-dessus son épaule.

C'est très-bien.

ADÈLE.

J'en doute; mais vous n'osez pas dire que c'est mal, convenez-en franchement.

ANATOLE.

Non, mademoiselle.

ADÈLE, souriant.

Mademoiselle !... dites donc, madame.

ANATOLE.

C'est juste. (Après un moment de silence.) Y a-t-il longtemps que vous êtes mariée ?

ADÈLE.

Deux mois.

ANATOLE.

Et c'est ici, dans ce château?

ADÈLE.

Non, c'est à Paris. (Levant la tête.) Je vous ferai observer, monsieur, qu'il ne s'agit pas de mon mariage, mais de mon dessin.

ANATOLE, le regardant.

J'y trouve des progrès très-grands.

ADÈLE.

Vous dites cela d'un air fâché.

ANATOLE.

Nullement... Je le suis seulement de ne m'être pas trouvé à Paris au moment de votre mariage.

ADÈLE, dessinant toujours.

Je vous aurais invité.

ANATOLE, avec colère.

Moi!

ADÈLE.

Certainement... C'était très-beau.

ANATOLE.

Et très-gai.

ADÈLE.

Oui, monsieur;... une noce charmante! des toilettes magnifiques! la mienne surtout... Un voile d'Angleterre qui faisait l'admiration de toutes les dames! — En sortant de l'Église, vous ne savez pas ce qui nous attendait?

ANATOLE, avec ironie.

Non vraiment.

ADÈLE.

M. de Boismorin avait donné ses ordres... Oh! le beau déjeuner! et que j'ai regretté alors mes amies de pension! Si elles avaient été là, Dieu sait comme elles s'en seraient donné... Moi pas, je n'avais pas faim, j'étais trop contente.

ANATOLE, avec émotion.

Et après?

ADÈLE.

Après? Il y a eu un bal superbe! car M. de Boismorin, qui ne danse pas, n'empêche pas les autres de danser; au contraire, il veut que l'on s'amuse;... et je n'ai pas manqué une contredanse. (Gaiement.) De tout le bal je suis restée la dernière! et enfin...

ANATOLE, avec colère.

Enfin...

ADÈLE.

Il était bien tard, M. de Boismorin m'a serré affectueusement la main, a sonné une femme de chambre, est rentré chez lui, (gaiement) et je me suis trouvée toute seule dans un bel appartement doré... où j'ai dormi tout d'un trait,.. rêvant à mon bonheur,.. à vous, monsieur.

(Elle se lève.)

ANATOLE, avec joie.

O Ciel!

ADÈLE.

Et surtout, à votre surprise, quand vous me reverriez riche et heureuse... Je me faisais de ce moment une idée charmante, et votre retour a tout glacé;... je ne vous reconnais plus.

ANATOLE.

Ah! pardon, mille fois!... j'étais un insensé, un malheureux... qui n'était pas digne de votre amitié... Que voulez-vous?... il est des sentiments dont on ne peut se rendre compte :... on se fâche souvent contre soi-même, ou contre les autres, sans savoir pourquoi.

ADÈLE.

Vous êtes boudeur!

ANATOLE.

Et le difficile après est de s'expliquer, et de revenir... On n'ose pas.

ADÈLE.

Je conçois cela... Vous serez donc de meilleure humeur à votre prochaine leçon?

ANATOLE.

Ah, toujours! désormais...

ADÈLE.

A la bonne heure... Vous corrigerez mes dessins, vous me montrerez la peinture; puisque M. de Boismorin prétend que vous savez peindre... Sont-ce des tableaux de genre?

ANATOLE.

Non; de simples miniatures, que je garde pour moi. (Pendant qu'Anatole parle, Adèle remet le guéridon à sa place.) Dans les voyages, ou dans l'absence, c'est une ressource, une consolation de pouvoir retracer des traits qui nous sont chers, et que nous ne

voyons plus ;... cela nous rend présents les amis que nous regrettons.

ADÈLE.

Ah ! je crois que cela vous inquiétait fort peu, et que dans l'absence, vous ne pensiez guère à vos amis.

(Anatole lui présente un portrait qu'il tire de son sein.)

ADÈLE, poussant un cri.

Ah ! qu'est-ce que je vois là ?... cette jeune fille... oh non ! non, monsieur.

Air : Un jeune Grec.

Ce n'est pas moi, ce ne sont pas mes traits,
Non,... c'est trop bien pour que je le soupçonne.

ANATOLE.

C'est vous, hélas, comme je vous voyais,
Quand vous étiez et bienveillante et bonne...
Oui, ce portrait était frappant;
Oui, c'étaient là tous vos traits, il me semble...
Lorsque sur moi, jadis, si tendrement
Vous arrêtiez vos yeux.

ADÈLE, regardant Anatole avec expression.

Et maintenant
Trouvez-vous encor qu'il ressemble ?

ANATOLE.

Ah ! plus que jamais vous voilà ! je vous ai retrouvée.

ADÈLE.

Mais j'ai toujours été la même,... c'est vous seul qui aviez changé.

ANATOLE.

C'est vous, plutôt...

ADÈLE.

Eh bien, oui ; tout à l'heure... pour quelques instants, parce que j'avais de l'humeur, du dépit de ce que vous partiez... Mais vous ne partez plus,... ou vous reviendrez bien vite... Dites-le-moi, et je croirai que vous êtes toujours mon ami.

ANATOLE, avec passion.

Jusqu'à la mort !

ADÈLE.

Et vous avez raison ;... car pendant votre absence que de fois j'ai pensé à vous... Seulement, je ne savais pas peindre... Voilà tout ; sans cela...

ANATOLE, avec tendresse et s'élançant vers elle.

Adèle !

ADÈLE.

Qu'avez-vous?...

ANATOLE, s'arrêtant.

Moi! rien... (Se reprenant.) Ce portrait vous a donc fait plaisir?

ADÈLE, le regardant toujours.

Beaucoup;... et je ne sais comment vous en remercier...

ANATOLE.

J'en sais un moyen,... donnez-le-moi?

ADÈLE.

A quoi bon? il est à vous!... il vous appartient...

ANATOLE.

Oui, mais si je le reçois de vous, si vous me le donnez,... il me sera bien plus précieux encore, il me rendra bien heureux.

ADÈLE.

Tenez donc!... le voilà.

ANATOLE, avec joie.

Ah!... (Le mettant sur son cœur.) Il restera là... Et écoutez-moi maintenant : je veux que vous me regardiez comme indigne de le porter, je veux que vous le repreniez à l'instant, si je manquais jamais à l'amitié que je vous ai jurée, à vous, Adèle,... à vous... (s'arrêtant) et à monsieur de Boismorin.

ADÈLE.

Est-ce que c'est possible!... il est si bon pour vous et pour moi... Nous sommes ses deux enfants, et maintenant que vous voilà il sera plus heureux; nous serons deux à l'aimer!... Vous me seconderez dans les soins que je lui rends;... nous lui ferons la lecture...

ANATOLE.

Et dans ses promenades, c'est moi qui lui donnerai le bras.

ADÈLE.

Oui... l'autre. Et ne croyez pas que ce soit ennuyeux;... il est si gai et si aimable... Et puis il n'est pas exigeant;... il ne veut pas qu'on soit toujours là près de lui :... nous aurons tout le temps d'étudier, de dessiner, de faire de la musique et de courir dans le parc...

ANATOLE, avec joie.

Avec vous!

ADÈLE.

Toujours avec moi!... Et puis toutes les semaines il y aura un bal champêtre...

ANATOLE.

Je serai votre cavalier.

ADÈLE.

J'y compte bien... dès ce soir!...

ANATOLE.

Ah! quelle douce existence! quel bonheur de passer ses jours dans ce château...

ADÈLE.

Vous êtes donc content?

ANATOLE.

Je ne désire plus rien!... puisque vous m'avez rendu votre confiance, votre amitié.

ADÈLE, souriant.

Moi! du tout;... est-ce que vous l'aviez jamais perdue?

ANATOLE.

Ah, que vous êtes bonne!

(Il lui prend les mains, et ils restent ainsi jusqu'au moment où M. de Boismorin leur parle.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE BOISMORIN.

M. DE BOISMORIN, qui a entendu les derniers mots.

N'est-ce pas? je te le disais bien; j'étais sûr que vous finiriez par vous entendre.

ADÈLE.

Oh, certainement! c'était moi qui avais tort.

ANATOLE.

C'était moi!

ADÈLE.

Du tout!

ANATOLE.

Je vous dis que si...

M. DE BOISMORIN.

Allons, n'allez-vous pas vous disputer encore?

ADÈLE.

Oh non! nous sommes trop bons amis pour cela.

M. DE BOISMORIN.

Eh bien, puisque tu es son amie, tu vas te réjouir avec moi du bonheur qui lui arrive.

ADÈLE.

Un bonheur!... ah, que je suis contente! car à coup sûr il le mérite bien, et cette fois du moins la Fortune sera juste. Parlez vite.

M. DE BOISMORIN.

Je ne le peux pas si tu m'interromps toujours.

ADÈLE.

Moi!... je ne dis rien,... j'écoute!... Mais allez donc...

M. DE BOISMORIN, à Anatole.

Je te disais bien, ce matin, qu'il ne fallait désespérer ni de soi ni de la Providence... (à Adèle) car, dans son extravagance, monsieur ne parlait rien moins que de se tuer.

ADÈLE.

Eh bien, par exemple! je voudrais bien voir cela! Vous aviez des idées pareilles?

ANATOLE.

Ce matin!... (La regardant tendrement.) Pas maintenant!...

ADÈLE, de même.

A la bonne heure!

M. DE BOISMORIN.

Et c'est agir sagement, car dans les lettres arrivées et que je viens de lire, il y en avait une d'un de mes amis, un riche fabricant qui demeure à Mulhouse.

ADÈLE.

Mulhouse.

M. DE BOISMORIN.

En Alsace... C'est un peu loin de la Normandie, où nous sommes.

ANATOLE.

Eh bien, monsieur?...

M. DE BOISMORIN.

Eh bien, ce brave manufacturier a fait une grande fortune, grâce à son activité; mais il se fait vieux, il n'a pas d'enfants sur qui il puisse se reposer des soins continuels que demande une exploitation aussi considérable;... et il m'écrit que s'il pouvait trouver un jeune homme de talent et de bonne conduite qui méritât sa confiance,... il le mettrait à la tête de sa maison, lui assurerait de son vivant un intérêt dans les bénéfices, et plus tard lui laisserait sa manufacture.

ADÈLE.

Eh bien?

M. DE BOISMORIN.

Eh bien !... j'ai pensé à lui...

ANATOLE, à part, avec effroi.

O ciel !... (Haut.) A moi !...

M. DE BOISMORIN.

C'est ce que tu voulais ; c'est une fortune qui t'arrive !...

ADÈLE.

Une fortune à Mulhouse !... est-ce que ça a le sens commun ?

M. DE BOISMORIN.

Pourquoi pas ?

ADÈLE, vivement.

Il n'en a pas besoin, puisqu'il reste avec nous... ici, dans ce château !... il me l'a promis... (Vivement, à Anatole.) Mais parlez donc, monsieur, cela ne vaut-il pas mieux ! n'est-ce pas plus simple, plus avantageux, plus agréable ?

M. DE BOISMORIN.

Pour nous, certainement ; mais pour lui c'est autre chose.

ADÈLE, insistant.

S'il ne tient pas à la fortune ?

M. DE BOISMORIN.

Nous devons y tenir pour lui ; il ne faut pas être égoïste, il faut aimer ses amis pour eux-mêmes, et se sacrifier pour eux... En restant mon secrétaire, cela ne peut le mener à rien !.. tandis que là-bas... il aura une position,... il fera son chemin,... il trouvera les moyens de s'établir,... de se marier...

ADÈLE, avec étonnement.

Se marier !... à quoi bon ?...

M. DE BOISMORIN, souriant.

Cette question !... Crois-tu donc qu'il n'y a que toi au monde qui te maries ?

ADÈLE, naïvement.

C'est vrai ! je n'y avais jamais songé !

M. DE BOISMORIN.

Mais lui, il y songe ;... c'est là son but, son espoir... Il y a à Paris une jeune fille qu'il aime, qu'il adore...

ADÈLE.

Comment !

ANATOLE, à part.

O mon Dieu !

M. DE BOISMORIN.

Et qu'il doit épouser dès qu'il aura fait fortune.

ADÈLE.

Oh non !... ce n'est pas possible ;... il me l'aurait dit,... il me dit tout...

ANATOLE.

Pardon, madame !

M. DE BOISMORIN, à Adèle.

Il en est convenu avec moi. (Adèle fait un geste de surprise et de douleur.) Mais toi, tu es encore trop jeune pour qu'il te tienne au courant de ses passions ou de ses conquêtes.

Air : Vaudeville de l'Apothicaire.

De droit un pareil entretien
Revient à moi seul, et pour cause;
Cela nous regarde... Il faut bien
Qu'il nous reste au moins quelque chose.
N'enlevez pas, mes chers enfants,
A des âges tels que les nôtres,
Les vieux rôles de confidents...
Nous n'en pouvons plus avoir d'autres.

(A Anatole.) Je vais donc écrire à Mulhouse que je réponds de toi, que tu acceptes ;... et comme il n'y a pas de temps à perdre, dès demain tu te mettras en route, en passant par Paris,... c'est le chemin !

ANATOLE, avec effroi, et regardant Adèle.

Dès demain !...

M. DE BOISMORIN.

Il ne faut jamais faire attendre la fortune... Les rendez-vous manqués ne se retrouvent plus... Je vais tout disposer pour que tu fasses la route avec agrément ; quant aux frais de voyage, ne t'en inquiète pas.

ANATOLE.

Monsieur...

(Il s'éloigne vers le fond.)

M. DE BOISMORIN.

C'est mon affaire... Viens, Adèle ! (Regardant Adèle, qui est restée immobile et comme absorbée dans ses réflexions.) Eh bien ! eh bien ! tu ne m'entends pas ?... qu'as-tu donc ?..

ADÈLE, revenant à elle, et comme s'éveillant.

Rien, monsieur ;... me voilà... Que voulez-vous ?..

M. DE BOISMORIN.

Ton bras,... donne-moi ton bras, je suis un peu fatigué.

(Adèle donne son bras à M. de Boismorin. Anatole fait un pas, se rapproche d'elle, et lui touche légèrement le bras. Adèle, sans lui répondre et sans le regarder, s'éloigne de lui, se serre contre M. de Boismorin, qu'elle entraîne vivement. Ils sortent tous deux par la porte à gauche de l'acteur.)

SCÈNE XI.

ANATOLE, seul, les regardant sortir.

Elle refuse de m'écouter, elle ne me regarde plus; elle croit que j'en aime une autre!... que je vais en épouser une autre!... Comment faire? mon Dieu! puis-je m'éloigner sans la détromper!... Je le devrais peut-être;... mais partir sous le poids de son dédain et de sa colère, ne pas même emporter un sentiment de pitié... Non, non, je n'en ai pas le courage; et avant mon départ, je lui dirai que celle que j'adore, c'est elle! elle saura que mes pensées, mes affections, toute mon existence sont à elle,... à elle seule!... elle le saura!... Il le faut, d'ailleurs! il faut la prévenir... : son chagrin, son dépit,... ses imprudences peuvent à chaque instant trahir aux yeux de son mari un secret qui, pour moi, n'était que trop clair,... et dont M. de Boismorin se serait déjà aperçu sans la confiance qu'il a en elle et en moi surtout! Mais s'il nous devinait enfin,... s'il découvrait la vérité,... lui, mon bienfaiteur! oh! que devenir? il faudrait mourir de honte et de remords... Oui,... oui, courons...

(Au moment où il veut entrer par la porte à gauche, il rencontre Marie, qui en sort.)

SCÈNE XII.

ANATOLE; MARIE, portant des fleurs à la main et dans son tablier.

MARIE, l'arrêtant.

Eh bien! où allez-vous donc ainsi?

ANATOLE.

Parler à madame.

MARIE.

Vous ne pourrez pas.

ANATOLE, à haute voix.

Et pourquoi donc?

MARIE, lui faisant signe de se taire.

Silence!... Notre vieux maître était un peu las,... et après avoir donné des ordres pour que vous partiez demain au point du jour, il s'est assoupi dans son grand fauteuil... Madame est restée auprès de lui, dans son boudoir,... dont elle a fait défendre la porte.

ANATOLE, avec impatience.

Et s'il dort longtemps?

MARIE.

Dame! à la manière dont il est parti,... peut-être quelques heures...

(Elle prend la corbeille qui est sur la table.)

ANATOLE, à part.

Demain m'éloigner, et au point du jour!.. (Haut.) Et Adèle?...

MARIE.

Je ne sais pas ce qu'elle a,... mais il faut qu'elle souffre; car elle m'a dit qu'elle ne pourrait pas paraître au bal.

ANATOLE.

Est-il possible?

MARIE.

Un bal pour lequel j'arrange les corbeilles du salon,... et elle n'y sera pas! elle restera toute la soirée dans sa chambre.

ANATOLE.

Toute la soirée!

MARIE.

Sans recevoir personne.

ANATOLE.

Personne au monde?

MARIE.

Excepté son mari... et puis moi, qui puis entrer à toute heure... Elle a tant de bontés pour moi.

(Elle a pris la corbeille qui est sur la table à gauche, y met les fleurs, et va s'asseoir à droite près du guéridon... Elle dispose ses bouquets, et tourne le dos à Anatole.)

ANATOLE, s'arrêtant, et à part.

Ah! si j'osais! Non, non, l'exposer, la compromettre auprès de cette petite fille... Mais comment faire?... elle ne sortira plus d'aujourd'hui;... et moi qui pars demain, au point du jour...

MARIE, qui pendant ce temps s'occupe à arranger ses fleurs dans sa corbeille.

Qu'est-ce que vous dites donc là tout seul?

ANATOLE.

Je pensais à l'affection que ta maîtresse a pour toi...

MARIE, arrangeant toujours les fleurs dans la corbeille.

On ne peut pas s'imaginer combien elle est bonne!.. vous ne le croiriez jamais... Au point qu'elle m'a proposé d'être, comme elle dit, mon secrétaire.

ANATOLE.

Ton secrétaire?.. Es-tu folle?

MARIE.

Du tout;... ce n'est pas moi, c'est M. Tricot, mon amoureux, qui s'obstine toujours à m'écrire, à moi qui ne sais pas lire... Vous jugez comme c'est ennuyeux, et combien j'ai été heureuse quand madame m'a dit : Apporte-moi tous les billets qu'il t'écrira,... je les lirai... et j'y répondrai... C'est drôle, n'est-ce pas?..

ANATOLE.

Oui, certainement. (S'asseyant vivement près de la table à gauche, et écrivant pendant que Marie, qui lui tourne le dos, arrange des fleurs dans la corbeille à droite.) Ma foi! l'occasion est trop belle...

MARIE, toujours à la corbeille.

Air : Quand on ne dort pas de la nuit.

Grâce à mon secrétaire, ainsi
Comm' tant d'autr's j'aurai d'la science;
Et peut-êtr' plus tard, mon mari,
Contr' les billets doux garanti,
N's'ra pas fâché d'mon ignorance...
Maint' fill' s'est mis' dans l'embarras
Pour avoir signé son paraphe...
Moi, j'suis sûre, en n'écrivant pas,
De n'pas fair' (*bis*) de faut' d'orthographe.

ANATOLE, qui pendant ce temps a achevé d'écrire sa lettre, se lève et s'approche de Marie, qui lui tourne le dos, et qui arrange toujours des fleurs dans la corbeille.

Crois-tu que ton amoureux t'adresse bientôt un billet doux?

MARIE.

Je l'ai refusé ce matin, et j'ai peur qu'il n'ose plus...

ANATOLE.

Tu te trompes...

MARIE.

Comment!...

ANATOLE.

Tout à l'heure, dans le parc, M. Tricot s'est approché de moi d'un air mystérieux, et m'a dit : « Je suis obligé de partir tout

« de suite,... daignez remettre ce petit mot à mademoiselle Ma-
« rie ; c'est très-important. »

MARIE, quittant ses fleurs et se levant.

Bah!

ANATOLE, lui présentant le billet.

Le voilà.

MARIE.

Qu'est-ce que ce peut être ?...

ANATOLE.

Je l'ignore.

MARIE.

Que c'est impatientant qu'il ait la rage d'écrire ! comme s'il n'aurait pas pu dire tout de suite... Voyons, monsieur, que signifient ces petites barres toutes noires ?..

ANATOLE.

Demande à ta maîtresse,... je ne veux pas aller sur ses brisées; et puis, si c'est un secret !..

MARIE.

C'est juste !... Je vais porter ça à madame...

ANATOLE.

Tu devrais déjà être partie... Vas-y donc.

MARIE.

J'y cours. (Regardant par la porte à gauche, et revenant près d'Anatole.) C'est encore mieux,... la voici qui vient...

ANATOLE.

Remets-lui ce billet !

MARIE.

Elle est avec son mari.

ANATOLE, vivement.

Ne le lui remets pas !

MARIE.

Pourquoi donc ? Ah ! ce n'est pas monsieur qui me gêne... ni elle non plus, vous allez voir.

(Anatole voudrait la retenir; mais M. de Boismorin entre en ce moment, appuyé sur le bras de sa femme, et Marie s'élance au-devant d'eux.)

SCÈNE XIII.

ANATOLE, MARIE, M. DE BOISMORIN, ADÈLE.

MARIE, à M. de Boismorin.

Vous voilà donc réveillé, monsieur ?

M. DE BOISMORIN.

Oui; cet instant de sommeil m'a fait du bien... Et Adèle voulait, malgré ça, rester près de moi;... il a fallu presque se fâcher pour la forcer à prendre un peu l'air.

MARIE.

Vous avez bien fait,... car j'ai justement quelque chose à montrer à madame.

ADÈLE.

Quoi donc?...

MARIE.

Une lettre de M. Tricot, mon prétendu.

M. DE BOISMORIN.

Mon régisseur?

MARIE.

Oui, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

Un fort brave homme! (A Adèle.) Voyons, chère amie...

ANATOLE, cherchant à détourner l'attention de M. de Boismorin.

Monsieur, je voulais vous demander sur Mulhouse quelques renseignements...

M. DE BOISMORIN.

Je suis à toi;... laisse-nous lire d'abord la lettre de M. Tricot: tout le monde peut l'entendre, c'est un homme moral par état et par inclination.

(Il donne la lettre à Adèle.)

ADÈLE, lisant.

« Ce soir, pendant le bal, il faut que je vous voie seule un ins-
« tant, ou je suis capable de tout oublier. »

M. DE BOISMORIN.

Il a écrit cela?

ADÈLE.

Oui, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

Demander un rendez-vous secret à cette petite!

MARIE.

Un tête-à-tête, à moi seule!... quelle horreur!

M. DE BOISMORIN.

J'en suis fâché pour Tricot; et je ne le reconnais pas là; chercher à égarer une jeune fille sans expérience,... l'entraîner dans une démarche dont elle aurait à se repentir, c'est mal, c'est très-mal! n'est-ce pas, Anatole?

ANATOLE, embarrassé.

Peut-être qu'il n'a pas senti lui-même,... qu'il ne voulait pas,... que son intention...

M. DE BOISMORIN.

Nous allons le savoir,... car le voici.

ANATOLE, à part.

C'est fait de moi !

SCÈNE XIV.

ANATOLE, MARIE, TRICOT, M. DE BOISMORIN, ADÈLE.

M. DE BOISMORIN.

Approchez, approchez, maître Tricot.

TRICOT.

On a besoin de moi, monsieur?

M. DE BOISMORIN.

Oui ; il s'agit d'une petite explication.

TRICOT.

Si ça peut vous être agréable.

ANATOLE, à part.

Ah ! que je voudrais être loin d'ici !

MARIE, s'avançant près de Tricot.

Fi !... c'est affreux ! c'est indigne !

TRICOT, étonné.

Hein ?

M. DE BOISMORIN, d'un ton sévère.

Je ne vous connaissais pas encore, monsieur..

MARIE.

Ni moi non plus !

TRICOT, à M. de Boismorin.

Je croyais pourtant que depuis trois ans...

M. DE BOISMORIN.

Vous devriez rougir.

TRICOT.

Eh de quoi ?

ADÈLE.

De votre correspondance.

TRICOT.

Quelle correspondance ?

ANATOLE.

Avec Marie.

TRICOT.

Elle me l'a rendue sans la lire.

M. DE BOISMORIN.

Elle a bien fait,... c'est une honnête fille!...

TRICOT.

Précisément ce que j'ai dit en reprenant le paquet.

ADÈLE.

Mais aujourd'hui vous lui avez écrit encore?...

TRICOT.

C'est vrai.

ANATOLE, à part, avec joie.

Quel bonheur! il en convient.

M. DE BOISMORIN.

Et cette lettre est indigne de vous, honnête Tricot.

TRICOT.

Comment le savez-vous?

ADÈLE.

Parce que nous l'avons lue!

TRICOT.

Vous l'avez lue?

MARIE, sèchement.

Sans doute.

TRICOT.

C'est bien étonnant.

M. DE BOISMORIN.

Pourquoi?

TRICOT.

C'est qu'elle est encore là dans ma poche;... je l'apportais à mademoiselle Marie.

MARIE.

Voilà qui est fort!... moi qui l'ai déjà reçue... Et la preuve :... tenez, tenez, monsieur,... reconnaissez-vous votre écriture?

TRICOT, regardant avec indignation.

Ça! il n'y a pas un jambage de ma composition!

MARIE.

Par exemple!

TRICOT.

C'est une anglaise efflanquée, et moi j'ai une bâtarde, une pure bâtarde... Je m'en rapporte à monsieur le capitaine :... qu'il dise si c'est là le style de mes pleins et de mes déliés...

M. DE BOISMORIN, cherchant à lire.

Attendez donc... Autant que je peux distinguer... (A Marie.) Mais enfin ce billet,... qui te l'a remis ?

MARIE, montrant Anatole.

Monsieur ici présent.

TRICOT, avec indignation.

Lui !

MARIE.

Pour votre compte, à vous.

TRICOT.

Eh de quoi se mêle-t-il ?

ADÈLE, à Anatole.

C'est vrai ! Parlez, monsieur, répondez à l'instant.

M. DE BOISMORIN.

Calme-toi, calme-toi... (A Marie.) Marie, laisse-nous, ainsi que vous, monsieur Tricot.

TRICOT.

Oui, monsieur. (Montrant Anatole.) Et lui aussi, qui décoche des billets doux à mademoiselle Marie... Si je l'y rattrape !... Moi qui l'ai reçu ce matin,... qui lui ai fait la conversation à son arrivée :... c'est un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein.

(Marie sort, Tricot la suit, et veut encore lui parler ; elle le repousse, et sort par la droite, tandis que Tricot s'en va par le fond.)

SCÈNE XV.

ANATOLE, M. DE BOISMORIN, ADÈLE.

M. DE BOISMORIN.

Je n'ai pas voulu que cette explication eût lieu devant eux,... et pour cause ;... car il ne m'avait pas fallu beaucoup de peine pour reconnaître cette écriture.... Elle est de vous, Anatole.

ADÈLE, avec indignation.

De lui !... Il écrit à Marie !... il en est amoureux !...

ANATOLE, vivement.

Moi !... vous pourriez supposer, vous pourriez croire... Ce n'est pas vrai, je vous l'atteste !... et jamais de la vie...

ADÈLE.

A la bonne heure !... Aussi, je me disais : C'est impossible... Mais alors, monsieur, pour qui était cette lettre ? c'est ce que nous vou-

lons savoir... Ce n'est pas pour cette demoiselle que vous aimez,... que vous voulez épouser,... elle est à Paris, et à coup sûr vos lettres,... si vous lui en écrivez,... car moi je n'en sais rien, cela ne me regarde pas et cela m'est fort indifférent; mais enfin vos lettres, vous n'iriez pas les remettre à Marie...

M. DE BOISMORIN, froidement.

C'est assez clair....

ADÈLE, toujours avec la même chaleur.

N'est-ce pas?... c'est évident!... Alors si ce n'est pas pour cette petite Marie,... c'est donc pour quelqu'un des environs,... quelqu'un du pays,... quelqu'un d'ici...

M. DE BOISMORIN, les regardant tous deux.

Quelqu'un d'ici?... tu crois?

ANATOLE, à part, avec effroi.

O ciel! (Haut et dans le plus grand trouble.) Arrêtez!... ne m'accablez pas de votre colère ou plutôt de vos railleries;... car vous devinez sans peine, à mon trouble et à mon embarras, combien il m'en coûte d'avouer un pareil choix... Eh bien, oui, monsieur! cette petite Marie...

ADÈLE.

Marie!

ANATOLE, dans le plus grand trouble.

Un caprice,... une plaisanterie,... une idée qu'un instant avait fait naître et à laquelle j'ai déjà renoncé,... car j'ignorais que votre régisseur... D'ailleurs dès demain,... dès ce soir... je m'éloigne,... vous le savez...

ADÈLE.

Il est donc vrai!.. il en convient!

ANATOLE, hésitant.

Oui, madame, bien malgré moi!

ADÈLE, à M. de Boismorin.

Et vous n'êtes pas en colère? vous n'êtes pas furieux contre lui,... vous ne le traitez pas comme il le mérite!..

M. DE BOISMORIN.

Tu t'en acquittes si bien, que je te laisse faire...

ADÈLE.

Vous qui disiez ce matin que c'était un honnête homme, un cœur si bon, si honnête!... si vertueux!... Oui, monsieur,... mon mari le disait; mais maintenant, c'est bien différent! il vous connaît, il voit bien que vous aimez tout le monde,... ce qui est affreux,... ce

qui annonce le plus mauvais caractère. Aussi il ne vous aime plus,... il vous a retiré son estime et son affection ;... moi j'ai fait comme lui, et pour commencer je rétracte tout ce que je vous ai dit ce matin.

M. DE BOISMORIN.

Et que lui as-tu dit?

ANATOLE.

(A part.) O ciel!

ADÈLE.

Tout ce que j'avais éprouvé de chagrin en son absence, combien j'avais pensé à lui,... combien j'étais heureuse de le voir,... et c'était vrai,... je vous le jure,... mais cela ne l'est plus,... car je désire au contraire qu'il s'en aille, qu'il s'éloigne...

ANATOLE.

Vous serez satisfaite!...

ADÈLE.

Et vous ferez bien... Mais auparavant, rappelez-vous que ce que vous m'avez demandé,... je ne vous le donne plus...

M. DE BOISMORIN.

Quoi donc?

ADÈLE.

Un portrait que pendant son voyage... il avait fait d'idée et de souvenir, un portrait de moi...

M. DE BOISMORIN.

Un portrait!

ANATOLE, voulant faire taire Adèle.

Je vous en supplie...

ADÈLE.

Il m'a priée de le lui laisser comme un gage d'amitié... Moi j'ai dit : Bien volontiers ; parce que je l'en croyais digne!... Mais maintenant,... et après sa conduite envers nous, je lui en veux tellement, que jamais je n'ai éprouvé rien de pareil... Car enfin, mon ami, vous êtes là,... près de moi, et cependant je souffre,... je suis malheureuse;... et j'ai beau faire,... je ne puis retenir mes larmes...

(Elle se jette dans les bras de M. de Boismorin.)

ANATOLE.

Le ciel m'est témoin que j'aurais fait tout au monde pour vous en épargner une seule... Mais ici l'on ne me croirait plus :... en perdant votre estime, j'ai tout perdu!... Et maintenant je ne prendrai plus conseil que de mon désespoir!

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

M. DE BOISMORIN, ADÈLE.

M. DE BOISMORIN, la tenant toujours dans ses bras.

Allons,... allons, mon enfant,... remets-toi!

ADÈLE, essuyant ses yeux.

Depuis qu'il n'est plus là... cela va mieux;... et je vous demande pardon d'avoir été si peu maitresse... de mon indignation.

M. DE BOISMORIN.

C'était si naturel.

ADÈLE.

N'est-ce pas?

M. DE BOISMORIN.

Certainement!

ADÈLE.

Conçoit-on... une audace semblable? aimer quelqu'un à Paris, et faire ici la cour à votre jardinière? devenir le rival de M. Tricot,... et tout cela dans votre château, sous vos yeux!... Voilà ce qui m'a fâchée...

M. DE BOISMORIN, froidement.

Il y avait de quoi; mais que serait-ce donc si tu savais la vérité tout entière.

ADÈLE.

O ciel! qu'avez-vous donc appris de nouveau?

M. DE BOISMORIN, froidement.

Des choses qui vont bien plus encore exciter ta colère : il nous a trompés, il n'aime personne à Paris.

ADÈLE, avec satisfaction.

Vraiment?

M. DE BOISMORIN, de même.

Il n'a pas eu un instant d'amour pour la petite Marie...

ADÈLE, de même.

Est-il possible!

M. DE BOISMORIN, de même.

C'est bien pire encore,... c'est toi qu'il aime.

ADÈLE, avec joie.

Moi! qu'est-ce que vous me dites là?

M. DE BOISMORIN.

Et je ne te vois contre lui ni fâchée ni indignée!... Son crime ce-

pendant est bien plus grand encore,... car celle qu'il aime est la femme de son bienfaiteur,... c'est le trésor, la consolation, le dernier bonheur d'un vieillard qui perdrait tout en perdant sa tendresse... Et il a voulu la lui enlever!... la lui disputer du moins... Est-ce là de la reconnaissance ?

ADÈLE.

Oh, monsieur!...

M. DE BOISMORIN.

Il s'est adressé à une jeune fille simple et candide, qui, dans l'ignorance de son cœur, ne pouvait se défendre contre des sentiments qu'elle ne soupçonnait même pas... Est-ce là de l'honneur, de la probité ?

ADÈLE.

Oh non!.. non !... il n'est pas coupable!... il avait pour vous tant de vénération et de reconnaissance... Il me parlait comme à sa sœur, moi à mon frère;... et si nous nous entendions tous deux, c'était pour vous aimer et vous respecter ..

M. DE BOISMORIN.

Je n'ai donc pas perdu toute ton amitié?

ADÈLE, vivement.

Jamais! jamais! Est-il rien au monde que je puisse vous préférer!... Je suis auprès de vous si heureuse et si tranquille!... c'est un plaisir, un bonheur que rien ne vient altérer, mon cœur et ma raison se trouvent d'accord... Je suis en paix avec moi-même;... car il me semble que vous aimer, c'est aimer la vertu... Auprès de lui, au contraire, c'est un trouble, un malaise que je ne puis exprimèr... Tout m'agite et m'irrite; mécontente de moi et des autres, je souffre;... et, loin d'oser me plaindre,... je sens là, dans ma conscience, une voix qui me dit : Tais-toi,... tais-toi,.. ce n'est pas bien!... Voilà ce que j'éprouve, monsieur, voilà ce dont il est cause; et vous pourriez croire, après cela, que je l'aime mieux que vous!...

M. DE BOISMORIN, secouant la tête.

Non, pas mieux, mais plus!... Écoute-moi, mon enfant; car je te regarde comme ma fille, ma fille bien-aimée! Que n'en ai-je une de ton âge, parée de tes attraits, de ta candeur! j'éclairerais son inexpérience, je lui dirais que dans les premières démarches d'une jeune femme tout est grave, tout est important;... car souvent d'une imprudence dépend le bonheur de sa vie entière. Oui, ma fille, aux yeux du monde,... bien plus, aux yeux même de ce jeune

homme qui t'aime, il faut que tu apparaisses toujours pure et irréprochable... Dans ton intérêt, dans ton honneur,... dans le sien!... Oui,... oui, écoute-moi bien... Cet ami qui est là près de toi n'y sera pas toujours; son absence te rendra bientôt et ta liberté et le droit de disposer de toi-même... Mais alors, et quel que soit le choix que tu fasses, c'est ta conduite passée qui répondra de ton avenir... Il n'y a pas d'amour durable sans beaucoup d'estime;... et celui qui t'aurait aidée à tromper ton vieux mari craindrait d'être trompé à son tour.

ADÈLE.

Ah, monsieur!...

M. DE BOISMORIN.

C'est pour toi que je te dis cela;... moi, je touche au port,... ma carrière est finie... La tienne va commencer;... tu as de longues années à espérer :... qu'elles s'écoulent sans remords et sans regrets! que rien n'attriste une existence qui promet d'être si belle! et pour cela, mon enfant, suis mes conseils.

ADÈLE.

Oh! toujours, monsieur... Parlez, que faut-il faire?

M. DE BOISMORIN.

Anatole va partir.

ADÈLE.

Demain?

M. DE BOISMORIN.

Ce soir. Tu vas le voir tout à l'heure pour la dernière fois, et, dans ce dernier adieu, calme et indifférente, ne lui laisse rien soupçonner de ce que tu éprouves.

ADÈLE.

Oui, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

Tâche de maîtriser ton émotion,... de commander à ta physionomie..., à tes regards.

ADÈLE, sanglotant.

Oui,... oui,... je vous le promets.

M. DE BOISMORIN.

Ah, tu pleures,... tu le regrettes.

ADÈLE.

Non,... non;... mais cette idée de départ,... de séparation éternelle peut-être...

M. DE BOISMORIN, avec fermeté.

Eh bien! s'il était vrai,... s'il fallait choisir?...

ADÈLE, poussant un cri et se jetant dans ses bras.

Ah!... je resterais avec vous!.. n'êtes-vous pas mon père?

M. DE BOISMORIN.

Oui, mon enfant, oui, je reçois tes chagrins et tes larmes,... ne crains pas de me les confier... Et moi aussi, quoique glacé par l'âge, je me rappelle des souffrances et des tourments pareils... Il est des sacrifices bien cruels que la vertu nous impose... mais dont elle nous dédommage!.. Courage, ma fille, courage!... ne te laisse pas abattre aux chagrins : car la vie en est faite, et il faut combattre,... il faut se vaincre soi-même... Vous surtout! vous, pauvres femmes, à qui il n'est pas permis de laisser éclater vos douleurs,... vous devez les réprimer,... les renfermer en vous-mêmes;... et quand la souffrance déchire votre cœur,... il faut aux yeux de tous que le sourire brille sur vos lèvres :... l'honneur le veut ainsi.

ADÈLE, vivement.

Et je lui obéirai,... ne craignez rien... Je ne pleure plus, monsieur; et, quoi qu'il arrive, vous serez content de moi.

SCÈNE XVII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN, TRICOT.

TRICOT.

Pour cette fois, c'est trop fort, il n'y a plus de doute.

M. DE BOISMORIN.

Qu'est-ce donc?

TRICOT.

M. Anatole en veut décidément à mademoiselle Marie;... elle en est folle...

ADÈLE, s'avançant.

Comment!...

(Sur un geste de M. de Boismorin, elle s'arrête.)

TRICOT.

C'est à ne rien comprendre aux femmes!... Un homme qui ne sait pas tenir sa plume,... qui n'a même pas d'écriture décidée,... car qu'est-ce que c'est qu'une anglaise en pattes de mouches... Eh bien! elle l'aime malgré cela,... elle l'écoute!

M. DE BOISMORIN.

Qu'en sais-tu?... les as-tu entendus?...

TRICOT.

Non!... mais mieux que ça... Je les ai vus de loin dans le parc,

derrière un bouquet d'arbres... qui était là comme un pâté au milieu de la page,... je veux dire de la plaine,... si bien qu'ils ne pouvaient m'apercevoir ;... je l'ai vu qui courait à elle,... qui l'arrêtait... Il était hors de lui..., en délire, la tête perdue; il la suppliait d'accepter une lettre...

ADÈLE, avec émotion.

Encore !...

M. DE BOISMORIN, à voix basse et lui faisant signe de se modérer.

Adèle !..

ADÈLE, s'efforçant de sourire.

Une lettre... Ah ! c'est singulier,... c'est unique.

TRICOT.

Pas du tout,... c'est la seconde fois d'aujourd'hui ;... et quoique mademoiselle Marie se soit défendue d'abord avec assez de résolution,... quand elle l'a vu qui se jetait à genoux,... qui lui serrait les mains, en lui disant : *Dans deux heures, pas avant...* qu'est-ce que cela veut dire ?... je l'ignore ; mais elle a accepté la lettre, la perfide !... elle l'a prise;... et moi qui sentais mon cœur défaillir, qui ne pouvais plus me soutenir sur mes jambes, j'ai encore eu la force de lui arracher cette lettre,.. cette preuve que je vous apporte.

M. DE BOISMORIN, regardant l'adresse.

Cette lettre,... elle est pour moi.

TRICOT.

Pour vous !

M. DE BOISMORIN.

Tu ne sais donc pas lire ?

TRICOT.

Par exemple !...

M. DE BOISMORIN.

Va me chercher Anatole.

TRICOT.

Mais, monsieur, vous êtes sûr...

M. DE BOISMORIN.

Va me le chercher.

(Tricot sort.)

SCÈNE XVIII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN.

M. DE BOISMORIN, s'approchant d'Adèle, qui est assise auprès du guéridon.

Tu as de meilleurs yeux que les miens... (Lui présentant la lettre.) Et d'ailleurs, je n'ai pas de secret pour toi :... tiens, lis-moi cela.

ADÈLE, toujours assise.

Oui, monsieur,... je vais tâcher... (Lisant.) « Malgré les appa-
« rences qui m'accusent, je ne suis point un ingrat,... je ne suis
« pas coupable; j'aimais Adèle avant qu'elle ne fût la femme de
« mon bienfaiteur;... et jamais un seul mot n'a trahi l'amour que
« j'ai pour elle. » C'est bien vrai.

M. DE BOISMORIN.

Continue...

ADÈLE.

« Mais, vous ne me croirez pas... Vous m'avez retiré votre con-
« fiance et votre estime, je ne puis vivre ainsi! je ne puis supporter
« l'idée de votre mépris; et quand vous recevrez cette lettre, j'au-
« rai délivré la terre d'un malheureux,... mais non pas d'un ingrat!
« (Elle se lève.) Adieu, mon bienfaiteur, adieu, mon second père,
« ma dernière pensée sera pour vous et pour une autre personne
« que je n'ose nommer. » Ah, monsieur! il est mort! (Apercevant Anatole et poussant un cri d'effroi.) Ah!

(Elle se remet promptement, et affecte de sourire.)

SCÈNE XIX.

TRICOT, MARIE, ANATOLE, ADÈLE, M. DE BOISMORIN.

TRICOT.

Monsieur le capitaine, vos ordres sont exécutés.

MARIE, passant à la droite d'Adèle.

Madame, voici toutes ces demoiselles, vos amies de pension, qui viennent d'arriver en carriole.

ADÈLE.

C'est bien.

ANATOLE, à M. de Boismorin.

On m'a dit, monsieur, que vous me demandiez...

M. DE BOISMORIN, assis à la table.

Oui, sans doute;... tu nous avais annoncé que tu partirais ce soir.

ANATOLE.

Je pars à l'instant même..

M. DE BOISMORIN, repassant entre Anatole et Adèle.

Raison de plus pour te voir... Avant d'aller à ce bal où l'on nous attend, nous voulions ma femme et moi te faire nos adieux... (Regardant Adèle.) N'est-ce pas?

ADÈLE.

Certainement...

M. DE BOISMORIN.

Rien ne porte bonheur comme le dernier adieu d'un ami!

ANATOLE.

Un ami!... m'en reste-t-il un seul?

M. DE BOISMORIN.

Mieux que ça!... Ici d'abord, je t'en connais deux. (Regardant Adèle.) N'est-il pas vrai?

ADÈLE, avec calme.

Oui, monsieur.

M. DE BOISMORIN.

Qui, malgré l'éloignement et l'absence, s'intéresseront toujours à ta fortune, à ton bonheur; et quant à la lettre que tu m'as adressée...

ANATOLE.

O ciel! serais-je trahi?

(Il regarde Marie.)

MARIE.

Ce n'est pas moi,... c'est lui.

M. DE BOISMORIN.

Non,... non!... je l'ai reçue deux heures trop tôt,... ce qui vaut beaucoup mieux que deux heures trop tard... Et dorénavant, mon cher Tricot, vous pouvez vous rassurer : Anatole m'annonce dans cette lettre qu'il s'éloigne de nous...

TRICOT.

Dieu soit loué!

MARIE.

Pourquoi donc?

(Adèle par un signe lui impose silence.)

M. DE BOISMORIN.

Cette lettre, qui du reste est très-bien, nous a réconciliés;... et puisque vous tenez encore à mon estime, je vous la rends...

TRICOT, avec noblesse.

La mienne aussi !

M. DE BOISMORIN, à Anatole, qui veut lui prendre la main.

Quoiqu'il y ait encore là un certain passage que je blâme,... (avec sévérité) que je blâme très-fort ! et qui peut-être ne méritait pas de réponse,... j'en ai fait une cependant ;... je l'ai faite en un seul mot !... Elle est là, au bas de cette page ;... et j'espère qu'après l'avoir lue vous aurez assez de force, assez de courage pour changer d'idée... (On entend en dehors un prélude de contredanse, et l'on voit paraître au fond les jeunes pensionnaires invitées pour le bal.) C'est le bal qui commence ;... Viens, ma femme, viens ; donne-moi ton bras. (Avec bonté.) Adieu, Anatole !

ADÈLE, donnant le bras à M. de Boismorin, et passant près d'Anatole.

Adieu, monsieur.

MARIE, prenant le bras de Tricot, qui vient de le lui offrir, et s'en allant en regardant Anatole.

Pauvre jeune homme !...

M. DE BOISMORIN, de loin et prêt à sortir, lui faisant un dernier adieu de la main.

Adieu !... adieu, mon ami !...

ANATOLE, resté seul en scène, suit encore quelque temps des yeux M. de Boismorin et Adèle ; puis il redescend le théâtre dans la plus grande agitation.

Non ! quoi qu'il puisse dire, ma résolution est prise, je ne puis vivre sans elle, et je me tuerai !... (Jetant les yeux sur la lettre.) Que vois-je ? ce mot de sa main... « Attendez ! »

(Il se jette à genoux, en jetant un dernier regard sur M. de Boismorin et Adèle, qui s'éloignent. — Pendant ce temps l'air de danse qu'on entend au dehors devient plus vif et plus animé. — La toile tombe.)

CLERMONT,

OU

UNE FEMME D'ARTISTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. ÉMILE VANDER-BURCH;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 30 mars 1838.

PERSONNAGES.

CLERMONT, peintre.
HERMANCE, sa femme.
LE VICOMTE DE RÉTHEL.
AUGUSTIN, garçon d'atelier.
VICTORINE, filleule d'Hermance.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de peintre. Tableaux, chevalets, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE, VICTORINE.

LE VICOMTE.

Comment! Clermont n'est pas encore à son atelier?

VICTORINE.

Non, monsieur; madame ne veut pas qu'il descende de si bonne heure, parce que tous ces jours-ci il s'est levé au petit, petit jour, et en voilà jusqu'à la nuit à travailler... Madame le gronde, et le docteur Bernier aussi, parce que ça lui fait mal,.... sa vue devient faible.

LE VICOMTE.

Diable! il faut y prendre garde : on a besoin de ses yeux quand on est peintre et qu'on est mari,.... mari d'une jolie femme.

VICTORINE.

Pour ce qui est de madame, il n'y a pas besoin de la surveiller, elle se garde bien elle-même ; et je vous dis ça, à vous, qui, quoique un peu fat, êtes au fond un bon et brave jeune homme... Et tous ceux qui tourneront autour d'elle y perdront leurs pas.

LE VICOMTE.

Tu crois cela?

VICTORINE.

Si j'y crois!... je crois à ma maîtresse comme à moi-même.

LE VICOMTE.

D'abord est-ce que tu crois en toi?... et penses-tu, ma petite Victorine, que si on voulait s'en donner la peine...

VICTORINE.

Essayez, pour voir... Parce que vous êtes un grand seigneur, un vicomte, que vous avez un *groom*, un tilbury, et des gants jaunes, vous croyez que cela me séduira?

LE VICOMTE.

Pourquoi pas? tu t'es bien laissé séduire par M. Augustin Blaireau, garçon d'atelier.

VICTORINE.

Monsieur!...

LE VICOMTE.

Qui va à pied, qui n'a rien, et qui a les mains noires... Vois-tu, mon enfant, on a beau médire de la fortune et des gens comme il faut, chacun sans se l'avouer subit leur influence; c'est ainsi que s'humanisent peu à peu les vertus les plus farouches... Tu as beau rire,.... c'est comme cela.

Air d'Heudier (Vieillesse de Frontin).

Près des beautés les plus sévères
Éblouir est un sûr moyen;
Quelque grâce, quelques manières,
Un peu d'esprit et de maintien,
Un coupé, qui ne gâte rien :
Oui, voilà les armes discrètes
Qui triomphent par-ci par-là ;
J'ai vu des vertus de soubrettes
Succomber à moins que cela.

VICTORINE.

Vous êtes passablement avantageux, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Entendons-nous; je ne dis cela ni pour les femmes de chambre

comme toi, ni pour les femmes d'artiste comme ta charmante maîtresse.

VICTORINE.

Ma maîtresse! je le crois bien :... elle aime trop son mari, qui est jeune, qui est aimable, qui est riche, tous les artistes le sont à présent ; il a du talent, il gagne de l'argent.

LE VICOMTE.

Et il en dépense encore plus, je le sais de bonne part ; et si tu voulais seulement, ma petite Victorine, me rendre un service que je vais te dire,... je protégerais M. Augustin Blaireau, ton amoureux, à qui je veux du bien et à toi aussi.

(Il l'embrasse.)

VICTORINE.

Eh bien! vous m'embrassez!...

LE VICOMTE.

Par distraction, je te jure, je pensais à une autre personne.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; AUGUSTIN.

AUGUSTIN, s'arrêtant à la porte.

Qu'est-ce que j'ai vu là?... il me prend comme des éblouissements!...

LE VICOMTE.

Hé, hé! c'est l'ami Augustin... Comment va notre apprenti Raphaël, notre illustre rapin?

AUGUSTIN.

Très-bien, monsieur le vicomte, très-bien,... c'est-à-dire très-mal... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis, je ne vois plus clair;... j'ai de l'orpin jaune dans les yeux.

VICTORINE.

Encore de la toile et des couleurs! Madame va être contente ; elle ne veut plus que monsieur travaille ; elle veut qu'il se repose,... qu'il passe deux mois à la campagne.

LE VICOMTE.

En vérité!...

AUGUSTIN.

Je sais cela comme vous, mademoiselle ; mais le rapin d'atelier est comme le soldat au poste : le patron lui dit : « Va chez Binant, »

et il va rue de Cléry, chez Binant. On lui dit de prendre une toile de quarante-deux pouces, il apporte une toile de quarante-deux pouces, avec de l'huile d'œillet et un appuie-main, parce que le rapin ne connaît que son devoir... Allons, bon !... voilà le vert de vessie qui s'est crevé dans ma poche.

VICTORINE, riant.

Ah, ah, ah !

AUGUSTIN.

Oui, riez,... il y a de quoi !... (à part) quand tout à l'heure je l'ai vue... (Haut.) Il paraît que monsieur le vicomte a du goût pour les beaux arts ?

LE VICOMTE.

Moi ! du tout ; je ne suis pas comme toi, mon futur Michel-Ange,... je n'ai jamais fait, au collége, que des nez et des oreilles ;... je ne comprends que cela dans la peinture.

AUGUSTIN.

Alors,... qui diable vous amène aussi assiduement ?

LE VICOMTE, riant.

Moi !...

AUGUSTIN.

Oui ; pourquoi venez-vous tous les jours ?

LE VICOMTE.

Pour te voir.

AUGUSTIN.

C'est trop fort !

LE VICOMTE, assis et le regardant en face.

Il me semble que voilà un nez et surtout des oreilles qui seules en vaudraient la peine ;... et comme je ne t'ai pas laissé ignorer mon goût pour les grandes choses...

AUGUSTIN.

Ah çà, décidément vous voulez me faire poser, vous me prenez donc pour le plus godiche des rapins... Fi ! monsieur le vicomte, un jeune homme de votre rang,... de votre fortune... Je n'en veux pas dire davantage, mais je m'entends.

LE VICOMTE.

Tu n'en es que plus à plaindre.

AUGUSTIN.

Oui, je m'entends... Et vous, qui êtes un abonné de l'Opéra, où vous avez des sylphides à volonté, je rougirais à votre place de venir comme ça dans nos ateliers sous toutes sortes de prétextes,

pour nous enlever nos... C'est affreux!... ce n'est pas délicat;... voilà tout.

Air de la Nuit espagnole.

Vous avez, tant qu'vous en voulez,
Des bayadèr's et des princesses,
Des nymphes, dont vous raffolez;
Des bergèr's, et mêm' des déesses.
Vous n'fait's que changer de passion
Depuis janvier jusqu'en décembre;
Vous avez les dam's du salon,
Laissez-nous cell's de l'antichambre.

LE VICOMTE.

Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune Rubens?

VICTORINE.

Il perd la tête.

LE VICOMTE.

Il s'insurge, je crois.

AUGUSTIN.

Eh bien, oui, je m'insurge! je m'exalte, je ne veux pas être jobardé, à ma barbe et à mon nez!... oui, à mon nez,... je le dis avec intention, puisqu'on l'a mis en jeu. Je me moque des titres, moi! nous sommes égaux depuis la Charte de 1830; et voilà!

(Il se pose sur un appuie-main.)

VICTORINE.

Il est fou!

LE VICOMTE.

C'est trop fort!... et je ne sais qui me retient...

(Il lève une petite canne qu'il tient à la main. Clermont paraît en costume d'atelier, le bonnet grec sur la tête. Il se place entre eux, se servant de sa palette comme d'un bouclier.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; CLERMONT.

CLERMONT.

Tableau des Sabines!... Gloire à David! On n'en fait plus comme ça;... et nous disons que c'est rococo!

LE VICOMTE.

Hé! bonjour, mon cher Clermont.

CLERMONT.

Salut au plus aimable des vicomtes. (Allant à Augustin.) Comment, rapin, tu mets ta lance en arrêt contre un chevalier français, et tu fais un champ-clos de mon atelier! Si encore tu te posais en attitude, ce bras en dehors et cette jambe en dedans... Va à ton estompe, cela vaut mieux; et broye-moi du noir.

AUGUSTIN.

J'en broie déjà assez comme ça.

CLERMONT.

Ça veut déjà faire des batailles, et ça ne sait pas mettre un nez sur une bouche!

LE VICOMTE.

C'est justement ce que je lui disais.

AUGUSTIN, dans le coin à droite.

Dieu! si j'osais parler!

CLERMONT, se retournant.

Pousse au noir...

AUGUSTIN, avec mauvaise humeur et travaillant.

J'y pousse plus que jamais.

CLERMONT.

C'est un petit paysan, comme je l'étais autrefois;... le neveu de la mère Philibert, ma nourrice, que je cherche à débarbouiller un peu... J'aurai de la peine;... mais il est gentil,... il ira;... il y a de ça... et de ça... Allons, ferme, de la vigueur... Ton casque n'est pas sur ta tête... Calcule donc tes distances... Où vas-tu mettre ton nez?... (Il lui prend l'estompe, et lui en fait sur la lèvre une moustache.) Ici,... ici...

VICTORINE.

Pauvre garçon!... il est gentil... Quel dommage qu'il soit si jaloux!

AUGUSTIN, à demi-voix, à Victorine.

Jaloux! après ce que j'ai vu... Ah! ça vous étonne... Quand j'entends des choses pareilles,... je rougis, je pâlis, je change de couleur.

CLERMONT, à son tableau, de l'autre côté du théâtre.

Et qui te dit d'en changer?

AUGUSTIN.

La!... j'ai cassé mon crayon!...

CLERMONT, riant.

Voilà ce que c'est que la colère!... (Au vicomte.) Qui donc, mon cher vicomte, me procure si matin l'honneur de votre visite?

LE VICOMTE.

Vous savez que je suis l'ami des arts, que je protége...

CLERMONT.

En grand seigneur.

LE VICOMTE.

Et sans y rien comprendre.

CLERMONT, riant.

C'est peut-être ce que je voulais dire.

LE VICOMTE.

Et vous avez raison... Mais les artistes,... c'est différent,... ce sont mes amis, mes camarades;... et quand je peux leur être utile...

VICTORINE, qui s'est assise à droite, près d'Augustin, et qui ourle une serviette.

Voyez-vous le traître!

LE VICOMTE.

D'abord, j'ai un tableau à vous commander.

CLERMONT.

Bravo!

LE VICOMTE.

Mais j'y mets une condition!... L'air de la campagne vous est, dit-on, nécessaire, et vous viendrez chez moi, à six lieues d'ici,... une habitation délicieuse...

CLERMONT.

Et ma femme?...

LE VICOMTE.

Nous l'emmenons.

CLERMONT.

C'est dit,... j'accepte.

VICTORINE, se levant.

Mais, monsieur...

LE VICOMTE.

Et toi aussi, Victorine... Ne t'inquiète pas,... tu suivras ta maîtresse.

AUGUSTIN.

Et on veut que je me modère!...

CLERMONT, se retournant.

Dieu! que tu es bien comme ça!... Reste un peu...

AUGUSTIN.

Mais, monsieur...

CLERMONT.

Reste donc... Tu as de la grâce, les bras en l'air;... et tu me serviras pour ma Françoise de Rimini.

AUGUSTIN, étonné.

Je ferai la belle Françoise ?...

CLERMONT.

Eh non, imbécile !... Ne vois-tu pas là... un beau cheval blanc...?

AUGUSTIN, avec indignation.

Je ne ferai pas le cheval ?

CLERMONT.

Tu feras l'esclave, le mauricot qui le tient par la bride... pendant que Paolo fait ses adieux à sa maîtresse... (Il lui pose les deux bras en l'air.) Tête d'étude,... tête de plâtre,... qui ne voit rien,... n'entend rien ;... c'est parfait... Ne bouge pas de là.

LE VICOMTE, qui pendant ce temps a regardé un portrait.

Ah ! que c'est bien !... Attendez donc... je connais cette figure-là...

CLERMONT.

En vérité ?...

LE VICOMTE.

Eh oui ! sans doute,... quoique je ne l'aie vue qu'une ou deux fois en ma vie chez ma grand'-tante... il y a bien des années... C'est un vieux gentillâtre enragé de noblesse,... le baron de Saint-Dizier.

CLERMONT.

Lui-même.

LE VICOMTE.

Et comment se trouve-t-il ici ?

CLERMONT.

Comme portrait de famille :... c'est mon beau-père...

LE VICOMTE.

Votre beau père ! le baron de Saint-Dizier ?... une aussi ancienne maison ?... un homme d'une haute naissance ?... Et vous, mon cher ami... ?

CLERMONT, occupé à peindre.

Fils d'un paysan,... d'un fermier,... qui encore enfant crayonnais sur les murs de la ferme des chevaux et des bons hommes...

AUGUSTIN, vivement et se dérangeant de sa position.

En vérité !...

CLERMONT, travaillant toujours.

Tiens donc tes bras !... Venu à pied à Paris,... logeant au sixième, rue Saint-Jacques... Joli local ! en se levant c'est moi que le soleil apercevait le premier... Beau ciel,... jour superbe... Et cinq

ans après, sur la route de Rome... avec le premier prix de peinture... Ah! l'heureux temps que celui-là!... pas le sou, mais la gloire en tête, et l'amour au cœur!

LE VICOMTE.

Déjà amoureux!

CLERMONT.

Est-ce que j'aurais eu le premier prix sans cela! J'avais été appelé à l'hôtel Saint-Dizier pour donner des leçons de dessin à une jeune fille de quatorze ans,... mademoiselle de Saint-Dizier,... la fille du baron... Je la voyais tous les jours.

LE VICOMTE.

Et vous vous êtes déclaré?...

CLERMONT.

Jamais!... je ne lui ai jamais dit un mot;... mais j'ai remporté le grand prix,... je suis parti,... j'ai travaillé,... je suis revenu avec ce tableau,... vous savez,... vous l'avez vu à l'exposition...

LE VICOMTE.

Tout Paris l'a admiré.

CLERMONT.

Le roi l'a acheté,... d'autres encore... Au bout de quelque temps, j'avais cinquante mille francs de gagnés,... autant en tableaux commandés, de l'estime, de la réputation... J'arrive à l'hôtel Saint-Dizier;... et seul, en tête-à-tête avec le baron, je lui demande sa fille...

LE VICOMTE.

Eh bien!...

CLERMONT, travaillant toujours.

Il me met à la porte.

LE VICOMTE.

Est-il possible!

CLERMONT, à Augustin, qui a quitté sa position.

Veux-tu tenir tes bras! Cette diable de toile est d'un gris blafard!... à peine si je distingue mon esquisse.

LE VICOMTE.

Eh bien, mon cher ami?...

CLERMONT.

Eh bien!... J'avais beaucoup de chagrin;... j'hésitais si je me tuerais ou si je travaillerais encore... Ce dernier parti était le plus dur;... mais le moins lâche,... et je partis,... j'allai en Russie... Au retour il y avait du changement:... le baron, qui avait fait de gran-

des spéculations, était mort,... et mort ruiné... Pas un denier à la succession, et des dettes !... Je dis : « Bravo ! j'ai bien fait de ne pas me tuer. » J'avais rapporté des roubles de Russie,... j'en avais beaucoup ;... je payai toutes les dettes du père, et puis après je cherchai la fille... Et sans lui rien dire de ce que j'avais fait pour l'honneur de son père, j'osai lui avouer que je l'aimais, et tout ce que j'avais souffert... Et elle, une demoiselle noble,... l'héritière d'un grand nom,... d'une grande famille,... elle a consenti à donner sa main... à un paysan,... à un artiste ;... car enfin je ne suis qu'un paysan parvenu,... et pour vous autres, gens de la haute classe, c'était un grand sacrifice... Aussi, j'en suis si reconnaissant, je voudrais la rendre si heureuse,... que depuis le matin jusqu'au soir... je suis là à mon atelier à travailler pour elle...

VICTORINE.

A vous rendre malade,... à vous tuer.

CLERMONT.

Ah !... c'est un grand bonheur que celui-là !... parce que ma femme, voyez-vous,... ma femme et mon enfant,... quand je suis fatigué,... je pense à eux,... et ça revient ;... le cœur bat, la main se ranime,... et le pinceau va tout seul... (*A Augustin, qui s'est approché pour l'écouter.*) Qu'est-ce que tu fais là, imbécile ?... A ton cheval !... ton cheval,... qui va s'échapper ;... bride en main, mon garçon !

AUGUSTIN, *se remettant en attitude.*

Ne craignez rien,... je tiens ferme.

CLERMONT.

Bon !... me voilà en verve... Ce que c'est seulement que de parler de ma femme !... Tenez !... tenez !...

Air de la Jeune Malade.

Rien qu'en songeant à mon Hermance,
Je sens doubler ma force et mon ardeur ;
Je ne pensai jamais à l'opulence,
Mais il m'en faut pour son bonheur.
Et chaque fois qu'une page est finie,
Quand chacun vient l'admirer tour à tour,
Ce n'est souvent que de l'amour,
Et l'on croit que c'est du génie.

LE VICOMTE.

Savez-vous que votre tableau est bien avancé...

(*Victorine sort par l'appartement d'Hermance.*)

CLERMONT.

J'espère bien l'avoir terminé avant la fin du mois.

LE VICOMTE.

Il faut alors vous dépêcher; car c'est aujourd'hui le vingt-cinq.

CLERMONT, avec effroi.

Le vingt-cinq! Vous croyez?

LE VICOMTE.

J'en suis sûr.

CLERMONT, avec découragement et cessant de travailler.

Ah, mon Dieu!

LE VICOMTE.

Qu'avez-vous donc?

CLERMONT.

Rien,... rien... Le vingt-cinq!... Augustin, donne-moi mes habits,... que je sorte...

AUGUSTIN.

Laisser là votre ouvrage commencé,... quand nous étions si en train!...

CLERMONT.

Je n'y suis plus... (A part.) Le vingt-cinq!... Comment se fait-il que ce soit le vingt-cinq?... Je travaille le jour,... la nuit;... tout cela s'embrouille,... je ne m'y reconnais plus... Je devrais toujours avoir là à côté de moi... un calendrier...

AUGUSTIN.

Je vous achèterai un Mathieu Laensberg...

CLERMONT.

Oui... Mais dépêche-toi;... mon habit,... car je suis pressé.

LE VICOMTE.

J'ai là mon cabriolet,... je peux vous conduire...

CLERMONT.

Vous êtes bien bon.

LE VICOMTE.

En allant chez la duchesse d'Eaubonne, ma grand'tante, qui m'attend à déjeuner,... rue de Tournon... Est-ce votre chemin?

CLERMONT.

Mon chemin... ah, mon Dieu!... Au fait, où aller? je n'en sais rien...; il faudrait connaître l'adresse...

HERMANCE, en dehors.

Portez-les dans l'atelier de monsieur.

CLERMONT.

C'est ma femme,... je l'entends... (A Augustin, qui arrive tenant un

habit.) Rends-moi ma robe de chambre,... je ne sortirai pas,... je reste à travailler... Vous, mon cher vicomte,... que je ne vous retienne pas.

LE VICOMTE.

Pourquoi donc?

CLERMONT.

La duchesse vous attend... Mais tout à l'heure en sortant de chez elle,... si vous pouviez passer un instant,... j'aurais peut-être quelque chose... à vous demander,... un service...

LE VICOMTE.

Je reste.

CLERMONT.

Non, non;... que ma femme n'en sache rien.

LE VICOMTE.

C'est bien;... je reviens sur-le-champ... (A part.) A merveille!... me voilà dans les secrets du ménage.

VICTORINE, rentrant avec un vase de fleurs.

Voici madame.

CLERMONT.

Air nouveau.

C'est Hermance,
Adieu...

LE VICOMTE.

Adieu!...

CLERMONT.

Silence!

LE VICOMTE.

Prudence!
Et près de vous en ce lieu
Je reviens dans peu.
S'il s'agit d'un bon office,
Moi, je n'en refuse aucun;
Et c'est me rendre service
Que de m'en demander un.
Toujours un ami, je pense,
Doit arriver le premier,
Et de votre préférence
Je puis vous remercier.

ENSEMBLE.

C'est Hermance, etc.

(Le vicomte sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; HERMANCE.

CLERMONT, allant au-devant d'elle.

Bonjour, ma chère amie ! c'est bien aimable à toi de venir dans son atelier encourager l'artiste.

HERMANCE.

Au contraire,... je viens l'empêcher de travailler ;... car voilà trop longtemps qu'il est à l'ouvrage.

CLERMONT.

Moi !...je n'ai rien fait,... je n'ai fait que causer ;... causer de toi...

HERMANCE, souriant.

Et avec qui ?

CLERMONT.

Avec le vicomte de Réthel.

HERMANCE, changeant de ton.

Ah ! il sort d'ici ?

AUGUSTIN.

Il n'en bouge pas.

CLERMONT.

Tant il aime les arts.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas ça qu'il aime.

HERMANCE, étonnée.

Comment ?

AUGUSTIN.

Ce matin encore je l'ai surpris ici avec mademoiselle Victorine,... à qui il faisait des cajoleries... Oui, oui, je le dirai devant madame !

HERMANCE.

Comment, Victorine...?

VICTORINE.

Vous saurez tout, ma marraine...

HERMANCE.

C'est bien... Augustin, dites qu'on nous serve à déjeûner.

AUGUSTIN.

Oui, madame... (A Victorine.) Fi !... c'est affreux de tromper un jeune homme de bonne foi, qui ne vous aimait que pour la mairie,... et qui en perd toutes ses facultés... Je vais commander votre déjeuner... et déjeuner aussi, pour alimenter ma vengeance... Oui, madame, j'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CLERMONT, HERMANCE.

CLERMONT.

Il ne sait ce qu'il dit... Le vicomte venait ici pour nous emmener à la campagne...

HERMANCE.

Et vous avez accepté?

CLERMONT.

Certainement... Il m'a commandé un tableau qu'il me payera très-bien...

HERMANCE.

Et à quoi bon? nous sommes assez riches, nous le sommes trop; cette aisance et même ce luxe qui nous environne...

CLERMONT.

Cela fait bien à un artiste, un peu de faste : cela prouve le progrès des lumières et des arts; jadis les arts mouraient de faim.

Air de l'Apothicaire.

L'artiste, au bon temps féodal,
Par une route assez commune
Allait à pied à l'hôpital,
Temple assuré de sa fortune.
Grâce au luxe, grâce à l'appui
Que ce siècle d'or nous procure,
On s'y rend plus vite aujourd'hui,
Car beaucoup y vont en voiture.

Je ne dis pas cela, parce que je t'en ai donné une... Moi, quelle différence!... je gagne de l'argent,... et plus que je n'en veux;... il est juste que je le dépense pour mes plaisirs... Et mes plaisirs à moi,... c'est de te voir belle!...

HERMANCE.

Quelle folie!... L'autre jour encore, cette parure magnifique...

CLERMONT.

Il le fallait bien;... ce concert où on t'attendait... et où tu as chanté... Dieu! quelle voix! quelle méthode! Tout le monde applaudissait,... excepté moi, qui étais là dans un coin,... et qui n'en avais pas la force... C'était fini,... et j'écoutais encore!..

HERMANCE.

Oui, oui,... succès de société.

CLERMONT.

Non!... ces grands seigneurs disaient tous, à commencer par le vicomte de Réthel : « Quel dommage qu'elle ne brille pas sur un vrai théâtre!... » S'ils savaient que tu trembles pour chanter seulement un morceau devant quelques personnes!... c'est même peut-être pour cela que, malgré toutes les invitations, tu n'as pas voulu y retourner.

HERMANCE.

Ce sont des plaisirs de grands seigneurs trop chers et trop beaux pour nous.

CLERMONT.

Il n'y a rien de trop beau pour ma femme;... si ça nous gênait,... je ne dis pas! mais ça ne nous coûte rien.... Tu le sais,... mon pinceau est là!... Qu'est-ce qui te fait plaisir?... une parure, une loge aux Italiens,... parle;... nous les aurons! Il ne nous faut pour cela qu'un tableau de genre,... ou quelques portraits;... tout est là,... en nous-même.... Et il y a des gens qui s'indignent quand passe un artiste qui a conquis *sa fortune* et *son indépendance* avec son pinceau ou avec sa plume!... vous le salueriez avec respect s'il l'avait gagnée dans des fournitures,... ou volé à la bourse!

HERMANCE.

Non;... mais l'on blâme celui qui use inutilement sa santé et ses forces;... et ce que j'exige, moi,... c'est que vous refusiez l'offre de M. de Réthel,... que, docile aux avis du docteur, vous ménagiez votre vue, qui s'affaiblit, que vous preniez enfin du repos.

CLERMONT.

Bientôt;... mais pas encore.

HERMANCE.

Puisque votre fortune est assurée;... du moins, vous me l'avez dit bien des fois...

CLERMONT.

Certainement... (On sonne. — A part.) O mon Dieu!... serait-ce déjà... (Haut, à Hermance.) Nous n'avons plus rien à craindre,... nous sommes à l'abri des revers... (A Victorine, qui entre après avoir frappé à la porte.) Si c'est pour moi,... fais passer dans le salon.

VICTORINE.

Non,... c'est la marchande de modes de madame.

CLERMONT.

C'est juste;... j'ai même, je crois, un mémoire à lui payer,... mais je suis là à travailler...

HERMANCE.

Dis-lui de revenir demain...

CLERMONT.

Oui, cela me fera plaisir,... je n'aime pas qu'on me dérange.

HERMANCE.

Dis en même temps qu'on ne laisse entrer personne.

CLERMONT.

Ma femme a raison,... personne,... excepté le vicomte.

HERMANCE.

Est-ce qu'il doit revenir?

CLERMONT.

Oui,... il me l'a promis.

VICTORINE.

Pour un service que monsieur lui a demandé.

HERMANCE.

Un service!...

CLERMONT, avec impatience.

Et cette marchande de modes qui vous attend,... est-ce qu'elle est à vos ordres?... est-ce qu'elle a le temps de rester là pendant tous vos bavardages?

VICTORINE.

Non,... monsieur,... j'y vais... (A part.) Je ne l'ai jamais vu si en colère!

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CLERMONT, HERMANCE.

CLERMONT.

Il n'y a rien de jacasse comme les femmes de chambre;... ça se mêle de tout, et celle-là...

HERMANCE.

C'est ma filleule...

CLERMONT.

Je ne dis pas...

HERMANCE.

Une brave et honnête fille, en qui j'aurais toute confiance...

CLERMONT.

A la bonne heure;... mais, enfin,... c'est une femme de chambre...

HERMANCE, souriant.

C'est-à-dire bavarde.

CLERMONT.

C'est-à-dire,... femme de chambre.

HERMANCE.

Eh bien !... supposons que, fidèle à sa vocation,... elle y ait cédé tout à l'heure,... le mal est fait,... j'en profite ; et je voudrais bien savoir, mon ami, quel service vous avez à demander au vicomte ?

CLERMONT.

Rien ;... un tableau original,... un Paul Véronèse,... qu'il a chez lui et que je voudrais voir.

HERMANCE.

Non ;... vous ne lui demanderiez pas pour cela un entretien à mon insu...

CLERMONT.

Eh bien, c'est vrai ! Ce sont des détails d'artiste,... des choses que tu ne dois pas savoir...

HERMANCE.

Et je n'insiste plus... Mais j'attends de vous une grâce...

CLERMONT.

Et laquelle ?

HERMANCE.

Ne demandez plus de services au vicomte,... n'en recevez plus de lui,... et surtout n'allons pas à sa campagne...

CLERMONT.

Et pourquoi ?

HERMANCE, souriant.

Ah ! ce sont des détails de ménage,... des choses que vous ne devez pas savoir...

CLERMONT, se remettant à peindre.

Ah ! ah !... tu prends ta revanche !... Tu vas croire ce que disait tout à l'heure M. Augustin Blaireau, qui n'y voit goutte...

HERMANCE.

Il n'est pas le seul.

CLERMONT.

Se persuader qu'il en conte à cette petite Victorine !... lui un dandy, un fashionable !... qui a pour passions tout ce qu'il y a de mieux,... des duchesses du grand faubourg ;... je le sais,... il me le dit.

HERMANCE.

En vérité?...

CLERMONT.

Il me dit tout;... parce que les artistes et les grands seigneurs, ça va de pair... Et il y a des choses étonnantes!... entre autres, deux maris qui ne se doutent de rien...

HERMANCE, riant.

Deux!...

CLERMONT.

Tout autant.

HERMANCE.

Vous vous trompez.

CLERMONT.

Du tout.

HERMANCE.

Il y en a au moins trois.

CLERMONT.

Il m'a dit deux.

HERMANCE.

Moi qui vous parle, j'en connais un troisième qui est admirable! (riant) qui est à peindre en ce moment...

CLERMONT, laissant tomber son pinceau.

Comment! ce serait...?

HERMANCE.

Eh oui, mon cher ami, puisque vous me forcez à vous le dire;... car le ciel m'est témoin que je voulais à tout jamais vous le laisser ignorer...

CLERMONT.

Il oserait vous faire la cour!

HERMANCE.

Depuis un mois il ne fait que cela... Voilà pourquoi j'ai refusé de retourner dans ces soirées, dans ces concerts dont nous parlions tout à l'heure...

CLERMONT.

Malgré tes succès!

HERMANCE.

Oui, ces succès-là étaient trop dangereux,... surtout les répétitions, où vous m'envoyiez seule tous les matins...

CLERMONT.

Oui, c'est vrai!... souvent même je te pressais, je te disais : « Tu seras en retard!...» Oh! les maris... seront toujours maris!

HERMANCE, lui tendant la main.

Non pas... quand on les aime.

CLERMONT.

Et moi! qui là, sous mes yeux,... ne voyais rien!

HERMANCE.

Je vous disais bien que votre vue baissait tous les jours... Me croirez-vous maintenant?

CLERMONT.

Oui, ma femme,... oui, je te croirai toujours:

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; VICTORINE.

VICTORINE.

Voici monsieur le vicomte qui monte l'escalier.

CLERMONT.

Ah!... c'est trop fort!

HERMANCE.

Pas un mot qui puisse me compromettre à ses yeux,... vous êtes censé ne rien savoir.

CLERMONT.

N'ayez donc pas peur... Un mari qui ne sait pas... est quelquefois bête et gênant,... mais ceux qui savent sont de la meilleure pâte du monde!... avec eux, il n'y a jamais de danger.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Vous voyez, mon cher Clermont, que j'ai expédié pour vous le déjeuner de ma grand'-tante;... et je serais accouru bien plus vite encore, si j'avais su trouver madame auprès de vous.

CLERMONT, à part.

C'est juste : voilà ce qu'il lui disait tous les jours.

HERMANCE.

Il n'est pas étonnant de me trouver dans l'atelier de mon mari...

LE VICOMTE.

Non, sans doute... Et pourtant, depuis ce matin,... depuis que j'ai su que la femme de l'artiste était mademoiselle de Saint-Dizier, cette découverte a augmenté encore, s'il est possible, l'attachement et le respect que je vous ai voués.

CLERMONT, à part.

Et je suis là,... et j'entends tout cela !...

(Chantant tout en crayonnant sur une toile.)

Tra la,... la, la.

LE VICOMTE.

Vous, madame ! faite pour embellir les plus brillants salons... (Clermont fredonne.) Il est d'une humeur charmante, ce cher Clermont !... cela me prouve qu'il va mieux... Que sera-ce donc quand il aura passé quelques jours à la campagne, car vous savez que je vous emmène ;... il vous l'a dit ?...

HERMANCE.

Et moi, monsieur, je craindrais d'abuser de vos bontés.

LE VICOMTE, vivement.

Abuser ! ne suis-je pas trop heureux de vous être agréable ?... Disposez de moi, de mon crédit ;... et si jamais je pouvais vous être utile...

CLERMONT.

Un instant,... un instant, vicomte !... vous n'êtes pas venu ici pour rendre service à ma femme,... mais à moi.

LE VICOMTE, souriant.

C'est juste.

CLERMONT.

Vous pensiez peut-être que le mari et la femme ne faisant qu'un,... c'était tout à fait la même chose ?...

LE VICOMTE.

A peu près... (A demi-voix.) Et puis je croyais... que c'était un secret entre nous.

CLERMONT.

Oui, d'abord ;... mais j'ai réfléchi que ma femme, n'ayant pas de secrets pour moi,... je ne devais pas en avoir pour elle ; vous concevez,... dans un bon ménage, ça doit être comme ça,... et le service que j'attends de vous, c'est un bon conseil.

LE VICOMTE.

Un conseil ?... Parlez ;... c'est la chose du monde que l'on donne avec le plus de facilité.

CLERMONT.

Vous aimez les arts... (regardant sa femme) et tout ce qui y tient ;... et je veux vous consulter sur un tableau que je dois commencer aujourd'hui,... un tableau de genre,... une scène d'intérieur...

LE VICOMTE.

Ce sont celles que j'aime ;... et franchement je m'y entends assez.

CLERMONT.

Tant mieux... Je saisis le moment où un pauvre bourgeois de mari, bien simple, bien bonasse, bien rue Saint-Denis, comme ils sont tous, vient de découvrir qu'il a dans son ménage un bon ami,... qui est trop son ami,... concevez-vous?

LE VICOMTE.

Très-bien!... Comment l'a-t-il découvert?

CLERMONT.

Peu importe;... on ne dit pas tout dans un tableau;... on ne saisit que le moment,... et les figures principales... Vous voyez celle du mari,... ces bonnes têtes à la George Dandin,... muet,... étonné,... et un peu bête,... parce qu'on l'est toujours dans ces positions-là... Vous voyez aussi la femme; une noble et honnête femme,... figure pleine d'expression;... elle est un peu troublée,... il y a dans tous ses traits de la candeur, de l'innocence, et une légère teinte d'inquiétude... Mais ce que vous ne voyez pas, c'est la tête du galant!... (mouvement du vicomte) c'est celle-là qui est admirable!... Je la tiens,... je la vois d'ici;... il est embarrassé, gêné,... il ne sait trop quelle contenance garder;... il y a dans sa figure du blanc, du rouge; j'y ajouterai de la terre de Sienne,... pas de bistre,... cela lui donnerait l'air d'un conspirateur;... je vois là une gamme de tons fort riche... (Regardant Victorine, qui rit bas.) Et puis derrière, sur le plan reculé, une petite femme de chambre... qui sourit malignement en feignant d'essuyer un meuble :... comme opposition,... comme détail,... vous comprenez : c'est assez gai.

LE VICOMTE, s'avançant.

Oui,... c'est très-gai.

VICTORINE, s'avançant.

Quoi! monsieur...

HERMANCE, se levant.

Mon ami...

(Ces trois mouvements se font en même temps.)

CLERMONT, vivement.

Attendez,... attendez,... ne bougez pas!

Air du Déjeuner d'huîtres.

Pour le projet que je tiens là,
Par un hasard bien favorable,
Chacun semble placé déjà :
Oh! la rencontre est admirable!
C'est cela : je tiens mon tableau;

Restez tous dans cette posture ;
Je n'ai qu'à prendre mon pinceau
Pour travailler d'après nature.

LE VICOMTE.

Charmant,.... charmant,.... mon cher Clermont !... Je comprends à merveille... L'effet en sera délicieux.

CLERMONT.

Ce n'est pas tout,... le tableau n'est pas fini ;... et c'est là-dessus justement que je voulais avoir votre avis.

LE VICOMTE.

Sur la manière d'en finir ?...

CLERMONT.

Précisément...

LE VICOMTE.

Il y en a plusieurs ;... d'abord l'ami... qu'on a mystifié... peut se fâcher et demander raison...

CLERMONT, posant sa palette.

Qu'à cela ne tienne !...

HERMANCE, se jetant au devant de lui.

Monsieur !...

LE VICOMTE.

Mais ce serait bien mauvais genre,... bien mauvais ton... J'aimerais mieux supposer que ce jeune homme a quelques bons sentiments (pour être grand seigneur, cela n'empêche pas...), qu'il aime les dames,... et qu'il fait tout pour obtenir leurs bonnes grâces ;... mais quand il ne réussit pas,... il sait prendre son parti, et se console ailleurs.

HERMANCE, bas, à part.

Bien.

LE VICOMTE.

Que loin d'en vouloir à celles qui lui ont résisté,... il respecte en elles... la vertu, la beauté, la naissance ;... et bien plus,... je voudrais même qu'il se vengeât du mari par quelque moyen généreux.

CLERMONT, vivement.

Que voulez-vous dire ?

LE VICOMTE.

Je ne sais pas trop,... il faudrait chercher ;... en voici un cependant qui pourrait peut-être vous être utile... Nous supposerions que le mari, riche en apparence, est cependant un peu gêné,... qu'il dépense peut-être un peu plus qu'il ne gagne...

CLERMONT, voulant le faire taire.

Monsieur !...

LE VICOMTE.

Qu'il a souscrit quelques billets qui sont en circulation ;... un surtout, de six mille francs, que l'on doit présenter le vingt-cinq.

HERMANCE.

Est-il possible !

CLERMONT, à Hermance.

Ne le crois pas,... ce n'est pas vrai!...

LE VICOMTE.

Le voici.

CLERMONT, HERMANCE et VICTORINE, stupéfaits.

O ciel !

LE VICOMTE, les regardant tous en position.

Ne bougez pas !... Ah !... c'est un autre tableau,... qui, dans son genre, peut valoir le premier... Hein ! qu'en dites-vous ?

Même air que le précédent.

Ce sujet est joli, je croi :
La scène m'en paraît nouvelle,
Et chacun ici, sur ma foi,
Pourrait bien servir de modèle.
J'en ferais un tableau piquant,
Fort original, je vous jure,
Si j'avais aussi le talent
De dessiner d'après nature.

CLERMONT.

Monsieur, ce billet...

LE VICOMTE.

A été passé à mon ordre...

CLERMONT, vivement.

Et je ne veux rien devoir à personne,... je le payerai ;... je l'acquitterai dès demain,... dès aujourd'hui...

LE VICOMTE, le déchirant.

Quand vous le voudrez,... vous en êtes maintenant le maître...

(Il salue Hermance, et sort.)

HERMANCE, à Victorine.

Reconduis-le; ferme la porte, que personne ne vienne.

CLERMONT, à part, tombant sur un fauteuil.

Ah !... il s'est cruellement vengé !...

SCÈNE IX.

CLERMONT, HERMANCE.

HERMANCE, s'approchant de Clermont.

Ah! vous m'avez trompée!

CLERMONT.

Hermance!... ma femme,... pardonne-moi!

HERMANCE.

C'est à moi-même que je ne le pardonnerai jamais...

CLERMONT.

Ne crois pas que ce soit du désordre... ni de la mauvaise conduite;... je n'ai besoin de rien,... je suis habitué aux privations et aux mansardes;...un lit, une chaise, un secrétaire... et rien dedans:... voilà le mobilier de l'artiste;... il ne m'en faut pas davantage.

HERMANCE.

Eh bien, alors,... pourquoi ces dettes,... ces dépenses insensées?...

CLERMONT.

Ah! j'avais mes raisons!

HERMANCE.

Et lesquelles?... Parle,... allons, de la confiance.

CLERMONT.

O chère femme!... chère femme!... tu m'avais rendu si heureux en consentant à m'épouser,... que je ne voulais pas que tu fusses punie de mon bonheur,... ou qu'il te coûtât jamais un regret... Tu avais été élevée dans le luxe, tu étais habituée à l'opulence;... je ne voulais pas changer tes habitudes;... je faisais mes efforts pour que la transition ne fût pas trop brusque entre la maison de ton mari et l'hôtel de ton père...

HERMANCE.

Quoi! c'est pour cela que tu te levais avant le jour, que tu travaillais souvent la nuit?...

CLERMONT.

Ce joli coupé que t'enviait plus d'une comtesse, ce riche appartement que tu aimais tant!...

HERMANCE.

Tout cela était bien lourd pour ta palette...

CLERMONT.

C'est possible!... Mais je te voyais joyeuse et brillante, et j'en

étais fier, et je me disais avec orgueil : « Ils ont cru que m'épouser « c'était déchoir... Eh bien! non... »

Air de la Saint-Charles à Londres.

Non ! mon Hermance à ma tendresse
Devra tout, je suis son appui ;
Je peux la faire ou baronne ou comtesse,
Car le talent anoblit aujourd'hui,
Le talent seul annoblit aujourd'hui.
Mon amour, pour elle égoïste,
Veut que l'on dise, en voyant sa splendeur :
C'est la femme d'un grand seigneur...
Non !... c'est la femme d'un artiste !

HERMANCE.

Et c'est pour cela que tu détruisais ta santé et ta fortune...

CLERMONT.

Que veux-tu ?... d'autres se ruinent pour des maîtresses, moi,... ma maîtresse, c'est ma femme,... c'est ma vie, c'est mon amour !

HERMANCE.

Tu comptais donc bien peu sur le mien... Est-ce qu'en t'épousant je ne me suis pas associée à la fortune de l'artiste ? et bonne ou mauvaise, je la veux telle qu'elle est,... telle qu'elle sera ; mon devoir et mon bonheur sont de la partager... Aussi désormais, réforme complète;... plus de luxe ni de folles dépenses ; de l'ordre, de l'économie, c'est moi que cela regarde; tout entière à mon mari et à mon enfant, les chérir, les rendre heureux, voilà désormais ma seule tâche, mon orgueil et mes plaisirs à moi, monsieur, parce que je suis femme d'artiste, et non pas femme de grand seigneur.

CLERMONT, cherchant à cacher ses pleurs.

Ma femme,... ma femme !... j'ai eu tort !

HERMANCE.

Certainement... Mais par bonheur... tout n'est pas désespéré... Combien devons-nous ?

CLERMONT.

En tout vingt mille francs.

HERMANCE.

C'est beaucoup.

CLERMONT.

Ce n'est rien;... en deux mois j'aurai gagné cela...

HERMANCE.

Non pas ! en un an,... un an et demi tout au plus !

CLERMONT.

Laisse donc !

HERMANCE.

Ah ! je suis la maîtresse;... je commande.

CLERMONT.

C'est juste ! eh bien, soit;... en un an...

HERMANCE.

D'ici là,... nous vendrons le coupé, les chevaux, mes deux cachemires et mes boutons en diamants.

CLERMONT.

Non ;... tout le reste excepté cela...

HERMANCE.

Cela d'abord ;... car il faut dès demain payer le vicomte,... qui s'est noblement conduit...

CLERMONT.

Tu trouves ?...

HERMANCE.

Oui ;... il n'y a plus de billet, plus de signature,... nous ne devons plus que sur parole : il faut payer sur-le-champ.

CLERMONT.

Tu as raison... (Avec un soupir.) Plus de coupé !

HERMANCE, gaiement.

Nous irons à pied !... tu me donneras le bras...

CLERMONT.

Et ils se détourneront... pour te regarder et pour dire : « Qu'elle est jolie !... » En voiture ils n'avaient pas le temps de te voir.

HERMANCE, froidement.

Non !... nos chevaux allaient trop vite !

CLERMONT.

Ah ! ils étaient beaux ;... deux gris-pommelé... Tu me diras : On a encore les citadines et les omnibus ?...

HERMANCE.

Plus de domestiques en livrée.

CLERMONT.

Nous serons plus libres, plus à notre aise...

HERMANCE.

Quand ils étaient là,... devant nous, à table...

CLERMONT.

On n'osait pas s'aimer...

HERMANCE.

Rien ne nous en empêchera !...

CLERMONT.

C'est déjà cela de gagné... Et puis à mesure que nos dettes s'acquitteront,... peu-à-peu nous dépenserons...

HERMANCE.

Nous mettrons de côté...

CLERMONT.

Pour nous.

HERMANCE.

Pour notre enfant,... qui compte sur vous!...

CLERMONT.

C'est vrai.

HERMANCE.

Pour ne pas troubler vos nuits, à vous qui aviez tant besoin de repos, j'ai renoncé à l'élever,... je l'ai éloigné de nous...

CLERMONT.

Comment,... c'était pour moi!... tu me disais que c'était pour sa santé,... que le médecin avait exigé...

HERMANCE.

Mais aujourd'hui il revient, on nous le ramène...

CLERMONT.

Oh! quelle bonne nouvelle!... comme je vais travailler!

HERMANCE.

Au contraire,... à cause de cette bonne nouvelle,... vous vous reposerez aujourd'hui; nous sortirons ensemble,... à pied,... pour nous essayer... Cela vous fera du bien.

CLERMONT.

Avec toi,... certainement.

HERMANCE.

Nous chercherons quelque appartement... en bon air...

CLERMONT.

Rue de Rivoli...

HERMANCE.

Faubourg Montmartre; et puis nous irons dîner ensemble.

CLERMONT.

Chez Véry.

HERMANCE.

C'est trop cher...

CLERMONT.

Au Cadran-Bleu!... Je me crois toujours grand seigneur...

HERMANCE.

Tous les deux,... en partie fine,... n'est-ce pas gentil?

CLERMONT.

Ah, c'est charmant !... c'est délicieux !... et je ne conçois pas maintenant qu'avec une femme comme celle-là... j'aie cru avoir besoin de fortune... Quelle jolie journée!

HERMANCE.

N'est-ce pas ?... Je vais attendre notre enfant ;... dès qu'il sera arrivé,... je viendrai t'avertir.

CLERMONT.

Quel bonheur de le voir !... car je ne le connais pas encore... Je le rencontrerais que je lui ôterais mon chapeau; c'est vrai, je ne pourrais pas lui dire : « Monsieur. Paul, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes très-humbles civilités. » Mais aujourd'hui...

HERMANCE.

Habille-toi vite ;... et surtout ne travaille pas ;.... tu me le promets ?...

CLERMONT.

Fi donc !... Adieu, ma femme ,... ma chère femme !

SCÈNE X.

CLERMONT, seul et s'habillant.

Et l'on ne se jetterait pas dans le feu pour une femme comme ça !... Elle a une manière d'arranger les choses... qui fait que je n'ai jamais été plus heureux qu'aujourd'hui ;... aujourd'hui que je suis ruiné... Il est vrai que dîner avec elle au Cadran-Bleu,... ça ferait tout oublier... Je prendrai un petit coin bien seul, bien tranquille, où nous serons tous les deux... Ce n'est pas ça qui coûte cher et qui augmentera la dépense... (A moitié habillé, et regardant son tableau.) Et quand elle me dit de ne pas travailler,... elle a peut-être raison, il me faut un peu de repos.... C'est vrai !... mais ce n'est pas les bras croisés que l'on paye ses dettes... Vingt mille francs !... c'est quelque chose.... Et j'ai idée que je ne lui ai pas tout dit ;... le mémoire de la marchande de modes... et le bijoutier ;... il y a encore de l'arriéré,... la queue du diable, comme nous disions chez Girodet... (Il va regarder à la porte, et revient sur la pointe des pieds.) Elle n'y est pas,... bon !... un coup de brosse à mon tableau... (Le regardant.) Ma Françoise de Rimini ! il me semble que c'est bien ;... et qu'au premier salon cela me fera honneur,... honneur et profit ;... de quoi acheter à ma femme... une petite maison de campagne...

bien simple, bien modeste... Rien n'empêche la petite carriole d'osier pour y aller ;... on nourrit le cheval dans le verger ;... et à coup sûr il y aura encore bien assez pour deux vaches ;... et alors nous avons une laiterie;... *et cœtera*... (Travaillant.) Bien ! très-bien !... voilà une heureuse touche !... Et mon fils,... pauvre petit Paul ! je veux qu'il soit élevé comme un prince, celui-là ;... et quand je pense qu'aujourd'hui,... que tout-à-l'heure, je vais le voir !... (S'arrêtant.) C'est singulier, quand je commence à travailler, les yeux me font un peu mal... Mais cela se dissipe, ce n'est rien !... je voudrais seulement finir cette demi-teinte avant que le jour ne baissât ;... il fait si sombre aujourd'hui... (Il appelle.) Augustin ! allons donc, rapin ; il n'est jamais à l'atelier, ce farceur-là !

SCÈNE XI.

CLERMONT, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous avez appelé, monsieur ?

CLERMONT.

Ah ! c'est toi, petite !

VICTORINE.

Oui, je vous apportais une lettre qui a un timbre et un grand cachet.

CLERMONT, regardant de très-près.

C'est de la maison du roi... Tire-moi donc les rideaux,... cette croisée ne donne pas de jour.... (Cherchant à lire.) *Monsieur, monsieur*,... ils ont une manière d'écrire à présent,... diable m'emporte ! si je peux lire... (A Victorine.) Vois toi-même.

VICTORINE, prenant la lettre.

C'est superbe !... c'est moulé... (Lisant.) Ah, mon Dieu !...

CLERMONT, qui s'est remis à son tableau.

Qu'est-ce que c'est ?

VICTORINE.

C'est du roi, signé du ministre.

CLERMONT.

Dis donc vite.

VICTORINE.

Ils vous commandent un tableau pour la Madeleine, et un pour la galerie de Versailles.

CLERMONT, sautant de joie.

Deux tableaux!... (Appelant.) Ma femme!... (A Victorine.) Non, non,... tais-toi;... il faut lui laisser la surprise.... Un tableau pour Versailles!... et un pour la Madeleine!...

VICTORINE, lisant toujours.

Vingt mille francs chacun.

CLERMONT, poussant un cri.

Ah! qu'est-ce que tu dis?... quarante mille francs!

VICTORINE.

Oui, monsieur.

CLERMONT.

Mes dettes seront payées!... nous ne vendrons pas le coupé!... ma femme n'ira pas à pied!... (Chantant.)

Tra la, la, la, la, la.

J'aurai fait cela dans l'année! certainement!... il ne me faut pas un an en travaillant bien...

Tra, la, la, la...

(Avec exaltation.) Quel art, que celui-là! quelle fortune qu'un pinceau!... une fortune que rien ne peut vous ravir;... une fortune qui donne la gloire et l'indépendance;... avec laquelle on peut se passer de tout le monde!... braver l'adversité,... les coups du sort,... le ciel lui-même!... (Se retournant vers Victorine.) Victorine, as-tu tiré les rideaux?...

VICTORINE.

Oui, monsieur!...

CLERMONT.

Ouvre alors la croisée,... car en vérité on n'y voit pas.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; AUGUSTIN.

AUGUSTIN, entrant.

Est-ce que monsieur a appelé?

CLERMONT.

Qu'il est joli! il y a vingt minutes qu'on t'appelle, rapin!...

VICTORINE, qui a fait de vains efforts pour ouvrir la croisée.

Vous arrivez à propos, monsieur Augustin;... tenez, ouvrez donc cette fenêtre,... je ne peux pas en venir à bout.

AUGUSTIN.

Cette idée!... et pourquoi faire?

CLERMONT, toujours à son tableau.

Eh! pour voir clair, imbécile.

AUGUSTIN, ouvrant la fenêtre.

Pour voir plus clair, à la bonne heure.

CLERMONT, quittant le chevalet.

Maudite teinte plate!... non, décidément il est trop tard;... voici la nuit qui vient,... il faut y renoncer.

VICTORINE.

Comment, la nuit?...

AUGUSTIN.

Qu'est-ce que vous dites donc, maître? il fait, au contraire, un jour superbe! un soleil d'or qui éblouit... et qui fait mal.

(Musique de M. Hormille.)

CLERMONT, jetant son pinceau, et s'avançant au milieu de la chambre.

Qu'est-ce que j'éprouve donc?... tout s'obscurcit,... tout s'épaissit devant moi;... il n'y a plus que des ombres,... je distingue à peine... Augustin, Victorine,... où êtes-vous?

VICTORINE.

Nous sommes auprès de vous!

AUGUSTIN.

Me voilà, maître, je vous touche les mains...

CLERMONT.

Hermance!... ma femme!... appelez-la... La nuit!... la nuit!... non, vous me trompez, ce n'est pas possible... Si Hermance était là,.. je la verrais,... j'en suis sûr!... C'est elle seule que je veux croire!

VICTORINE.

Madame! ah! la voilà.

CLERMONT, cherchant à se diriger vers elle.

Hermance!...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; HERMANCE.

HERMANCE, entrant vivement.

Viens! viens vite, mon ami!... Il est arrivé! oh! tu ne te fais pas d'idée comme il est gentil!...

CLERMONT.

Mon fils!

HERMANCE.

Oui;... viens donc vite le voir!

CLERMONT.

Le voir!... mon enfant! Hermance, où es-tu?

HERMANCE, étonnée.

Cette question !... mais là, auprès de toi.

CLERMONT.

Là... (Il lui saisit vivement la main, lève les yeux vers elle, et pousse un cri.) Ah, mon Dieu !... je suis perdu ! tout est fini ! je ne te vois plus !... je suis aveugle !...

(Il tombe dans ses bras ; elle jette un cri, et le soutient. — La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon élégamment meublé ; porte au fond. A gauche, deux portes ; à droite, une porte et une fenêtre. Un secrétaire à droite ; une table à gauche, près du grand fauteuil de Clermont.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLERMONT, assis dans un fauteuil ; VICTORINE, lui lisant le journal ; HERMANCE, à droite, la tête baissée et plongée dans ses réflexions.

CLERMONT.

Eh bien, Victorine ! lis-moi le journal ; car ma femme doit être lasse...

HERMANCE, sortant de sa rêverie.

Moi, mon ami !... je ne le suis pas !

CLERMONT.

Si vraiment ! et c'est tout naturel, depuis près d'un an que je suis dans les Bélisaire et les Œdipe à Colonne, tu ne te contentes pas d'être mon Antigone, tu es encore ma lectrice ordinaire, ce qui ne laisse pas d'être fatigant ! par le temps et par les romans qui courent... Encore hier, trois volumes ! c'est là du dévouement ! c'est là de l'amour conjugal !

HERMANCE.

Vous trouvez !

CLERMONT.

Ça ne m'étonne pas ! j'ai toujours dit que tu étais capable de tout pour moi.

VICTORINE.

En vérité, monsieur, je ne conçois pas que vous soyez toujours aussi gai.

CLERMONT.

Et pourquoi donc serais-je triste ?... parce que j'ai perdu la

vue!... Quand je pleurerais,... ça ne me la rendrait pas,... au contraire;... et je prends mon parti comme mes confrères les quinze-vingt, qui d'ordinaire sont tous gais et joyeux. C'est tout simple, rien ne les choque, rien ne les offusque;... n'y voyant pas, ils trouvent tout superbe; ils ont une vie entière d'illusions..... Tout ce qui les entoure est constamment jeune, frais et brillant; ceux qu'ils aiment ont toujours vingt ans; pour eux les arbres ne se dépouillent jamais de leur verdure; c'est un long rêve, une heureuse fiction, que le réveil ne vient jamais détruire.

Air du vaudeville de l'Album.

Oui, mon état a bien ses avantages,
Et, pour ma part, j'y trouve des douceurs;
Je vois en beau les plus tristes visages,
Sans voir tous ceux qui changent de couleurs;
(Prenant la main d'Hermance.)
Des soins si doux soulagent ma misère,...
Tant d'amitié vient calmer mes regrets,...
Que si mes yeux recouvraient la lumière,
Je ne sais pas ce que j'y gagnerais.
Loin d'y gagner, je crois que j'y perdrais.

VICTORINE.

En vérité!

CLERMONT.

Essayes-en pour voir.

VICTORINE.

Je vous remercie, j'aime autant garder mes yeux.

CLERMONT.

Par coquetterie,... parce qu'ils sont gentils...

VICTORINE.

Non; mais ils sont bons...

CLERMONT.

Ah! ils sont bons... Alors lis-moi le journal,... je t'écoute,... Ma femme, où es-tu?

HERMANCE.

Ici,... près de toi.

CLERMONT.

A la bonne heure!... j'avais peur que tu fusses partie.

VICTORINE, lisant.

Politique intérieure... Chambre des Députés.

CLERMONT.

Assez,... assez;... passons,... la politique,... ce n'est pas gai...

VICTORINE.

Nouvelles extérieures... Ah ! voilà qui doit vous intéresser... (Lisant.) « Le docteur Grimseller de Berlin vient de mettre le com-
« ble à sa réputation en guérissant d'une cécité absolue le prince
« Albert de Schwartzemberg, aveugle depuis vingt ans. »

CLERMONT, l'interrompant.

Attends donc !... n'est-ce pas celui dont on nous avait tant parlé,... un habile homme ?...

HERMANCE.

Oui, mon ami.

CLERMONT.

Je sais,... je sais ;...je lui avais fait écrire il y a quelques mois...

VICTORINE.

Et qu'a-t-il répondu ?

CLERMONT.

Que d'après les renseignements que nous lui donnions... il était sûr de me guérir...

VICTORINE.

Eh bien, monsieur, il fallait partir sur-le-champ pour Berlin.

CLERMONT.

Attends donc, il y avait à sa lettre un postcriptum... dans lequel il demandait pour ses honoraires une vingtaine de mille francs ;... il ne reçoit jamais moins...

VICTORINE.

Ah, mon Dieu !

CLERMONT.

Ce qui, avec les frais de voyage, faisait une jolie petite somme...

HERMANCE.

A laquelle on pourrait arriver...

CLERMONT.

Oui, si j'avais encore ma palette et mon pinceau ;... mais maintenant... Nous voilà revenus de Berlin, n'est-ce pas, ma femme ?... et nous nous priverons de voir le roi de Prusse...

VICTORINE.

Quel dommage !

CLERMONT.

A moins que le docteur ne me fasse crédit,... et que je ne lui envoie plus tard un beau tableau d'Homère... ou de Valérie...

VICTORINE.

Il ne demanderait peut-être pas mieux...

HERMANCE, qui pendant ce temps est restée le coude appuyé sur la table et presque sans prendre part à la conversation, regarde en ce moment la pendule.

Ah, mon Dieu !... déjà si tard !... Victorine, dis à Augustin de m'aller chercher un fiacre.

VICTORINE.

Oui, madame, il y en a à deux pas sur le boulevard.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

CLERMONT, HERMANCE,

CLERMONT.

Sur le boulevard... Ah! oui;... le boulevard des Italiens;... c'est là que nous demeurons depuis quelque temps?

HERMANCE.

Oui, mon ami...

CLERMONT.

N'est-ce pas bien cher?

HERMANCE.

Non vraiment... Un logement si simple et si modeste...

CLERMONT.

Il est vrai que sur le boulevard on a la promenade à sa porte,... et à cause de notre enfant...

HERMANCE.

Oui, mon ami...

CLERMONT.

Et tu vas sortir avec lui?...

HERMANCE.

Certainement.

CLERMONT.

Tâche de rentrer de bonne heure... Tu es quelquefois dehors bien longtemps! et quand tu n'es pas là,... ma nuit est bien plus grande encore !...

HERMANCE.

Je ferai mon possible.

CLERMONT, riant.

Sois bien sage!... tu vois que j'agis avec toi de confiance et les yeux fermés,... tu ne voudrais pas me tromper... (Geste d'Hermance.) Il n'y aurait pas de mérite... Un mot encore... (Étendant la main.) Où es-tu?

HERMANCE.

Me voici.

CLERMONT, lui prenant la main.

Tu as froid !... Donne-moi donc ta jolie main, chère amie !... J'hésite à te parler de nos affaires ; car je crains de te faire de la peine !... où en sommes-nous ?

HERMANCE.

J'ai vendu tout ce qui nous était inutile,... et j'ai payé les principales dettes...

CLERMONT.

Le vicomte d'abord...

HERMANCE.

Vous le savez bien, puisque vous avez voulu lui remettre à lui-même...

CLERMONT.

C'est vrai ; et, (ce que je ne t'ai pas dit) tout en le remerciant beaucoup,... je lui ai tourné une phrase très-honnête pour l'engager à ne plus revenir... (Hermance fait un geste.) Que ça ne te fâche pas...

Air : Restez, restez, troupe jolie.

Par toi son âme fut charmée :
Tu fus l'objet de ses amours ;...
Et lorsqu'on t'a jadis aimée,
Ma femme, on doit t'aimer toujours !
Je sens qu'on doit t'aimer toujours !
Et d'un rival que je redoute
Comment déjouerais-je les feux...
Moi qui jadis n'y voyais goutte,
Même lorsque j'avais mes yeux !
Tu le sais, je n'y voyais goutte,
Même lorsque j'avais mes yeux...

HERMANCE.

Eh ! qui peut vous faire penser ?...

CLERMONT.

Rien !... rien au monde !... Mais tu avais paru touchée de son procédé envers nous...

HERMANCE.

C'est vrai.

CLERMONT.

Tu trouvais qu'il s'était conduit noblement...

HERMANCE.

C'est vrai.

CLERMONT.

Depuis ce temps, tu m'en as toujours parlé avec éloge...

HERMANCE.

Vous croyez...

CLERMONT.

J'en suis sûr! Moi qui n'y vois plus, je n'ai rien à faire qu'à observer; et je me disais : « Tous deux sont de la même classe, « tous deux de haute naissance ;... ce sont là des points de rapprochement... » (Geste d'Hermance.) Pardonne-moi,... j'ai tort;... je n'ai pas le sens commun... Mais enfin... j'aime mieux que tu ne le voies plus.... Tu me l'as promis.

HERMANCE, hésitant.

Oui, mon ami.

CLERMONT.

Et je suis tranquille.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE VICOMTE, paraissant au fond du théâtre.

HERMANCE, l'apercevant.

O ciel!... (à part) venir ici! quelle imprudence!

(Elle lui fait signe de s'éloigner; le vicomte lui montre un papier, elle le prend; elle lui ordonne de nouveau de partir, le vicomte disparaît par la porte du fond.)

HERMANCE, s'avançant au bord du théâtre, et lisant le papier.

Ce soir à huit heures!

(Elle ploie le papier et le déchire.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; AUGUSTIN, à la porte du fond.

AUGUSTIN.

Le fiacre de madame est en bas...

CLERMONT.

Adieu, ma chère amie ;... adieu,... bonne promenade... (Riant.) J'irais bien avec toi ;... mais cela te ferait deux enfants à conduire,... c'est trop,... Adieu,... adieu... (Hermance va au fond, pour mettre son

chapeau et son schall; Clermont cesse peu à peu de rire, et sa physionomie prend une teinte triste et sombre. — Avec tristesse.) Elle est partie;... seul! toujours seul!...

HERMANCE, qui est revenue sur ses pas pour lui dire encore adieu.

Eh mais!... qu'avez-vous donc?

CLERMONT, reprenant son visage riant.

Rien,... rien;... tu es encore là!... je riais!... tu n'as pas vu que je riais!... Sois tranquille,... nous allons rire nous deux, Augustin;... adieu!... adieu!...

SCÈNE V.

CLERMONT, AUGUSTIN.

AUGUSTIN.

Oui,... rire;... vous êtes bien heureux d'être toujours gai,... moi je ne le suis guère...

CLERMONT.

Et pourquoi donc?

AUGUSTIN.

Pour bien des raisons.

CLERMONT.

Et lesquelles?

AUGUSTIN.

Il y en a mille.

CLERMONT.

Dis-m'en une.

AUGUSTIN.

D'abord, mon état perdu;... j'étais votre élève, et maintenant je ne tiens plus la brosse et le pinceau que pour cirer vos bottes;... c'est humillant,... moi qui espérais un jour m'établir peintre d'attributs dans notre endroit,... et me faire un nom dans les enseignes!... C'est vrai, j'aurais peint la bouteille de bière qui mousse et le buisson d'écrevisses qui danse, et le pâté... avec la tête de canard qui passe;... car vous me disiez que j'avais des dispositions,... vous me trouviez pittoresque;... et au lieu de cela...

CLERMONT.

T'ennuyer toute la journée auprès de ton maître aveugle...

AUGUSTIN.

La journée,... ce n'est rien,... si encore on avait le soir... Aujour-

d'hui, par exemple,... j'ai un billet de spectacle,... un billet gratis... pour les Italiens... C'est un musicien qui me l'a donné.

CLERMONT.

Ah! tu as des connaissances parmi les musiciens...

AUGUSTIN.

Oui, monsieur ; c'est le timbalier de l'orchestre... Il paraît même qu'il blouse très-agréablement.... Et comme je ne suis jamais allé à ce théâtre...

CLERMONT.

Qu'est-ce que tu ferais là ?

AUGUSTIN.

Je n'en sais rien;... je verrais...

CLERMONT.

Il n'y a rien à voir ;... tout est pour les oreilles.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas ça qui me manque,... vous savez,... j'en ai de fameuses !...

CLERMONT.

Tu t'y ennuieras.

AUGUSTIN.

C'est possible, mais je m'ennuierai gratis, c'est toujours un plaisir...

CLERMONT.

Je suis bien fâché de t'en priver, mais ce sera pour un autre jour...

AUGUSTIN.

C'est le dernier,... 31 mars ; c'est aujourd'hui la clôture de la saison.

CLERMONT.

Tant pis alors ;... car ce soir, j'ai idée que ma femme doit sortir avec Victorine.

AUGUSTIN.

Parbleu !... c'est toujours nous deux qui restons à la maison ;... tandis que mademoiselle Victorine et sa maîtresse...

CLERMONT.

C'est tout naturel... Je suis le premier à désirer que ma femme prenne des distractions ;... car j'ai là une idée qui me poursuit toujours et me rend le plus malheureux des hommes...

AUGUSTIN.

Vous, monsieur, qui riez sans cesse...

CLERMONT.

C'est pour cela!... Devant Hermance, devant vous,... j'affecte une gaîté qui n'est pas là;... (montrant son cœur) car là, vois-tu bien, il n'y a que du désespoir... Plus de présent! plus d'avenir!... Cet art dont j'étais si fier,... perdu,... perdu à jamais!... à trente quatre ans!!... quand je sens encore en moi ce feu qui brûle, qui dévore!... (Se frappant le front.) Quand il y a là vingt ouvrages qui ne verront jamais le jour!...

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Lorsqu'inutile sur la terre,
Il m'y faut traîner mon ennui,
Mon pauvre ami, non, tu ne comprends guère
Tout ce que je souffre aujourd'hui!...
Ah! je souffre bien aujourd'hui!...
(Amèrement.)
Dans cette nuit si cruelle et si noire
Hélas! il me faut donc vieillir!..
Ah! l'artiste devrait mourir
Quand il se voit mort pour la gloire!...

Mais ce n'est pas encore le plus affreux de mes tourments... Je n'ose interroger personne;... et je suis sûr qu'ici ma femme est dans la gêne,... bientôt dans la misère!... Comment vivra-t-elle désormais?

AUGUSTIN.

Je n'en sais rien;... mais jusqu'à présent tout va bien.

CLERMONT, vivement.

Tu ne me trompes pas,... tu n'as pas ordre de me tromper?... nous ne sommes pas ici dans un...?

AUGUSTIN.

Un appartement superbe, monsieur!... dans un beau quartier;... c'est un peu haut, mais l'escalier est beau, et puis... un mobilier fort joli!...

CLERMONT.

Comment! elle n'en a pas vendu une grande partie?

AUGUSTIN, lui faisant tâter une chaise.

Non, monsieur, c'est toujours le même; il faut dire aussi que j'en ai bien soin.

CLERMONT.

J'y suis;... elle se sera défait de mes tableaux, de mes esquisses,... de ma Françoise de Rimini, qui n'était pas encore achevée...

AUGUSTIN.

Probablement...

CLERMONT.

Cela a dû bien se vendre... (Avec un soupir.) Un peintre aveugle ! c'est comme s'il était mort. C'est ainsi qu'elle aura payé nos dettes ;... mais pour le reste,... et pour vivre comme nous le faisons,... car je suis entouré de tant de soins !... Ma pauvre femme doit se priver de tout !

AUGUSTIN.

Madame !... elle n'a jamais été mieux mise et plus élégante... On lui a apporté, l'autre semaine encore, deux belles robes de bal.

CLERMONT.

Des robes de bal !...

AUGUSTIN.

Elle y allait peut-être ;... et c'est tout naturel, c'est trop juste... Mais voyez-vous, monsieur, ce qui m'indigne,... car puisque nous en sommes là, je veux vous dire tout ce que j'ai sur le cœur,... c'est que mademoiselle Victorine, qui comme moi avait renoncé à ses gages, a depuis quelque temps des bonnets, des tabliers neufs,... et hier encore une croix d'or...

CLERMONT.

Eh bien !... qu'est-ce que ça te fait ?

AUGUSTIN.

Ce que ça me fait !... Si vous pouviez me voir,... vous me trouveriez la figure toute renversée ;... ce que ça me fait !... c'est que c'est un amoureux qui lui donne tout ça...

CLERMONT.

Un amoureux !...

AUGUSTIN.

Oui ; un galantin,... un grand seigneur,... le vicomte de Réthel...

CLERMONT.

Le vicomte...

AUGUSTIN.

Je le soupçonnais depuis longtemps, depuis plus d'un an ;... et vous vous moquiez de moi ;... mais maintenant ... j'en suis sûr...

CLERMONT.

Et comment ?... puisque depuis plusieurs mois le vicomte ne vient plus ici ?

AUGUSTIN.

Vous croyez cela ;... je viens encore de le rencontrer.

CLERMONT.

Où donc ?

AUGUSTIN.

Ici même,... tout-à-l'heure;... il était dans l'antichambre au moment où j'y entrais.

CLERMONT.

Tu te trompes;... ce n'est pas possible!...

AUGUSTIN.

Mon Dieu! monsieur,... vous me feriez damner;... vous voulez en savoir plus que moi;... moi qui ai des yeux,... moi qui observe, qui espionne toute la journée... Et si je vous donnais d'autres preuves encore ?... Mais on n'aime pas à dire ces choses-là;... au contraire, on voudrait les cacher... à soi-même et à tout le monde...

CLERMONT.

Si,... si,... va toujours!...

AUGUSTIN.

Il y a quelques semaines, c'était le soir;... vous dormiez depuis longtemps;... j'ai entendu dans l'appartement de madame la voix de sa femme de chambre,... j'ai regardé par le trou de la serrure,... c'est même très-commode quand on n'a pas d'autre observatoire,... et j'ai vu,... j'ai vu le vicomte qui causait avec Victorine!...

CLERMONT, vivement.

Et ma femme?...

AUGUSTIN.

Elle n'y était pas;... voilà le pire!... Si elle y avait été,... je n'aurais rien dit,... mais elle n'était pas rentrée...

CLERMONT.

A plus de minuit!...

AUGUSTIN.

La porte s'est ouverte, je me suis enfui,... et le vicomte est sorti... Vous comprenez,... de peur d'être rencontré par madame.

CLERMONT, à part.

Ou plutôt pour l'aller rejoindre... (Haut.) Et tu es bien sûr qu'il venait pour Victorine?... qu'il l'aime?...

AUGUSTIN.

Parbleu!... il se ruine pour elle;... oui, monsieur;... oui, c'est le mot,... il se ruine pour cette petite fille... Hier elle était ici, dans cet appartement,... et moi de l'autre côté,... derrière la porte,... qu'elle avait fermée;... (hésitant) j'étais...

CLERMONT, avec impatience.

A ton observatoire...

AUGUSTIN.

Oui, monsieur... Et j'ai cru voir des étoiles en plein midi en apercevant mademoiselle Victorine qui tenait tout ouvert un écrin de diamants qu'elle regardait avec des yeux rayonnants de plaisir... Je manquai me trouver mal ;... et au mouvement que je fis en m'appuyant sur la porte, j'entendis comme le bruit d'un secrétaire qu'on refermait,... et la perfide avait disparu...

CLERMONT, avec colère.

Assez !... assez !

AUGUSTIN.

Vous voyez donc bien !... Comment voulez-vous que je puisse jouter avec quelqu'un qui lui donne des diamants,... moi qui n'ai pour toute parure que mes agréments personnels... (Apercevant Clermont, qui vient de se lever et qui traverse le théâtre à tâtons.) Eh bien, notre maître !... où allez-vous donc ?

CLERMONT.

Là,... à ce secrétaire ;... j'ai à écrire.

AUGUSTIN.

A écrire ?... vous !... Par exemple, monsieur !...

CLERMONT, avec impatience.

Non ;... des lettres,... des papiers que je cherche... Allons, va, laisse-moi,... je veux être seul. (Augustin sort par la droite ; Clermont ouvre le secrétaire, prend l'écrin.) Ah !... (Il l'ouvre, tâte les diamants, et dit à part.) C'était vrai !...

SCÈNE VI.

CLERMONT ; HERMANCE, entrant vivement par la porte du fond, et, voyant l'écrin entre les mains de Clermont, fait un geste d'effroi, qu'elle réprime aussitôt.

HERMANCE.

Que faisiez-vous là, mon ami ?

CLERMONT, cherchant à paraître calme.

Moi ?... rien !... J'ai ouvert machinalement ce secrétaire ;... et je trouve là, sous ma main,... un écrin que je ne te connaissais pas.

HERMANCE, s'efforçant de sourire.

Sans doute ;... il n'est pas à moi.

CLERMONT.

Ah !...

HERMANCE, avec embarras.

C'est un dépôt que l'on ma confié,... et qui appartient...

CLERMONT.

A qui donc?

HERMANCE.

A une ancienne amie,... la seule qui me soit restée de tout le faubourg Saint-Germain,... la comtesse de Givry.

CLERMONT.

En effet,... tu m'en as parlé... N'est-elle pas en procès?

HERMANCE, vivement.

Oui, vraiment!... Cette pauvre Adèle a épousé un joueur qui a dissipé presque toute sa fortune... Elle plaide en ce moment en séparation de biens,... et pour mettre à l'abri ses diamants, seul reste de sa dot, elle me les a confiés;... voilà tout le mystère!... Et comme ce secret n'était pas le mien,... je ne vous en avais pas parlé...

CLERMONT, à part.

Ah! qu'elle ne sache jamais que j'ai pu la soupçonner.

HERMANCE.

Qu'avez-vous donc?

CLERMONT, lui prenant la main.

J'avais besoin de te voir,... car je te vois quand ta main est là dans la mienne;... hors ces moments-là, chère amie, c'est toujours nuit pour moi; et pendant la nuit on fait des rêves,... souvent de bien mauvais rêves... Mais quand tu es près de moi, c'est le jour qui revient,... je m'éveille;... et aujourd'hui j'ai besoin de me tenir éveillé.... Ainsi, ne me quitte plus...

HERMANCE, avec embarras.

C'est que j'avais pour ce soir un engagement,... une soirée où l'on m'attend,... où l'on compte sur moi...

CLERMONT.

Chez notre ancien propriétaire...

HERMANCE, vivement.

Précisément!... il a été si bon pour nous...

CLERMONT.

Tu y vas tous les mardis,... tu peux bien y manquer un jour,... et me le donner...

HERMANCE, à part.

O mon Dieu!...

CLERMONT.

Je t'en prie!... je t'en supplie! fais-moi ce plaisir-là.

HERMANCE, à part, et regardant la pendule.

Comment faire?... bientôt huit heures.

CLERMONT.

J'y attache un prix que je ne puis te dire;... ne sors pas,... reste cette soirée avec moi et notre enfant...

HERMANCE.

Ah! si je le pouvais!...

CLERMONT.

Tu le peux... J'ai tant de choses à te demander et à te raconter!... Je tâcherai que tu ne t'ennuies pas trop... Je te parlerai de mon voyage en Russie et des trois années que j'y suis resté pour toi... (Avec intention.) Trois ans!... c'était plus long qu'une soirée.

HERMANCE, émue.

Oh oui! vous avez raison,... je resterai;... je ne vous quitterai pas...

CLERMONT.

A la bonne heure!... et je t'en sais gré,... car je crois que cela te coûte.

HERMANCE, se dirigeant vers la droite.

Non,... non .. Je rentre dans mon appartement,... je vais écrire...

CLERMONT.

C'est bien.

HERMANCE.

Écrire... que je ne peux... Quelles raisons...? N'importe!...

CLERMONT.

Tu diras que je le veux,... ou plutôt que tu es malade;... car je ne veux pas avoir l'air d'un tyran.

HERMANCE, à part, et réfléchissant.

Mais cette lettre par qui l'envoyer?... Victorine, qui n'est pas rentrée, et l'on m'attend,... l'on m'attend!... (Regardant la pendule.) Oui,... voici l'heure... Ah! je ne suis plus ma maîtresse!... je ne m'appartiens plus!

(Elle feint de rentrer dans son appartement à droite, dont elle ferme la porte avec force, puis, sur la pointe des pieds, elle gagne la porte du fond, qui est restée ouverte, et disparaît.)

SCÈNE VII.

(La nuit commence à venir.)

CLERMONT, seul; puis AUGUSTIN.

CLERMONT.

Elle vient de rentrer dans son appartement. Quelle bonne petite soirée nous allons passer ensemble,... au coin du feu!... Cela me rappelle cette partie fine que nous devions faire il y a un an au Cadran-Bleu,... et qui a fini si mal... Je n'ai pas de bonheur dans mes parties fines;... mais aujourd'hui, c'est différent... (Sonnant.) Augustin!... Augustin!...

AUGUSTIN.

Me voilà, monsieur.

CLERMONT.

Arrive ici, et donne-moi la main... Réjouis-toi, tu es un imbécile.

AUGUSTIN.

Comment, monsieur?...

CLERMONT.

Un jaloux,... qui n'a pas le sens commun;... tu avais tort de soupçonner Victorine.

AUGUSTIN.

Quand j'ai vu de mes propres yeux...

CLERMONT.

Nos yeux nous trompent, et la moitié du temps ce n'est pas la peine d'en avoir.

AUGUSTIN.

Vous dites cela pour en dégoûter les autres.

CLERMONT.

Je dis,... je dis, que si tous tes reproches sont comme ceux de l'écrin de diamants, tu peux être tranquille.

AUGUSTIN.

En vérité?

CLERMONT.

Cet écrin ne lui appartient pas?... j'en ai la preuve...

AUGUSTIN.

Vous me l'attestez!

CLERMONT.

Eh oui! sans doute... Un écrin à cette petite fille!... faut-il être bête pour se mettre de pareilles idées en tête!

(Le jour baisse encore.)

AUGUSTIN.

Que voulez-vous! une fois que les idées y sont,... ça galope,... ça galope... Vous ne savez pas comme moi ce que c'est... que d'être jaloux!...

CLERMONT, à part.

Peut-être bien!... (Haut.) Et pour achever de te remettre,... tu peux ce soir aller au spectacle et profiter de ton billet.

AUGUSTIN, avec joie.

Est-il possible?

CLERMONT.

Oui, ma femme ne sort pas.... Elle passe la soirée ici avec moi, et alors je n'ai plus besoin de personne.

AUGUSTIN.

Tous les bonheurs à la fois!... Je vais m'habiller,... je vais mettre ma redingote neuve... Si d'ici là vous aviez besoin de quelque chose, Victorine vient de rentrer,... je l'ai vue;... je ne sais pas par exemple où elle était allée... Ce n'est pas vous qui l'aviez envoyée?...

CLERMONT.

Du tout...

AUGUSTIN.

Alors ce sera madame... Dites donc, notre maître, pendant que je serai au spectacle,... si vous vouliez un peu la surveiller et avoir l'œil à ce qu'elle fait...

(Il fait presque nuit.)

CLERMONT.

Moi?...

AUGUSTIN, se frappant le front.

Quelle bêtise! qu'est-ce que je dis là?... Je m'en vais,... je vous laisse... Il ne vous faut rien?... Si vraiment! voilà le soir, et pas seulement de lumières dans ce salon...

CLERMONT.

Et qu'importe?

AUGUSTIN.

Je vais vous en descendre avant de sortir,... ça ne sera pas long...

(Il sort en courant par la porte du fond, qu'il referme.)

SCÈNE VIII.

(Nuit.)

CLERMONT, seul.

Est-il fou! à moi de la lumière!... A quoi bon?... pour moi la nuit est toujours la même... Mais le pauvre garçon est encore jaloux,... on n'en guérit pas;... et ce qu'il y a de pire c'est que c'est contagieux,... ça se gagne;... il m'avait presque donné ses idées... Moi soupçonner ma femme!... et douter de la vertu même!... moi ombrageux et défiant!... voilà encore une des misères de ma situation... Il me semble avoir entendu marcher,... est-ce elle qui revient?... oh non!... ce ne sont pas ses pas,... je les connais si bien!...

UNE VOIX, en dehors, à la porte du fond, qui est fermée.

Victorine!... Victorine!...

CLERMONT.

C'est la voix du vicomte!... ici!... à cette heure!... Est-ce que ce pauvre Augustin aurait raison?... est-ce qu'il en conterait à cette petite fille?...

(Il se lève dans l'obscurité, et gagne un cabinet à gauche, qui est près de son fauteuil.— Musique.)

LE VICOMTE frappe en dehors à la porte du fond.

Victorine!... (Il ouvre la porte, et paraît.) On ne me répond pas,... et jusqu'ici je n'ai rencontré personne;... mais dans l'obscurité,... je ne suis pas sûr de m'y reconnaître.

(Il s'avance vers le milieu du théâtre, et va frapper à la porte d'Hermance.)

SCÈNE IX.

VICTORINE, LE VICOMTE.

(Clermont est dans le cabinet à gauche, dont la porte est entr'ouverte.)

VICTORINE.

Eh, mon Dieu! qui va là?

LE VICOMTE.

Tais-toi!

VICTORINE, à voix basse.

Vous, monsieur le vicomte!...

LE VICOMTE, de même.

Une lettre pour ta maîtresse;... il faut qu'elle l'ait sur-le-champ.

VICTORINE, de même.

Ne deviez-vous pas la voir ce soir ?

LE VICOMTE, de même.

Je ne puis ;... une soirée chez l'ambassadeur..,

VICTORINE, de même.

Madame va être bien inquiète...

LE VICOMTE, de même.

Cette lettre, je l'espère, la rassurera ;... et puis dans la soirée,... si je peux m'échapper un instant,... j'irai la retrouver...

VICTORINE, de même.

Tâchez ?

LE VICOMTE, de même.

Où m'attendra-t-elle ?

VICTORINE, de même.

Où vous savez bien.

LE VICOMTE, de même.

Au même endroit qu'hier ?

VICTORINE, de même, et le reconduisant vers le fond.

Oui,... mais pas trop tard ;... partez... Et cette lettre ?...

LE VICOMTE.

La voici,... prends bien garde !

(Ici finit la musique.)

SCÈNE X.

(Jour.)

LES PRÉCÉDENTS ; AUGUSTIN, vêtu de sa redingote neuve, et paraissant à la porte du fond avec un flambeau à deux branches qu'il tient à la main.

AUGUSTIN, apercevant le vicomte et Victorine, qui sont près l'un de l'autre.

Ah ! qu'est-ce que je vois !...

LE VICOMTE, lui secouant rudement la main.

Silence ! Ma protection, si tu te tais!... et c'est fait de toi, si tu parles !

(Il sort en courant.)

SCÈNE XI.

AUGUSTIN, VICTORINE, puis CLERMONT.

AUGUSTIN.

Si je parle !... (Arrachant vivement la lettre que Victorine, toute stupé-

faite, tient encore à la main.) Et je veux parler, moi ;... je veux même crier...

VICTORINE.

Monsieur !... monsieur !... rendez-moi cette lettre,... et taisez vous !... Taisez-vous !

AUGUSTIN.

Et elle aussi qui veut me faire taire !... c'est trop fort !... (Victorine lui met la main sur la bouche.) Je crierai !... c'est ma seule consolation ;... je crierai pardessus les toits !.... que je suis trompé...

(Clermont, qui a ouvert la porte du cabinet, s'avance au milieu du théâtre, pâle et tremblant.)

VICTORINE, poussant un cri en apercevant Clermont.

Ah ! monsieur !... (A part.) Courons prévenir madame !

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XII.

CLERMONT, AUGUSTIN.

CLERMONT, cherchant à se remettre.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce donc?

AUGUSTIN.

Ce que c'est !... notre maître,... ce que c'est !... Vous qui me disiez que je n'avais rien à craindre !... Aussi j'étais bien bon de m'en rapporter à vous pour la surveillance ;... et quand il m'arrivera encore de me laisser conduire par un aveugle,...

CLERMONT.

Qui y voit maintenant plus clair que toi.

AUGUSTIN.

C'est autre chose... J'ai surpris ici le vicomte avec Victorine...

CLERMONT.

Ce n'est pas vrai !

AUGUSTIN.

Voilà qui est fort !... Il lui remettait une lettre...

CLERMONT.

Ce n'est pas vrai !

AUGUSTIN.

La voilà, notre maître,... la voilà !... tenez !... la sentez-vous?

CLERMONT, faisant un mouvement convulsif en sentant la lettre, qu'il prend.

Ce n'est pas vrai !... cette lettre n'est pas pour Victorine ;... lis plutôt,... lis !

AUGUSTIN, tremblant.

Dans ce moment-ci, c'est tout au plus si je pourrai ;... j'ai comme un nuage devant les yeux.

CLERMONT, avec impatience.

Eh bien donc!... liras-tu?..

(Il tient la lettre serrée entre ses deux mains, pendant qu'Augustin essaye à lire.)

AUGUSTIN, lisant.

« A madame,... madame Clermont. »

CLERMONT, avec colère.

Tu mens!... tu mens!... (Se reprenant, et d'un air suppliant.) Non,... non, mais tu te trompes, n'est-il pas vrai?... Vois encore!

AUGUSTIN.

Je vois bien,... en toutes lettres,... *M*, *a*, *ma*, madame...

CLERMONT, à part.

Plus de doutes!

AUGUSTIN.

Quel bonheur! Comment ça se fait-il? Vous savez donc...?

CLERMONT, faisant tous ses efforts pour cacher ce qu'il éprouve.

Oui ;... c'est une lettre que ma femme et moi nous attendions... avec impatience.

AUGUSTIN.

Voyez alors... comme c'est heureux pour nous deux!... (A part.) Et moi qui ai rudoyé c'te petite,... comment la ramener à présent?...

CLERMONT, froissant la lettre.

Ah!... jamais le malheur qui m'accable ne m'a paru plus affreux!... Cette preuve,... je l'ai là, entre mes mains ;... je la sens,... elle me brûle ;... je l'ai là,... et je ne puis en faire usage,... je ne puis connaître jusqu'où va sa trahison! Être certain,... et... douter encore,... douter,... sans oser,... sans pouvoir se convaincre!... Ah! c'est trop se contraindre, et je ne sais pas qui m'oblige encore à de vains ménagements... (Après un instant d'hésitation.) Augustin!

AUGUSTIN.

Monsieur?...

CLERMONT.

Viens ici!

AUGUSTIN.

Ah! je suis bien content,... allez, monsieur!..

CLERMONT.

Cette lettre contient une nouvelle,... une nouvelle importante...

AUGUSTIN.

Pour vous et pour madame?...

CLERMONT.

Précisément. Cette nouvelle, j'ai hâte de la connaître.

AUGUSTIN.

C'est tout naturel;... quand c'est quelque chose d'heureux, on est pressé...

CLERMONT.

Oui,... je n'ai pas le courage d'attendre que ma femme soit là,... et j'ai bien envie... Tu devrais bien... (S'efforçant de sourire.) Un pauvre aveugle est plus impatient qu'un autre,... tu conçois cela...

AUGUSTIN.

Certainement... Et vous voulez que je vous la lise?...

CLERMONT.

Oui, mon garçon;... fais-moi ce plaisir-là...

AUGUSTIN.

Bien volontiers... Attendez;...il faut d'abord la décacheter;... c'est de la cire,... c'est plus difficile...

CLERMONT, comme frappé d'une idée soudaine.

Ah!... l'avilir,... la déshonorer aux yeux de ses gens!

AUGUSTIN, lisant.

« Tout est prêt pour le départ;... la voiture vous attendra... »

CLERMONT, l'arrêtant et lui reprenant la lettre.

Non... non,... c'est inutile;... je ne veux pas te donner cette peine;... ma femme est là dans son appartement,... dis-lui qu'elle vienne me parler... sur-le-champ;... sur-le-champ, entends-tu?

AUGUSTIN.

Mais, monsieur, madame n'y est pas...

CLERMONT, stupéfait.

Que dis-tu?... Elle n'est pas dans son appartement?

AUGUSTIN.

Non, monsieur, j'en sors; elle n'est pas même dans la maison, car, de ma fenêtre, je l'ai vue sortir, il y a une demi-heure.

CLERMONT, à part, et comme atteré.

Sortir!...

AUGUSTIN.

Ça m'a étonné,... parce que monsieur m'avait dit que madame devait rester près de lui,... et passer ici toute la soirée.

CLERMONT, cherchant à cacher son trouble.

Oui,... elle me l'avait promis;... mais un autre,... un autre engagement,... une visite que j'avais oubliée et qu'elle devait faire...

AUGUSTIN, naïvement.

Monsieur sait donc où elle est?...

CLERMONT.

Oui,... oui,... que cela ne t'inquiète pas,... elle va revenir... Ainsi va-t'en,... laisse-moi!...

AUGUSTIN.

Ce n'est pas possible;... je ne peux pas laisser monsieur tout seul.

CLERMONT.

Ce n'est que pour un instant,... pour quelques minutes,... ma femme va rentrer,... j'en suis sûr... Que ça ne t'empêche pas, comme je te l'avais permis, d'aller au spectacle.

AUGUSTIN.

Vous êtes assez bon...?

CLERMONT.

Oui,... mon garçon,... oui, cela me rendra service... J'ai besoin... d'être seul...

AUGUSTIN.

A la bonne heure!... aussi bien, il est tard... Heureusement ce n'est qu'à deux pas;... mais c'est égal, ça sera déjà commencé... Adieu,... notre maître!... à ce soir...

SCÈNE XIII.

CLERMONT, seul.

Il s'en va!... me voilà donc seul!... seul dans cette maison... comme dans le monde entier... Abandonné de tous,... fardeau inutile, objet de leurs dédains... et bientôt, peut-être, de leurs railleries... Oh non!... non!... l'on ne m'aura pas outragé impunément,... je me vengerai!... (S'arrêtant.) Et comment?... quelle vengeance m'est permise?... Il m'aura insulté, déshonoré,... il m'aura enlevé mon seul bien,... tout ce qui me restait dans mon malheur, l'amour de ma femme;... et si je lui demande raison de son injure et de mon affront,... (se tordant les mains de rage.) ô mon Dieu!... il aura pitié de moi,... il refusera de se battre:... le pauvre aveugle n'a pas même le droit de se faire tuer!... (Plus agité, et avec amertume.) Eh! de quoi te plains-tu, malheureux?... Homme de rien! misérable artiste!... n'ayant pour tout bien que ton talent,... si toutefois même tu en avais, tu t'es avisé, dans ton orgueil, d'aspirer à la main d'une jeune fille belle et noble!... (avec un sourire de dédain) noble,... oui, de.

haute naissance!... et parce que tu as sacrifié pour elle ta jeunesse,... tes forces,... ta santé,... maintenant,... infirme et souffrant,... tu espérais lui plaire et en être aimé!... J'étais un insensé!... je l'aimais trop!... Ah! je l'aime encore!... et avec cet amour-là dans le cœur, que ferais-je ici-bas?... son malheur et le mien... Mon existence lui pèse,... lui est à charge;... et, après tant de sacrifices, il ne m'en reste plus qu'un à lui faire,... celui de ma vie, qui lui rendra sa liberté!... — Oui, pas de plaintes, pas de reproches!... elle m'a dit: « Va-t'en!... » je m'en vais... Personne ne l'accusera,... pas même moi!... Ils croiront que c'est le désespoir, l'ennui de ma position;... ils diront: « Le pauvre diable!... il a aussi bien fait,... » (*se levant*) et ils auront raison... Oui, j'y suis décidé,... partons;... mais comment?... je n'ai pas d'armes, et par moi-même je ne peux pas m'en procurer,... je ne peux rien sans aide,... pas même mourir!... Ah!... cette croisée!... il y en a une ici,... oui,... oui;... ils disent qu'elle est bien haute... (*Il se dirige à tâtons le long des murs, et arrive près de la croisée.*) Ah! la voici;... Dieu soit loué!... une fois au moins je n'aurai eu besoin de personne!

(*Il essaye d'ouvrir la croisée.*)

SCÈNE XIV.

CLERMONT, AUGUSTIN.

AUGUSTIN, *en dehors, criant.*

Monsieur! monsieur!...

CLERMONT, *entendant ouvrir la porte.*

Qui vient là?...

AUGUSTIN, *qui est entré vivement.*

Moi! monsieur;... et si vous saviez!...

CLERMONT.

D'où viens-tu?...

AUGUSTIN, *la cravate défaite, les cheveux en désordre et sans chapeau.*

Du spectacle,... on m'a mis à la porte...

CLERMONT.

Toi;

AUGUSTIN.

En personne naturelle; et quand vous saurez pourquoi,... vous serez aussi étonné que moi,... vous ne voudrez pas le croire... moi d'abord je ne le crois pas...

CLERMONT, avec impatience.

Eh, morbleu ! achève,... ou va-t'en !

AUGUSTIN.

On donnait *Barbiéré de Siglia*,... connaissez-vous ça, monsieur?... Ils étaient tous serrés,... une foule!... quelques-uns qui bâillaient,... mais tous applaudissaient...

CLERMONT.

Finiras-tu!...

AUGUSTIN.

Arrive une Espagnole,... une Espagnole superbe... Je lève les yeux,... et je m'écrie : « C'est elle !... »

CLERMONT.

Qui?...

AUGUSTIN.

Oui, monsieur, je la reconnais, je la salue,... je veux lui parler.. « On ne parle pas aux Italiens !... » Messieurs, écoutez-moi, je suis dans mon sens... « On n'en a pas aux Italiens!... » Et alors de tous côtés : « A la porte!... à la porte!... à bas le cabaleur !... » Et les taloches, et les coups de poing;... on m'entoure,... on me pousse,... et je me suis trouvé dans la rue, sans contremarque et sans chapeau;... et pourtant c'était bien elle!...

CLERMONT.

Mais qui donc, malheureux ! qui donc?...

AUGUSTIN.

Est-ce que je ne vous l'ai pas dit?... (Hermance paraît vêtue en Espagnole.) Ah ! la voilà!... c'est elle !...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; HERMANCE, puis LE VICOMTE, entrant derrière elle.

CLERMONT.

Elle!...

HERMANCE.

Me voici, mon ami...

CLERMONT la saisit, la parcourt des mains, et, reconnaissant la coiffure et le costume de Rosine, du *Barbier*, tombe à ses pieds en sanglotant.

Hermance!... ah, ma femme! ma femme!...

HERMANCE, le relevant.

Femme d'artiste !... Me crois-tu maintenant?

CLERMONT.

Toi! un tel dévouement!... un si grand sacrifice!... Ah! c'est trop! c'est trop!... Et jamais je n'aurais souffert...

HERMANCE.

Je le savais, je le savais bien;... aussi je voulais vous le cacher; et pour réussir dans une telle entreprise, il m'a fallu le secours d'un ami, d'un honnête homme...

LE VICOMTE.

Qui avait des torts envers vous, et qui a voulu les réparer.

HERMANCE, prenant la lettre que lui montre Clermont.

Et cette lettre du vicomte nous l'annonçait; demain, mon ami, nous partons pour Berlin, où l'on nous répond de ta guérison.

CLERMONT, au vicomte.

Votre main, monsieur, votre main!... Quoi! le docteur...

HERMANCE.

Nous pouvons le payer, car je suis riche maintenant!... la fortune d'une artiste, comme toi autrefois,... quand tu m'as sauvée;... chacun son tour.

CLERMONT.

Ah! dans tes bras!... dans tes bras!...

(Il s'y jette.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; VICTORINE, accourant.

VICTORINE.

Madame,... venez vite,... l'entr'acte est trop long,... et l'on demande Rosine à grands cris...

HERMANCE.

J'y vais...

CLERMONT.

Où donc?...

HERMANCE.

Achever le deuxième acte du *Barbier*; ce soir la clôture,... et demain libres pour six mois... Allons, allons,... partons...

(Elle se couvre de son manteau.)

CLERMONT.

Qu'elle doit être bien ainsi!... que ne puis-je la voir!...

HERMANCE.

Bientôt,... mon ami, bientôt !... dans cinq jours à Berlin ! Adieu!...

(Elle sort, suivie d'Augustin.)

LE VICOMTE.

Et moi,... je reste à Paris !...

CLERMONT, au vicomte et à Victorine.

Mes amis,... conduisez-moi,... menez-moi...

VICTORINE.

Où donc ?...

CLERMONT.

L'entendre !...

(La toile tombe.)

LE PARRAIN,

COMÉDIE EN UN ACTE, ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 avril 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. POIRSON ET MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

M. GODARD, marchand rubanier.
M. DURAND, rentier.
M. LE COMTE DE HOLDEN.
MADAME DE SAINT-ANGE, femme d'un banquier.
MADAME BENOIST, belle-mère de M. Godard.
MADAME PRUDENT, sage-femme.
MADAME RENARD, } voisines.
MADAME DUROZEAU, } voisines.
DUBOIS, chasseur de madame de Saint-Ange.
UN VALET du comte de Holden.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

Le théâtre représente l'arrière-magasin de M. Godard. A travers les vitrages qui sont au fond, on aperçoit la boutique, et par suite la rue. Une porte à droite, une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, M. Godard est devant une table et écrit. Mesdames Benoist, Renard et Durozeau sont assises à gauche, et travaillent à la layette en causant.

M. GODARD, écrivant.

« M. Godard, marchand rubanier, rue Saint-Denis, a l'honneur « de vous faire part que madame Godard, son épouse, vient d'ac- « coucher heureusement d'un garçon.

« La mère et l'enfant se portent bien. »

Voilà le cent soixante-treizième; j'en ai la main fatiguée.

MADAME BENOIST.

C'est comme je vous le dis, ma chère madame Renard, ce petit garçon-là me ressemble à s'y méprendre. Ce n'est pas parce que je suis sa grand'-mère; mais c'est tout mon portrait.

M. GODARD.

Laissez donc, il a tout mon profil.

MADAME RENARD.

C'est-à-dire celui de votre femme; ou plutôt voulez-vous que je vous dise à qui il ressemble? à M. Durand, ce vieux garçon qui demeure ici dans la maison, au premier.

M. GODARD, se levant.

Qu'est-ce que vous dites là, madame Renard? Point de pareilles plaisanteries, s'il vous plait.

MADAME RENARD.

Je le dis, parce que c'est frappant.

M. GODARD.

C'est ce qui vous trompe, entendez-vous; mon fils me ressemble, et il doit me ressembler, parce qu'enfin... Je sais ce que je dis, et ce n'est pas après douze ans de mariage...

MADAME BENOIST.

Allons, n'allez-vous pas vous fâcher, mon cher Godard?

M. GODARD.

Non, c'est qu'on sait combien j'ai d'affaires aujourd'hui. Mes billets de faire part qui ne sont pas finis; le parrain de mon fils qui n'est pas encore trouvé; l'accouchée, qui veut que je lui fasse un cadeau; une lettre de change à payer ce matin, et l'enfant qui ne tette pas. Et c'est au milieu de ces tracas de toute espèce qu'on vient me rompre la tête de M. Durand; M. Durand, que nous connaissons à peine, qui a quelquefois salué ma femme sur l'escalier, et qui n'a jamais fait que la regarder.

MADAME RENARD.

Eh bien! c'est ce que je voulais dire, un regard.

TOUTES LES FEMMES.

Sans doute, c'est un regard.

MADAME BENOIST.

Eh oui! mon gendre, cela se voit tous les jours. Il n'y a rien de plus raisonnable et de plus tranquillisant que les regards. Demandez à ces dames. Mais vous voilà toujours affairé, toujours effrayé du moindre embarras, et vous donnant toujours beaucoup de mal sur place, sans faire un pas pour en sortir. Voyons le plus pressé. Vous occupez-vous du parrain?

M. GODARD.

Eh non, puisque voilà trois de mes parents et amis intimes qui ont refusé tout net. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cet enfant-là me donne de peine. Un enfant frais et vermeil qui est tout mon portrait.

MADAME BENOIST.

Eh! il s'agit bien de cela. Quant à la marraine, elle ne sera pas

difficile à trouver. On sait que pour le premier enfant c'est toujours la grand'-mère, c'est de droit.

M. GODARD.

Du tout, du tout; le choix est déjà fixé, la proposition a été faite et acceptée.

MADAME BENOIST.

Voilà, par exemple, ce que je ne souffrirai point; n'est-il pas vrai, mesdames?

M. GODARD.

Allons, n'allez-vous pas encore me mettre un nouvel embarras sur les bras? Vouloir que je fasse un affront à madame de Saint-Ange, la femme d'un banquier! un banquier de la rue du Mont-Blanc! ma meilleure pratique! Certainement, mesdames, quand la Chaussée-d'Antin est assez bonne pour venir rue Saint-Denis, on doit s'estimer trop heureux.

MADAME BENOIST.

Oui, une femme à équipage qui sera marraine de votre fils! Et Dieu sait comme on va jaser! parce que vous sentez bien que les grandes dames... Si je vous racontais à ce sujet l'histoire que nous a dite hier madame Prudent, la sage-femme...

TOUTES LES FEMMES, se levant et écoutant.

Une histoire!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME PRUDENT.

MADAME PRUDENT.

Monsieur Godard! monsieur Godard!

MADAME BENOIST.

Eh! tenez, voilà madame Prudent qui va vous la raconter elle-même.

MADAME PRUDENT.

Ah! mon histoire du beau jeune homme inconnu? Je vous la dirai tout à l'heure. Mais je viens avant tout annoncer une bonne nouvelle à M. Godard: son fils sera baptisé.

M. GODARD.

Comment, madame Prudent, vous auriez trouvé un parrain?

MADAME PRUDENT.

Où en seriez-vous sans moi? Mais quand j'entreprends quelque

chose... Ah! mesdames, quel état que celui de sage-femme! Un état continuel de silence et de discrétion, la consolation de l'humanité, l'espoir des familles et la providence des nourrices!

M. GODARD.

Vous dites donc que vous avez...

MADAME PRUDENT.

Un parrain magnifique, un garçon riche, aimable, galant, et que vous avez sous la main; car il demeure dans la maison, au premier; en un mot, c'est M. Durand.

TOUS.

Comment! M. Durand?

MADAME PRUDENT.

Oui; je viens d'arranger cela avec sa gouvernante, mademoiselle Babet, que je connais de longue main, et qui s'est chargée de la négociation. C'est une affaire faite, parce qu'un vieux garçon ne peut pas avoir d'autre avis que celui de sa gouvernante.

M. GODARD.

Hum! hum! je vous avouerai que M. Durand...

MADAME PRUDENT.

Vous ne pouvez pas mieux choisir. Un homme seul, tranquille, qui n'a ni enfant ni famille, et qui peut un jour adopter votre fils, ou le coucher sur son testament: avec les gens riches il y a toujours de la ressource; c'est comme mon bel inconnu dont je vous parlais tout à l'heure. Croiriez-vous qu'il m'a donné vingt-cinq louis pour être venu me réveiller avant-hier à minuit, et m'avoir menée dans une belle voiture, dans un bel hôtel, où une jeune dame venait de mettre au monde une petite fille charmante? Je vous raconterai tout cela en détail; et quoique M. Durand n'ait ni équipage, ni bel hôtel, savez-vous qu'il a douze mille livres de rentes?

TOUT LE MONDE.

Douze mille livres de rentes!

M. GODARD.

Oui; mais ce que disait tout à l'heure madame Renard, ça peut faire jaser.

MADAME BENOIST.

On ressemble à qui on peut. S'il fallait s'inquiéter de cela!

M. GODARD.

Vous croyez? Il me semble alors qu'en qualité de père de l'enfant, je dois me présenter moi-même au parrain, et lui faire une visite.

TOUTES.

Mais il n'y a pas de doute.

M. GODARD.

Encore une chose à faire. Je vous dis que j'en perdrai la tête. Eh vite, madame Prudent, mes gants; et puis il faudra envoyer quelqu'un chez madame de Saint-Ange, la marraine, rue du Mont-Blanc, pour la prévenir des noms et du choix du parrain. (S'impatientant.) Eh bien, madame Prudent, mes gants, mon chapeau; il est sûr que M. Durand s'attend à ma visite.

MADAME PRUDENT.

Eh! tenez, le voici lui-même qui vient vous déclarer qu'il accepte.

M. GODARD, aux femmes.

Ah! mon Dieu! ôtez donc ces langes et ces brassières qui sont sur tous les fauteuils; ça n'est pas décent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; M. DURAND.

M. GODARD.

Mon cher voisin, je me rendais chez vous pour vous remercier de l'honneur que vous nous faites.

MADAME BENOIST.

C'est un bonheur pour toute la famille.

M. DURAND.

Monsieur, madame, certainement je suis bien sensible à votre politesse; aussi, je suis descendu moi-même, afin de vous dire...

M. GODARD, l'interrompant vivement, ainsi que dans tout le reste de la scène.

C'est ce que je ne me pardonnerai jamais. C'était à moi de vous prévenir; mais un jour comme celui-ci on a tant d'embarras, mon bon, mon cher Durand... Combien (lui prenant la main) je suis heureux qu'une pareille cérémonie resserre encore les liaisons de voisinage et d'amitié qui nous unissaient déjà!

M. DURAND.

Mais comme c'est la première fois que nous nous parlons...

M. GODARD.

C'est égal, vous êtes de la famille.

M. DURAND.

Mille fois trop de bontés ; mais comme je venais pour vous dire...

MADAME PRUDENT.

J'espère que vous m'en remercierez. C'est moi qui ai arrangé tout cela avec mademoiselle Babet ; et jugez donc quel bonheur, quel avantage, vous qui n'avez jamais eu d'enfants, d'en trouver un qui ne vous coûte rien, qui vous apportera un bouquet à votre fête !

MADAME BENOIST.

Et un compliment au jour de l'an.

M. GODARD.

Et les petites étrennes ; c'est charmant. Vous aurez tous les avantages de la paternité, et vous n'en aurez point comme nous les soins, les soucis, les tracas. Ah çà, mon cher, point de gêne, point de façons, tout est désormais commun entre nous. Voilà comme je suis ; et surtout, je vous en prie, point de folie. Pour la marraine, vous ferez ce que vous voudrez.

M. DURAND, impatienté.

Mais monsieur...

M. GODARD.

Mais pour ma femme, rien, je vous en prie, que les bonbons, les bagatelles d'usage.

M. DURAND.

Mais daignez m'écouter, monsieur, je vous déclare que je ne veux pas...

M. GODARD.

Et moi je le veux, ou sans cela nous nous fâcherons.

M. DURAND.

Mais encore une fois...

M. GODARD.

C'est arrangé comme cela, n'en parlons plus. Eh vite, ma belle-mère, mesdames, voyez si l'on peut faire une visite à ma femme, à madame Godard. (Elles sortent.) Oh ! vous allez embrasser l'accouchée, et votre filleul donc ! Madame Prudent, voyez si le petit est présentable. Ah, mon Dieu ! et moi qui oubliais... Voilà la clef de l'armoire, pour prendre le pot de gelée de groseilles que ma femme a demandé. Pardon, mon cher compère ; mais j'ai tant de choses dans la tête !... Quant à votre commère, je ne vous en parle pas, parce que je veux vous surprendre. La plus jolie marraine...

Mais je vous devais ça pour la bonté, la grâce avec laquelle vous avez daigné accepter. Adieu, mon cher ami, mon cher compère. Je cours à ma toilette. (L'embrassant.) Madame Prudent avait raison, notre parrain est un homme charmant.

SCÈNE IV.

M. DURAND, seul.

C'est décidé, c'est une conspiration. Impossible de leur faire entendre que je refuse. De quoi diable aussi va se mêler madame Prudent, la sage-femme? Vouloir que je sois parrain, moi qui ne l'ai été de ma vie, qui tremble à l'idée du moindre embarras. Je n'ai jamais demandé de places, de peur des occupations, ce qui fait que je ne suis rien; je n'ai jamais acheté de propriétés, de peur de procès, ce qui fait que je suis rentier. Je n'ai jamais pris de femme, de peur des inconvénients, ce qui fait que je suis célibataire. J'ai douze mille livres de rentes en portefeuille ou sur le grand livre. Je vais chez tout le monde sans que personne vienne chez moi, parce qu'un garçon n'est pas obligé de recevoir. Du reste, je suis bon citoyen. Je paye mon impôt de portes et fenêtres; je monte ma garde ou je la fais monter, ce qui revient au même; et je n'ai pas manqué une seule souscription volontaire, toutes les fois que j'y ai été forcé : ce n'est pas que je sois avare, il s'en faut; je mange généreusement mon revenu, mais je me ferais un scrupule de dépenser un liard pour toute autre satisfaction que la mienne. Je loge seul, je dine seul, je dors seul, et c'est en moi seul que j'ai concentré mes plus chères affections. On dira que c'est de l'égoïsme. Du tout, c'est de la reconnaissance; et jusqu'à ce que j'aie rencontré quelqu'un qui ait pour moi l'amitié que je me porte, on me permettra de me donner la préférence. Ainsi je m'en vais écrire à tous les Godards, puisqu'avec eux il n'y a pas moyen de s'expliquer. C'est qu'ils sont capables de me relancer encore, et j'aurais peut-être aussitôt fait d'accepter. J'en serai quitte pour quelques cornets de bonbons. Ma foi, non; la peine d'aller à l'église, mon filleul à tenir, madame Godard à embrasser; en outre, des fiacres à payer; qu'est-ce qui m'en reviendrait? Avec cela j'ai des courses à faire ce matin; ces trente mille francs que je voudrais placer avantageusement.

SCÈNE V.

M. DURAND, MADAME DE SAINT-ANGE; DEUX DOMESTIQUES EN LIVRÉE.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien; attendez, ainsi que la voiture : j'aurai besoin de vous.

(Elle donne quelques ordres à l'un de ses valets.)

M. DURAND.

Eh mais! je ne me trompe pas, c'est madame de Saint-Ange, la femme de ce fameux banquier qui s'est chargé du nouvel emprunt. Belle opération! S'il voulait me céder quelques actions, ce serait bien mon affaire.

MADAME DE SAINT-ANGE, achevant de donner ses ordres.

Tâchez de parler à M. le comte de Holden lui-même, s'il n'est pas encore parti. Dites-lui que nous savons tout, et que mon mari et moi lui offrons nos services et notre médiation, et revenez sur-le-champ, vous entendez. (Redescendant le théâtre et apercevant M. Durand, qui la salue.) Et le voilà, ce cher M. Durand! Je m'attendais bien à le trouver ici. Mais, en parrain galant, vous deviez me donner la main pour descendre de voiture.

M. DURAND.

Comment, madame, vous seriez...?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh oui! j'avais promis à Godard, mon marchand, d'être la marraine de son enfant. Ce n'est pas que j'eusse grande envie de tenir ma parole, mais on vient de m'écrire que vous deviez être de la partie, et cela m'a décidée.

M. DURAND.

Madame, je suis mille fois trop heureux. (A part.) Ne négligeons pas cette bonne occasion. (Haut.) Oserai-je vous demander comment se porte M. de Saint-Ange?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Mais je ne sais pas trop; je ne le vois plus, il ne sort pas de ses bureaux.

M. DURAND.

Je conçois. Ce nouvel emprunt l'occupe beaucoup; une belle

affaire qu'il a faite là ! Je comptais incessamment lui rendre ma visite, ainsi qu'à vous, madame.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Voilà une idée admirable. Mais il faut dîner avec nous, c'est le seul moyen de trouver mon mari ; et tenez, aujourd'hui même, après la cérémonie, je vous emmène. Oh ! il faut vous résigner. Vous voilà mon chevalier pour toute la journée.

M. DURAND.

Je n'ai garde de refuser une pareille bonne fortune.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Parlons un peu de notre baptême. Connaissez-vous la famille Godard ? Non, vous ne vous en souciez pas beaucoup, ni moi non plus ; mais je suis folle des baptêmes ; j'aime cette pompe bourgeoise, l'importance du bedeau, l'empressement du mari, la gravité de la nourrice, l'air de fête répandu sur toutes les physionomies : c'est bien plus gai qu'un mariage. D'abord l'acteur principal n'a aucune inquiétude sur le rôle qu'il va remplir ; et si le père ou quelque parent s'avise de penser pour lui à l'avenir, il se le représente toujours paré des plus riantes couleurs. Cet enfant-là sera peut-être un jour un poëte, un héros ; qui sait même ? un notaire, un agent de change. Qu'est-ce que cela coûte ? il n'y a pas de charge à payer. Tandis qu'un jour de noces, on n'a que deux chances à prévoir : sera-t-on heureux ? ne le sera-t-on pas ? et bien souvent on peut parier à coup sûr. Oh ! je préfère les baptêmes ; et, pour ma part, j'aime mieux être marraine dix fois que mariée une seule.

M. DURAND.

C'est exactement comme moi.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oh ! mais vous, je vous devine ; vous allez faire des extravagances. Les vieux garçons d'abord sont toujours trop généreux ; vous surtout qui êtes riche : mais je viens exprès vous empêcher de faire des folies.

M. DURAND.

Rassurez-vous, ce n'est nullement mon intention ; mais je vous avoue que, n'ayant jamais été parrain, j'ignore totalement les usages.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien ; ne vous mêlez pas de cela, vous feriez tout de tra-

vers. Je me charge de vous guider. (Ouvrant un riche agenda.) J'ai déjà fait une petite note des choses indispensables.

M. DURAND.

Que de bontés !

MADAME DE SAINT-ANGE.

D'abord rien pour moi, je vous en prie ; ce n'est qu'à cette condition-là que je consens à être marraine. Oh non ! je vous le déclare, je ne veux absolument rien que ce qui est de rigueur, la petite corbeille, le sultan. N'allez pas surtout vous aviser d'en prendre un de 1000 francs, c'est une duperie ; ceux de 500 produisent autant d'effet, et vous feront autant d'honneur ; car vous sentez que c'est pour vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

MADAME DE SAINT-ANGE, froidement.

Oh ! vous pouvez vous en rapporter à moi. Ainsi, nous mettons 500 francs. Quant à l'accouchée, c'est différent ; avec elle vous ne pouvez vous dispenser de faire un cadeau.

M. DURAND.

Oui, la petite timbale...

MADAME DE SAINT-ANGE.

En vermeil. Les six tasses pareilles, la cafetière, la crémière, la théière, le sucrier ; cela fera un fort joli déjeuner, et nous trouverons cela presque pour rien chez Mellério, à la Couronne de fer.

M. DURAND.

Ah, mon Dieu !

MADAME DE SAINT-ANGE.

Nous prendrons les bonbons rue Vivienne, les gants chez madame Irlande, et les flacons chez Laurençot, Palais-Royal. Je n'ai pas mis dans mon budget les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques de la maison, au bedeau, au sacristain et au sonneur, des pièces de 20 fr., parce que tout cela est de rigueur, et que cela va sans dire.

M. DURAND, à part.

Miséricorde ! (Haut.) Certainement, madame, tout cela me paraît fort convenable.

MADAME DE SAINT-ANGE, d'un air de satisfaction.

Oui, n'est-ce pas ? ce sera bien.

M. DURAND.

J'approuverais très-volontiers votre petit budget, comme vous dites, si le baptême se faisait demain ; mais c'est pour aujourd'hui, dans une heure, et il est impossible que tout cela puisse être prêt.

MADAME DE SAINT-ANGE.

N'est-ce que cela? Soyez tranquille. (Appelant.) Dubois !

DUBOIS, entrant.

Madame, M. le comte de Holden n'est plus à Paris ; on assure qu'il est parti pour la Belgique.

MADAME DE SAINT-ANGE.

J'en suis désolée ; (à Durand) un ami à nous, qui est engagé dans une fort mauvaise affaire, et à qui j'aurais voulu rendre service ; mais il n'est plus temps. Tenez, prenez cette liste, montez dans ma voiture, qui est restée à la porte, et faites les différents achats qui sont indiqués ; rue Vivienne, Palais-Royal, rue Saint-Honoré ; tout cela est dans le même quartier. A Paris, c'est charmant ; en moins d'une heure, on a tout ce qu'on veut ; on paye un peu cher, et voilà tout... Ah ! Dubois, vous porterez les mémoires chez monsieur ; justement il loge dans la maison.

(Dubois sort.)

M. DURAND.

Oui, cela se rencontre à merveille. (A part.) Ah ! mon Dieu, il y va !

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

M. DURAND.

Rien ; c'est qu'il me semble que M. Godard tarde bien ; et vous croyez que le... je veux dire le... montant des mémoires...

MADAME DE SAINT-ANGE.

Ah ! le petit total ? Ça ne passera pas mille écus, c'est tout ce qu'il y a de plus modeste. Baptême de seconde classe.

M. DURAND, à part.

Où me suis-je fourré ? trois mois de mon revenu pour la famille Godard ! maudite sage-femme !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; M. GODARD.

M. GODARD.

Je vois le parrain et la marraine qui sont réunis. Me sera-t-il permis, madame, de vous présenter mes respects?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Bonjour, mon cher Godard, comment va votre femme?

M. GODARD.

Elle attend, madame, l'honneur de votre visite.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien. (A Durand.) Pour quelle heure avez-vous commandé les voitures?

M. DURAND, étonné.

Comment, madame, les voitures?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh oui! ne savez-vous pas qu'il en faut? Vous aviez raison, vous ne vous doutez pas des usages, et vous êtes bien heureux de m'avoir. (Appelant.) Holà! quelqu'un.

M. GODARD.

Gervais! Gervais! c'est mon garçon de boutique, un gaillard fort intelligent.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Il faut à l'instant même courir chez le premier loueur de voitures, et demander six remises, entendez-vous? six grandes berlines. Vous les prendrez à la journée, et que dans un instant elles soient à la porte.

M. DURAND.

Mais permettez donc; il me semble que l'église étant à deux pas, nos équipages seront tout à fait inutiles.

MADAME DE SAINT-ANGE.

D'accord, on ne s'en servira pas, mais il faut qu'on les voie dans la rue; c'est de rigueur.

M. DURAND.

Ah! c'est de rigueur. (A part.) Six berlines! Moi qui vais toujours à pied. Ah! la maudite sage-femme! elle me le payera.

M. GODARD, se frottant les mains.

Six voitures dans la rue, quel bonheur! Ça ira jusqu'à la boutique du bonnetier, qui ne peut pas me souffrir.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oh! monsieur Durand fait bien les choses; mais ce n'est rien encore, vous verrez son cadeau à l'accouchée. (Bas, à M. Godard.) Un superbe déjeuner en vermeil. Oh! à votre place je ne serais pas tranquille. (A M. Durand.) Allons, donnez-moi la main, et venez voir cette pauvre petite femme. (Bas.) Nous allons trouver la nourrice, la garde, les grands parents, un monde et une chaleur; c'est affreux! je ne peux pas souffrir les chambres d'accouchée.

M. GODARD.

Mille pardons si je ne vous conduis pas; quelques affaires indispensables, cette robe de baptême, la toilette de l'enfant... Je suis à vous, madame.

(Durand et madame de Saint-Ange entrent dans la chambre voisine.)

SCÈNE VII.

M. GODARD, seul.

Je ne sais pas, moi, ce monsieur Durand ne m'a plus l'air si aimable; je lui trouve une physionomie sournoise et mystérieuse; et puis ce superbe déjeuner en vermeil, que du reste il est impossible de refuser; tout cela me... Il ne manquerait plus que cela, être jaloux un jour où j'ai tant d'occupations.

SCÈNE VIII.

M. GODARD, LE COMTE DE HOLDEN.

LE COMTE.

N'est-ce point ici M. Godard, négociant?

M. GODARD.

Moi-même, monsieur.

LE COMTE.

C'est un effet de quatre mille francs, payable au porteur.

M. GODARD, à part.

Ah, mon Dieu! monsieur Vamberg, le négociant hollandais, qui m'avait promis de ne point le mettre en circulation et d'attendre à demain! (Haut.) Monsieur, certainement vous serez payé, j'ai les fonds; mais dans ce moment cela me gênerait beaucoup, et si vous pouviez attendre seulement à demain matin.

LE COMTE.

C'est avec un grand plaisir que j'accéderais à votre demande ; mais je suis obligé de partir dans deux heures pour la Belgique, et cet argent m'est nécessaire pour mon voyage.

M. GODARD, à part, dans le plus grand embarras.

Comment faire, et à qui s'adresser ? Les négociants mes confrères, il ne faut pas y penser. Eh parbleu ! j'ai là le parrain de mon fils ; en le tenant sur les fonts baptismaux il contracte l'obligation de le défendre, de le protéger ; c'est un second père, et mes intérêts deviennent les siens. (Au comte.) Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir ; (à part) il est riche, il est à son aise, et quand je le prierai de m'avancer cette somme-là pour quelques heures, il ne peut pas me refuser sans manquer à la délicatesse, après tout ce que nous faisons pour lui. (Au comte.) Je suis à vous, et avant un quart d'heure vous aurez votre argent.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, seul.

Ce pauvre homme ! cela le gêne, je le vois ; mais s'il savait dans quel embarras je me trouve. Obligé de partir dans deux heures, et ne savoir à qui laisser mon enfant, en quelles mains le confier ! J'ai couru chez cette madame Prudent, qui m'avait déjà servi ; c'est comme un fait exprès : disparue depuis deux jours, on ne l'avait pas vue chez elle.

SCÈNE X.

LE COMTE ; MADAME PRUDENT, sortant de l'appartement à gauche, et ayant l'air de parler à un enfant.

MADAME PRUDENT.

Pauvre petit, comme il dort bien ! (Se retournant et apercevant le comte.) Ah, mon Dieu ! c'est mon jeune homme, mon bel inconnu !

LE COMTE.

Madame Prudent ! C'est le ciel qui me l'envoie.

MADAME PRUDENT.

Qui vous amène ici ?

LE COMTE.

Vous le saurez plus tard. J'ai besoin de vos services, et je puis, je crois, compter sur votre discrétion ?

MADAME PRUDENT.

Comment donc, monsieur, vous pouvez être sûr... Est-ce que cette jeune et jolie dame serait indisposée ? elle avait l'air bien souffrant, mais on ne peut pas tout avoir, la richesse et la santé.

LE COMTE.

Elle se porte très-bien ; mais les moments sont précieux. Qu'il vous suffise de savoir que je suis étranger ; je suis Belge. Un mariage secret contracté avec une jeune personne que j'adorais a irrité contre moi une famille puissante. On m'accuse de séduction, de rapt, et je cours risque d'être arrêté.

MADAME PRUDENT.

Serait-il possible !

LE COMTE.

Dans deux heures je pars pour la Belgique ; je vais tout avouer à mon père le comte de Holden, qui peut seul arranger cette affaire et apaiser les parents de ma femme. Mais je ne peux pas emmener avec moi un enfant de trois jours, et c'est à vous que je veux le confier.

MADAME PRUDENT.

A moi, monsieur !

LE COMTE.

Oui, ma chère madame Prudent, jusqu'à mon retour ; c'est pour une semaine tout au plus, (lui donnant une bourse) et croyez que vous recevrez encore d'autres marques de ma reconnaissance ; mais il n'y a pas de temps à perdre, ma petite fille est avec un domestique de confiance, ici à deux pas dans ma voiture. Vous allez la prendre.

MADAME PRUDENT.

J'y vais à l'instant. (Montrant la droite.) Il y a de ce côté une porte qui donne sur la rue, je fais entrer l'enfant par là, je le place dans cet appartement, où personne n'a affaire, et dans une heure je l'emporte chez moi, où vous le trouverez à votre retour.

LE COMTE.

A merveille. Ah ! encore un mot. La mère désire que son enfant soit baptisé le plus promptement possible ; ainsi chargez-vous de tous ces soins-là. Choisissez-moi un parrain : qui vous voudrez,

pourvu que ce soit un honnête homme, et que la chose se fasse promptement et sans bruit.

MADAME PRUDENT.

Soyez tranquille, j'ai quelqu'un qui demeure ici près, et que je vais prévenir en descendant, le commis de monsieur Godard, un excellent garçon qui vous rendra ce service-là et dont vous serez content, parce que, moi, quand je réponds de quelqu'un... Et du reste, vous pouvez compter que le zèle et la discrétion... (A part, en s'en allant.) Dieu, quelle journée! Un mariage secret, un enfant que l'on me confie, deux baptêmes, deux parrains et du mystère, voilà-t-il de quoi jaser!

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul.

Allons, je respire un peu, me voilà plus tranquille. (Apercevant une plume et de l'encre.) Prévenons ma chère Hippolyte de ce que je viens de faire; je crois que j'ai le temps, car on ne se presse pas beaucoup de m'apporter le montant de ma lettre de change.

(Il se met à la table et écrit.)

SCÈNE XII.

LE COMTE; M. DURAND, sortant de la chambre de madame Godard, un bouquet à la main.

M. DURAND.

Je dis que quand une fois on est embourbé, tous les efforts que l'on fait pour sortir d'un mauvais pas ne font que vous y enfoncer encore davantage. Ce Godard, qui s'avise de m'emprunter de l'argent, et madame de Saint-Ange : « Comment donc, c'est trop « naturel! C'est au parrain et à la marraine, cela nous regarde « tous les deux, n'est-ce pas, mon cher Durand? » Qu'elle parle pour elle, son mari est banquier, il est riche; mais, moi! Malheureusement je ne pouvais pas objecter que je n'avais pas d'argent comptant, puisqu'un instant auparavant je lui avais touché un mot de ces trente mille francs, que je ne sais comment placer. (Contrefaisant une voix de femme.) « Quel plus bel usage pouvez- « vous faire de vos capitaux? » Un joli placement, quatre mille

francs à fonds perdu sur la tête du petit Godard, mon filleul. Je sais bien que cela me rentrera; mais c'est toujours très-désagréable, et je n'ai pas été fâché de venir payer moi-même, afin d'avoir le titre entre les mains. (Regardant autour de lui.) Il me semble que ce doit être ce monsieur qui écrit. (Au comte.) Monsieur, n'êtes-vous pas le porteur d'une lettre de change?

LE COMTE.

De quatre mille francs acceptée par M. Godard; la voici.

(Il remet la lettre de change à Durand, qui la regarde et la met soigneusement dans son portefeuille.)

LE COMTE.

Monsieur, je le vois, est le caissier de M. Godard?

M. DURAND, de mauvaise humeur.

Mais à peu près. (Lui donnant des billets de banque.) Vous voyez que c'est tout comme, ou plutôt j'ignore ce que je suis ou ce que je ne suis pas dans la maison, car, Dieu merci, c'est sur moi que tout retombe. Tel que vous me voyez, monsieur, je suis parrain, et malgré moi encore.

LE COMTE, souriant.

Quoi! monsieur, vous êtes parrain?

M. DURAND.

Eh oui; c'est madame Prudent, une maudite sage-femme, qui est cause de tout cela.

LE COMTE.

Ah! la sage-femme : elle n'a pas perdu de temps. (Prenant la main de Durand.) Je suis enchanté que ce soit vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce qu'il a donc, à présent?

LE COMTE.

J'ose dire que vous ne vous en repentirez pas; nous nous reverrons un jour, et quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je prends la liberté de vous demander une grâce qui vous paraîtra de peu d'importance, et qui en a beaucoup pour moi. Quel nom comptez-vous donner à l'enfant?

M. DURAND.

Quel nom? Ma foi ça m'est bien égal, qu'on l'appelle comme on voudra.

LE COMTE.

A merveille. Eh bien, monsieur, puisque cela ne vous fait rien, je vous prie de vouloir bien l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Rose-Ernestine? Y pensez-vous? c'est un garçon.

LE COMTE.

Du tout, monsieur, on ne vous aura pas dit, ou l'on se sera trompé; mais qu'importe, fille ou garçon, je vous prie de l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Ah çà! monsieur, quel diable d'intérêt prenez-vous à tout cela, et qu'est-ce que ça vous fait?

LE COMTE.

J'ai des raisons pour tenir à ces noms-là, des raisons particulières que vous êtes trop galant homme pour me demander.

M. DURAND, à haute voix.

Quel soupçon! Comment, il serait possible?

LE COMTE.

Chut! chut! je vous en conjure, j'ai le plus gand intérêt à ce que l'on ne se doute de rien.

M. DURAND.

Quoi! monsieur, vous seriez...?

LE COMTE.

Silence. (A voix basse.) Eh bien! oui, monsieur, c'est la vérité, cet enfant me touche de très-près; mais puisque madame Prudent s'est adressée à vous, je suppose que vous êtes homme d'honneur, et surtout discret. J'ai de la naissance, quelque crédit, de la fortune, j'aurai peut-être un jour le pouvoir de reconnaître un service, et vous verrez, monsieur, que vous n'avez point obligé un ingrat.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIII.

M. DURAND, seul.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Quoi! madame Godard, une simple bourgeoise, qui donne dans les grandes manières. Le mari qui ne se doute de rien, la sage-femme qui est confidente, et moi qui me trouve mêlé dans tout cela, moi, qui ai toujours fui le bruit et le scandale. Comment en sortir à présent? Il est de fait que ce jeune homme a un air très-distingué; mais s'il est aussi riche qu'il dit, pourquoi ne paye-t-il pas les lettres de change du

mari? Il me semble que ça le regarde plus que moi; et ensuite pourquoi n'est-il pas le parrain? Il ne connaît donc pas l'usage.

SCÈNE XIV.

M. DURAND, M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, MADAME BENOIST, MADAME RENARD, MADAME DUROZEAU, PARENTS ET PARENTES.

M. GODARD, à la cantonade.

Oui, ma bonne amie, oui, dès qu'il sera baptisé, nous te le rapporterons; mais tiens-toi bien chaudement, je t'en prie.

M. DURAND, à part.

Ce pauvre Godard! il me fait peine. Ce calme, cette tranquillité. Mariez-vous donc! (Haut, lui donnant une poignée de main.) Eh bien! mon pauvre ami!

M. GODARD.

Eh bien, mon cher! tout va bien! J'espère que vous êtes content. Un beau filleul gros et bien portant.

M. DURAND.

C'est donc décidément un garçon?

M. GODARD.

Eh parbleu! qui est-ce qui en doute?

M. DURAND, à part.

Alors, arrangez-vous. L'un dit une fille, l'autre un garçon. Ces deux messieurs devraient s'entendre.

M. GODARD.

Allons, partons, toutes les voitures sont à la porte.

MADAME BENOIST.

Oh, mon Dieu! et le nom de l'enfant?

M. GODARD, se frappant le front.

Le nom de l'enfant; c'est pourtant vrai, nous n'y pensions pas. Comment l'appellerons-nous?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Moi, je n'ai pas d'avis, cela regarde la famille.

MADAME DUROZEAU.

Voulez-vous un joli nom? Théophile, cela n'est pas commun.

M. GODARD.

Du tout; je connais quelqu'un qui porte ce nom-là et qui est borgne. Moi, c'est peut-être une idée, je me suis toujours promis que si j'avais un fils, il s'appellerait Barnabé.

TOUTES.

Oh! Barnabé! quel vilain nom!

M. GODARD.

Comment, un vilain nom! Apprenez que c'est le mien, et que décidément mon fils s'appellera Barnabé.

MADAME BENOIST.

Du tout, du tout, j'ai ce qu'il vous faut; le plus joli nom de l'almanach, un nom admirable et sonore, Théodore, et cela ira très-bien, parce que voyez-vous, on dira : Où est Théodore? qu'est devenu Théodore? qu'on donne le fouet à Théodore.

M. GODARD.

Eh bien! on dira : Où est Barnabé? qu'est devenu Barnabé? qu'on donne le fouet à Barnabé.

MADAME BENOIST.

Jamais mon petit-fils ne s'appellera Barnabé.

M. GODARD.

Et jamais mon fils ne s'appellera Théodore; j'aimerais mieux qu'il ne fût pas baptisé.

MADAME BENOIST.

Et moi, qu'il n'eût jamais de nom!

M. GODARD, *furieux.*

C'est cela, un enfant anonyme! quelle tournure cela aurait-il dans le quartier?

M. DURAND.

Eh mais! calmez-vous; n'y aurait-il pas moyen d'arranger cela, et d'en choisir un tout autre?

M. GODARD.

Au fait, nous n'y pensions pas; combien je vous demande de pardons! c'est monsieur qui est le parrain, et c'est à lui de le nommer.

TOUT LE MONDE.

C'est trop juste.

M. DURAND.

Eh bien! pour mettre d'accord tous les intéressés et ayant cause, car il paraît que dans cette affaire-ci il y en a plus qu'on ne croit, si nous appelions l'enfant Hyppolyte?

MADAME BENOIST, *avec approbation.*

Hippolyte, voilà! j'allais le proposer.

M. GODARD.

Au fait, Hippolyte, c'est justement ce qu'il nous faut. Ça n'est

pas trop,... et en même temps c'est assez... Parbleu! quand on l'aurait fait exprès,... et puis j'ai idée que ma femme m'en parlait l'autre jour. Va donc pour Hippolyte.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Enfin, voilà la discussion terminée, ce n'est pas sans peine. (A Durand.) Allons, mon cher compère, ouvrons la marche, et partons.

M. DURAND, mettant ses gants.

Oui, oui, partons vite, et revenons de même pour en être plus tôt débarrassé. (Il se dispose à sortir par la gauche.) Hein! quel est ce bruit, et que nous veut-on?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME RENARD.

MADAME RENARD, arrivant tout essoufflée.

Ah! si vous saviez quel spectacle! les dames de la halle qui sont sous la porte cochère avec des bouquets, et qui attendent le parrain.

M. DURAND, à part.

Allons, encore des pièces de vingt francs. (Haut à Godard.) Mon ami, je vous avoue que je n'entends rien au cérémonial usité en pareil cas, et que si je peux esquiver l'ambassade...

M. GODARD, lui montrant le fond.

Eh bien! passons par la boutique.

MADAME DE SAINT-ANGE.

A la bonne heure.

(Ils vont pour sortir par le fond, on entend un roulement de tambours et un bruit de clarinettes.)

M. GODARD.

Entendez-vous? ce sont les tambours de la garde nationale; comme vous en faites partie...

M. DURAND.

Du tout, je ne monte plus ma garde; qu'ils s'adressent au mercier du coin, qui la monte pour moi. (Regardant à travers les carreaux en reboutonnant son habit comme pour garantir son gousset.) C'est un guet-apens.

MADAME BENOIST.

Attendez, attendez; (montrant l'appartement à droite) il y a ici une sortie qui donne sur la rue, presque en face de l'église.

(Elle ouvre l'appartement.)

MADAME DE SAINT-ANGE.

A merveille! allons, donnez-moi la main et partons. Eh bien! où sont donc la garde et l'enfant?

M. GODARD.

Ah, mon Dieu! oui! Où est donc l'enfant? où est donc madame Prudent? Comment, au moment de partir pour l'église! Ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi. Madame Prudent! madame Prudent! Que diable est-elle allée faire, et où a-t-elle mis l'enfant?

(Grand désordre dans la famille.)

MADAME BENOIST, qui est près de la porte à droite et qui écoute.

J'entends crier; oui, il est là.

(Elle entre dans le cabinet.)

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh bien, c'est bon, nous allons le prendre en passant; vite, dépêchons-nous. Je passe la première.

(Tout le monde sort par la porte à droite.)

M. GODARD.

Enfin, voilà le baptême qui est en marche.

MADAME DUROZEAU.

Comment, monsieur Godard! vous ne venez pas?

M. GODARD.

Est-ce que je le puis? Qui est-ce qui restera près de l'accouchée? Est-ce que je n'ai pas toujours affaire?

SCÈNE XVI.

M. GODARD, seul.

Ouf! les voilà partis, ce n'est pas sans peine; que de mal a un père de famille! (Il arrange en parlant du vin et du sucre dans une timbale, et l'avale.) Hein! qui est-ce qui vient là?

SCÈNE XVII.

M. GODARD; UN VALET EN LIVRÉE ÉTRANGÈRE.

M. GODARD, au valet, qui le regarde d'un air incertain.

Que voulez-vous, l'ami? que demandez-vous?

LE VALET.

Monsieur, je voudrais parler à une dame qui doit être ici.

M. GODARD.

Une dame!

LE VALET.

Oui, madame Prudent, une sage-femme.

M. GODARD.

Elle n'y est pas, elle est sortie ; et Dieu sait où elle est allée. Eh bien ! pourquoi cet air étonné ? Qu'est-ce qu'il a donc ce garçon-là ?

LE VALET.

C'est que je ne sais plus comment faire. Madame Prudent devait m'indiquer un monsieur pour qui j'ai une lettre, un monsieur dont je ne sais pas le nom, mais qui demeure dans la maison, et qui aujourd'hui doit être parrain.

M. GODARD.

Encore ce Durand ! Et savez-vous ce qu'on lui veut ?

LE VALET, mystérieusement.

C'est de la part du père de l'enfant.

M. GODARD.

Hein !

LE VALET.

Oui, monsieur est en bas dans la voiture, qui l'attend pour l'emporter.

M. GODARD, à part.

L'emporter ! quelle trame abominable ! C'est bon, mon ami, c'est bon ; dites à votre maître d'attendre, je vais remettre la lettre à M. Durand dès qu'il sera revenu de l'église. (Le valet sort.) Quel coup de politique d'avoir intercepté ce billet ! Voyons vite :

(Lisant.)

« Mon cher monsieur, et vous, madame Prudent, je suis plus « heureux que je n'aurais osé l'espérer ; tout est pardonné. En-« voyez-moi vite notre cher enfant dès qu'il sera baptisé ; son « autre famille l'attend avec impatience, pour le voir et l'embras-« ser, et je veux leur présenter moi-même mon aimable Hippo-« lyte. » Son Hippolyte ! c'est bien cela. Quel complot infernal ! ma tête s'y perd ; impossible d'y rien comprendre, sinon qu'il y a un autre père, une autre famille ;... que madame Godard, M. Durand, la sage-femme, s'entendent tous contre moi pour me tromper et m'enlever mon fils, ou plutôt quand je dis mon fils, c'est-à-dire notre fils, car cette parenté-là devient si compliquée... Mais il faut absolument que j'aie une explication avec madame Godard. (Il va pour entrer chez elle, et s'arrête.) Voyons, conservons notre sang-froid, s'il est possible, et n'oublions pas que ma femme a sa fièvre de lait. Il faut d'abord que madame Godard m'explique pourquoi

mon fils ressemble à M. Durand, parce qu'une fois que nous nous serons entendus là-dessus, nous saurons à quoi nous en tenir sur le déjeuner en vermeil, les déclarations; mais les voici : morbleu, nous allons voir! (A travers les carreaux du fond on voit passer le baptême, qui vient de la droite et entre à gauche.)

SCÈNE XVIII.

M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, M. DURAND; GENS DU BAPTÊME.

MADAME DE SAINT-ANGE.

On vient de porter le petit Hippolyte dans la chambre de l'accouchée, et tout s'est passé à merveille. La cérémonie était superbe; on aurait dit d'un cortégè.

M. DURAND.

Oui, il ne manquait plus que cela. Traverser toute l'église! les femmes montaient sur les chaises, les curieux se pressaient autour de nous. Voilà le parrain! voilà le parrain! On aurait dit d'une bête curieuse. Et le suisse qui, pour faire faire place, me donnait des coups de sa hallebarde dans les jambes; et les petites filles qui se jettent au-devant de vous pour vous offrir des bouquets; les mendiants déguenillés qui vous arrêtent par votre habit : « Et moi, « monsieur? et moi? Lui, il a déjà reçu : c'est un mauvais pau- « vre. » Et dans la rue, pendant qu'on attend les voitures ou qu'on ouvre la portière, la foule qui vous pousse, vous coudoie, vous piétine ou vous éclabousse. (Montrant ses bas, qui sont tout noirs.) Payez donc six berlines pour revenir dans cet état-là.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oui; mais vous ne comptez pas le plaisir que vous avez eu à tenir votre filleul sur les fonts baptismaux.

M. DURAND.

J'en suis rompu. Le sacristain qui voulait que je répétasse mon *credo* en latin, moi qui ne le sais qu'en français. Ils m'ont laissé pendant une heure les bras tendus; enfin n'en parlons plus, c'est fini.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est fini! du tout; c'est maintenant que vous allez recueillir le prix de tous les soins que vous vous êtes donnés; vous le trouverez dans l'attachement, dans l'amitié d'une famille respectable

et reconnaissante. (Bas, à Godard.) Allons donc, Godard, remerciez le cher parrain.

M. GODARD, allant à Durand (d'un ton concentré).

Ce n'est point ici que nous nous expliquerons, monsieur; mais je sais tout, oui, tout. Vous devez m'entendre, et je vous prie de ne plus remettre les pieds chez moi, ou nous verrons.

MADAME DE SAINT-ANGE et DURAND.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BENOIST, MADAME DUROZEAU, ET PLUSIEURS PERSONNES.

MADAME BENOIST.

Ah, mon Dieu! quel scandale! quel éclat! Votre fils... Si vous saviez ce qui vient d'arriver... Votre fils...

M. GODARD.

Est-ce qu'il serait enlevé?

MADAME BENOIST.

Pire que cela.

M. GODARD.

Il est malade?

MADAME BENOIST.

Ce ne serait rien. Apprenez que votre fils... votre fils...

M. GODARD.

Eh bien?

MADAME BENOIST.

Est une fille.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Une fille!

M. DURAND, à part.

J'en étais sûr. C'est l'autre qui avait raison.

M. GODARD, prenant l'enfant.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? qu'on me rende mon fils. Je ne veux pas de cet enfant-là.

(Le donnant à madame Durozeau.)

MADAME DUROZEAU.

Ni moi non plus, je n'en veux pas. (Le donnant à madame Benoist, qui le donne à madame Renard.) Sans doute, il n'est pas de la famille.

MADAME RENARD, le mettant sur les bras de M. Durand.

Que monsieur s'en charge, puisqu'il l'a baptisé.

M. DURAND, ayant toujours l'enfant sur les bras.

Messieurs, mesdames, qu'est-ce que ça signifie? Eh bien! on me le laisse. Hé!... ah çà, voyons, ne plaisantons pas. Qui est-ce qui veut se charger de cet enfant-là, et m'en débarrasser?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE, qui est entré avant ces derniers mots.

LE COMTE.

C'est moi, monsieur; qui depuis un quart d'heure l'attends dans ma voiture, (il fait un signe à une femme de chambre, qui prend l'enfant et l'emporte) mais qui ne vous en remercie pas moins pour toutes les peines que vous avez daigné prendre.

MADAME DE SAINT-ANGE, l'apercevant.

Que vois-je? monsieur le comte de Holden!

M. GODARD.

L'homme à la lettre de change.

LE COMTE, à madame de Saint-Ange.

Lui-même, qui est le plus heureux des hommes. Mon mariage est reconnu, mon beau-père a pardonné, et je reste à Paris.

M. GODARD.

Ah çà, monsieur, daignez me dire...

TOUT LE MONDE, vivement.

Oui, daignez nous expliquer.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME PRUDENT, sortant de la chambre de M. Godard.

MADAME PRUDENT.

Eh! silence, silence donc! vous faites un bruit à fendre la tête de l'accouchée.

M. GODARD.

Ah! vous voilà, madame Prudent; on vous trouve donc enfin?

MADAME PRUDENT.

Oui, je n'ai pu assister au baptême. (Montrant le comte.) Monsieur sait bien pourquoi. (Bas, montrant la porte à droite.) Votre enfant est là-dedans, et j'ai couru sur-le-champ chercher la marraine et le parrain, et ce n'est pas sans peine.

LE COMTE.

C'était inutile, car voilà monsieur (montrant Durand) qui, pendant

ce temps, a daigné faire les choses de la meilleure grâce du monde.

M. GODARD, à Durand.

Comment! c'est décidément l'enfant de monsieur que vous avez tenu? Là, qu'est-ce que je disais? Mon fils qui n'est pas baptisé, après tout le mal que nous nous sommes donné.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Il faut avouer que c'est jouer de malheur.

M. GODARD, à Durand.

Je reconnais, mon cher Durand, l'injustice de mes soupçons. Aussi, vous sentez bien que tout cela ne compte pas, et que demain c'est à recommencer.

M. DURAND.

J'en ai assez comme cela; et si jamais l'on m'y rattrape...

M. GODARD.

Encore un parrain qui renonce. Je dis qu'il est impossible que mon fils Godard puisse jamais...

LE COMTE.

C'est ce qui vous trompe, et je me propose pour demain, si toutefois madame de Saint-Ange veut m'accepter pour...

M. GODARD.

Acceptez, madame, acceptez; il ne faut pas que ça vous décourage; nous finirons peut-être par en venir à bout.

M. DURAND, à part, regardant le comte en soupirant.

Le malheureux! il ne sait pas à quoi il s'expose. Mais ce maudit Godard... (Haut.) Allons, décidément il faut que je me marie; car je commence à voir que les enfants des autres nous coûtent plus cher que les nôtres.

M. GODARD.

Comment, mon cher voisin, vous vous mariez?

M. DURAND, avec un regard de colère.

Oui, mon cher Godard, je me marie, et vous serez parrain de mon premier.

RODOLPHE,

OU

FRÈRE ET SOEUR,

DRAME EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 20 novembre 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

RODOLPHE, ancien marin, négociant.
ANTOINE, son associé.
THÉRÈSE, sœur de Rodolphe.
LOUISE, sœur d'Antoine.

La scène se passe à Dantzick.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, deux portes latérales. Sur le devant, à la droite du spectateur, une table de bureau chargée de cartons et de papiers; plus loin, du même côté, un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, seul, assis devant une table, et tenant une lettre à la main.

Ma sœur! il me demande ma sœur en mariage; le moyen de refuser un aussi riche parti! Moi, Rodolphe, capitaine corsaire, et rien de plus. D'un autre côté, je ne peux pas me jouer d'un galant homme; il faut donc lui avouer la vérité, morbleu! (Il se lève.) Le jour où j'ai enlevé à l'abordage le pavillon ennemi, j'ai eu moins de peine qu'aujourd'hui en composant cette épître.

(Il lit.)

« Monsieur, vous m'offrez votre fortune et votre main pour ma « sœur Thérèse; ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser pour « cela, car Thérèse ne m'appartient pas; Thérèse n'est pas ma « sœur. C'est un secret que ni elle ni personne au monde ne soup- « çonnait jusqu'ici; mais la démarche que vous faites aujourd'hui « me force, pour la première fois, à rompre le silence et à vous « confier les principaux événements de ma vie. » (S'interrompant.) Oui, je le dois, ne fût-ce que pour Thérèse. (Continuant.) « Il y a

« quatorze ans, j'en avais seize alors, j'étais simple matelot, et le « plus mauvais sujet peut-être de toute la marine. Mal vu par « mes chefs, à cause de mon indiscipline, redouté de mes cama-« rades, avec qui je me battais à chaque instant, j'allais sans doute « être mis à l'écart, lorsqu'un jour nous abordons des flibustiers « chargés de riches dépouilles; le combat fut long et terrible. La « victoire nous resta; et, tandis que mes camarades couraient au « pillage, j'aperçois une femme mourante, tenant dans ses bras « une petite fille de trois ou quatre ans. — Qui êtes-vous? me dit-« elle d'une voix faible. — Rodolphe, un simple matelot. — Ro-« dolphe, je vous donne ma fille, cette pauvre orpheline; que ce « soit votre part du butin. Soyez son protecteur, son frère, et « n'oubliez pas qu'un jour je vous en demanderai compte. »

(S'interrompant.)

Oui, je la vois encore. J'ignore ce qui se passa en moi; mais cette mère expirante qui me léguait sa fille, et qui, de là haut sans doute, allait toujours veiller sur mes actions, cette idée seule changea tout mon être, toutes mes habitudes. Plus de vin, plus d'indiscipline, plus de querelles; je devins le meilleur sujet de l'équipage; et maintenant encore, n'est-ce pas à son souvenir que je dois mon état, mon bien-être, ma fortune? Eh bien! où en étais-je donc? (Reprenant la lettre, et lisant.) « J'acceptai la succession. Je dé-« barquai, tenant dans mes bras ma petite Thérèse, que j'appelai « ma sœur, et pendant dix années tout ce que je gagnai dans mes « courses sur mer fut consacré à son éducation et à son établisse-« ment. Elle avait quatorze ans, et moi vingt-six, quand nous « vînmes nous fixer ici, à Dantzick, auprès du brave Antoine, « mon associé. » (S'interrompant.) Ah! je le sens bien, c'était alors que j'aurais dû apprendre à nos amis, et à Thérèse elle-même, qu'elle n'était pas ma sœur; mais il m'en coûtait de renoncer à ce nom, et puis il aurait peut-être fallu la quitter, nous séparer, et cela m'était déjà impossible, j'avais pris l'habitude de l'avoir près de moi. Enfin, ses soins et son affection étaient nécessaires à mon bonheur. Qu'ai-je fait? et qu'en est-il arrivé? que Thérèse n'a jamais vu en moi que son frère, et n'aura jamais qu'une amitié de sœur, tandis que moi, je l'aime comme un insensé, comme un furieux: la vue d'un amoureux me met au supplice; et hier, quand j'ai reçu cette lettre, où ce jeune officier me demandait ma sœur en mariage, j'ai sauté sur mes pistolets pour aller lui en demander

raison. Il faut prendre un parti. (Lisant tout bas.) Oui, je lui dis là toute la vérité; et tantôt, quand nous serons seuls, quand tous les ouvriers seront partis, je ferai le même aveu à Thérèse. Il est vrai que tous les jours je forme ce projet, et que je n'ai pas encore pu l'exécuter; mais aujourd'hui j'en aurai le courage. Ah, mon Dieu! la voici.

SCÈNE II.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mon frère! mon frère!

RODOLPHE, brusquement.

Qu'est-ce que c'est? Tu viens encore me déranger?

THÉRÈSE.

Là! ne vas-tu pas me gronder? je viens t'avertir que le déjeuner est prêt.

RODOLPHE, de même.

Je ne puis dans ce moment, je suis à travailler. Mais toi, rien ne t'empêche...

THÉRÈSE.

Non pas; j'aime bien mieux attendre, car je n'ai pas d'appétit quand nous ne déjeunons pas ensemble.

RODOLPHE.

Vraiment? (S'adoucissant.) Je te demande pardon, Thérèse, de t'avoir brusquée tout à l'heure; j'étais occupé.

THÉRÈSE.

Oh! je le vois bien, et beaucoup; car vous n'avez seulement pas songé à m'embrasser.

RODOLPHE.

Tu crois?

THÉRÈSE.

Sans doute; (tendant la joue) et puisque vous êtes pressé, dépêchez-vous. (Rodolphe l'embrasse.) Eh bien! ne semble-t-il pas qu'il me fait une grâce?

RODOLPHE, vivement.

Moi! oh non! certainement; mais vois-tu, Thérèse...

THÉRÈSE, lui faisant signe de la main.

C'est bien; c'est bien, monsieur, que je ne vous dérange pas à

votre travail. Tiens, je m'en vais prendre le mien; et pendant que tu écriras, je broderai auprès de toi sans faire de bruit. (Elle va chercher une chaise de l'autre côté du théâtre, et la place auprès de la table où Rodolphe est occupé à écrire.) De sorte que nous serons chacun à notre ouvrage, sans cesser d'être ensemble.

RODOLPHE, à part.

Et comment renoncer à ce bonheur, à cette douce intimité? (Se mettant à écrire sans la regarder.) Qu'est-ce que tu fais là?

THÉRÈSE.

Une cravate brodée pour toi. (Se levant et s'appuyant sur le dos du fauteuil de Rodolphe.) Et vous, monsieur, toujours dans vos livres à parties doubles! Voilà-t-il des colonnes de chiffres!

RODOLPHE.

Oui. J'établis mon compte, et celui de ce bon Antoine, mon associé.

THÉRÈSE.

Mon ami, sommes-nous bien riches?

RODOLPHE.

Juges-en toi-même. Nous avons pour notre part plus de cent mille francs; moi qui, il y a quelques années, n'avais pas un sou vaillant : et quand je pense que c'est à Antoine que je dois tout cela!

THÉRÈSE.

Il serait possible!

RODOLPHE.

C'est lui qui, dans l'origine, m'a prêté de l'argent, m'a associé à ses bénéfices; c'est lui qui, par ses soins et sa prudence, a doublé ici nos capitaux, tandis que je les exposais sur mer.

THÉRÈSE.

Oui, tu as toujours été pour les entreprises et les aventures.

RODOLPHE.

Que trop! car il y a quelques années, j'avais voulu, contre ses avis, tenter à moi seul une expédition qui avait complétement échoué; j'étais ruiné. Antoine vint me trouver, m'apporta sa part, me força d'en prendre la moitié. Il fallut bien accepter, quitte à lui rendre plus tard; et c'est ce que je fais aujourd'hui, à son insu. Mais, excepté cela, tu sens bien que depuis je n'ai rien fait sans le consulter.

THÉRÈSE.

Et tu as bien raison. Ce brave monsieur Antoine! quel excel-

lent cœur ! Depuis que je sais cela, je vais l'aimer encore plus qu'auparavant.

RODOLPHE.

Tu l'aimes donc beaucoup?

THÉRÈSE.

Sans doute, et lui aussi; il me le dit du moins à chaque instant.

RODOLPHE, se levant.

Comment! il te le dit? Je ne m'en suis cependant pas aperçu.

THÉRÈSE.

Je crois bien, quand tu es ici, vous ne parlez que de commerce et de spéculations; mais quand nous sommes tous deux, ou avec Louise, sa sœur, il est si bon et si aimable!

RODOLPHE, à part.

Il se pourrait! lui, Antoine, mon ami! S'il est vrai...

THÉRÈSE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien. (A part.) Qu'allais-je faire? soupçonner mon bienfaiteur! Pauvre Antoine! qui n'a pour nous deux qu'une amitié de frère! Il en est d'autres plus redoutables; et cette lettre...

THÉRÈSE.

Rodolphe, d'où vient le trouble où je te vois, et quel est ce papier?

RODOLPHE.

Il vous concerne autant que moi; c'est de M. Muller, ce jeune officier que plusieurs fois nous avons rencontré à la promenade.

THÉRÈSE.

Ah, mon Dieu! celui à qui tu as cherché querelle, et avec qui tu voulais te battre, parce que quelquefois il m'avait regardée.

RODOLPHE, avec amertume.

J'avais peut-être tort. Voilà qu'aujourd'hui il vous demande en mariage.

THÉRÈSE, avec joie.

Moi, en mariage! quel bonheur! je craignais que ce ne fût un cartel. Tu lui répondras, n'est-ce pas? et bien honnêtement.

RODOLPHE.

Que lui dirai-je?

THÉRÈSE.

Qu'il nous fait bien de l'honneur; mais que je ne veux pas me marier, que je veux toujours rester avec toi.

RODOLPHE.

Il serait vrai?

THÉRÈSE.

Eh bien! est-ce que cela t'étonne? Toi qui parles, n'as-tu pas déjà refusé plusieurs fois de riches partis? tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai su. Eh bien, je veux suivre ton exemple; nous sommes si heureux! pourquoi changer? Un frère et une sœur qui s'aiment bien, il n'y a rien de plus doux au monde. Tous les ménages que je vois ont des querelles, des disputes; nous, jamais; non : ce que veut l'un de nous est toujours ce que l'autre désire; de sorte qu'aucun n'obéit, et pourtant nous commandons tous deux.

RODOLPHE.

Oui, oui, Thérèse, tu as raison, je crois que je suis bien heureux.

THÉRÈSE, avec joie.

Oui, n'est-ce pas, je tiens bien ton ménage? tu es content de moi?

RODOLPHE.

Oui, Thérèse, oui, ma bonne sœur.

THÉRÈSE.

Dame! je mets le plus d'économie que je peux; mais c'est toi qui dépenses toujours; à chaque instant des robes nouvelles, des fichus que tu achètes pour moi. Aussi le dimanche, quand tu me donnes le bras, et que nous nous promenons ensemble, en passant près de nous, on dit souvent à voix basse : « Voilà un joli couple! » Je ne fais pas semblant de comprendre; mais cela me fait plaisir, et je te serre le bras pour te dire : *Entends-tu?*

RODOLPHE.

Oui, morbleu! je n'entends que trop bien, surtout quand il y a des jeunes gens comme M. Muller. Mais n'en parlons plus; je vais lui envoyer ta réponse, et si tu savais combien elle m'a fait plaisir : si je te disais, Thérèse, pour quelle raison... Hein! qui vient déjà nous déranger?

THÉRÈSE.

C'est notre ami Antoine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE.

ANTOINE.

Oui, mes amis, je viens de faire un tour sur le port, et j'apporte de bonnes nouvelles. Rodolphe, le brick *l'Aventure* est en rade ; on l'a signalé ce matin.

RODOLPHE.

En vérité?

ANTOINE.

Il y a là-dessus vingt mille francs de marchandises qui nous appartiennent. Hein! mon garçon, encore quelques voyages comme celui-là, et nous pourrons expédier aussi des navires à notre compte. Quel plaisir! quand nous entendrons dire sur le port : « A qui appartient ce brick, ou ce beau trois-mâts? » et qu'on répondra : « C'est à la maison ANTOINE, RODOLPHE *et Compagnie.* »

RODOLPHE, en riant.

Voyez-vous l'ambition du commerce?

ANTOINE.

Par exemple, il faudra chercher pour notre navire un beau nom. C'est mademoiselle Thérèse qui se chargera de le trouver.

THÉRÈSE.

C'est déjà fait : il s'appellera le brick *les deux amis.*

ANTOINE, attendri.

Les deux amis! Oui, elle a raison, il n'y a pas de plus beau nom que celui-là. C'est pourtant bien simple; eh bien! il m'aurait fallu un mois pour le trouver. Ah çà, je ne te dérange pas?

RODOLPHE.

Non, sans doute.

ANTOINE.

C'est que, me trouvant près de chez toi, je me suis dit : Je vais lui faire une petite visite d'amitié. J'ai bien fait, n'est-il pas vrai? (Lui donnant une poignée de main.) Tu ne sais pas? les cotons sont en baisse; les cafés se soutiennent, et on offre des colzas à vingt-cinq florins. Qu'est-ce que tu en penses?

THÉRÈSE.

Il me semble, monsieur Antoine, que vos visites d'amitié ressemblent à des conférences de commerçants.

ANTOINE.

Non, ce que j'en dis, ce n'est pas pour affaires, c'est pour causer, et voilà tout. A propos, j'oubliais. Dites donc, mes amis, je marie ma sœur.

RODOLPHE.

Comment !

THÉRÈSE.

Et c'est aujourd'hui que vous nous l'apprenez ?

ANTOINE.

Eh, parbleu ! je ne le sais que d'hier. J'étais à faire une addition, et Louise travaillait auprès de moi.

THÉRÈSE, regardant Rodolphe.

Comme nous, ce matin.

ANTOINE.

Quand je m'aperçois qu'elle pleurait. « Louise, que je lui dis, « pourquoi que tu pleures pendant que je travaille ? ça me fait « tromper. » Elle me répond : « Ce n'est pas ma faute, c'est que « Julien va partir. — Tu l'aimes donc ? — Eh oui ! sans doute. » Julien est un jeune homme, notre voisin, qui est commis chez un marchand. Je laisse là mon addition, je prends mon chapeau, et je vais à la boutique. « Julien, est-il vrai que vous partez ? — « Oui, monsieur. — Et pourquoi ? — Pour faire fortune, et re- « venir ici m'établir. — Et si je vous donne cinquante mille « francs ? — Je refuserai. — Et ma sœur par-dessus le marché ? « — J'accepterai. » Et déjà il voulait se jeter à mes pieds. Je le reçois dans mes bras, je le mène dans ceux de ma sœur ; et, dans une demi-heure tout a été arrangé. C'est aujourd'hui que nous signons le contrat, et que nous faisons le repas des fiançailles. Tu en seras, n'est-ce pas ? ainsi que vous, mademoiselle Thérèse ?

THÉRÈSE.

Oui, sans doute ; mais c'est chez nous qu'on dînera.

RODOLPHE.

Tu as raison, et tu nous commanderas un fameux dîner, entends-tu, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Sois tranquille.

ANTOINE.

Eh bien ! voilà des bêtises, et je ne le veux pas ; aller ainsi dépenser de l'argent pour rien.

RODOLPHE.

Ça te convient bien de parler, toi qui viens de donner cinquante mille francs à ta sœur !

ANTOINE.

Quelle différence ! cela, c'est utile ; et puis, s'il faut te le dire, c'est à contre-cœur que je fais ce mariage, car j'aurais voulu voir à ma sœur un autre époux que celui-là, quoiqu'il soit bien gentil.

THÉRÈSE.

Et qui donc ?

ANTOINE.

Eh parbleu ! mon ami Rodolphe, ici présent. Moi, je n'y entends pas de finesse. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que lui et ma sœur eussent à s'adorer. Ça n'a jamais pris, ça n'est pas de ma faute.

THÉRÈSE, *émue.*

Eh bien, par exemple ! de quoi vous mêliez-vous ? et pourquoi les forcer ?

ANTOINE.

Je ne les forçais pas ; mais, enfin, si cela avait pu s'arranger.

THÉRÈSE, *vivement.*

Cela ne se pouvait pas, puisque Louise en aimait un autre. Vous auriez donc voulu la rendre malheureuse ?

ANTOINE.

Moi, la rendre malheureuse ! (*A Rodolphe.*) Ah çà, qu'est-ce qu'elle a donc, ta sœur ? je ne l'ai jamais vue comme ça.

RODOLPHE, *avec émotion.*

Rien : c'est par amitié pour Louise, et par intérêt pour toi-même.

ANTOINE.

A la bonne heure ; mais il ne faut pas me rudoyer pour ça. Je voulais que tu fusses mon frère, c'est manqué ; n'y pensons plus. (*Regardant Thérèse.*) Il y aura peut-être quelque autre moyen de s'entendre là-dessus.

THÉRÈSE, *qui pendant ce temps a remonté le théâtre.*

Eh ! c'est ma chère Louise ! c'est la nouvelle mariée !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LOUISE.

LOUISE.

Eh bien, Antoine ! qu'est-ce que tu fais donc ? je t'ai cherché partout. Heureusement que quand tu n'es pas à ton comptoir, tu

es toujours ici; alors j'étais sûre de te trouver. Bonjour, monsieur Rodolphe! Bonjour, Thérèse! vous savez, n'est-ce pas?...

ANTOINE.

Oui, oui, n'en parlons plus, je leur ai tout dit.

LOUISE.

Tant pis, je leur aurais raconté. (A Antoine.) Mais tu es là à causer, et pendant ce temps-là il s'impatiente, il se désespère peut-être.

ANTOINE.

Eh! qui donc?

LOUISE.

Julien, qui t'attend chez le notaire : le contrat ne se fera pas tout seul; il faut encore convenir des articles; mais, voilà comme tu es : dès qu'il ne s'agit plus de commerce...

ANTOINE.

Allons, ne vas-tu pas me faire aussi une scène? Je me rends chez ton notaire, et, mieux que cela, je vais lui porter la dot.

LOUISE.

A la bonne heure, mais dépêche-toi; je me figure ce pauvre Julien...

ANTOINE.

N'est-il pas bien à plaindre! Voyons, Rodolphe, toi qui es notre caissier, donne-moi des fonds.

RODOLPHE.

Attends, je suis à toi. (Ouvrant un tiroir.) Mais auparavant, comme amis de la famille, permets-nous, à Thérèse et à moi, d'offrir notre cadeau à la mariée...

ANTOINE.

La! encore des bêtises!... Vois-tu, Rodolphe, je te l'ai dit cent fois, tu n'es pas plus né pour le commerce que...

LOUISE.

Dieu! la belle chaîne d'or!

THÉRÈSE, bas, à Rodolphe.

Ah! que tu es aimable!

RODOLPHE, de même.

Ce n'est pas moi, c'est toi qui la lui donnes, car c'est pour Thérèse que je l'avais achetée.

(Il va se mettre à sa table, et compte des billets.)

ANTOINE.

Je vous le demande, une chaine d'or à une petite fille comme celle-là! Qu'est-ce qu'il donnera donc à sa sœur, quand elle se mariera! car voilà un bel exemple, mademoiselle Thérèse; j'espère que vous en profiterez.

LOUISE, mettant la chaîne à son cou.

Oui, oui, il faut vous marier; c'est si gentil... Regardez donc comme ça brille... Et puis, quand vous voudrez, vous ne manquerez pas d'amoureux.

ANTOINE.

Pour ça, j'en réponds; car moi, qui vous parle, j'en connais plus d'un.

RODOLPHE, qui est à la table, et qui a donné plusieurs fois des marques d'impatience.

Viens donc au moins m'aider, je ne sais pas si j'ai là ton compte.

ANTOINE, sans le regarder.

Eh! va toujours, je m'en rapporte à toi. (*A Thérèse.*) Et ceux dont je vous parle là, mademoiselle Thérèse, ce sont des gens qui vous recherchent pour vous, et non pour les écus de votre frère.

RODOLPHE.

C'est pour toi que je fais ce bordereau; si tu ne viens pas examiner...

ANTOINE.

J'y suis, j'y suis, mon ami : vingt, vingt-cinq, trente; voilà trente mille francs. (*A Thérèse.*) Vous penserez à ce que je vous ai dit, à vos moments perdus, à votre aise, parce que j'ai pour vous un jeune homme en vue.

LOUISE.

Je gage que je le connais?

ANTOINE.

Je te dis que non.

LOUISE.

Je te dis que si.

ANTOINE.

Eh! je te dis que non.

RODOLPHE, impatienté, les interrompant.

Ah çà, morbleu! finirez-vous? Il me semble que quand il s'agit d'affaires on doit être à ce que l'on fait.

ANTOINE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend donc? j'y suis plus que toi.

(Regardant le bordereau.) Quarante mille francs en effets, les voici. Plus, dix mille francs comptant.

RODOLPHE.

Ou c'est tout comme : un billet passé à mon ordre, que je dois toucher aujourd'hui chez Durand, négociant.

ANTOINE.

Eh bien ! cours vite les chercher pendant que je vais arrêter les comptes et signer le reçu.

RODOLPHE.

Ils ont un caissier qui va me tenir un quart d'heure.

LOUISE.

Encore des retards, raison de plus pour se presser. (Prenant le bras de Rodolphe.) J'y vais avec vous.

ANTOINE.

Eh bien ! allez vite, allez donc.

LOUISE, en sortant.

Ne vous faites pas attendre, c'est pour midi.

(Elle sort avec Rodolphe.)

SCÈNE V.

ANTOINE, THÉRÈSE.

ANTOINE, les regardant sortir.

C'est ça, j'aime autant qu'ils s'en aillent, parce que, s'il faut vous le dire, mademoiselle Thérèse, je ne suis pas fâché de me trouver seul avec vous.

THÉRÈSE.

Et pourquoi ?

ANTOINE.

Oh ! pourquoi. Tenez, moi, j'ai un style de négociant, et, dans mes conversations comme dans mes lettres de commerce, je vais droit au fait. Voici donc l'affaire en question. Je suis le meilleur ami de votre frère, je suis son associé ; tout entier à mon négoce, rien jusqu'ici n'avait manqué à mon bonheur ; mais, depuis quelque temps, ça n'est plus ça, je ne suis plus heureux.

THÉRÈSE.

Vous, monsieur Antoine, il se pourrait ?

ANTOINE.

J'étais bien sûr que cela vous ferait du chagrin, parce que vous

êtes bonne. Oui, mademoiselle Thérèse, je trouve que ma maison est trop vaste, que mon comptoir est trop grand ; il y a toujours là, à côté de moi, quelque chose que je cherche et que je ne trouve pas. Enfin, ce qui me manque, c'est une bonne femme, et si vous le voulez, mademoiselle, nous arrangerons cette affaire-là ; car c'est de vous que je suis amoureux.

THÉRÈSE.

O ciel! je n'en reviens pas, m'avouer ainsi tout uniment...

ANTOINE, froidement.

Dame! je vous le dis comme ça est : j'ai trente-cinq ans, une jolie fortune et une bonne réputation. Vous ne trouverez pas en moi un malin, mais un bon enfant. Vous mènerez tout à votre gré, comme ici, comme chez votre frère ; ou plutôt, comme vous l'aimez autant que moi, nous ne nous quitterons pas, nous ferons ménage ensemble. Ce n'est pas quand je vais être heureux, que je veux qu'il cesse d'être mon associé.

THÉRÈSE.

Antoine, que de bonté ! que de générosité !...

ANTOINE.

Du tout ! ça ne me coûte rien ; votre bonheur d'abord, et puis le mien après, si ça se peut sans vous gêner.

THÉRÈSE.

Si vous saviez dans quel embarras je me trouve! Je ne sais comment reconnaître, comment vous répondre. Pourquoi n'avez-vous pas parlé de cela à mon frère?

ANTOINE.

Je m'en serais bien gardé ! Rodolphe est mon ami, mon débiteur, puisque j'ai été assez heureux pour lui rendre quelques services ; et si je lui avais dit : Frère, j'aime ta sœur, veux-tu me la donner? il m'aurait répondu sur-le-champ, comme moi ce matin à Julien : Tiens, la voilà, elle est à toi ; et peut-être, Thérèse, cela ne vous aurait-il pas convenu, parce qu'il peut y avoir des raisons, des causes que les frères ne connaissent pas ; par ainsi je me suis dit : Je vais d'abord en parler à Thérèse, et si elle y consent, le reste ne sera pas long.

THÉRÈSE.

Peut-être vous trompez-vous ; car si ma franchise doit égaler la vôtre, je vous avouerai que je n'ai pas l'idée de me marier.

ANTOINE.

Je comprends, vous en aimez un autre.

THÉRÈSE.

Non, et même, si j'avais un choix à faire, c'est vous, Antoine, que je préférerais.

ANTOINE.

Il serait possible ?

THÉRÈSE.

Mais je vous l'ai dit, je ne vois en vous que l'ami de mon frère, que le mien ; je crains de vous fâcher en vous l'avouant, mais je n'ai point d'amour pour vous, je n'ai que mon amitié à vous offrir.

ANTOINE.

Dites-vous vrai ? eh bien ! morbleu ! c'est tout ce que je demande, et puis le reste viendra plus tard. Qu'un joli garçon soit exigeant, rien de mieux. Mais moi, je suis encore trop heureux de ce que vous voulez bien m'accorder. (Lui baisant la main.) Oui, ma petite Thérèse, je vous jure que cet aveu-là suffit à mon bonheur, et que jamais...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; RODOLPHE, qui est entré avant la fin de la scène.

RODOLPHE.

Qu'ai-je entendu ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon frère !

ANTOINE.

Eh bien ! il arrive à propos, et il va être joliment content. (Allant à lui.) Viens donc, mon ami, si tu savais...

RODOLPHE, brusquement.

Laissez-moi.

ANTOINE.

Eh bien ! à qui en as-tu donc ? Est-ce à moi que tu parles ?

RODOLPHE.

A vous-même.

THÉRÈSE.

Mon frère...

RODOLPHE, avec emportement.

Taisez-vous ; mêlez-vous de ce qui vous regarde.

ANTOINE.

Ah! je vois ce que c'est : parce que toi, qui es sévère en diable, tu m'as vu lui baiser la main; mais sois tranquille, quand tu connaîtras mes intentions...

RODOLPHE.

Du tout, monsieur, du tout; ce n'est pas cela. Ma sœur... ma sœur est sa maîtresse; qu'on lui fasse la cour, qu'elle prête l'oreille à tous les propos, cela m'est parfaitement indifférent.

THÉRÈSE.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?

RODOLPHE.

Ce qu'il m'importe, c'est d'avoir un associé qui s'occupe de son etat et qui songe à ses affaires. (S'approchant de la table.) J'en étais sûr, le compte n'est pas arrêté, le reçu n'est pas fait; vous aviez apparemment d'autres soins plus importants.

ANTOINE.

Que diable de querelle vient-il me chercher là? Que je le signe à présent ou dans une heure, qu'est-ce que cela fait?

RODOLPHE.

Cela fait... Cela fait que chaque jour il en est ainsi, que toutes les affaires sont négligées, et pourquoi? parce qu'au lieu de rester à son comptoir, monsieur est toute la journée hors de chez lui, et c'est sur moi seul que retombe tout le travail.

ANTOINE.

Eh mais! au bout de dix ans, voilà la première fois qu'il s'en plaint.

RODOLPHE, éclatant.

Parce qu'il y a un terme à tout, parce que cela devient insupportable, et que je ne peux plus y tenir.

ANTOINE.

Ah çà, morbleu! tu le prends là sur un ton...

RODOLPHE.

J'en ai le droit; et s'il ne vous convient pas, il y a un moyen de nous mettre d'accord. Dans une heure, vous recevrez l'argent qui vous revient, celui que je vous dois. J'en ai fait le compte ce matin, et désormais nous ne travaillerons plus ensemble.

THÉRÈSE.

Rodolphe, qu'est-ce que tu dis là?

ANTOINE, stupéfait.

Comment!

RODOLPHE.

Il faut que cela finisse ; quand on ne s'entend plus, le mieux est de ne pas se voir.

ANTOINE.

Comment ! tu me chasses de toi ! Tu te souviendras que c'est toi.

THÉRÈSE.

Antoine ! Antoine ! moi, je vous conjure de rester.

ANTOINE.

Non pas ; je suis fier aussi, moi, et si jamais je remets les pieds ici...

RODOLPHE.

A la bonne heure.

ANTOINE.

Après un pareil traitement, il faudrait que je fusse bien lâche. (En sanglotant.) Ne crois pas que je te regrette, au moins.

RODOLPHE.

Et moi donc.

ANTOINE.

Un mauvais caractère.

RODOLPHE.

Un brouillon.

ANTOINE.

Un ingrat.

RODOLPHE.

Un fou.

ANTOINE.

Je trouverai dix amis qui vaudront mieux que toi.

RODOLPHE.

Eh bien ! prends-les, et que je n'entende plus parler de toi.

ANTOINE, étouffant.

C'est dit, oui, oui, et je suis enchanté de ne plus te revoir. (A part, en s'en allant.) Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! j'étouffe ; j'en mourrai, c'est sûr.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, RODOLPHE.

(Thérèse est assise dans un coin et pleure ; Rodolphe, sans la regarder, se promène avec agitation.)

RODOLPHE.

Comptez donc sur les amis ! ils profitent de votre confiance

pour vous trahir. Moi qui tous les jours les laissais ensemble ; moi qui ce matin encore le vantais à Thérèse, tandis que depuis longtemps j'aurais dû me douter de ses projets ! (S'arrêtant devant Thérèse.) Eh bien ! vous pleurez, vous êtes désolée de son départ ?

THÉRÈSE.

Oui, sans doute ; mais plus encore d'avoir vu mon frère injuste et cruel ; c'est la première fois.

RODOLPHE.

C'est votre faute, pourquoi m'avez-vous trompé ?

THÉRÈSE.

Moi !

RODOLPHE.

Oui, vous n'avez refusé ce matin M. Muller, ce jeune officier, que parce qu'en secret vous aimiez Antoine ; non pas, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne soyez libre de l'épouser, ce n'est certainement pas moi qui vous en empêcherai, mais j'ai dû être blessé de votre manque de confiance.

THÉRÈSE.

Comment ! tu peux supposer que M. Antoine...

RODOLPHE.

Vous me ferez peut-être accroire que tantôt, ici, il ne vous a pas parlé d'amour ?

THÉRÈSE.

Pourquoi le nierais-je ? c'est la vérité.

RODOLPHE.

Vous voyez donc bien qu'il voulait vous séduire.

THÉRÈSE.

Il m'a offert son cœur, sa fortune et sa main.

RODOLPHE, à part.

Le perfide ! (Haut.) Et je suis arrivé au moment où il vous remerciait.

THÉRÈSE.

Oui, il me remerciait de mon amitié, car c'est la seule chose que je lui aie accordée.

RODOLPHE.

Que dites-vous ? Vous lui auriez répondu...

THÉRÈSE.

Que je l'acceptais pour ami, et non pour époux.

RODOLPHE, confondu.

Quoi !

THÉRÈSE.

J'ai ajouté ce que vous saviez déjà, que je ne voulais pas me marier, que je voulais toujours rester avec vous ; il est vrai qu'alors je vous croyais meilleur : je ne vous avais jamais vu aussi méchant qu'aujourd'hui.

RODOLPHE, à part.

Dieu ! qu'ai-je fait ? (Haut.) Oui, Thérèse, tu as raison, je suis un malheureux ! je suis indigne de votre amitié à tous deux ! Pauvre Antoine ! comme je l'ai traité ! lui, mon ami, mon bienfaiteur !

THÉRÈSE.

Tu as rompu avec lui.

RODOLPHE.

Est-ce possible ?

THÉRÈSE.

Tu l'as chassé de chez toi.

RODOLPHE.

Oh non, non ! pour cela je ne le crois pas.

THÉRÈSE.

Et le jour où sa sœur se marie, le jour où il devait venir dîner avec nous en famille !

RODOLPHE.

Je l'ai chassé ! mon meilleur ami ! mon frère ! (A Thérèse.) J'étais donc bien en colère ?

THÉRÈSE.

Jamais je ne t'ai vu dans un état pareil ; tes traits étaient renversés, ta physionomie n'était point reconnaissable ; bien certainement, Rodolphe, tu souffrais.

RODOLPHE.

Oui, j'éprouvais un mal affreux, ma tête n'était plus à moi ; mais cela va mieux, et si je revoyais Antoine, je serais tout à fait heureux. Dis-moi, Thérèse, crois-tu qu'il revienne ?

THÉRÈSE.

Non, il l'a juré ; mais si tu allais chez lui, si tu lui tendais la main.

RODOLPHE.

Tu as raison, mais je n'ose pas ; après ce qui s'est passé, j'aurais honte à paraître devant lui, du moins dans ce moment.

THÉRÈSE.

Eh bien ! j'irai.

RODOLPHE.

Ah ! que tu es bonne !

THÉRÈSE.

Je lui dirai : « Antoine, je viens de la part de mon frère ; embrassons-nous, et que tout soit oublié. »

RODOLPHE.

Ah ! tu l'embrasseras ? Oui, oui, tu as raison ; ou plutôt, si tu lui écrivais de venir te parler, et que ce fût ici que notre réconciliation eût lieu.

THÉRÈSE.

Comme tu voudras, j'écrirai.

RODOLPHE.

Adieu, Thérèse, adieu, ma sœur ; j'ai besoin de prendre l'air, cette scène m'a bouleversé ; je vais un moment sur le port. Tu vas écrire, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Oui. Tu ne m'en veux donc pas ?

RODOLPHE, revenant et l'embrassant.

Moi, jamais. Adieu, adieu, Thérèse.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, seule.

Qu'a-t-il donc ? je ne l'ai jamais vu dans un pareil trouble ; et moi-même,... je ne sais pourquoi, mais tout à l'heure, quand il m'a serrée dans ses bras, j'étais tout émue, mon cœur battait avec violence ; par un mouvement involontaire, je me suis éloignée de lui : quoique heureuse, il me semblait que je faisais mal. (En souriant.) Allons, suis-je folle ? où est le mal d'embrasser son frère ? Écrivons. Aussi, je vous le demande, ce Rodolphe, qui d'ordinaire est la bonté et la douceur mêmes, aller s'emporter ainsi à l'idée seule de mon mariage ! Eh bien ! je le conçois presque ; car tantôt, lorsque Antoine a parlé du projet qu'il avait eu de marier Louise et mon frère, j'ai senti un mouvement de dépit et de colère ; peu s'en est fallu que je ne lui cherchasse querelle. Je voudrais bien savoir si toutes les sœurs sont comme cela pour leurs frères ; il faudra que je demande... Ah ! c'est Louise.

(Se levant et fermant la lettre.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE; LOUISE, un mouchoir à la main, en costume de mariée.

LOUISE, pleurant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui est-ce qui se serait attendu à cela?

THÉRÈSE.

Qu'as-tu donc, ma chère Louise?

LOUISE.

Pardine, ma'm'selle, vous le savez bien, puisque vous étiez témoin. Est-ce que mon frère ne vient pas de rentrer dans un état à fendre le cœur? Il jure, il pleure, il s'emporte; tout cela à la fois. Ah! mon Dieu! que les hommes ont un vilain caractère! se fâcher comme cela, et au moment d'une noce encore! comme s'il n'aurait pas pu attendre après mon mariage; mais les frères n'ont aucun égard.

THÉRÈSE.

Calme-toi; tout cela s'arrangera.

LOUISE.

Du tout; car Julien aussi se désole. Si vous saviez comme à son tour Antoine l'a traité! ce pauvre garçon a eu le contre-coup, lui, et le plus terrible, c'est que mon frère ne veut plus entendre parler de mariage; c'est qu'il veut que je rende tout de suite,... tout de suite, la belle chaîne d'or que M. Rodolphe m'a donnée: je vous demande pourquoi, car enfin je ne suis pas brouillée avec votre frère.

THÉRÈSE.

Sois tranquille. Rodolphe est déjà revenu à la raison, et j'espère que bientôt Antoine lui-même...

LOUISE.

Ah! tâchez, je vous en prie, et le plus tôt possible, car la cérémonie est pour deux heures. Mais enfin dites-moi donc comment ça est venu?

THÉRÈSE.

Je ne sais; j'étais là à causer avec Antoine, et je crois qu'il me baisait la main lorsque Rodolphe est entré.

LOUISE.

Et c'est pour cela qu'il s'est fâché? Ah, bien! mon frère est bien

meilleur enfant ; on m'embrasserait bien tant qu'on voudrait, que cela lui serait égal.

THÉRÈSE.

Quoi ! ça ne lui cause aucune émotion ?

LOUISE.

Du moins je ne m'en suis pas aperçue. Mais Julien, c'est différent, il est comme un lion ; mais cette colère-là n'empêche pas de l'aimer, au contraire ; seulement ça dégoûterait presque d'être coquette ; parce que, voyez-vous , dès qu'il est malheureux, je le suis aussi.

THÉRÈSE.

Bonne Louise ! et tu partages de même tous les chagrins de ton frère ?

LOUISE.

Oh ! je l'aime beaucoup, c'est vrai ; mais ce n'est pas tout à fait de même.

THÉRÈSE.

Comment ! est-ce que ce sentiment-là n'est pas le plus doux, le premier des devoirs ? est-ce que ton frère n'est pas l'objet constant de toutes tes pensées ?

LOUISE.

Dame ! j'y pense quand ça vient, quand il est là ; mais pour Julien, c'est autre chose. Je ne sais pas comment ça se fait, mais le jour, la nuit, son image est toujours devant mes yeux.

THÉRÈSE, *un peu émue.*

Comment ! lorsque ton frère te quitte, lorsqu'il s'éloigne de toi pour quelques instants, cela ne te fait pas de chagrin ?

LOUISE.

Ma foi non, parce que je me dis : « Il reviendra. » Mais, par exemple, quand Julien fait seulement un petit voyage, il me semble que je ne dois plus le revoir, que tout est fini pour moi, que je suis seule au monde. Pour abréger le temps, je me désespère, je compte les heures, les minutes ; et dès que je l'aperçois, ah ! j'éprouve une joie, un bonheur qui fait tout oublier.

THÉRÈSE, *à part, avec émotion et frayeur.*

Ah, mon Dieu ! (*Haut.*) Et dis-moi, Louise, quand ton frère te prend la main, quand il t'embrasse ?

LOUISE.

Je ne m'en aperçois seulement pas ; mais Julien, (*à voix basse*) c'est bien différent. Je ne peux pas dire,... j'éprouve d'abord comme

une émotion, et puis comme un battement de cœur qui me coupe la respiration.

THÉRÈSE.

Il se pourrait ?

LOUISE.

Mais ça n'est pas étonnant, et je vous en dirai bien la cause, si vous voulez ; c'est que j'aime l'un comme mon frère, et l'autre comme mon amoureux. (*A Thérèse, qui chancelle, et qui s'appuie contre le fauteuil.*) Eh bien ! eh bien ! mademoiselle Thérèse, qu'avez-vous donc ?

THÉRÈSE, *se cachant la figure.*

Ah, malheureuse !

LOUISE.

Est-ce que je vous ai fâchée ? est-ce que je vous ai fait de la peine ?

THÉRÈSE.

Non, non, je te remercie. Louise, va trouver ton frère, remets-lui cette lettre ; je veux lui parler ; crois-tu qu'il vienne ?

LOUISE.

Ah, oui ! mademoiselle ; car tout à l'heure, chez nous, tout en disant qu'il ne reviendrait jamais ici, à chaque instant il prenait son chapeau comme pour sortir ; et tenez, tenez, le voici !

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon, laisse-nous.

LOUISE.

Vous arrangerez cela, n'est-ce pas ? et quant à la chaîne d'or, s'il vous en parle, dites-lui que je l'ai rapportée, et qu'on n'en a pas voulu.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; ANTOINE, *qui est entré d'un air rêveur, lève les yeux et aperçoit sa sœur.*

ANTOINE, *à Louise.*

Que fais-tu ici ?

LOUISE.

Rien, mon frère ; je m'en vais. (*A part.*) Je m'en vais consoler Julien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

ANTOINE, THÉRÈSE.

(Antoine a un air embarrassé, et regarde de tous côtés.)

THÉRÈSE, regardant du côté de la chambre de Rodolphe.

Oui, il n'y a pas à hésiter, je n'ai qu'un seul moyen. (Allant au-devant d'Antoine, qui est dans le fond.) Vous voici, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Oui, j'étais sorti pour prendre l'air; et en revenant, en voyant cette maison où je venais chaque jour, je me suis trompé de porte, je croyais rentrer chez moi.

THÉRÈSE.

Vous avez eu raison.

ANTOINE.

Au fait, j'ai juré de ne plus voir Rodolphe; mais vous, Thérèse, c'est bien différent!

THÉRÈSE.

Je vous remercie; (montrant la lettre qui est sur la table) car je vous avais écrit pour vous supplier de revenir, de vous raccommoder avec mon frère.

ANTOINE.

Moi? après la manière dont il m'a traité!

THÉRÈSE.

Il reconnait ses torts; il brûle de vous en demander pardon, mais il n'ose pas vous voir et vous embrasser.

ANTOINE.

Vraiment? Rodolphe! mon ami! où est-il? Venez, conduisez-moi vers lui!

THÉRÈSE.

Un instant. Pour mieux sceller votre réconciliation, pour que désormais vous soyez toujours unis, j'ai une demande à vous faire.

ANTOINE.

Vous, morbleu! parlez; tout ce que je possède est à vous deux.

THÉRÈSE.

Vous m'avez dit ce matin que vous m'aimiez; que vous vouliez m'épouser.

ANTOINE.

Ah! c'eût été le bonheur de ma vie.

THÉRÈSE.

Eh bien ! si vous m'aimez encore, si ma main peut avoir pour vous quelque prix, je vous la donne ! elle est à vous !

ANTOINE, d'un air incrédule.

Comment ! il se pourrait ? Je vous en prie, Thérèse, ne m'abusez pas ; il y aurait de quoi en mourir.

THÉRÈSE.

Je suis prête à vous épouser cette semaine, demain, aujourd'hui, si cela se peut.

ANTOINE.

O ciel ! un bonheur si grand, si inattendu ! c'est tout au plus si j'ai la force d'y résister.

THÉRÈSE.

Antoine, mon bon Antoine, mon ami, calmez-vous, et écoutez-moi. J'y mets une condition : c'est qu'à l'instant, à l'instant même, vous irez demander le consentement de mon frère.

ANTOINE.

J'y vais.

THÉRÈSE.

Et s'il hésitait ?

ANTOINE.

Il n'hésitera pas.

THÉRÈSE.

Enfin, vous lui direz que c'est moi, moi qui le veux, entendez-vous, Antoine ?

ANTOINE.

Parbleu ! si j'entends... Tenez, le voici ; c'est lui. Restez, et vous allez voir.

THÉRÈSE.

Non, je vous en supplie. (En s'en allant.) Ah ! devant lui je n'en aurais pas le courage.

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE XII.

ANTOINE, RODOLPHE.

(Rodolphe entre d'un air rêveur. Il lève les yeux ; il aperçoit Antoine. Tous les deux se regardent un instant, et, sans parler, se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

RODOLPHE.

Mon frère !

ANTOINE.

Mon ami!

RODOLPHE.

Mon ami! Antoine, tu me pardonnes?

ANTOINE.

Oui, oui, tout est oublié, à une condition, c'est que nous ne parlerons jamais de ce qui s'est passé.

RODOLPHE.

Oui, oui, tu as raison; mais j'ai besoin de te dire combien je t'aime, combien je suis heureux de pouvoir m'acquitter envers toi.

ANTOINE.

Eh bien, Rodolphe! sois content, je viens t'en offrir l'occasion.

RODOLPHE.

Parle.

ANTOINE.

Nous nous aimons comme deux amis, et, si tu veux, nous pouvons nous aimer comme deux frères.

RODOLPHE.

Que veux-tu dire?

ANTOINE.

J'aime ta sœur, donne-la-moi pour femme.

RODOLPHE, vivement.

Comment! Thérèse?

ANTOINE.

Eh bien! ne vas-tu pas recommencer? Que diable a-t-il donc aujourd'hui?

RODOLPHE, se reprenant.

Non, mon ami, pardonne. Certainement, moi je ne demande pas mieux, tu sens bien que je serais trop heureux; mais je crois connaître les sentiments de ma sœur, et, quelque amitié que j'aie pour toi, je ne peux pas la contraindre.

ANTOINE.

Quoi! c'est pour cette raison que tu hésites?

RODOLPHE.

Oui, mon ami, sans cela...

ANTOINE, lui sautant au cou.

Ah! quel bonheur! partage ma joie, c'est Thérèse, Thérèse elle-même qui m'envoie vers toi.

RODOLPHE.

Que dis-tu?

ANTOINE.

Ce matin, il est vrai, elle m'avait refusé, mais elle a changé d'idée, elle me donne son consentement; elle m'a chargé d'avoir le tien... Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend? Rodolphe, mon ami, qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien; la surprise, l'émotion...

ANTOINE.

C'est comme moi, tout à l'heure; ça m'a produit cet effet-là: j'étais bien sûr que tu en serais enchanté; mon bon Rodolphe, mon ami, nous voilà donc frères!

RODOLPHE, affectant un air tranquille.

Elle t'aime donc, tu en es sûr?

ANTOINE, avec bonhomie.

Dame, elle me l'a dit.

RODOLPHE, avec effort.

C'est bien, Thérèse est à toi.

ANTOINE.

Quel bonheur!

RODOLPHE.

Sa dot est prête depuis longtemps.

ANTOINE.

Sa dot! est-ce que j'en ai besoin? est-ce que ce n'est pas moi, maintenant, qui suis le plus riche? Adieu, mon ami, je cours tout disposer, prévenir ma sœur et Julien; ces pauvres enfants, je les ai fait pleurer, et j'en suis désolé; il est si cruel, quand on est heureux, de faire de la peine à quelqu'un! (Lui prenant la main.) N'est-ce pas, mon ami? Adieu, dans l'instant je reviens, en jeune homme, en marié, le bouquet au côté et le contrat à la main. Nous le signerons tous deux en même temps.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

RODOLPHE, seul.

Je ne puis en revenir! quelle perfidie! quelle fausseté! Thérèse qui tout à l'heure encore me promettait de ne pas me quitter! Mais de quoi ai-je à me plaindre? En épousant Antoine, elle ne croit pas manquer à sa parole; c'est lui qui est son amant, et moi, moi, je ne suis que son frère. Ah! qu'elle sache du moins.... Et

pourquoi ? pour nous rendre encore plus étrangers l'un à l'autre, pour briser jusqu'au dernier lien qui l'attachait à moi ; non, maintenant moins que jamais ; elle l'ignorera toujours. Oui, Thérèse, j'ai promis à ta mère expirante de m'occuper de ton bonheur ; je l'ai fait, même aux dépens du mien ; et vous, qui me l'aviez confiée, reprenez-la maintenant, mes serments sont remplis ! C'est elle ! allons, du courage.

SCÈNE XIV.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, tremblante.

Mon frère, Antoine est parti ?

RODOLPHE.

Oui, il me quitte à l'instant.

THÉRÈSE, de même.

Vous a-t-il parlé ?

RODOLPHE.

Il m'a tout dit ; j'ai donné mon consentement, et ce soir vous serez sa femme.

THÉRÈSE, à part, levant les yeux au ciel.

Allons, tout est fini.

RODOLPHE.

Un seul mot, Thérèse ; pourquoi tantôt ne m'avez-vous pas dit la vérité ? Vous m'avez déclaré ce matin que vous ne vouliez pas vous marier.

THÉRÈSE.

C'est vrai ; mais je le veux maintenant.

RODOLPHE.

Qui a pu vous faire changer d'idée ?

THÉRÈSE.

Je ne puis le dire ; et je vous prie de ne jamais me le demander, c'est le seul secret que j'aurai jamais pour vous.

RODOLPHE.

Thérese, tu ne m'aimes donc plus ?

THÉRÈSE, avec tendresse.

Moi, je ne t'aime plus !... (S'arrêtant, et faisant un effort sur elle-même.) Enfin je veux me marier, et je ne veux pas d'autre époux qu'Antoine.

RODOLPHE.

Tu as raison, c'est un honnête homme, et il te rendra heureuse! (Allant au secrétaire, et en tirant des papiers.) Tiens, voilà notre fortune; c'est pour toi que je l'ai acquise; ce n'était pas là l'usage que je comptais en faire! Mais n'importe, prends, c'est ta dot.

THÉRÈSE.

C'est bien, c'est bien.

RODOLPHE.

Sois heureuse, pense à ton frère; adieu.

THÉRÈSE.

Où vas-tu?

RODOLPHE.

M'embarquer sur le premier vaisseau qui mettra à la voile.

THÉRÈSE.

Quoi! tu abandonnes ces lieux; je partirai avec toi, je ne te quitte pas.

RODOLPHE.

Et Antoine?

THÉRÈSE.

Peu m'importe!

RODOLPHE.

Lui, ton prétendu?

THÉRÈSE.

Mon devoir est de suivre tes pas.

RODOLPHE.

Toi, me suivre! Un mot seul va t'en empêcher. Oui! Thérèse, apprends donc la vérité : jusqu'à présent tu n'as vu en moi qu'un ami, un frère...

THÉRÈSE.

N'achève pas; fuis, éloigne-toi.

RODOLPHE, à part.

Grand Dieu! quel espoir! (Haut.) Oui, Thérèse, tu as raison, il faudrait te fuir si tu m'aimais comme je t'aime, si mon amour était partagé.

THÉRÈSE, hors d'elle-même.

Va-t'en, va-t'en.

RODOLPHE.

Dieu! que viens-je d'entendre! (A Thérèse, qui se cache la figure.) Thérèse, calme ton effroi; s'il est vrai que tu m'aimes, tu le peux sans crime, sans remords, je ne suis pas ton frère.

THÉRÈSE.

Que dis-tu? il se pourrait!

RODOLPHE.

J'en atteste ta mère, qui t'a donnée à moi, qui nous entend peut-être, et qui sait que je ne suis pas indigne de tant de bonheur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; LOUISE.

LOUISE, en dehors.

Thérèse! Thérèse! (Elle entre.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? Venez-vous? Vous n'êtes pas encore prêts; tout le monde est réuni chez le notaire; si vous saviez, Thérèse, combien nous sommes tous enchantés, moi d'abord de vous avoir pour sœur, et puis Antoine, votre prétendu; il est d'une joie, d'une ivresse!

RODOLPHE, à part.

Dieu! que lui dire?

THÉRÈSE, à part.

Et comment lui apprendre?

LOUISE.

Ce pauvre Antoine, je ne le reconnais plus, il ne peut pas rester en place; et voilà pourquoi nous sommes venus tous deux vous chercher.

THÉRÈSE.

Et où est-il donc?

LOUISE.

Il m'a dit d'entrer toujours, parce qu'il a rencontré à votre porte un jeune officier, M. Muller, qui l'a arrêté et qui s'est mis à lui parler tout bas.

RODOLPHE, à lui-même.

Muller à qui j'ai écrit ce matin.

LOUISE.

Eh bien! qu'avez-vous donc tous deux? quel air triste pour une mariée; ah bien! mon frère n'est pas comme cela, lui; et tenez, le voici. (Apercevant Antoine, qui entre pâle et défait.) Ah, mon Dieu! est-ce que cela gagne tout le monde?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; ANTOINE.

ANTOINE, prenant la main de Rodolphe.

Rodolphe, je t'en veux beaucoup ; tu m'as trompé, tu as eu des secrets pour moi.

RODOLPHE.

Antoine !

ANTOINE.

Je sais tout ! Muller vient de me montrer la lettre que tu lui as écrite ce matin. J'aurais pu pardonner (à Rodolphe) à toi ta colère, (à Thérèse) à vous mes espérances déçues ; mais m'avoir exposé à vous rendre malheureux, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais !

THÉRÈSE.

Vous avez raison, vous aviez ma parole ; et maintenant encore, si vous l'exigez...

ANTOINE, avec joie.

Bien vrai ? elle serait à moi ! Je suis donc plus heureux que tu n'étais, (les unissant) car je peux la donner à mon ami.

THÉRÈSE, à Rodolphe.

Grand Dieu !

LOUISE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? car moi, je pleure sans savoir...

ANTOINE.

On te l'expliquera ; mais sois tranquille, cela ne dérange pas ton mariage. Venez, mes amis, venez, on vous attend ; il vous faut un témoin : vous voulez bien de moi, n'est-ce pas ?

RODOLPHE.

Antoine, c'en est trop, tu souffres.

ANTOINE.

Moi, souffrir, quand ma sœur, quand mes amis sont heureux ! non, non ; j'aurai pour me consoler ton amitié, (tendant la main à Thérèse) la sienne, et surtout l'aspect de votre bonheur. (Détachant le bouquet qui est à sa boutonnière.) Tiens, frère, voilà mon bouquet ! viens signer le contrat.

VALÉRIE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 21 décembre 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve.
VALÉRIE, son amie.
ERNEST, comte de Halzbourg.
HENRI MILNER, conseiller.
AMBROISE, domestique de Caroline.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins; porte et croisées au fond, et deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE.

Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

HENRI.

Il est vrai, madame; mais dans la journée vous faites des visites, le soir vous avez toujours du monde. Le moyen de vous parler?

CAROLINE.

Hier cependant nous étions seuls, ou c'est tout comme. Je n'avais avec moi que ma cousine; et une personne qui n'y voit pas ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI.

N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir est si difficile à aborder...

CAROLINE.

Je vous devine. Vous allez me parler de l'état de ma fortune. Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lu-

mières, la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance. Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellents ; mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI.

Du tout, madame ; ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Je ne viens pas pour vous parler raison.

CAROLINE.

Ah ! que vous êtes aimable ! C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire ?

HENRI.

Justement !

CAROLINE.

Avez-vous du temps ? êtes-vous pressé ? C'est que j'ai aussi un secret ; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami ? Vous ne savez pas, je vais me marier.

HENRI.

Ah, mon Dieu ! depuis quand avez-vous pris cette résolution ?

CAROLINE.

Depuis ce matin, je crois.

HENRI, à part.

Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (Haut.) Après un secret comme celui-là, le mien n'aurait plus rien d'intéressant. Nous en causerons une autre fois.

CAROLINE.

Eh mais ! qu'avez-vous donc ?

HENRI.

Rien ; je vous écoute. Parlons de vous, de votre bonheur.

CAROLINE.

Vous savez que je suis veuve, et que M. Blumfeld, mon mari, m'avait laissé six mille florins de rente ; ce qui était fort bien à lui, sans un maudit procès qui s'est élevé au sujet de sa succession.

HENRI.

Un procès détestable, que vous ne pouvez manquer de perdre, et qui doit vous ruiner.

CAROLINE.

Vous croyez ?

HENRI.

Oui, madame.

CAROLINE.

C'est ce qu'ils disent tous, et pourtant il n'aurait tenu qu'à moi

de le gagner. Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser...

HENRI.

Heureusement qu'il est mort.

CAROLINE.

C'est égal ; il n'y a pas idée d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu, le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

HENRI.

Je ne crois pas.

CAROLINE.

Il était le cadet d'une famille nombreuse ; et comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres ; vous vous rappelez, maintenant. C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

HENRI.

Oui ; j'ai de tout cela quelque idée confuse.

CAROLINE.

Eh bien, monsieur, pendant cet espace de temps, il a successivement perdu deux frères et je ne sais combien de cousins ; de sorte qu'il est maintenant riche à millions ; et, en outre, c'est encore à lui que revient, dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui,... écoutez bien cette clause du testament, à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que m'a appris ce matin mon homme d'affaires, et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre ?

HENRI.

Eh mais ! d'après les premiers mots de votre conversation, il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE.

Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien du comte de Halzbourg ; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts : je suis vive, impatiente, étourdie ; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable ; enfin, cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère,... si vous m'aimiez, bien entendu.

HENRI.

Comment, madame, il serait possible ?

CAROLINE.

Après cela, il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités; et bien décidément je l'épouserai peut-être, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur! Ma cousine, surtout; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer! Riche, je ne la quitterai plus; je l'entourerai de tous les soins que son état réclame. Il est si triste d'être privée de la vue! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre dans l'absence : autant mourir tout à fait! Moi d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI.

Vous, sans doute! Mais Valérie, qui depuis l'âge de trois ou quatre ans est privée de la lumière, ne peut regretter des plaisirs dont elle n'a aucune idée; et bien certainement...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; AMBROISE.

AMBROISE.

Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, prenant la lettre.

C'est bien.

AMBROISE.

Je l'ai prié bien poliment d'attendre; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.

CAROLINE, qui a ouvert la lettre.

C'est du comte de Halzbourg. Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi,... sans doute pour me parler de la clause du testament de son oncle. Une lettre très-honnête et très-respectueuse; quel est votre avis?

HENRI.

Je n'en ai pas à donner : il ne s'accorderait probablement pas avec le vôtre, et je me mettrais peut-être très-mal avec vous en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE.

D'abord ce ne serait pas convenable, dans la situation où nous sommes. Je ne peux pas me dispenser...

HENRI.

Ne cherchez pas de prétexte; dites plutôt que vous le désirez.

CAROLINE.

Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien. Toi, Ambroise, préviens Valérie que monsieur Henri Milner est ici, au salon, et qu'il est seul. (A Henri.) Elle vous tiendra compagnie en mon absence. Je vais écrire ma réponse.

(Elle sort avec Ambroise.)

SCÈNE III.

HENRI, seul.

Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer hier; ç'aurait été pour elle un triomphe de plus. Elle ignorera toujours que je l'aimais. Quelle légèreté! quelle étourderie! Que n'a-t-elle les sentiments et le cœur de Valérie! Ah, Valérie! ma seule amie, venez à mon secours!

SCÈNE IV.

HENRI; VALÉRIE, conduite par AMBROISE.

VALÉRIE.

Henri, êtes-vous là?

HENRI.

Oui, sans doute; et je désirais bien vous voir.

VALÉRIE.

Eh! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté. (Lui tendant la main.) Bonjour, mon ami; je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute : je ne vais pas aussi vite que je le voudrais.

AMBROISE.

Oh! vous allez encore un bon pas, surtout pour moi. Qui m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le conducteur d'une jeune et jolie fille telle que vous?

VALÉRIE, gaiement.

Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de *Richard*, tu es mon Antonio.

AMBROISE.

Oui, un Antonio caduc.

VALÉRIE.

Tant mieux. Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi. Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE.

Si vous vouliez bien, vous pourriez un jour vous guider vous-même. Vous avez beau dire, je n'ai pas perdu tout espoir.

VALÉRIE.

Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie; tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE.

D'accord; mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. En France, par exemple, si je vous racontais ce qui m'est arrivé, à moi.

HENRI, bas, à Valérie.

Valérie, j'ai besoin de vous parler. Renvoyez-le.

VALÉRIE.

Laissez-lui achever son histoire; ce vieux serviteur aime à raconter; je suis pauvre, je n'ai rien : je le paye en écoutant. (A Ambroise.) Eh bien?

AMBROISE.

Depuis longtemps j'étais comme vous privé de la vue, et l'année dernière, lors de la mort de monsieur Blumfeld, mon ancien maître et le mari de madame, je me trouvais avec lui à Paris.

HENRI.

Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE.

Il n'était question alors que d'un savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. J'y allai par curiosité. Un grand hôtel, des voitures dans la cour, à ce qu'on me dit du moins, une antichambre immense, où l'on me fait attendre deux heures un quart : enfin on se serait cru chez un ministre!

HENRI.

Eh bien, voyons. Ce docteur t'a guéri.

AMBROISE.

Du tout, monsieur! J'étais pauvre, il ne voulut seulement pas m'écouter; et je me retirais, lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me recon-

naître à mon accent, me demande si par hasard je ne suis pas Allemand.

VALÉRIE.

Eh bien, qu'est-ce que tu as répondu?

AMBROISE.

J'ai répondu, *iu, mein herr!* Il n'y avait pas de meilleure réponse. De quelle province? Souabe. Connaissez-vous Olbruk? J'y suis né. Quoi, vous êtes d'Olbruk? combien je suis heureux! Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, vivement.

Enfin, c'est lui qui t'a rendu la vue?

AMBROISE.

Oui, monsieur. Quel beau jeune homme! un air noble, distingué; et quel talent! comme il m'écoutait parler, celui-là! et avec tous les développements convenables.

HENRI, souriant.

J'entends; mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée, combien cela t'a-t-il coûté?

AMBROISE.

Je ne vous dirai pas au juste, vu qu'après l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main, en me souhaitant un bon voyage!

VALÉRIE.

Comment! il serait possible?

HENRI.

Je ne puis le croire encore.

VALÉRIE.

Je te remercie, Ambroise; ton histoire est, en effet, très-singulière. Malheureusement, nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles.

AMBROISE.

Vous croyez peut-être que j'en impose?

VALÉRIE.

Non, certainement; mais que je ne te retienne pas, Ambroise; je n'ai pas besoin de toi.

AMBROISE.

Merci, mademoiselle; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend, ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser madame, et c'est tout au plus si j'aurai le temps nécessaire.

(Il sort.)

SCÈNE V.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI.

Enfin, il est parti !

VALÉRIE.

Eh bien ! que me voulez-vous ?

HENRI.

Vous venez de l'apprendre ; on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, un millionnaire ; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place...

VALÉRIE.

Eh bien, qu'importe ?

HENRI.

Qu'importe ! il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime, que je l'adore, que personne ne s'en est encore aperçu ?

VALÉRIE.

Excepté moi.

HENRI.

Comment ! il serait possible ?

VALÉRIE.

Oui. Depuis quelques jours vous êtes triste, silencieux ; aucun plaisir ne parait vous toucher : alors j'ai réfléchi, je me suis rappelé...

(Elle a l'air de tomber dans une profonde rêverie.)

HENRI.

Eh bien ! avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi ? Si du moins Caroline savait mon amour ! J'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son cœur. Je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg ; mais en ce moment, comment aller le défier ? comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant ? Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer. Non. Je veux oublier Caroline, je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALÉRIE.

Vous éloigner ! croyez-moi, mon ami, c'est un mauvais moyen ; l'absence ne fait rien sur un amour véritable. Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux !

HENRI.

Que dites-vous, Valérie? vous parlez de ces tourments comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALÉRIE, avec émotion.

Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.

HENRI.

D'où vient donc ce trouble, cette émotion? Mon récit vous a rappelé quelques souvenirs douloureux : oui, vous avez des peines, et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALÉRIE.

Caroline ne sait rien; elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI.

Moi, du moins, je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir en ces lieux; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALÉRIE.

Vous partez! faut-il vous perdre aussi? vous qui êtes maintenant mon seul ami, vous partez si je ne vous confie mes chagrins! Que me demandez-vous? Le cours de mon existence offre si peu d'intérêt! Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire ce que j'éprouve, et l'histoire de ma vie est celle de mes sensations, de mes sentiments. Est-ce là ce que vous voulez connaître?

HENRI.

Oui, sans doute.

VALÉRIE.

Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge, j'ai gardé de mon enfance un souvenir confus et extraordinaire. Il me semble qu'il y a bien longtemps j'habitais un autre monde, dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe, si ce n'est que nous étions plusieurs, et que tout à coup je me suis trouvée seule. Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi. J'étais élevée à Olbruk, au château de la comtesse de Rinsberg, avec Émilie, sa fille, qui était à peu près de mon âge. Les premiers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter : Pauvre enfant! quel dommage! Ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse; car jusque-là

je ne demandais rien, je ne désirais rien. Je ne pensais pas. Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique qui avait lieu à Olbruk, je me trouvai avec la comtesse Émilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Émilie s'évanouit, et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense. Ah! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait à nous rassurer! Qu'elle me parut fière et menaçante, lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer un passage. J'entendis des injures, un défi; et tout à coup se fit un grand silence; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu, une espèce de cliquetis qui me glaçait de frayeur. En ce moment un instinct secret semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur : je m'élançai au-devant de lui, en lui tendant les bras! J'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid, et puis je ne sentis plus rien.

HENRI.

O ciel! vous étiez blessée!

VALÉRIE.

Dangereusement, à ce que j'ai su depuis. Hélas! c'était lui qui, sans le vouloir..: Mais jugez de mon bonheur! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours. Quelques semaines après, quand je revins à la vie, Ernest, (se tournant vers Henri) il se nomme Ernest, était installé au château; il donnait à la comtesse Émilie des leçons de français et d'italien dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de l'amour de la science! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi. Alors j'existai. Ces objets inconnus dont il me retraçait l'image étaient tous vivants, animés. Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumants, ces tapis de verdure, dont il me parlait, je les ai vus! je voyais quand il était là!

HENRI.

Eh bien! qu'est-il devenu?

VALÉRIE.

Depuis trois ans il était mon guide, mon ami. Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit, élevaient mon âme, son amitié attentive veillait sans cesse autour de moi. J'aurais reconnu sa démarche, le bruit de ses pas. Dans le salon où il entrait, je devinais sa présence. On s'effraya sans doute d'un si tendre at-

tachement; car la comtesse de Rinsberg et sa fille ne me quittèrent plus d'un seul instant; nous ne pouvions plus nous entendre!... Chaque matin seulement, en signe de son amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir après l'avoir porté toute la journée; c'était là notre seul entretien. Enfin un jour il me dit: Valérie, je quitte ce château, l'honneur le veut; mais je reviendrai, ma vie est avec toi! Alors je crus mourir! je sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes yeux. Il partait; il ne me laissait rien, pas même son image!

HENRI.

Pauvre Valérie!

VALÉRIE.

J'errais en vain dans ces allées que nous avions parcourues ensemble, sous ces ombrages, près de ces ruisseaux. Hélas! je ne voyais plus! A cette époque, mon aimable cousine, madame Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut touchée de mon amitié, m'accorda la sienne, et m'amena avec elle dans ces lieux, où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'ai rencontré que des souvenirs, des regrets. Croyez-moi, mon ami; le malheur, c'est l'absence.

HENRI.

Et depuis qu'il est parti, il ne vous a pas écrit une seule lettre?

VALÉRIE.

Je n'aurais pas pu la lire! (*Se tournant vers la gauche.*) Mais, écoutez,... on vient.

HENRI.

Ah, mon Dieu! serait-ce Caroline?

VALÉRIE.

Eh bien! ne tremblez donc pas ainsi. Allons, voilà le moment, faites votre déclaration.

HENRI.

Je le sens, je n'oserai jamais.

VALÉRIE.

Eh bien! je la ferai pour vous, et je trouverai moyen d'éloigner le comte de Halzbourg; car d'après ce que vous m'avez dit, je le hais déjà, et, sans le connaître, je le déteste sur parole.

HENRI.

Ah! que vous êtes bonne!

VALÉRIE.

Vous ne partez plus?

HENRI.

Non, non, je reste.

VALÉRIE.

Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige? J'entends ma cousine. Laissez-nous!

(Henri sort.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, CAROLINE.

CAROLINE, à la cantonade.

Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout on débarrasse la première cour. Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALÉRIE.

Eh mon Dieu, cousine! tu attends donc des gens à équipage?

CAROLINE.

Oui, la personne avec qui je plaide.

VALÉRIE.

Et quel est le but de cette visite?

CAROLINE.

Un arrangement à l'amiable! Et que sait-on? Il a le bon droit de son côté; mais je suis jeune, jolie...

VALÉRIE.

Jolie! Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est que d'être jolie?

CAROLINE.

Mais c'est... de plaire.

VALÉRIE.

Et moi, suis-je jolie?

CAROLINE.

Ordinairement, entre femmes, on n'en convient pas; mais avec toi c'est sans conséquence, et je puis te l'accorder.

VALÉRIE, avec satisfaction.

Tant mieux. — J'ignore pourquoi, mais ce que tu me dis là me fait plaisir. Eh bien donc, continue.

CAROLINE.

Il est même déjà question de mariage. Je n'en serais pas éloignée! Moi, je ne m'en cache pas, j'ai un faible pour la richesse, peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle

me porte à me ranger du parti des opprimés. Enfin je l'aime d'inclination, non pour elle-même, mais pour la considération, et surtout pour les envieux qu'elle procure. — Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne ; et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne : Cette pauvre madame Blumfeld, se trouver sans protecteur, sans fortune, quel dommage ! Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire... ne fût-ce que par dépit !

VALÉRIE.

Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur ?

CAROLINE.

Non ; mais je veux assurer le lien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer ; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi. Tu vois donc bien que, quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALÉRIE.

Chère Caroline, combien je te remercie ! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait, au contraire, si tu épousais le comte de Halzbourg qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE.

Et pourquoi donc ?

VALÉRIE.

Si je m'étais chargée de défendre un ami, un ami qui t'aime réellement, serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur ?

CAROLINE.

Eh, mon Dieu ! quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement ? J'y suis : le colonel Saldorf ?

VALÉRIE.

Du tout.

CAROLINE.

L'intendant Kelmann ?

VALÉRIE.

Encore moins. Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne ?

CAROLINE.

Écoute donc, je vois tant de monde !

VALÉRIE.

Je suis donc bien heureuse de ne pas voir ; car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sincèrement ; et quel autre serait-ce que le bon, l'aimable Henri Milner ?

CAROLINE.

Ah ! le pauvre jeune homme ! C'est justement lui que j'ai pris

pour confident, et à qui tout à l'heure encore j'ai demandé conseil; j'ai toujours eu tant d'amitié pour lui!

VALÉRIE.

Il t'en aurait bien dispensée dans ce moment-là.

CAROLINE.

Comment deviner qu'il m'aimait? Il ne m'en parlait jamais, ne me flattait pas, me grondait toujours. C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère...

VALÉRIE.

Oui, c'est cela; un maître, un guide, un ami; moi, je l'aurais reconnu. Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser. C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours. Qu'ai-je besoin d'opulence, de trésors, de riches parures? Pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne. J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien m'admettre dans leur bonheur; ce partage-là n'appauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime! si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir!

CAROLINE.

Comment! il se pourrait?

VALÉRIE.

Tu ne t'aperçois donc de rien? Moi, je ne pouvais le voir (lui prenant la main); mais sans qu'il parlât, je l'entendais; je sentais sa main trembler dans la mienne. O ciel! comme toi dans ce moment; tu es émue, agitée. Oh! que j'ai bien fait de lui promettre!... N'est-ce pas, Caroline, tu l'aimes, tu vas te rendre, et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause?

CAROLINE, la retenant.

Mais un instant. (A part.) Avec elle, c'est terrible, on se croit en sûreté, et l'on se laisse surprendre. (Haut.) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter. Peut-être me fait-il découvrir en mon cœur des sentiments que j'étais loin d'y soupçonner; et je crois qu'un jour...

VALÉRIE.

Cela ne me suffit pas. Il faut l'aimer, et sur-le-champ.

CAROLINE.

Eh mais, cousine, un instant! Je l'aimerais d'abord que je n'en conviendrais pas, et... (S'arrêtant.) Quel est ce bruit?

VALÉRIE, écoutant.

C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, regardant par la fenêtre.

Oh! le magnifique équipage! Quels beaux chevaux! Quelle livrée élégante! Eh mais! vraiment, c'est un landau!

VALÉRIE.

Un landau?

CAROLINE, regardant toujours.

Oui. Ah! que je te plains!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; AMBROISE.

AMBROISE.

Monsieur le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.

VALÉRIE.

Le comte de Halzbourg! J'aurais dû m'en douter.

CAROLINE.

Eh, mon Dieu! je ne l'attendais pas si tôt. En causant avec toi je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette.

VALÉRIE.

Puisque tu veux le congédier...

CAROLINE.

C'est égal; ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas?

VALÉRIE.

Moi? je n'ai que faire ici, et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, à Ambroise.

Priez-le d'attendre dans le petit salon. Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.

VALÉRIE.

Ambroise! es-tu là? Conduis-moi dans mon appartement. (A part.) Ah, le maudit landau! il vient de renverser tout ce que j'avais fait.

(Elle sort, conduite par Ambroise, qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui après sort par le fond.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE HALZBOURG ; CAROLINE, en grande parure.

CAROLINE.

Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte ! vous avez attendu.

LE COMTE.

C'est moi, madame, qui ai des excuses à vous faire : oser me présenter ainsi en habit de voyage ! J'ai couru toute la nuit, tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE.

Eh, mon Dieu ! vous devez être horriblement fatigué ?

LE COMTE.

Oui, d'abord ; mais depuis quelques lieues, je ne m'en aperçois plus. Un beau pays ! des chemins superbes !

CAROLINE.

Que dites-vous ? Des routes affreuses ! des précipices, des fondrières ! Tous les jours il arrive des accidents.

LE COMTE.

Vraiment ? Vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des vœux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE.

Comment, monsieur, vous repartez ?

LE COMTE.

Oui, madame ; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk ; mais, avant, je vous ai fait demander un instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament...

CAROLINE.

Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut d'abord songer à se reposer ; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, la retenant.

Mais, madame, j'ai eu l'honneur de vous dire...

CAROLINE.

J'ai très-bien compris. L'idée la plus déraisonnable ! Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui vous dinerez avec nous ; sans cela, je ne parle point d'affaires : vous en serez réduit à traiter avec

mon procureur; et si vous êtes pressé, je vous plains, car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE.

Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout à l'heure; car c'est avec vous seule, madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. — Daignez donc, je vous prie, m'accorder dix minutes d'audience. — Vous savez qu'il s'agit...

CAROLINE.

De plaider ou de m'épouser. Tel est l'état de la question; si vous tenez à mon avis, je vous ai déjà déclaré que d'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, monsieur, il est un moyen très-simple de me les faire connaître. Si vous consentez à rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix. Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk, je croirai, monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre.

(Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Eh mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame Blumfeld, et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités.

Cependant rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A mesure que j'approche du but de mon voyage, j'éprouve une émotion, une impatience... C'est fini, je pars, je risque la déclaration de guerre. (Appelant.) Holà! quelqu'un! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien! viendra-t-on?

SCÈNE III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE.

Voilà, voilà! Ces grands seigneurs ont la parole haute. Mais le

prétendu a bonne tournure. (Haut.) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

LE COMTE.

Je te remercie, je n'en profiterai pas. Dis à mes gens que je repars à l'instant.

AMBROISE, à part.

C'était bien la peine, après tout le mal que je me suis donné ce matin. (Haut.) Je vais dire de faire avancer la voiture de monseigneur.

LE COMTE.

Oui, c'est cela.

AMBROISE, prêt à s'en aller.

C'est agréable de recevoir des personnages importants, des gens à équipage. Voilà notre cour encombrée de tous les mendiants des environs.

LE COMTE, avec un peu d'impatience.

Eh bien ! qu'on les renvoie.

AMBROISE.

C'est bien aisé à dire. Il y a là surtout un aveugle qui fait un bruit...

LE COMTE, vivement.

Un aveugle, dis-tu? Tiens, donne ma bourse à celui-là.

AMBROISE, étonné, et regardant la bourse.

Qu'est-ce que cela signifie? (S'avançant, et regardant le comte.) Ah, mon Dieu! voilà une ressemblance!... et si vous n'étiez pas monseigneur, je croirais que vous êtes ce brave jeune homme.... qui, l'année dernière,... à Paris,... chez le docteur Forzano...

LE COMTE, avec dignité.

Hein? qu'y a-t-il?

AMBROISE.

Pardon, monseigneur, je me trompe sans doute. Il me semblait au premier coup d'œil... Mais quelle différence! ce bel équipage! ces grands laquais! monseigneur est bien mieux. (A part.) L'air plus noble d'abord.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire?

AMBROISE.

Rien, monseigneur, je croyais reconnaître les traits... (Le regardant.) Allons, allons, au fait il y a quelque chose. (Haut.) Les traits d'un jeune homme que j'avais vu à Paris, et qui m'avait parlé d'Olbruk, ma patrie.

LE COMTE.

Ah! ah! tu es d'Olbruk! tu connais le château de Rinsberg?

AMBROISE.

Si je le connais! Ces quatre grandes tourelles.

LE COMTE.

Je veux parler de ses habitants. Peux-tu me donner des nouvelles de la comtesse de Rinsberg, de sa fille Émilie, et de cette jeune personne qui était chez elle, Valérie?

AMBROISE.

Mademoiselle Valérie! elle est ici, chez madame Blumfeld, son amie.

LE COMTE, vivement.

Elle est ici? (Se remettant.) Eh bien, mon ami, je reste; c'est bien. Dis à madame Blumfeld que j'accepte l'appartement qu'elle a eu la bonté de m'offrir. Il faut aussi que je lui parle;... mais auparavant, écoute, y a-t-il ici un homme d'affaire, un notaire?

AMBROISE.

Pas précisément. Il n'y en a qu'un pour cette résidence et les trois villages voisins; de manière que quand il se trouve le même jour un mariage et un testament...

LE COMTE.

C'est bien. Envoie-le chercher à l'instant, qu'il vienne me parler ici, en secret; en secret, entends-tu bien? Et surtout n'en dis rien à personne.

AMBROISE.

J'entends; cette fois-ci, ce ne sera pas pour un testament. (Pesant la bourse.) Allons, puisque notre jeune maître a une prédilection pour les aveugles, je vais toujours donner cela à mon ancien confrère, (à part) et un peu aux autres, parce que ce n'est pas leur faute s'ils ne jouissent pas des mêmes avantages personnels.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, seul.

C'est maintenant que je suis le plus heureux des hommes, et que je crains de ne pouvoir supporter l'excès de ma joie. (Regardant par la gauche.) On vient de ce côté. C'est elle! c'est Valérie!

SCÈNE V.

LE COMTE, VALÉRIE.

VALÉRIE, *sortant de son appartement.*

Ambroise! Ambroise! Je voudrais bien savoir si le comte est parti. Ambroise avait promis de venir me reprendre; et moi, quand on m'oublie... (*Entendant le comte, qui a fait quelques pas vers elle.*) Ah! te voilà! Viens; donne-moi la main. (*Le comte, s'avance et saisit sa main.*) Eh mais, ce n'est pas la main d'Ambroise! (*Avec une émotion marquée.*) O ciel! est-il possible! (*Mettant son autre main sur son cœur.*) Voilà ce que j'éprouvais autrefois. (*Au comte.*) Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas lui, ne me répondez pas, et laissez-moi mon erreur. Ernest, est-ce toi?

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Dieux! il ne m'a donc pas oubliée!

LE COMTE.

Oui, c'est Ernest qui, fidèle à sa promesse, revient te défendre, te protéger. Veux-tu me rendre mes droits, me permettre d'être encore ton guide, ton ami? Valérie, le veux-tu?

VALÉRIE, *écoutant toujours.*

Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre: il y a si longtemps que ta voix n'a retenti à mon oreille.

LE COMTE.

J'allais te chercher à Olbruk, au château de Rinsberg, dans ces lieux qui me rappelaient tant de souvenirs.

VALÉRIE.

Que vous est-il arrivé? qu'êtes-vous devenu? que de choses vous aurez à me raconter! Vos peines, vos chagrins, vos dangers; songez, mon ami, que je veux tout savoir.

LE COMTE.

Et vous, Valérie, pendant ces trois années d'absence, que faisiez-vous?

VALÉRIE.

J'attendais. Et si vous saviez, Ernest, combien pour moi les instants s'écoulent lentement! Vous, du moins, vous pouvez les compter; mais moi! j'ignore ce que vous appelez des jours, des

semaines, des mois; depuis votre absence, ce n'était qu'une nuit, mais qu'elle fut longue! Enfin, n'en parlons plus; il me semble qu'elle est finie, et que je m'éveille. Vous voilà!

LE COMTE, souriant.

Oui; vous avez raison, c'est le jour qui revient; je l'espère du moins.

VALÉRIE.

Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk?

LE COMTE.

Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

VALÉRIE.

Que dites-vous? Moi, Ernest! moi, votre femme!

LE COMTE.

Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez-vous le partager?

VALÉRIE.

Ah! si je n'écoutais que mon cœur, je serais peut-être assez égoïste pour accepter; mais il est bien temps qu'à mon tour je pense à votre bonheur. (Le cherchant de la main.) Mon ami, où êtes-vous? écoutez-moi. Quand vous m'avez quittée, j'ignorais les idées, les opinions d'un monde qui m'était étranger. Depuis, ce que j'ai entendu, ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-même, et dans l'état où je suis, je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien.

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner. Mais je ne vous porterai point en dot le malheur qui m'accable; je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne coûteraient rien... à vous, je le sais, mais à celle qui les reçoit! Oui. Ernest, soyez encore mon guide, mon ami; ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre : mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; j'en aurai la force, le courage. Plus qu'une autre je puis supporter cette idée; car je saurai votre bonheur, et du moins je ne le verrai pas.

LE COMTE.

Ah, Valérie! si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi!

VALÉRIE.

Eh! c'est parce que je vous aime que je vous refuse! Ernest, je ne veux pas vous affliger; mais nous ne serions pas heureux, tout ne serait pas commun entre nous; vous auriez des plaisirs que je ne pourrais partager; et songez, monsieur, si je devenais jalouse! cela peut arriver, je le sens, et très-aisément, j'en mourrais d'abord! Vous voyez donc bien que, pour notre bonheur à tous deux, il faut que je sois toujours votre sœur et votre amie.

LE COMTE.

C'est là votre résolution?

VALÉRIE.

Oui, inébranlable comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE.

Et si par hasard vous veniez à recouvrer la vue?

VALÉRIE, souriant.

Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE.

Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer?

VALÉRIE.

Je crois que je refuserais.

LE COMTE.

Et pourquoi?

VALÉRIE.

Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées,... un espoir qui, s'il était déçu, me rendrait l'existence insupportable; tandis que, telle que je suis, je ne désire rien, je me trouve heureuse,... du moins depuis quelques instants.

LE COMTE, la regardant.

Ah! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez comme moi le bonheur de voir ce qu'on aime!

VALÉRIE.

Je suis moins à plaindre que vous ne croyez. Tenez, mon ami, je vous vois.

LE COMTE.

Vous, Valérie?

VALÉRIE.

Oui; tous vos traits sont là, mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE.

Quoi! vous croyez que si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître?

VALÉRIE.

Sur-le-champ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps. Pour moi, ils seront insensibles; vous serez toujours le même; je n'aurai pas le chagrin de voir vos traits s'altérer, se flétrir. Ils seront comme mon amitié, ils ne vieilliront pas!

LE COMTE.

Et ces merveilles qui vous environnent, et que vous ignorez; ce beau ciel, dont l'aspect est si consolant; ce spectacle imposant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de prix si je pouvais l'admirer avec vous; et ce bonheur plus doux encore de s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, de pouvoir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les temps et les lieux... En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence!

VALÉRIE.

Ah! voilà ce que je craignais. Pourquoi me tenter ainsi? Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pourrai jamais jouir?

LE COMTE.

Et si rien n'était plus facile? Si ce miracle ne dépendait que de vous, de votre courage?

VALÉRIE.

De moi! Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne de partager la vôtre!

LE COMTE.

Eh bien, j'ai un ami qui vous est dévoué; et si le ciel ne trompe point mes espérances, il saura vous rendre à la lumière. Daignez vous confier à ses soins, à son zèle, et dès ce soir je vous mène auprès de lui. Quoi! vous hésitez?

VALÉRIE.

Non; mais l'idée seule me rend toute tremblante. Songez bien, Ernest, à ce que je vous ai dit! Rien ne pourra changer ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut renoncer à jamais à l'espoir d'être à vous!

LE COMTE.

N'achevez pas; ne m'offrez pas une pareille idée. Dites-moi seulement que vous acceptez.

VALÉRIE.

Mon ami, ayez pitié de moi; laissez-moi quelques instants, jusqu'à ce soir.

LE COMTE.

Eh bien! à ce soir. Valérie, vous rappelez-vous le château de Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet?

VALÉRIE.

Quoi! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'amitié?

LE COMTE.

Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme un gage d'amour, comme un consentement à notre union. Mais on vient. Adieu, adieu, Valérie.

VALÉRIE.

Vous me quittez?

LE COMTE.

Pour quelques instants. Je vais tout préparer; à ce soir. Vous consentirez, n'est-ce pas?

(Il sort en saluant Henri, qui vient d'entrer par le fond.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE; HENRI, qui regarde sortir le comte.

HENRI, à part.

Il nous laisse, c'est fort heureux. (Haut.) Ah! Valérie, je vous cherchais; rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALÉRIE.

Quel dommage, je suis si heureuse, je voudrais que tout le monde le fût. Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI.

J'ai vu Caroline; je lui ai parlé; et, après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALÉRIE, souriant.

La belle avance! Je le lui avais déjà dit.

HENRI.

Je le sais, mais c'est égal, j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALÉRIE.

Eh bien?

HENRI.

Elle a ri d'abord; mais elle paraissait émue. Je sollicitais un aveu; je voulais savoir si j'étais aimé. Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ de monsieur de Halzbourg.

VALÉRIE.

Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI.

Mais c'est que le comte ne part pas; il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld; il veut l'épouser! Elle convient elle-même qu'en restant dans ces lieux il le lui a déclaré formellement. Et le plus terrible, c'est qu'il est fort aimable, du moins à ce qu'elle prétend.

VALÉRIE.

Vraiment?

HENRI.

Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle.

VALÉRIE.

Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI.

Il vous quitte dans l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici?

VALÉRIE, avec joie.

Vous ne savez pas? C'est Ernest!

HENRI.

C'est le comte de Halzbourg.

VALÉRIE.

Que dites-vous?

HENRI.

Je n'en saurais douter; j'étais présent à son arrivée.

VALÉRIE.

Lui! vous vous trompez, il n'a point de titres, de richesses; il me l'aurait dit.

HENRI.

Qu'il vous l'ait dit ou non, c'est le comte de Halzbourg; et c'est là celui que vous aimiez?

VALÉRIE.

Oui, et quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse: c'est le plus noble, le plus généreux des hommes! Si vous saviez quel motif le ramène ici! C'est pour moi, pour moi seule qu'il revenait...

HENRI.

Plût au ciel! Mais malheureusement je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld; car vous, Valérie, il ignorait que vous fussiez en ces lieux, et il devait toujours vous croire à Olbruk.

VALÉRIE.

Il connaissait Caroline, et il ne m'en a pas parlé! Et cet amour,

ce mariage... Cela n'est pas possible, puisque tout à l'heure encore il m'offrait sa main.

HENRI.

Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout. Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité! Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne le laisse point ignorer à madame de Blumfeld? Il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALÉRIE.

Eh! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves!

HENRI.

Pardon! Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer. On dit qu'il est fort bien, fort agréable. D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère; et vous seriez de mon avis, si vous pouviez en juger...

VALÉRIE.

Attendez. Au moment de me quitter, il a hésité. Je me rappelle qu'il tremblait. Oui, j'en suis sûre, il était troublé. Mais comment soupçonner sa perfidie? Sa voix était toujours la même; j'avais toujours le même plaisir à l'entendre... Non, mon ami, non, rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper, ce serait trop facile.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; AMBROISE.

HENRI.

Que demande Ambroise?

AMBROISE.

Monsieur le comte de Halzbourg n'est pas ici?

HENRI.

Que lui veux-tu?

AMBROISE.

C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte vient d'arriver. Il est là...

VALÉRIE.

Un notaire! et pourquoi?

AMBROISE.

Vous ne le devinez pas ? Ce n'est déjà plus un secret dans notre petite ville. C'est tout naturel, un si beau parti !

HENRI.

C'est cela même. Déjà le contrat de mariage ! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALÉRIE, à Ambroise.

Quoi ! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire?

AMBROISE.

Ah, mon Dieu ! il m'avait défendu d'en parler. Mais à vous deux qui êtes les amis de la maison, on peut tout dire, il n'y a pas de risque. Et M. le notaire qui attend.

(Il sort.)

HENRI.

C'est évident. Ils s'entendaient ensemble. Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner. Mais je ne le souffrirai pas. Je cours trouver le comte de Halzbourg...

VALÉRIE.

O ciel ! perdre Caroline ! la compromettre ! Henri, en avez-vous le droit ?

HENRI.

Non. Aussi, ce n'est pas pour elle; mais pour vous, dont je dois être l'appui, le défenseur : je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi, et bien certainement je ne le souffrirai pas.

VALÉRIE.

Ah ! peu m'importe à présent ! Qu'ils me laissent tous deux ! qu'ils s'éloignent ! Je n'aime plus rien au monde; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous. Moi, recouvrer la lumière ! Jamais, jamais ! Venez, venez, Henri ! vous, du moins, ne m'abandonnez pas !

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, VALÉRIE.

CAROLINE, tenant Valérie par la main.

Eh mais, où étais-tu donc? Qu'es-tu devenue? Je te cherchais partout. J'ai tant de choses à te dire!

VALÉRIE.

Caroline, est-il encore ici?

CAROLINE.

Qui donc?

VALÉRIE.

Votre visite, monsieur le comte de Halzbourg.

CAROLINE.

Sans doute, et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALÉRIE.

Il vous aime donc beaucoup?

CAROLINE.

Jusqu'ici tout me le prouve. (Regardant Valérie.) Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc?

VALÉRIE.

Rien. (A part.) Je sens auprès d'elle une défiance dont je ne puis me rendre compte. Ah! voilà des tourments que je ne connaissais pas! (Haut.) Il vous aime; il vous l'a dit.

CAROLINE.

Pas positivement, mais...

VALÉRIE.

Eh bien donc, achève; qu'y a-t-il qui te désole? et d'où peut venir ce chagrin?

CAROLINE.

C'est que ton protégé, M. Henri Milner, s'est enfin déclaré.

VALÉRIE.

Je le sais.

CAROLINE.

Et que, touchée de son amour, émue de ses prières,... j'ignore comment cela s'est fait,... mais enfin j'ai senti que c'était lui que j'aimais.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; HENRI, qui s'avance lentement du fond.

CAROLINE.

Lorsqu'un instant après je rencontre au jardin le comte de Halzbourg; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt, et, s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier ici, dans ce salon.

HENRI, s'avançant.

Comment! un tête-à-tête?

CAROLINE, souriant en l'apercevant.

Ah! vous étiez là?

HENRI.

Oui, madame; j'arrivais et j'ai entendu, « dans ce salon ». Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre?

CAROLINE.

Eh mais, sans doute.

VALÉRIE.

Quoi, vous avez consenti?...

CAROLINE.

Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

HENRI, très-ému.

Je le saurai avant vous, madame; car c'est moi qui me charge de le recevoir.

CAROLINE.

Eh, mon Dieu, oui, faire une scène! Je déclare, monsieur, que s'il y a entre vous la moindre explication, je me rétracte, je n'ai rien promis...

HENRI.

Mais enfin, madame, c'est un rendez-vous...

CAROLINE.

Oui, monsieur, que je lui ai accordé... pour le congédier; car je ne sais comment moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs. (Remontant le théâtre à droite.) N'est-ce pas lui?

(Elle regarde avec crainte par la porte du fond.)

HENRI, à voix basse, s'approchant de Valérie.

Eh bien?

VALÉRIE, de même.

Je ne puis le croire encore, et à moins que je ne l'entende lui-même... Dites-moi, Henri, est-ce mal que d'écouter?

HENRI, vivement.

En pareil cas, c'est l'action la plus louable, la plus légitime.

CAROLINE, à Valérie et à Henri.

Il vient; laissez-nous.

VALÉRIE, bas.

Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être... là à gauche. (Arrivée près du cabinet, elle s'arrête et dit à Henri.) Venez-vous?

HENRI.

Qui? moi? (Montrant Caroline.) La confiance,... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot.

(Valérie sort par le cabinet à droite du spectateur, Henri par le fond.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule.

C'est terrible une audience de congé; et quoique certainement j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable. Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien; mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

SCÈNE IV.

CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE.

Vous allez penser, monsieur, que je tiens peu à mes résolutions; car je m'étais bien promis que d'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous. Eh bien, monsieur! que me voulez-vous? et qu'avez-vous décidé?

LE COMTE.

Je n'oserais vous le dire, madame, mais daignez m'entendre; et, après ce que je vais vous confier, j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.

CAROLINE, à part.

Eh, mon Dieu! que veut-il dire? je n'y suis plus.

LE COMTE.

Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec mes parents; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme; et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne, pour commencer mon tour d'Europe; il ne fut pas long : je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, souriant.

Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez...

LE COMTE.

Vous vous trompez, madame; elle était aveugle!

CAROLINE, à part.

Grand dieu! quel rapprochement!

LE COMTE.

C'était aux dépens de sa vie qu'elle avait sauvé la mienne. Je la lui consacrai, je n'existai plus que pour l'aimer! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour dont je ne jouissais que par elle. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui! j'aurais tout donné : j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait. Mais j'ignorais même si un pareil miracle était possible à la science. Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser? Je ne comptai que sur moi, et je partis. — Je traversai à pied l'Allemagne, la France; j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talents! Je cherchai le plus habile, le plus savant; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine, je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins non pas son élève, mais son apprenti, son serviteur, son valet!

CAROLINE.

Vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Oui! trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis! Mais, bien différent de ces savants généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile,

mon maître spéculait sur ses talents ; il ne voyait que la fortune, les trésors ; et avare, de la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant avec moi. Eh bien, cette science, je la lui dérobai ! La nuit j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits ; le jour, témoin assidu des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui je surprenais ses secrets. Ni ses mauvais traitements, ni le joug humiliant de sa tyrannie, rien ne me rebuta. Enfin au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi ! Un vieillard se présente : un de vos serviteurs, madame, un Allemand, un compatriote ; il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir.

CAROLINE.

Comment ! ce serait vous...?

LE COMTE.

Combien j'étais ému ! mon cœur palpitait et ma main était tremblante. Enfin, madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées du succès, m'avaient attesté mes talents. Je partis, plein de confiance et d'espoir, et c'est en rentrant en Allemagne que j'appris les titres, les dignités et le riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement. Mais j'avais l'orgueil de croire en moi ! Et, vous le dirai-je, madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait : il me semblait que ce prix m'était dû !

CAROLINE, vivement.

Oui, sans doute, vous le méritiez.

LE COMTE.

Eh bien, madame ! l'objet de tant d'amour, celle en qui réside et ma vie et mon bonheur, elle est ici, je l'ai vue, c'est Valérie !

CAROLINE.

Que dites-vous ? O ciel !

LE COMTE.

Prononcez maintenant. Suis-je libre ? et m'est-il permis de vous épouser ?

CAROLINE, lui tendant la main.

Avez-vous besoin de ma réponse ?

LE COMTE.

Non, je la lis dans vos yeux ; et quant au procès d'où dépend votre fortune, je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser par un notaire des

environs ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

CAROLINE.

Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

LE COMTE, souriant.

J'entends, madame; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice. Eh bien, soit; imitez-moi, faites aussi le sacrifice de votre fierté : acceptez mes offres, et accordez-moi votre amitié.

CAROLINE.

Ne l'avez-vous pas déjà?

LE COMTE.

Eh bien, madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie, elle hésite encore; je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire.

CAROLINE.

Quoi! ne lui avez-vous pas dit...?

LE COMTE.

Gardez-vous en bien! il n'y aurait plus d'espoir si elle savait que c'est moi! Un pareil moment exige la tranquillité, le calme le plus absolu; la moindre émotion peut nous perdre, et elle n'aurait jamais le courage...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; VALÉRIE.

VALÉRIE, à part, sortant du cabinet à gauche.

Je n'y tiens plus! tant d'amour, de générosité!... ah! que j'étais coupable! (Haut.) Ernest, n'êtes-vous pas là?

CAROLINE, pendant qu'Ernest s'approche.

Oui, le voici près de toi!

VALÉRIE.

Oh! je le savais. (A Ernest.) Eh bien, mon ami, j'ai changé d'idée, je suis décidée : partons, allons trouver votre ami.

LE COMTE à part.

Qu'entends-je?

CAROLINE, à part.

Quel bonheur! elle y consent.

LE COMTE.

Notre départ ne sera pas nécessaire; car il est venu me trouver, il est ici.

VALÉRIE, souriant.

Voilà alors qui est à merveille ; mais voyez comme cela se rencontre !

LE COMTE.

En vérité, j'admire votre courage.

CAROLINE.

Quoi ! tu n'as pas peur ?

VALÉRIE.

Non, je suis tranquille, (lui prenant la main) tout à fait calme, voyez plutôt ; et puis, vous serez près de moi, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE.

Oui, sans doute. (Appelant.) Ambroise ! (Bas, à Caroline.) Je l'ai prévenu. (Haut, à Valérie.) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALÉRIE.

C'est bien. (A Ernest, avec un sourire.) Vous venez, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Oui, oui, je vous suis.

(Valérie sort, conduite par Ambroise.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE.

Eh mais ! qu'avez-vous-donc ?

LE COMTE, très-ému.

Je ne puis vous dire ce que j'éprouve ! Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus : toute ma résolution m'abandonne ; je tremble.

CAROLINE.

Allons, mon ami, allons, remettez-vous.

LE COMTE.

Jamais je n'aurai la force...

CAROLINE.

Ernest, mon ami, du courage ! revenez à vous ! Songez à notre amitié. — Songez à Valérie !

LE COMTE.

Valérie ! Oui, vous avez raison, vous me rendez à moi-même. Je vous réponds de moi, ma généreuse amie.

(Il lui baise la main, et sort.)

SCÈNE VII.

CAROLINE; HENRI, qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente, et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.

HENRI.

A merveille!

CAROLINE.

Ah! vous voilà, mon cher Henri!

HENRI.

Oui, madame; je reviens trop tôt sans doute! Ah! Caroline! est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

CAROLINE, regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.

Silence. Taisez-vous.

HENRI, continuant.

Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (Caroline faisant le même geste.) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent; et votre âme tout entière est loin de moi!

CAROLINE, regardant toujours du côté par où le comte est sorti.

Je l'avoue, je suis d'une inquiétude...

HENRI.

Pour lui?

CAROLINE.

Oui; l'événement est si incertain!

HENRI.

Apprenez donc,... dussé-je redoubler encore le trouble et l'émotion où je vous vois,... apprenez que le comte de Halzbourg vous abuse, qu'il aime Valérie.

CAROLINE, froidement.

Oui, il en est amoureux fou, je le sais.

HENRI.

Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

CAROLINE, le regardant avec tendresse.

Presque autant que vous. Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

HENRI.

Pour celui-là, c'est autre chose.

CAROLINE.

Eh bien, monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie, et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

HENRI.

Comment! il serait vrai? Ah! l'honnête homme! Je cours le remercier. (Revenant.) Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

CAROLINE.

Pourrait-elle le refuser? C'est à ses soins généreux que dans ce moment, peut-être, elle doit la lumière!

HENRI.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Le voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE.

CAROLINE, allant à lui.

Eh bien, mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

LE COMTE.

Je ne puis vous répondre; j'ignore moi-même...

CAROLINE.

Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

Un instant je me suis flatté du succès.

HENRI.

Eh bien?

LE COMTE.

Au cri qu'elle a jeté, j'ai fui épouvanté...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE, qu'AMBROISE suit de loin.

VALÉRIE. Elle s'élance rapidement de la porte de côté.

Laissez-moi, laissez-moi; je vois! je vois! (Elle fait quelques pas au milieu du théâtre; elle s'arrête en chancelant et comme éblouie du rayon de lumière qui la frappe.) Qui m'a touchée? qui m'a arrêtée? (Ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière.) Où suis-je? quel est ce monde nouveau? ces objets inconnus

qui m'environnent, qui me touchent et que je ne puis saisir? (Se regardant et regardant autour d'elle.) Dieux! je ne suis pas seule! O merveille que je ne puis comprendre! ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est là le jour, c'est la lumière! c'est la vie! (Croisant ses mains et tombant à genoux.) O mon Dieu! je te rends grâce, je sors de ma prison, j'existe!

CAROLINE, allant à elle.

Valérie, mon amie!

VALÉRIE.

Dieux, quelle voix! c'est toi, Caroline? laisse-moi te connaître, que je te regarde! Que tu es belle! autant que tu étais bonne... (Elle se retourne, aperçoit Henri et le comte, qui sont l'un à côté de l'autre.) Ah! (Elle les regarde, hésite un instant, et va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête, détache son bouquet et le lui présente.) Tiens, Ernest!

LE COMTE, se jetant à ses genoux.

Ah! je suis trop récompensé!

AMBROISE, à Valérie, lui présentant un bandeau noir.

Allons, mademoiselle, encore pendant quelques jours; c'est par ordonnance du docteur.

VALÉRIE.

Quoi! déjà redevenir aveugle!

LE COMTE.

Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable?

VALÉRIE, le regardant.

Ah! je n'avais pas vu!

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

UNIV. OF MICH.
OCT 24 1907



